ALBERT LE GRAND

TOME PREMIER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES CHEVALIERS-POËTES DE L'ALLEMAGNE

(MINNESINGER)

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER. — PARIS 1862

Sous presse :

ALBERT LE GRAND

L'ANCIEN MONDE DEVANT LE NOUVEAU

TOME DEUXIÈME

Pour paraître prochainement :

IMPRESSIONS

TABLEAUX ET PORTRAITS

(ÉTUDES MODERNES)

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1752]

OCTAVE D'ASSAILLY

ALBERT LE GRAND

L'ANCIEN MONDE

DEVANT

LE NOUVEAU

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1870

AVANT-PROPOS

Deux partis s'agitent, à l'heure qu'il est, au sein de l'Église : on flotte entre la tristesse, la crainte, la honte, les douces réminiscences et l'espoir. Il n'est point jusqu'à l'indifférent qui ne semble secouer son sommeil à la veille de l'an 2000. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu, qu'au fond de toutes les consciences religieuses en émoi, je ne sais quelle vague révélation d'une nouvelle apparition de votre Verbe projette simultanément ses lueurs et ses ombres, et qu'aujourd'hui encore, comme en ces jours dont Marie de Magdala porta la sainte horreur le front haut, on n'hésite, on ne s'interroge, on ne se trouble, on ne gémisse point seulement? On croit et l'on attend.

Il convient toutefois de remarquer que les

questions que s'adressaient les apôtres, le jour qui suivit l'ensevelissement de Notre-Seigneur : Le *Fils de l'homme* soulèvera-t-il la pierre du tombeau?... Entendrons-nous derechef la parole du Maître?... Dieu permettra-t-il que l'Élu voie la corruption?... Christ se montrera-t-il, revivra-t-il?... ces paroles, ce ne sont plus quelques âmes simples, unies dans l'amour, la douleur et la foi, qui les murmurent devant le sépulcre de *Celui qui ne doit point mourir,* tandis que naît et grandit dans les cœurs le pressentiment suave et délicieux du règne des justes, des humbles et des petits, c'est une assemblée des ducs et pairs de la vieille royauté catholique ébranlée jusque dans ses fondements qui, pour la première fois, les répète en doutant de sa propre vitalité.

Assise à Rome contre la volonté du peuple, assise en souveraine, ceinte de pierreries et de bandelettes, au milieu des ruines d'un monde détruit, monde qui fut le sien; prise tout d'un coup de haine, de dégoût, d'orgueil et d'épouvante au bord du gouffre où, depuis plus de six cents ans, elle précipite avec audace ou laisse choir avec mépris et la raison, et l'indé-

pendance, et la dignité, et les énergies, et la séve, et la pure tradition chrétiennes, la Papauté commence enfin à reconnaître que le monde nouveau lui échappe, et, dans son incertitude et son angoisse extrêmes, elle demande à l'Esprit-Saint, dont aucun signe n'annonce encore sous la voûte des basiliques la venue prochaine : Ressusciterai-je le troisième jour? — Non, elle ne ressuscitera pas, car ceux qui la soutiennent et l'ont mise en cet état la croient vivante.

Or, quels sont les deux partis qui s'agitent, à l'heure qu'il est, au sein de l'Église? Ces deux partis, les voici.

Le premier, *le parti des anciens*, déclare plus formellement que jamais ne point vouloir accepter *ce qui est* et admirer ce qui fut, condamne avec aveuglement, avec endurcissement, cette sorte de chimère profane, la *folle idée du progrès*, se complaît dans l'ordre de choses légué par le moyen âge, n'admet ni le conseil, ni l'intervention, ni l'égalité des laïques, voue, en un mot, le monde de la religion, de l'intelligence et des faits à une sorte d'immobilité hiératique, et prétend jeter dans un moule de convention

l'avenir. — Le second parti, *vir novus, novissima verba,* le second parti, au contraire, plein de zèle, d'inexpérience, de fougue et d'imaginations peu rassises, dénonce à haute et intelligible voix les désastreux errements du passé, se retourne, sans respect, sans scrupule aucun, vers la louve antique dont, hier encore, il suçait dévotement la mamelle, propose, sans avoir seulement arrêté son plan, je ne sais quelle transaction équivoque avec la société moderne, et, sans tout à fait dépouiller *le vieil homme,* daigne cependant tendre la main aux hommes de bonne volonté. Tôt ou tard, les deux rivaux, les deux frères ennemis, devaient se mesurer en champ clos : ils sont à Rome en ce moment. Or, qui l'emportera, en définitive, de l'ange ou de Jacob en la terre d'Israël? En vérité, je vous le dis : NI L'UN NI L'AUTRE.

Ni l'un ni l'autre... Pourquoi? — Pourquoi! Ouvrez l'Évangile, chrétiens irrésolus.

« *Il faut mettre le vin nouveau en des vaisseaux neufs,* » enseignait Notre-Seigneur; et le christianisme, en effet, s'est produit en dehors de la synagogue. Eh bien, nos prêtres et nos évêques

ont-ils mis le vin nouveau en des vaisseaux neufs? Ont-ils pressé le vin nouveau? Ne l'ont-ils point toujours porté avec répugnance à nos lèvres? Répondez, ô nos maîtres et nos juges, vous-mêmes, vous qui tournez le dos *aux anciens*, BRISEREZ-VOUS LES VIEUX VAISSEAUX?... Voilà ce qu'ira remontrer un enfant aux docteurs de la loi présentement assis près des piliers du temple.

Une autre cause, celle-là générale et plus haute, domine la situation. Voyez les peuples... *et nunc erudimini, vos qui judicatis terram*... voyez les peuples : pensez-vous qu'ils prennent part à vos querelles et que les débats qui vous divisent les distraient beaucoup? Voyez, — tandis que les deux athlètes, lesquels se contemplent et se défient depuis des siècles, l'*esprit d'autorité* et l'*esprit d'examen*, se joignent et se livrent dans la poudre un dernier assaut, — voyez les peuples, ils assistent immobiles à cette lutte de parade, et, par delà la tête de l'ange, dont les ailes tour à tour se dressent, s'éraillent ou s'abattent, par delà la monstrueuse échine du patriarche qui sue sang et eau, les peuples regardent planer à l'horizon la liberté.

Il est de notre devoir, nonobstant, à nous chrétiens et fils de 89, puisqu'en réalité Rome s'émeut, de nous émouvoir aussi. La sentence pontificale doit tomber du haut d'une chaire qui n'admet point la réplique et dont les arrêts s'imposent à des millions de consciences. Soit. Mais avant que le jugement solennel et fatal, si ce n'est infaillible, ne tombe des hauteurs du Vatican, évoquons, nous autres, à l'ombre de ce second Capitole, les temps anciens qui lui sont chers, et rendons un instant à César ce qui n'appartient plus à César. A la façon dont la Papauté voulut jadis exercer l'empire, tant qu'elle garda le pouvoir de lier et de délier dans l'univers, on jugera de sa modération dans la victoire : selon qu'elle aura magnifiquement usé du droit de commander et de défendre, prérogative qu'elle entend bien conserver, selon qu'elle aura bien mérité de nos deux patries, la terre et le ciel, patries au nom desquelles le prêtre nous trace sur le front, dès que ce front médite, s'illumine ou s'élève, une croix de cendre, on proportionnera l'abandon et l'on mesurera le respect.

Le dessein de l'œuvre que l'on a tentée, pour être hardi et vaste, ne saurait, ce semble, beaucoup déplaire aux honnêtes gens. Notre vue embrasse une immense époque et se reporte tour à tour sur les trois pays qui soutinrent jadis la Chrétienté comme un trépied, la France, l'Allemagne, et l'Italie; notre critique la résume, cette époque, dans un personnage éminent aux pieds duquel gravitent ses diverses sphères d'activité; notre impartialité reconnaît à ce temps certaines grandeurs qui nous fuient et signale simultanément à l'attention des fidèles certains ferments de corruption qu'un ordre de choses moralement détruit nous a légués. Séparez l'ivraie du bon grain, jetez au feu le figuier desséché, vous dont la lassitude, l'impuissance ou la molle habitude de porter le joug n'ont point lié les membres.

« *Il faut mettre le vin nouveau en des vaisseaux neufs,* » telle sera notre conclusion dernière. — « *Cette vie est courte, troublée; réunissons-nous en Dieu*[1], » telle est la pensée qui nous est sou-

1. *Vie de madame de Lafayette,* par Mme de Lasteyrie, p. 446.

vent venue au cœur, tandis que, fidèle à quelques vertus dont nous n'avons point été chercher loin les exemples, nous avons consacré notre jeunesse et nos forces au service du Vrai et du Bien, et avons cru de notre devoir de négliger les conseils de la prudence vulgaire. C'est peut-être à cette heure, où les deux réactions en sens inverse — le mouvement antireligieux du XVIIIe siècle, le mouvement religieux vague, illibéral, absolutiste de la première moitié du XIXe siècle — ont fourni leur carrière, c'est peut-être à cette heure qu'il s'agit, non point de tomber dans l'indifférence, mais d'essayer de mettre à profit, au contraire, tant d'enseignements épars. Dieu veuille qu'il nous ait été donné çà et là d'atteindre ce point juste qui doit désormais fixer sur le fort et le faible d'un gouvernement spirituel et temporel absolu, sur les causes finales de sa politique, sur le bien et le mal, en un mot, qui se sont produits sous son égide, le sentiment du chrétien et l'opinion du philosophe.

Paris, 16 mars 1870.

OCTAVE D'ASSAILLY.

LIVRE PREMIER

MOUVEMENT RELIGIEUX

. . . .

« Io fui degli agni della santa greggia
Che Domenico mena per cammino
U' ben s' impingua se non si vaneggia.
Questi che m 'è a destra più vicino,
Frate e maestro fummi: ED ESSO ALBERTO
È DI COLOGNA, ed io Tomas d'Aquino. »

DANTE, *Paradiso*, c. x.

. . . .

« Je fus une brebis de ce troupeau sacré que Dominique conduit par un pâturage où *celui qui ne s'en écarte point* trouve une abondante nourriture. *Celui-ci qui se tient à ma droite, le plus près de moi, fut mon frère et mon maître :* C'EST ALBERT DE COLOGNE, *et moi je suis Thomas d'Aquin.* »

DANTE, chant x du *Paradis*.

ALBERT LE GRAND

LIVRE PREMIER

MOUVEMENT RELIGIEUX

Naissance, enfance d'Albert le Grand. — De la première éducation au moyen âge. — Albert s'éloigne de l'Allemagne et va étudier à Padoue. — Albert à Padoue. — Pourquoi Albert le Grand devait-il nécessairement se faire moine? — Des deux Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique. — Portrait des deux saints. — Albert le Grand entre en religion dans l'Ordre de Saint-Dominique.

1193 — 1223.

Dans cette partie de la Bavière qu'on nomme aujourd'hui encore la Souabe bavaroise, sur les bords du Danube, s'élève la petite ville de *Lavingen*. En ces grasses plaines, au fond de ces riches vallées que majestueusement il arrose, l'énorme fleuve dont les flots, de Bude à Belgrade, se précipitent avec furie, s'étale, s'épanche avec une prudente lenteur. On dirait d'un tyran qui, sûr d'arriver à l'empire, se modère et retient sa fougue :

il ne se trahit que par des largesses. « ... *Doués de vertus civiques et cités pour leur mâle attitude sous les armes, en mainte rencontre et mêlée, les gens de Lavingen brillèrent...,* » redisent avec orgueil les chroniques locales. « *C'est qu'un sang généreux coule dans leurs veines!* » reprennent et remontrent au besoin les Bavarois de la vieille roche. Lavingen, en effet, ou *Lauingen* aurait été fondée par les Romains, s'il faut en croire la chercheuse Allemagne. Sur les hauteurs qui l'avoisinent se serait dressé jadis l'un de ces châteaux forts ou postes avancés que la vigilance inquiète des préteurs chargés de la défense des provinces germaniques avait échelonnés sur les frontières les plus exposées aux coups de main, à l'époque des irruptions des Barbares. Lorsque vint le jour où ces derniers l'emportèrent, quand la digue fut renversée par le courant, las de veiller appuyés sur leurs piques, indignés de n'avoir plus à combattre et de ne pouvoir plus espérer vaincre, se sentant d'ailleurs abandonnés des dieux et de la patrie, débordés par l'invasion, les derniers d'entre les vétérans auraient, dit-on, enseveli leurs aigles sous les ruines de la forteresse, laissé se rouiller les boucliers inutiles, poussé la charrue, construit des toits de chaume dans les vallons, pesé sur la roue de quelques-uns de ces cha-

riots pleins de femmes qu'abandonnait, après les avoir traînés à sa suite, Attila, fait verser près de leur foyer les beautés captives, et tandis que fuyaient dans la brume les hordes échevelées du *fléau de Dieu*, d'immobiles légionnaires seraient devenus vaillants pères de famille, de sentinelles perdues, citoyens. Dieu sème le bon grain comme il lui plaît, et l'épi quelquefois s'égrène loin de l'obscur sillon qui l'a vu naître. Aux yeux de Celui qui, selon Bossuet, *se glorifie de faire la loi aux rois*, au point de vue même de l'histoire et de la critique, quelle valeur ont ces souvenirs? — Aucune. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne les évoque point sans en emporter quelque impression de tumulte et de grandeur, précisément celle que laisseront peut-être les tableaux, les situations, les scènes, les combats au milieu desquels se déroule une vie, l'une des moins connues et des plus dignes de fixer l'attention dont les siècles évanouis gardent l'exemple. Peut-être aussi l'ombre éplorée de la Rome des Césars, se présentant ainsi tout d'abord et s'inclinant de très-haut jusque sur le berceau d'Albert, indique-t-elle assez clairement à l'esprit en quelles régions et sous quels auspices il va se mouvoir. C'est vers le Latium, c'est vers l'Italie que du fond de la Germanie Albert adolescent tendra les bras; c'est sur la terre de

Saturne, *Saturnia tellus*, que s'écoulera sa jeunesse. Il n'entra point non plus dans la destinée de notre héros que Rome nouvelle, la Rome des Innocent III et des Grégoire IX, lui fût une souveraine indifférente. S'il semble juste de reconnaître, nous aurons lieu du reste de nous en assurer dans la suite, qu'Albert salua de loin l'intelligence et la liberté modernes; en revanche convient-il dès à présent d'annoncer que son génie subit nécessairement l'influence et le poids de la papauté, parvenue au moyen âge à l'apogée de sa puissance spirituelle et temporelle. *En ce temps-là vint au monde*, remémore en son style archaïque l'un de ses fervents admirateurs du pays de France, l'*homme incomparable* « *qui, sous l'habit de Jacobin, a sçeu* DONNER *jusques dans les cieux, la mer et tous les coins et recoins de la terre. De ce font foy les œuvres qu'il a destinées à la philosophie naturelle, médecine et mathématique. Il en a escrit si pertinemment que, du consentement des plus habiles, Aristote, Euclide, Gallien et Hippocrate ne sçauroient en avoir escrit plus à propos* [1]. »

1. Voir *Histoire des plus illustres et sçavans hommes de leurs siècles*, t. II, p. 86, p. A. Thevet. — M. Thevet ajoute révérencieusement, en se faisant l'interprète d'une fable allégorique très-répandue au moyen âge : « Albert a si curieusement recherché les secrets de la nature, que l'*on diroit qu'une partie*

Près de Lavingen résidait, content plusieurs auteurs dignes de foi, vers le milieu du XII[e] siècle, une noble famille du nom de Bollstadt[1]. Les sires de Bollstadt *avaient du bien ;* les biographes appuient même sur ce fait avec certaine insistance qui sent de très-loin l'économat du cloître. Riches, coulant le printemps, l'été, l'automne à la campagne, l'hiver à Lavingen, une existence large et simple, pieux, honorés de tous, quelle raison pouvaient donc alléguer le père et la mère d'Albert pour ne point s'avouer satisfaits ? Pourquoi, sans cesse, assis devant le foyer, tandis que mugissait le vent du nord et vacillait la lampe, durant les longs soirs de la froide saison, se regardaient-ils ainsi l'un l'autre, des pleurs aux yeux ? Ils se sentaient vieillir, ils s'aimaient, ils n'avaient point d'enfant. Tel paraît avoir

de son âme a esté transportée aux cieux, l'autre en l'air, la troisième sous la terre, la quatrième sur les eaux, et qu'il ait, par un moyen occulte et inconnu, *uny et rassemblé tellement le tout de son âme,* que rien n'ait pu lui échapper touchant les sphères célestes, les météores, l'eau, la terre et ce qui est produit aux abismes de ces élémens. Telle perfection y a-t-il eu, qu'*aucuns lui ont jeté le chat aux jambes,* qu'il estoit nécromancien et détestable magicien. » V. Thevet, p. 87.

1. Parentes erant ex militari ordine. — V. Rodolphe, Pierre de Prusse. — Albertus Suevus natione in agro Laugiensi clarissimis crepundiis ex regulis Boldstadensibus ortus. — V. Metrop. Salisb., p. 136. *Ap.* Sighart, *Albertus Magnus.*

été l'unique souci d'une maison, d'ailleurs heureuse, et sans doute parmi d'intimes oraisons se prolongea souvent la veillée. La naissance d'Albert fut mieux qu'une joie, une surprise. On n'eût point manqué de crier au prodige, au miracle, si d'autres rejetons n'étaient venus soutenir la lignée chancelante des Bollstadt. Albert eut un frère, un frère du nom d'Henri, dont il fait mention expresse dans son testament. Ce frère, touché comme lui du désir de vivre *selon Dieu*, mais n'attachant point à ces mots le même sens que lui, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique sans autre pensée que celle de s'éloigner du monde. Parvenu au couchant d'une vie humble, contemplative, obscure, bien différente de celle d'Albert, après ne s'être nullement mêlé aux choses de l'esprit, et comme ce patriarche dont il est parlé dans la Bible et qui sommeillait sous les gerbes de blé, n'ayant pas même effleuré du bout de sa faucille l'ivraie des affaires terrestres, le bon religieux s'éteignit doucement, saintement, rendant grâces au ciel de lui avoir permis de savourer à longs traits dans l'ombre la gloire de son aîné, prieur de l'Ordre à Würtzbourg.

On montre sur la place du Marché de Lavingen une maison ancienne construite évidemment sur les débris d'une maison plus ancienne encore. Cette

maison aurait appartenu aux seigneurs de Bollstadt. C'est en ce lieu, s'il faut s'abandonner à la tradition populaire, qu'Albert le Grand *serait apparu*. La tradition a droit au respect : aucun texte ne la contredit. Quant à la date de 1193, inscrite, on ne sait par quelle main inhabile, sur une tour peu éloignée de cette maison, est-ce bien là la date exacte et véridique de la naissance d'Albert le Grand? Quelle confiance doit inspirer son témoignage? Le hasard a voulu que la phalange toujours un peu jalouse, un peu méfiante des érudits et des savants n'ait point cru devoir, sauf deux ou trois très-osés, jeter la pierre à l'honnête tour du pays de Souabe, et nous-même, loin de prétendre infliger à sa déclaration abrupte un démenti, peu s'en faut que nous n'agitions le beffroi en son honneur. On peut considérer comme chose certaine que le *Bienheureux* ouvrit les yeux à la lumière l'an de grâce 1193, à Lavingen, sur la place du Marché[1].

1. Natus est circa annum Incarnationis Domini MCXCIII, Cœlestino tertio totam ecclesiam regente. — V. *Legenda venerabilis Domini Alberti Magni Ratisponnensis ecclesiæ quondam episcopi, ordinis fratrum prædicatorum.* Rodolphe. Köln, 1490.— *Albertus Magnus,* sein Leben und seine Wissenschaft, nach den Quellen dargestellt. Regensburg. Dr Sighart. T. Manz, 1867. — Quétif, *Scriptores ordinis Dominicanorum;* Hauréau, *De la Philosophie scolastique,* t. II, art. *Albert le Grand.*

L'imagination commune est ainsi faite qu'il n'est rien qu'elle n'invente pour contester au génie naissant sa couronne; puis, une fois qu'il a vaincu, s'est fait reconnaître, et surtout qu'il a reçu la consécration de la mort, nul effort ne lui coûte plus pour amonceler autour d'un nom diamants et pierres fausses. Tel saint, auquel ses proches refusaient l'aumône et quelquefois même la vertu durant sa vie, voit s'amonceler les *ex-voto* sur sa tombe: tôt ou tard l'inévitable fée vient tour à tour humilier la foudre, écarteler des aigles ou semer à pleines mains les étoiles devant le mausolée des grands hommes. La crédulité trouve là son compte, mais l'orgueil aussi. Contraint d'admettre une supériorité, l'orgueil s'incline ou plutôt s'efface, mais dans cette extrémité il se ravise encore et il essaye de se persuader que tout cède, tout se prosterne, même la nature, devant certains êtres d'élite. De là le goût du vulgaire pour les apothéoses : il en coûte moins au vulgaire d'encenser un demi-dieu que de saluer le talent. Qui a dépassé son siècle de cent coudées n'échappe que difficilement à cette sorte d'ostracisme qui l'exile de terre sous prétexte de l'élever au-dessus. Ce n'est point à seule fin, soyez-en sûr, de les rapprocher du ciel que leurs pareils, qui ne se sentent pas leurs égaux, isolent les Aristide de l'intelligence

ou de l'âme sur un piédestal ou sur un autel; c'est surtout pour les déclarer pompeusement hors la loi et n'avoir plus à se mesurer avec eux. Rien de plus sobre et de plus simple que les indications des *Chroniques* sur les commencements d'Albert. On s'aperçoit bien que ceux qui l'ont vu secouer ses langes ne se doutaient guère que sur ce front ingénu scintilleraient un jour des emblèmes magiques. « ... *Il apprit tout petit de ses pieux parents le chemin du Seigneur*. On lui fit enseigner les lettres. On lui inculqua les principes des sciences[1]. » D'ailleurs, nulle aventure étrange, nulle vision, nul éclat de caractère, pas même un songe comme celui qui fut donné à saint Anselme, alors qu'il dormait sous les yeux de sa pieuse mère Ermenberge.

« De très-bonne heure, rapporte l'auteur de la *Vie d'Abélard*, le désir d'atteindre jusqu'à Dieu se manifesta dans l'âme de celui qui devait un jour le chercher dans les sublimités de la méditation. Ainsi il racontait qu'ayant entendu dire à sa mère que Dieu était là-haut dans le ciel, il avait imaginé que le ciel s'appuyait sur les sommets des

1. « Hic a piis parentibus viam Domini est edoctus; traditus ab iisdem litteris instruendis. » V. Pierre de Prusse. — « Er wurde in den Anfängen der Wissenschaften unterwiesen. » V. Dr Sighart, *Albertus Magnus*.

montagnes qui formaient son horizon depuis son enfance, et qu'ainsi, en les gravissant, on pourrait monter *jusqu'à la cour du roi des mondes*. Comme cette pensée roulait sans cesse dans son esprit, il arriva qu'une nuit il crut la réaliser. Il vit dans une plaine des femmes qui étaient les servantes du roi et qui faisaient la moisson avec une paresse et une négligence extrêmes. Il leur adressa des reproches et se promit de les dénoncer à leur seigneur. Il gravit donc la montagne et se trouva dans le palais du roi, resté seul avec le premier officier de sa cour, car c'était la saison des récoltes et tout le monde était aux champs. En entrant, il s'entendit appeler et alla s'asseoir aux pieds du roi. Interrogé avec douceur, il répondit suivant son âge, dit qui il était, d'où il venait, ce qu'il voulait. Puis, le grand maître de l'hôtel, en ayant reçu l'ordre, apporta un pain d'une blancheur parfaite que l'enfant prit et mangea. Le lendemain de ce songe, dans son innocente simplicité, il croyait réellement s'être nourri dans le ciel du pain du Seigneur et il le racontait à tout le monde [1]... »

C'est en vain que l'on chercherait dans les *Chroniques* traitant d'Albert la moindre allusion à un rêve

1. V. M. de Rémusat, *Vie de saint Anselme*, p. 23.

comme celui-là, éclos près du berceau et *florissant* en paradis. Nous n'aurons à relater ici aucune de ces fraîches et dévotes histoires dont l'imagination de quelques fidèles a fait probablement tous les frais et dont on dira qu'on peut les considérer toujours, sauf plus ample informé, comme vraies, sans qu'il soit prudent toutefois d'y attacher trop d'importance. Elles témoignent, en effet, sous une forme pure, avec une naïveté touchante, de l'état de l'âme habituel ou de celui dont elles parlent ou de ceux qui les inventent. Ce qui les a séduites, charmées, induites en erreur ou plutôt en trouble, hélas! ces âmes tendres, inquiètes ou désolées, c'est le démon familier du moyen âge, le *merveilleux*. Rien ne sera plus aisé que de constater plus loin, à mesure que la figure d'Albert sera mise en lumière, qu'il n'eut point le tempérament des soi-disant prédestinés, qu'il ne connut ni la vision ni l'extase, comme, par exemple, sainte Thérèse ou saint François, et que, bien qu'il ait été proclamé *bienheureux*, il posséda néanmoins à un degré éminent ce sens assez rare chez ses émules décorés de l'auréole, le sens du réel et du vrai[1]. Un ange

1. « Cum beatus Thomas ejus discipulus sanctorum adscriberetur catalogo, *de Alberti etiam canonizatione,* mentionne le biographe Pierre de Prusse, ut aiunt, tractabatur; licet *propter negligentiam fratrum* prosecutione careret. » V. Prussia., *Vit.*

fût-il venu lui proposer de vouloir bien accepter le DON DES LARMES, le *docteur universel*, c'est sous ce nom qu'on le désignera bientôt, n'eût point manqué, je l'imagine, de démontrer par deux ou trois syllogismes au porteur ailé de ce singulier cadeau, si fort apprécié jadis, si convoité, si vanté, qu'un chrétien ne doit montrer sur son visage ni forfanterie, ni faiblesse, et que la douleur qui se répand en larmes au lieu de se transformer en mouvement, en action, ne saurait jamais rien produire d'excellent ni dans cette vie ni dans l'autre. Non, les rêveries incohérentes, la contemplation indéfinie qui se

Alb., p. 230. — Il est assez singulier que pendant toute la durée du moyen âge et de la Renaissance la canonisation d'Albert soit pour ainsi dire restée en suspens. Le pape Jean XXII, s'il faut en croire Rodolphe, aurait en 1334 ordonné l'instruction préparatoire. Un peu plus tard, sous le pontificat d'Innocent VIII, *après avoir constaté plusieurs guérisons miraculeuses obtenues par ses reliques*, les Dominicains publièrent, avec l'autorisation du pape, un office en l'honneur du *Bienheureux*. Grégoire XV, le 15 septembre 1622, déclara qu'il était permis à l'Église de Ratisbonne de célébrer tous les ans, le 15 novembre, une fête en l'honneur du bienheureux Albert. Urbain VIII, et après lui Clément X, autorisèrent tous les couvents de Dominicains du monde à l'honorer *comme un saint*. ON NE SAIT CEPENDANT POUR QUELLE CAUSE Rome n'a point statué sur cette béatification d'une façon très-nette. Quand on connaîtra l'homme, peut-être devinera-t-on le pourquoi de tant de concessions tardives ou timorées. — Consulter Dr Sighart, *Albertus Magnus*, c. XXXVII.

prolonge les yeux fermés, les folles ardeurs, les transports, les effusions fiévreuses et désordonnées, absorbant passe-temps des mystiques, toutes *ces vapeurs*, qui, selon le beau mot de Platon, *empêchent de cultiver le sens du divin et de développer en soi le sens de l'immortel et du vrai*, notre héros les repousse ou plutôt ne leur permet pas d'atteindre les régions sacrées de sa raison. Du spectacle de la création, Albert le Grand remonte froidement au principe éternel, invariable, et si quelques pleurs ont jamais mouillé sa paupière, ce ne fut point à coup sûr d'une âme alanguie, bouleversée qu'ils ont dû jaillir, mais bien des joies sereines que donne l'intelligence, les plus discrètes, les plus profondes, les plus élevées de toutes [1]. Il y a néanmoins dans le génie d'Albert je ne sais quelle faculté d'intuition, je ne sais quelle facilité innée d'entrer en communication familière avec la nature, dispositions prime-sautières, franches ouvertures, signes de race auxquels, se retournant vers lui, l'une des personnalités scientifiques les plus hautes de ce siècle rend du reste un fra-

1. Angélique de Fiésole a laissé un portrait d'Albert le Grand qui n'est point de nature à modifier nos impressions. La figure est placide, d'une beauté très-régulière. Les yeux, singulièrement profonds, méditent; les lèvres expriment la gravité et l'énergie, le génie calme : nulle passion.

ternel hommage[1], et dont, à défaut de symptômes avant-coureurs, on pouvait s'attendre à la rigueur à retrouver comme la trace légère, un crayon, un souvenir quelconque, en s'adressant à la postérité, non point celle-là qui déjà se montre oublieuse, mais celle-là, la contemplative et la curieuse, qui pieusement médite, cherche les rapprochements, les trouve, se complaît dans l'ornement et l'anecdote, annote à la marge ou tient les pinceaux. Notre espoir ne sera point complétement trompé. Une peinture d'une époque relativement récente éveille l'idée d'un des caractères du talent d'Albert, la force, et fait songer en même temps à l'une des inclinations maîtresses de son esprit, la foi en l'autorité de l'homme sur la

1. V. Humboldt, trad. allem. de Ideler. Berlin, 1852, t. Ier, p. 66. — *Cosmos*, t. II, p. 234. « Les remarques et les conclusions d'Albert, dit Humboldt, sur les variations, selon les latitudes et les saisons, du froid et de la chaleur, sur l'influence des montagnes sur la température, sont *admirables au delà de toute expression pour l'époque à laquelle vivait cet homme si renommé par son savoir universel.* » Dans le *Cosmos*, Humboldt s'occupe surtout du livre d'Albert, *de Natura locorum*. Il le réfute çà et là respectueusement. « Albert der Grosse zog es bereits nicht in Zweifel, dass die Oberfläche der Erde bis zum fünfzigsten Grade nördlicher Breite bewohnt sei, während noch hundert Jahre früher Edrisi wie Aristoteles den gesammten bewohnten Theil der Erde in die nordliche gemässigte Zone verlegte. » — V. Humboldt, *Uber die historische Entwicklung der geographischen Kentnisse.*

matière. Sur cette même tour de Lavingen dont il a été parlé plus haut se dessine grossièrement l'image d'un cheval blanc fabuleux, sorte de Pégase long de quinze pieds. Albert le Grand, tout petit, souffle à l'oreille la légende explicative, fascinait, domptait la bête énorme, effroi de la ville, et la menait le long du Danube. Les peuples n'ont-ils point l'instinct de l'harmonie des choses? Sur le front d'un Horace ou d'un Virgile, tandis qu'autour du nouveau-né sourient, mêlent leurs pas harmonieux des nymphes ceintes de pampres et de lierres, voleront des colombes ou se poseront les abeilles. Graves, roides et pensives, à la fois calmes et bienfaisantes, les pâles ondines germaines, d'une main écartent les roseaux, de l'autre font ployer l'échine d'un monstre devant l'un des précurseurs de ce siècle qui se vante à bon droit d'avoir asservi la matière à sa volonté [1].

Les ouvrages du *docteur universel,* ceux-là mêmes où se déploie avec le plus de liberté son goût pour

1. Voici l'inscription qu'on lit encore à l'heure qu'il est sous le cheval blanc, *long de quinze pieds,* de la tour de Lavingen :

> Miræ molis equus, velox et saltibus aptus,
> Prælongus ter quinque pedes et corpore magnus,
> Nascitur Alberti Lauingæ sub lare Magni.

V. *Histoire de la ville de Lavingen. Raiser,* p. 79.

l'observation, tendance individuelle à peu près unique au XIIIe siècle, le traité *de la Jeunesse et de la Vieillesse* par exemple, ne contiennent aucun détail, aucune clarté sur ses printemps [1]. En gardant ainsi négligemment ou prudemment le silence, en ne faisant point entrer en ligne de compte les heures matinales où l'esprit presque inconscient s'éveille suspendu au giron *du siècle,* Albert religieux n'aurait-il point obéi par hasard à certaines réserves que lui commandait son état? Beaucoup de moines ont eu cette délicatesse, ce tendre caprice ou ce parfait mépris d'eux-mêmes, autrefois, de ne compter leurs jours qu'à partir de l'instant où ils en avaient fait le sacrifice. Les *fratelli* abandonnaient de la sorte la fleur de leurs ans à l'oubli comme plus tard ils laissaient leurs corps à la terre, sans horreur et sans regret. En deçà des vœux, le néant. Pendant la saison d'épreuves, la prière, la soumission absolue, l'étude, le soin des âmes. Au delà, Dieu, *s'il lui plaît.* N'admirez-vous point dans cette abnégation chrétienne je ne sais quelle pudeur stoïque qui tout à la fois impose et attire? L'austère, la virile piété n'est certes point exempte de grâces et les amours

1. V. *Alberti Magni Opera ;* Jammy, Lugdun., in-fol. *De Juventute et Senectute. Parva Naturalia,* t. V, p. 131-138.

sacrées comme les profanes sont à moitié faites d'adorables réticences et de mystère. On renonce sans doute à soulever des voiles qui ne cachent que Dieu absent, mais il suffit que sous ce prétexte il soit défendu d'y toucher pour que l'on éprouve à leur aspect comme une sensation de sa présence réelle au fond des cœurs bien épris.

L'éducation d'un jeune seigneur, en ces temps de trouble et d'ignorance que nous allons traverser, était, comme on peut bien le penser, assez incomplète et bornée, moins abandonnée cependant qu'on pourrait le croire. Peu de mères assurément devaient apprendre à lire à leurs fils. Il eût fallu pour cela qu'elles eussent su lire elles-mêmes, les châtelaines, et comment l'auraient-elles su, quand leurs très-incultes époux, pour connaître le sens d'une charte ou d'une missive, recouraient, sauf de très-rares exceptions, à la science de ceux *dont lire devient le métier*[1]*?* Dans les courts intervalles où l'enfant échappait aux mains de sa nourrice, des *varlets*, et plus tard des fauconniers et des hommes d'armes, le cloître le plus proche, l'église voisine, étaient les

1. Nous avons cité dans notre essai littéraire, *les Chevaliers-poëtes de l'Allemagne* (Minnesinger), un exemple inouï de cette noble *ignorance* des preux du XIIe et XIIIe siècle, à propos du sire de Lichtenstein. Voir *les Chevaliers-poëtes*, p. 135.

seuls lieux où il pût recueillir quelque sage parole, admirer un livre, ou recevoir une leçon ; mais là se chantaient les Psaumes. Aussi voyons-nous qu'Albert, tout jeune encore, *aimait à visiter les églises, et à mêler sa petite voix, tant bien que mal,* à celle des clercs [1]. Le *lutrin* tenait une place, joua même un rôle considérable au moyen âge. C'était le premier pupitre qui frappât les yeux, le poteau parlant qui rappelait sans cesse aux retardataires, aux tièdes, le chemin du saint sépulcre, l'arbre sacré, féerique, à l'ombre duquel s'agenouillait, priait, rêvait la foule. Comme le désert, la foi sans bornes est sujette aux mirages. Quand l'énorme *in-folio,* déployé en l'air, laissait retomber ses feuillets sur les coins de fer de sa reliure, l'ancien monde hébraïque jetait un reflet de lumière orientale à travers les arceaux des cathédrales, on eût dit qu'un souffle descendu du Liban fût venu apporter par-dessus la croix du maître-autel le salut des cèdres aux piliers du temple nouveau, et de l'urne symbolique des filles d'Abraham et de Jacob roulaient encore quelques gouttes d'eau, de la barbe blanche du patriarche Tobie tombaient encore quelques bénédictions sur le

1. Rodolphe. — « Er liebte die Kirchen zu besuchen und dort... mit dem Klerus zu singen. » Dr Sighart, *Albertus Magnus.*

chef des Éliézer du cloître, sur la tête blonde des jeunes Tobie de la société féodale. Quelque profonde estime que nous professions pour le lutrin, il est plus que probable qu'Albert, enfant, réduit à cette seule ressource, n'eût jamais pu voler à ses hautes destinées. Un bon chantre ne dégénère point aisément en savant, en héros. Fort heureusement, hors des voûtes des abbayes où les *clercs* feuilletaient le Psautier, s'ouvraient encore à la fin du XII[e] siècle d'autres refuges à l'intelligence à peine éclose. Pour faire pendant à l'impression pénible que peut avoir produite naguère la thèse paradoxale soutenue par un catholique de l'ancienne loi, M. de Maistre, savoir que le sang a toujours coulé sur la terre, que l'univers doit être comparé à un autel perpétuellement fumant, et que l'état de guerre est chose fatale ou sainte, en tous cas, dans les desseins de la Providence, en revanche, aux époques même les plus ténébreuses, les plus livrées aux hommes d'armes, les plus cruellement visitées par l'ange exterminateur, on constatera aujourd'hui, non sans fierté, non sans douceur, que jamais en Europe, voire même en Asie, on n'a complétement négligé le culte sacré des lettres et des arts. L'antiquité nous a légué la tradition du beau langage et le goût des cours publics. Sa tradition s'est perpétuée dans

les obscurités qui séparent la chute de l'empire romain de la première et de la seconde Renaissance[1]. Une Ariane, presque invisible, mais sereine, veillait dans les catacombes de l'esprit et luttait contre les défaillances universelles. Sans doute, une large part de gloire revient à la papauté dans cette œuvre; l'Ariane semble quelquefois même porter la tiare. Mais trop souvent aussi la divinité du labyrinthe a vu ses écheveaux de fil s'emmêler inextricablement autour des clefs de saint Pierre, et peut-être n'est-il point superflu de jeter un peu de jour sur une question ordinairement résolue tout à l'honneur de Rome ou contre elle.

L'Église de Rome, du bon vouloir de laquelle dépendait jadis l'immense majorité des *écoles*, il ne s'agit point encore ici des universités, les ouvrait ou les fermait à son gré. Rarement elle permettait aux instituteurs laïques d'y élever la voix. On remarquera que, tout en apportant je ne sais quel soin maternel à l'enseignement *primaire*, qu'elle seule, du reste, pouvait peut-être mener à bien, elle y traînait les habitudes jalouses de son génie. Ses ordres et ses avis portent cette double empreinte, caractère ordinaire

1. Nous appelons quelquefois *premiere Renaissance*, le mouvement des esprits extrêmement sensible dès le XIIIe siècle, et qui prépara les conquêtes du temps de Léon X.

de ses actes, non moins entachés d'une sorte d'âpre méfiance que marqués au coin d'une impérieuse sollicitude pour l'humanité. La règle invariable formulée d'abord dans les ordonnances pontificales, puis commentée, appliquée dans les conciles, est celle-ci : *Il ne sera permis à personne d'ouvrir une école sans la concession expresse de l'évêque, aurait-on fourni les preuves de capacité suffisantes et offrirait-on l'instruction gratuite*[1]. En somme, les prescriptions diverses de la chancellerie romaine, en fait d'éducation, tendent toutes à ce but : *instruire l'homme, mais sans l'affranchir, l'élever, mais pour elle*[2]. A côté de ces préoccupations étroites, les papes, les

1. V. Concil. XIII 829, nº 20. Martèn. *Ampliss. Collectio* t. III, p. 853.

2. Instruire l'homme ! Il s'en faut encore de beaucoup qu'il y ait concordance unanime dans les décisions des papes sur cette question : l'homme doit-il demeurer dans l'ignorance ou savoir? A côté des prescriptions, si favorables aux lettres, d'Eugène II et de plusieurs autres papes, il est intéressant de placer ce passage d'une lettre de saint Grégoire le Grand à un évêque : « Mon frère, j'ai appris, ce que je ne puis rappeler sans douleur et sans honte, que vous avez cru devoir enseigner la grammaire à quelques personnes. Apprenez donc combien il est grave, combien il est affreux (quam grave nefandumque) *qu'un évêque traite de ces choses que doit ignorer même un laïque.* S'il m'est bien prouvé que vous ne vous êtes pas occupé de ces lettres séculières, *j'en rendrai grâces à Dieu.* » Apud Brucker, *Hist. crit. phil.*, t. III, p. 561. V. Hauréau, *de la Philosophie scolastique*, t. I, p. 12.

évêques, usaient noblement de leur pouvoir pour abolir certains abus. Sous peine des excommunications les plus graves, il était interdit aux professeurs de se faire remplacer pour de l'argent et de louer leur chaire, leurs bancs, comme une ferme [1]. On cite, à décharge des dispositions arbitraires signalées plus haut, la décision isolée d'un pape, Alexandre III. Ce pape aurait ordonné *que toute personne reconnue capable d'enseigner pourrait user de ce privilége*. C'est vraiment attacher trop d'importance à une mesure d'un intérêt purement local et qui ne dut ni ne put s'étendre à la généralité des écoles. Jamais sur ce point Rome n'a cédé ni transigé. Rome a toujours refusé la liberté de l'enseignement en principe : elle la refuserait encore si elle se trouvait la plus forte. Lors donc que vous l'entendrez aujourd'hui élever très-haut ses plaintes dans les assemblées des fidèles, au pied des autels et jusque devant le sénat d'un grand empire, demandez-lui d'abord à quelle source elle a été les chercher, ces larmes. Rome a toujours pleuré et pleure encore en inclinant mollement, froide, impassible, entre ses naïades de marbre et toute cette

1. «Sancimus ut si magistri scholarum aliis scholas suas locaverint legendas pro pretio, ecclesiasticæ vindictæ subjaceant.» — Décret d'un concile de Londres, an. 1118. Concile XII, 1495, n° 17; XIII, 426, n° 18.

ruisselante cour de Neptune dont tombent du reste en poudre les aqueducs, l'urne inépuisable de Jérémie. Ses douleurs aux tournures sacrées écartent volontiers le voile et secouent la cendre pour s'exclamer à l'aise, un doigt sur le texte biblique, et, sempiternellement plagiaires, elles empruntent des lamentations toutes faites et de sonores récitatifs aux Prophètes. Que si Rome nonobstant revient à la charge et que si, pareille à la vierge des Écritures qui, par sa faute, a laissé s'éteindre sa lampe, elle réclame sa mesure d'huile aux peuples, aujourd'hui devenus les maîtres, que les peuples lui comptent sans marchander sa mesure d'huile, elle y a droit, mais qu'ils la fassent souvenir aussi, c'est justice, des longues nuits qu'ils ont gémi, tandis qu'étincelait sa demeure, dans les *ténèbres extérieures*. Telles seront, en effet, telles devront être au moins désormais, contre la reine découronnée de l'ancien régime, nos seules vengeances, quelques moralités tirées de l'histoire, les seules représailles, beaucoup d'égards. « *L'univers est rempli de supplices très-justes dont les exécuteurs sont très-coupables,* » a dit et reconnu le catholique de l'ancienne loi auquel on faisait allusion plus haut. Les temps sont proches, pensons-nous, l'heure va sonner où le croyant de la loi nouvelle verra tomber la *corne du superbe* sans

qu'aucun sacrificateur pur ou impur monte à l'autel. L'ère des holocaustes est close, celle des expiations commence.

Parlerai-je des matières qui composaient l'instruction donnée aux enfants au XIIe et au XIIIe siècle? Les indications très-nombreuses, bien qu'assez vagues, que l'on a pu recueillir à ce sujet, se résumeront, s'il se peut, en quelques lignes. Des écoles étaient ouvertes dans les monastères, près des cathédrales, et dans les villes, la plupart du temps gratuites[1]. S'asseyait sur les bancs qui voulait, et celui qui, en chantant au Psautier, n'avait point su distinguer clairement les grosses lettres des signes de la musique ou qui n'avait point épelé dans un missel sous les yeux d'un moine, ou bien encore qui se destinait aux hautes fonctions ecclésiastiques, se perfectionnait dans l'*art* des *villains* sous les yeux du *magister*. On apprenait à lire, à peu près comme aujourd'hui, de sept à huit ans. Mais « *attendu que ce labeur*, affirme le *Doctrinale puerorum*, *n'occupe que fort peu d'instants dans la carrière d'un écolier*[2]. »

1. V. *Discours sur l'état des lettres au* XIIIe *siècle. Institut de France*, p. 40-41. V. Raumer, *Hohenstaufen*, t. VI, p. 475-481.

2. Le *Doctrinale puerorum*, faussement attribué à Boèce, date du XIIe siècle. V. P. Daniel, *Études classiques*, p. 106. —

on passait vite à quelque grammairien latin, Donat, Priscien ou Didyme. Les *Fables* d'Ésope, — traduites naturellement dans la langue de Phèdre, car personne ne savait le grec au moyen âge, si ce n'est quelques philosophes comme Averroès, sujets des rois maures d'Espagne[1], — les poésies de Théodule, amplificateur du xe siècle, les sentences de Caton le moraliste, des extraits d'Ovide, de Perse ou d'Horace, étaient ensuite servis à l'appétit naissant des apprentis bacheliers. Si l'on ajoute à quelques passages de Lucain, de Stace, les discours retrouvés de Cicéron, et la fameuse quatrième églogue de Virgile, on aura la liste à peu près complète des fragments d'auteurs anciens dont on eût connaissance alors ou que l'autorité consentît à livrer au public. On apprenait encore aux enfants à copier sur parchemin, — le *parfaict enlumineur* n'a plus sa raison d'être depuis l'invention de l'imprimerie, — à retenir de longs morceaux choisis par cœur, méthode d'impression naturelle dont personne, ce semble, peut-être à tort, ne

« *So sagt jenes Werk*, » remarque plaisamment un admirateur si passionné du moyen âge, qu'il s'imagine que les enfants sous Grégoire IX apprenaient plus vite à lire qu'aujourd'hui. « *Wie lange erfordert die gleiche Aufgabe in der Neuzeit trotz der zahllosen Verbesserungen der Lehrmethode!!* » V. Dr Sighart, *Albertus Magnus*.

1. V. *Averroès et l'Averroïsme*, par M. Renan.

fait plus cas aujourd'hui. L'ensemble de ces études ou exercices préliminaires menait bien jusqu'à treize ou quinze ans. Ces défilés une fois franchis, s'ouvrait devant l'adolescent le vaste champ des *sept arts libéraux*, comprenant le *Trivium* et le *Quadrivium*. Sous la rubrique du *Trivium* étaient classées la grammaire, la rhétorique et la dialectique. L'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique formaient un parallélogramme imaginaire désigné sous le nom de *Quadrivium*[1]. Il va sans dire que, pour guider l'esprit vers ces hauteurs, l'enseignement élémentaire ne suffisait plus[2]. Pour ceux qui voulaient achever leur éducation, devenir des clercs, des *sçavants* ou simplement voir du pays, s'ouvraient alors les portes des universités. A ce moment décisif, le jeune homme épris d'amour pour l'inconnu, impatient de remuer ou d'apprendre, bouclait sa valise, embrassait ses parents, et, monté sur une mule ou

1. Tirab., lett. III, 260; Ginguené, I, 149; Brucker, t. III, p. 597.

2. On a jugé inutile d'insister sur les corrections corporelles autorisées dans les écoles au moyen âge. La coutume de Souabe, la Souabe se trouve justement la patrie d'Albert le Grand, nous fournit cependant un exemple de sévérité trop curieux pour être passé sous silence. « Le maître d'école pourra sans doute appliquer des coups de verge, *mais seulement douze coups de suite.* » V. Schwäb. Landrecht, 183-184.

bien à pied, entreprenait un de ces longs voyages invraisemblables, perpétuel sujet d'étonnement pour qui s'est tant soit peu occupé *du bon vieux temps*. A voir ces gais compagnons du syllogisme se jouer ainsi des distances, des périls et des péages de toute sorte, on dirait qu'ils ont argumenté contre la nature, et qu'ayant nié la mineure qui concluait qu'ils n'arriveraient point, ils ont concédé la majeure qui affirmait qu'ils étaient fous.

« Le passage des cloîtres aux voyages, des voyages aux cloîtres, a dit quelque part l'un des descendants religieux d'Albert et l'un des ornements de ce temps-ci[1], donnait aux frères prêcheurs un caractère particulier et merveilleux. Savants, solitaires, aventuriers, ils portaient dans toute leur personne le sceau de l'homme qui a tout vu du côté de Dieu et du côté de la terre. Le frère que vous rencontriez sur quelque route triviale de votre pays, il avait campé chez les Tartares, le long des fleuves de la haute Asie. Il allait maintenant en Scandinavie, peut-être au delà, dans la *Russie rouge :* il avait bien des rosaires à dire avant d'être arrivé. Si, comme l'eunuque des Actes des Apôtres, vous lui donniez oc-

1. P. Lacordaire, *Mém. pour le rétabl. en France de l'Ordre des frères prêcheurs*, p. 94.

casion de vous parler de Dieu, vous sentiez s'ouvrir un autre abîme, les trésors des choses *anciennes et nouvelles* dont parle l'Écriture... » L'étudiant pauvre ou riche qui, lui aussi, renonçait aux joies du foyer : celui-là, misérablement vêtu, qui quittait l'humble maison de mortier et de bois qui l'avait vu naître, sombre logis où filait sa mère au coin du feu, où lui souriaient ses frères et ses sœurs, où, jusqu'aux vieilles poutres noircies par la fumée, tout objet retenait son cœur par un aspect familier; celui-ci, fils des grands de la terre, qui, à l'âge où le sang coule plus bouillant, tournait le dos aux festins prolongés après la chasse au milieu des coupes et des *luths*, aux palefrois, aux faucons, aux armes éclatantes, aux meutes hurlant dans le chenil, aux *dames* de son pays qu'il osait encore saluer à peine, et dont il guettait pieusement le sourire, ne connaissant encore de l'amour que ce qu'en content les fabliaux : l'étudiant du XIIIe siècle, en un mot, tout autant que l'ancien moine errant, nous semble mériter le regard indulgent de la postérité. Souvent il s'éloignait pour la vie, l'intrépide jouvenceau; et qu'allait-il chercher au loin? la lumière. Amant platonique de la vérité, d'avance il lui vouait son âme et jusqu'à l'air de la patrie, il écartait toute douceur pour atteindre au but. Ses cheveux blanchiront peut-être à la poursuite

de la divinité fuyante. Eh! qu'importe! S'il ne l'embrasse point tout entière, du moins il aura baisé le pan de sa robe. D'autres poursuivront le cerf ou le sanglier dans ses domaines; d'autres iront maudire le chant de l'alouette sous le balcon du château voisin; d'autres s'assoiront sur le siége qu'il a laissé vide et que l'aïeule contemple en pleurant. Arrière tout cela, *lui* veut courir le monde et *savoir !*

L'Italie, nous reviendrons d'ailleurs à loisir sur le caractère de son initiative, l'Italie a brillé de très-bonne heure d'un merveilleux éclat dans les lettres et dans les sciences. En l'an de *grâce* 1212, époque à laquelle les conjectures les plus sensées placent le voyage d'Albert en Italie, les universités de Verceil, de Trévise et de Naples n'étaient point encore constituées, la célèbre école de Padoue n'avait point encore reçu sa forme définitive, seules Bologne et Vicence dressaient leur chaire au soleil; mais partout, des sommets neigeux des Alpes aux cratères du Vésuve, fermentait déjà le bon levain, et les esprits plongeaient dans ce crépuscule fait de germes, d'effluves et de lueurs, qu'un poëte peindrait mieux qu'un critique. Ce qu'il y a de particulièrement vif, d'attrayant et d'enlevant dans ce grand mouvement qui, de Milan à Naples, se prépare, Milan, qui renaît de ses ruines

à la fin du XII[e] siècle en sacrifiant à la liberté politique [1], Naples, qui va bientôt se séparer en deux camps, l'un qui continuera de pencher nonchalamment du côté de l'île des Syrènes, l'autre qui saluera de mille acclamations le retour imprévu des Muses favorisé par les munificences de l'empereur Frédéric II [2], c'est que la renaissance intellectuelle en Italie coïncide, coup de théâtre, croyons-nous, unique, avec l'explosion du sentiment religieux. Il s'en faut de beaucoup, du reste, qu'au moment où l'on va la surprendre, elle soit entrée en pleine possession d'elle-même et qu'elle ait conscience de son génie. Ne dirait-on point, à l'entrevoir ainsi un peu roide sous la cotte de mailles, et seulement rieuse sous le heaume, d'une Minerve qui ne pense pas encore, ou, si elle pense, qui n'ôte point son casque pour penser? Tout entière, à cette heure martiale, aux desseins belliqueux, elle murmure à la hâte, en se jouant, quelques insignifiants refrains d'amour et ne parle même

1. . . . .
Anzi girar la liberta mirai
E baciar lieta ogni ruina, e dire
Ruine si, ma servitu non mai.
PASSERINI, *Comp. lir.*, t. III, p. 331.

2. La création de l'université de Naples, par Frédéric II Hohenstaufen, donna une impulsion extraordinaire aux beaux-arts et aux lettres dans toute l'Italie méridionale.

point correctement sa langue [1]. Sa langue! Mais au commencement du XIII[e] siècle, la langue de Machiavel et de Pétrarque n'est point fondue, n'est pas faite. Elle flotte indécise entre le latin, qui ne peut point mourir, et l'idiome qu'illustra sans l'immortaliser Sordello. L'élégance provençale précipite d'éclatantes voyelles dans son cours, la Sicile lui apporte son tribut de paillettes mauresques, la pompe virgilienne ombrage ces mots mêlés et semble un voile de pourpre étendu sur des cascatelles. L'harmonieux chaos attend un maître : on le pressent déjà, il s'annonce, mais l'*altissimo poeta* ne paraît encore qu'à l'horizon [2]. A lui seul revient l'honneur d'avoir fait entendre à sa patrie dans toute sa splendeur et pureté un gracieux et parfait langage, mélange exquis de langueur et de délicatesse, et qu'il semble avoir été chercher au sein des sphères éthérées, entre des battements

1. Voici les vers attribués à Ciullo d'Alcamo, cités comme les plus anciens vers italiens connus :

Rosa fresca aulentissima,
Capari in ver l'estate,
Le donne te desiano
Pulcelle e maritate
Traheme deste focora
Se teste a bolontate.
Per te non aio...

V. Crescimb., t. III, p. 9.

2. Date de la naissance du Dante : 1265.

d'ailes séraphiques et le suave frémissement des lyres d'or, les lèvres errantes sur les traces de sa Béatrix.

Albert, curieux de s'instruire, n'avait nulle raison, ce semble, qui pût le retenir en Allemagne où n'existait alors aucun centre d'études. L'université de Prague, la première qu'aient connue nos voisins, n'a été fondée qu'en 1348. Pourquoi jeta-t-il le dévolu sur Padoue plutôt que sur Bologne? On l'ignore. A Bologne on enseignait le droit : Padoue avait la réputation de posséder les meilleurs professeurs, spécialement versés dans le *Trivium* et le *Quadrivium*. Cette dernière considération influa peut-être sur les décisions d'une intelligence naturellement tournée du côté des manuels de logique, plutôt que vers les aridités des Pandectes. Toujours est-il qu'Albert de Bollstadt, vers l'année de grâce 1212, prit congé de son père et de sa mère, dit adieu aux rives du Danube qui ne devait plus désormais le voir errer, reparaître en vainqueur sur ses bords que lorsque *de dompteur de coursiers* il devint évêque, un demi-siècle plus tard, évêque de Ratisbonne : Albert s'achemina vers Padoue. Le futur maître de saint Thomas avait alors dix-neuf ans.

Albert, s'arrachant à la Souabe bavaroise pour gagner l'Italie, s'engagea sur la route qu'on prend

encore aujourd'hui si, de Munich ou d'Augsbourg, on se dirige par le Tyrol sur Botzen et de Botzen sur Trente et Venise. Les montagnes rendent éternels les premiers chemins frayés. Elles ne permettent guère le caprice à l'homme, parce que, en ce genre, elles se sont tout permis. Qu'on se figure donc le fils des seigneurs de Bollstadt, celui qu'on appellera un jour le *docteur universel, la stupeur et comme l'épouvantement du siècle*[1], franchissant le Tyrol, maudissant ses âpretés sans charmes, au début; saluant sur le sommet du Brenner son lac *fécond en truites :* Albert, en effet, même tout jeune, dut se rendre compte, prendre note de toutes choses; enfin, dès qu'il approchera de Botzen, sentant son âme s'épanouir en même temps que ses membres se détendre et s'échauffer. Les Romains connaissaient ce passage du Tyrol; Albert le Grand, Luther et Gœthe l'ont tenté tour à tour. Un chemin de fer, ouvrage prodigieux de hardiesse, s'aventure à l'heure qu'il est entre ses neiges et ses rocs. On voit que le sentier aura été foulé par bien des pas avant de se couvrir de rails. La route ancienne, dont nous avons tenu à suivre à pied les méandres, serpente, à mesure qu'on

1. Vir in omni scientia adeo divinus, ut nostri temporis stupor et miraculum congrue vocari possit. — Ulric Engelbert, *de Summo Bono*.

descend du côté du Milanais, au milieu de touffes de figuiers, de guirlandes de vigne et de roses; c'est un ruban suspendu sur un bouquet. Mais le Tyrol fait payer cher ses faveurs *in extremis*, et, tandis que sa mule trébuchait au milieu des froidures éternelles, Albert dut se tourner plus d'une fois en pensée vers l'âtre flamboyant dans le manoir des Bollstadt.

Il paraît établi que de l'an 1212 jusqu'à l'an 1223, date de son entrevue solennelle avec Jourdain de Saxe et de sa profession dans l'Ordre de Saint-Dominique, Albert ne quitta point l'Italie et ne s'éloigna guère de Padoue. Les sources auxquelles nous puisons d'ordinaire ont besoin ici d'être éclairées, pour ne point dire suppléées par le bon sens. Que nous montrent-elles, en effet? le curieux et sérénissime docteur purement et simplement occupé, durant ce flot de vie qui s'écoule de la jeunesse à la maturité, d'argumentations banales ou livré aux combats spirituels. N'est-ce point prêter un faux air de vraisemblance à ce dicton grossier qui eut cours au moyen âge : *Albert le Grand fut un âne avant d'être un grand philosophe et redevint un âne avant sa mort?* Cette facétie fait allusion à certaine apparition de la Vierge, dont on parlera tout à l'heure. Nous ne saurions admettre, pour notre compte, qu'Al-

bert ait passé tant de temps à l'école de Padoue sans se donner à lui-même quelque preuve de sa valeur intellectuelle et morale, autrement que dans des conversations avec le *Malin*, ou des *disputes*. S'il ne se mit point tout de suite à produire, s'il ne livra point au public quelques essais, quelques commentaires sur le texte d'Aristote; s'il ne confia qu'à quelques rares intelligences choisies les premiers résultats de ses recherches en histoire naturelle, il en conçut du moins alors certainement le projet de classement général et l'ordonnance, traça le plan de son œuvre et dut commencer à réaliser ses grands desseins [1]. On objecte cette tradition qu'Albert aurait eu ce trait de commun avec son illustre élève saint Thomas, surnommé un jour par ses camarades, en classe de théologie, *le grand bœuf muet de Sicile*, qu'il éprouva longtemps d'étranges difficultés au travail et qu'il dut se vaincre, l'emporter de haute lutte avant de parvenir à mordre à la science. L'âge où l'homme est le

1. On entend particulièrement parler ici des traités mi-philosophiques mi-scientifiques d'Albert le Grand, qui sont le fruit des observations de toute sa vie. Compuls. : *Alberti Magni Opera, Lugduni, in-folio*, édit. Jammy, t. V; *Parva naturalia : de Cœlo et Mundo, de Natura locorum, de Generatione et Corruptione, Meteorum, Mineralium, de Nutrimento, de Animalibus, de Plantis.*

plus distrait par les passions se trouve précisément celui que traversait alors Albert; il a donc paru tout naturel aux timorés religieux, ses biographes, de rejeter sur la seconde moitié de sa vie, entre la prière, les heures vouées à l'enseignement et la prédication, tout le poids de ses graves ouvrages. Ces considérations sans portée ne nous feront point changer d'avis. Libre, indépendant, il l'était avant d'entrer en religion; entouré des hommes les plus capables d'entretenir en lui ce feu sacré que n'ont jamais éteint ni les Alpes ni le Tyrol; ayant sous les yeux la mer, à Venise; près de Padoue, les monts Eugènes, chaîne de collines volcaniques très-propice aux recherches de géologie et de botanique; intérieurement animé de ces nobles ardeurs qui n'abandonnent jamais l'homme vraiment doué et qui peuvent sommeiller quelque temps, sans doute, mais qui ne sauraient non plus demeurer complétement sans éclat, de vingt-cinq à trente ans, Albert dut nécessairement comparer, chercher, trouver, amonceler des matériaux, dicter, écrire, peut-être même faire des lectures publiques durant son séjour à Padoue. Ce qui nous affermit dans ce sentiment, ce sont les propres paroles du *maître*. JE ME DISTINGUAIS DÉJA DANS LES SCIENCES, dit Albert, *lorsque, obéissant à un avertissement de la Vierge et à l'*INSPIRATION DE L'ESPRIT-SAINT, *j'entrai dans*

l'Ordre[1]. Il est évident que le grand homme fait allusion à quelques succès plus sérieux que les applaudissements de l'école. Albert, lorsqu'il se fit frère prêcheur, était déjà montré du doigt comme un *génie*, et, pour être tenu pour tel, il ne suffisait point, ce semble, même au XIIIe siècle, de mener à l'écart une vie rigide et d'expliquer prudemment Pierre Lombard.

On sait quelles défectueuses traductions latines d'Aristote circulaient au moyen âge[2]. C'est cependant sur ces débris mutilés, altérés, souvent presque méconnaissables de la sagesse antique, que s'acharnaient les intelligences affamées des fils des Barbares : instructif et touchant spectacle, qui nous montre les nouveau-nés du christianisme allant ressaisir à tâtons, par delà les cimes de la Révélation, l'un des flambeaux de l'esprit humain. Albert, que la gravité naturelle de ses mœurs éloignait des plaisirs, noua tout d'abord, dès son entrée à Padoue, ces rapports de familiarité étroite avec le maître des maîtres qui furent le constant honneur, l'une des mâles jouissances de sa vie. Bien que sen-

1. Discours d'adieu. *Ap.* Sighart, *Albertus Magnus*.

2. Qui prend un peu d'intérêt aux lettres et à l'histoire de la philosophie n'a pu manquer de lire ou de feuilleter, tout au moins, l'excellent travail de M. Jourdain sur les traductions d'Aristote.

sible avant ses travaux. — Abélard, Pierre Lombard dans ses *Sentences* et cent autres docteurs avaient en effet déjà, et de longue date, accusé le mouvement qui rattache la philosophie scolastique à la méthode du précepteur d'Alexandre, — il nous semble toutefois que cette sorte de vénération dont jadis Aristote fut l'objet émane, dérive surtout de lui. Dans les écrits d'Albert le Grand le texte du philosophe grec se trouve, çà et là, si bien *et moult liement*, comme dirait Montaigne, amalgamé avec le sien, qu'on se demande vraiment, de temps en temps, si l'on n'a point par hasard devant les yeux une traduction et non pas un commentaire. Dès lors, ne devient-il pas de plus en plus certain que l'âge qui s'ouvre aux discussions et à l'exposé contradictoire des systèmes sous le patronage de l'Église de Rome va rompre de plus en plus avec Platon? Ce n'est point sans surprise qu'on voit relégué dans l'ombre le plus spiritualiste, pour ne point dire le plus chrétien des sages du paganisme, — *testimonium animæ naturaliter christianæ*, a bien avancé Tertullien, — tandis que le père des rationalistes voit prosternée à ses pieds, et comme suspendue à sa doctrine, la *somme* de l'intelligence catholique, pieux écoliers, moines et prélats. On reviendra sur cette apparente anomalie. On tentera d'expliquer comment l'esprit du moyen âge théo-

cratique dut se sentir plus fortement attiré vers le raisonnement méthodique et positif que vers les élévations de la dialectique platonicienne. Comme de juste, Albert, à Padoue, ne borna point ses études à la logique. Albert approfondit toutes les matières que comprennent le *Trivium* et le *Quadrivium*. Il convient du reste de se le représenter, durant ces dix années qui courent jusqu'à l'heure où il prit l'habit, ouvrant aux éléments les plus divers, aux formes les plus variées de l'art et du savoir, l'une des capacités les plus vastes que l'on connaisse. J'estime que ce fut vers cette époque qu'il s'imprégna de la substance des auteurs profanes, aussi bien que de la doctrine des Augustin et des Jérôme. « Le *maître* s'enquit sans relâche et durant tout le cours de sa longue carrière, *de omni re scibili et non scibili,* » rappellent, proclament à chaque page et sur tous les tons les lourds historiens de sa vie[1]. Qu'est-ce à dire? Il nous plairait infiniment d'apprendre en ce lieu, si dans le commerce des anciens Albert *étudiant* n'aurait point puisé par hasard cette solide curiosité d'esprit et cette sérénité d'âme qui lui appartinrent en

1. Cunctis luxisti,
Scriptis præclarus fuisti,
Mundo luxisti,
Quia totum scibile scisti.

Jammy, *Albertus Magnus.*

propre et par exception, au moyen âge. Une des rares confidences de son style donne quelque poids peut-être à nos soupçons, à nos conjectures, à nos jugements. Inutile, d'ailleurs, sur ces points délicats d'interroger les *chroniques,* toujours un peu désobligeantes, très-bavardes quand on s'en laisse conter, et secouant, sans souffler mot, en l'air, leurs tabliers pleins de sortiléges et de merveilles, dès qu'on prétend obtenir d'elles un renseignement sérieux. Albert, citant Cicéron, se sert assez souvent de cette expression éminemment classique, *noster Tullius.* Est-ce téméraire d'en induire qu'il goûta, qu'il admira ce digne et harmonieux talent, dont la philosophie ne s'honore pas moins que l'éloquence, et qui ne montra de faiblesse qu'en politique? Le maître de saint Thomas a pu relire, lorsqu'il traita lui-même *de Senectute, de la Vieillesse,* sous un point de vue, il est vrai, très-différent, les feuilles écrites par ce noble citoyen dans un temps où l'on ne vieillissait guère, grâce aux proscriptions, et, puisqu'il le nomme son ami, le chrétien dut se plaire à reconnaître, tout entouré de *réguliers* et de *clercs* qu'il fût, que l'*honnête homme* peut quelquefois, par lui-même et par ses propres forces, se montrer capable, voire même plus capable que ceux-là qui, sans prendre soin de se recueillir et de se composer, sèchent indolemment dans

l'attente de la manne céleste, de haute résignation, de dévouement patriotique, d'actions magnanimes et de vertu.

En dehors du cercle des études ordinaires, Albert, à Padoue, ainsi que tout cela a été indiqué plus haut, s'adonna avec passion et prudence à ce goût, si prononcé chez lui, si hasardeux, si fort *sentant le fagot*, au XIII[e] siècle, pour tout ce qui touche de près ou de loin à la science ou à l'investigation de la nature. Il réussit plus d'une fois, dit-on, *à surprendre ses secrets;* il parvint *à les mettre à profit*, et, l'ignorance générale aidant, c'est alors que commença de se former autour de son front l'auréole de puissance fantastique dont sa mémoire demeure entourée. Le Bienheureux, ce semble, n'a point trop à s'en plaindre : sa seconde auréole a soutenu son nom en l'air, comme celui d'Orphée. Qui sait précisément aujourd'hui parmi les laïques, parmi les réguliers ou séculiers, quel rôle a joué dans l'Église le maître de saint Thomas? Presque personne [1]. Qui pense se souvenir va-

1. On ne saurait, à vrai dire, faire un reproche de ne point connaître les hauts faits du *docteur universel* aux laïques, aux gens du monde. Ce qui n'a point laissé parfois de nous surprendre, c'est l'étonnement profond qu'ont provoqué souvent certaines de nos questions touchant le maître de saint Thomas de la part de plusieurs membres *instruits* du clergé régulier et séculier. De

guement avoir entendu, jadis, quelque part, on ne sait où, prononcer ce nom : ALBERT LE GRAND? — Presque tout le monde. Le titre, la couverture imagée du premier ancien almanach venu, prouverait encore au besoin que son souvenir n'est point tout à fait tombé dans l'oubli [1]. Toute victoire remportée sur l'inconnu, on ne saurait, du reste, trop se le rappeler ici, passait pour une opération magique au moyen âge, disons mieux, mêlée de *diablerie*. Pour nous, qui voyons les faits qualifiés de miraculeux, de sang-froid et à distance, nous, qui non-seulement avons dérobé à la nature nombre de ses forces, mais les avons appliquées soit à l'industrie, soit aux usages de la vie, telle grave explication donnée solennellement par Albert peut paraître aujourd'hui insignifiante. Si l'on réfléchit un instant, on constatera que, nous aussi, moins obscurément toutefois que nos devanciers, nous sommes encore à l'heure qu'il est enveloppés de phénomènes dont nous ne saisissons

ce côté-là nous n'avons guère obtenu, au lieu des lumières que nous allions un peu naïvement chercher, que compliments de condoléance, ou sourires équivoques, ou ternes défaites. Telles gens ne sont point de notre temps, qui ne sont point non plus du leur.

1. Il n'est point rare de rencontrer encore dans les campagnes, sur les cheminées ou sur les bahuts des paysans, de vieux almanachs dits le *Grand Albert*, le *Petit Albert*.

point les causes, et que nous saluons journellement du nom de savant celui qui prétend nous les indiquer. Or, entre le mot de *savant* et celui de *magicien* y a-t-il en réalité plus qu'une différence de terme, et l'idée voilée sous les mots n'est-elle point parfaitement identique? Selon le degré plus ou moins avancé de la civilisation, on les emploie à tour de rôle et dans le même sens. De nos jours, la même expérience de physique, qu'on la reproduise en France ou en Algérie, dans un laboratoire ou devant des Arabes, ne fera-t-elle point applaudir le *professeur* ou poursuivre à coups de pierres le *sorcier?* Il est indispensable de se transporter par l'imagination, et surtout par l'étude, au XIIIe siècle, pour apprécier la valeur intellectuelle et morale d'Albert le Grand. Une fois cette résolution prise, on reconnaîtra qu'il fut supérieur, et dans des proportions singulières, à son époque, plus détaché même du terre-à-terre, du convenu, plus complet, plus hardi, plus enlevé, plus original en un mot que Newton ou Cuvier chez les modernes. La taille des grands hommes ne se mesure point à leurs proportions véritables, elle résulte du niveau commun [1].

1. « Albert qu'on a surnommé *le Grand*, parce qu'il vivait dans un siècle *où les hommes étaient bien petits,* » a prestement dit Voltaire (*Physique*, édit. de Kehl, t. III, p. 144). Sous une

Voici cependant qu'approchait, pour l'illustre étudiant à l'école de Padoue, le moment qui devait décider du sort et de la *vocation* de son âme, peut-être devrais-je même hasarder, pour parler plus exactement, de la carrière de son esprit. C'est que la double voie qui s'ouvre aujourd'hui devant tout homme de bonne volonté, ne se présentait point au temps *où la reine Berthe filait*, et qu'une intelligence en éveil ne pouvait guère se poser comme aujourd'hui cette question : *Suis-je pour ou contre ce qui fut, ce qui est?* L'Église de Rome avec ses noblesses et ses vices, se vantant déjà d'être immuable, non moins fière de son passé qu'aujourd'hui, comme aujourd'hui plongeant d'avance et d'un geste indulgent dans un moule de plomb l'avenir, mais plus imposante et plus sereine, justement parce qu'elle dominait un milieu plus grossier; plus sainte, parce que le mal levait plus haut la tête; plus touchante dans ses secours accordés aux malheureux, parce que les misérables et les frileux ne trouvaient un peu de chaleur que sous son aile; plus libérale surtout, en dépit des apparences, parce que peu de gens de cœur et de tête

forme leste, et dans une intention, je le crains, peu respectueuse pour Albert le Grand, dont il ne s'est occupé qu'en passant, et fort légèrement, Voltaire exprime, ce semble, la même pensée que celle qu'on vient de développer.

avaient encore osé retourner contre elle ce cri de *Vive la liberté!* qu'elle poussa de très-bonne grâce elle-même tant qu'on ne s'insurgea point contre son pouvoir et ses enseignements de jour en jour plus absolus, l'Église semble, à l'époque à laquelle nous remontons, le seul asile où pût se réfugier décemment, loin de la poussière des combats particuliers et des luttes d'une société turbulente, un calme, novateur et studieux génie. Albert devait pencher naturellement aussi vers ce qui, de son temps, paraissait le plus haut. De droit, il appartenait donc à l'Église, telle qu'il la trouvait établie. Qu'il ait accepté à première vue, sans répugnance aucune, sans examen, sans combat, tous ses dogmes; qu'il se soit rangé sans hésitation parmi les milices spécialement vouées à la cause du saint-siége, la légende qui fait apparaître la Vierge à ce disciple d'Aristote et de Platon, naturellement ennemi de toute contrainte et de tout joug, laisse percer au contraire la préoccupation d'un idéal assez différent de celui de l'état monastique, et comme une aspiration secrète vers un ordre de choses plus *humain*, au milieu des perplexités majestueuses du docteur universel. « *Dans quelle science veux-tu devenir habile ?* » aurait demandé la mère du Christ au fils des seigneurs de Bollstadt, une nuit qu'épuisé de travail, sentant ses facultés s'éteindre et se trou-

bler, et pris d'un de ces découragements écrasants qu'ont traversés tous les penseurs, il avait cédé au sommeil. « JE VOUDRAIS DEVENIR HABILE DANS LA CONNAISSANCE DE LA NATURE, » répondit simplement Albert. « *Tu seras ce que tu désires et le plus grand des philosophes*, » murmura la Vierge, un peu surprise et désolée; « MAIS PARCE QUE TU N'AS POINT PRÉFÉRÉ LA SCIENCE DE MON FILS, LA THÉOLOGIE, *un jour viendra où, perdant même la science de la nature, tu te retrouveras l'intelligence voilée comme à présent*[1]. » Je ne sais si, comme le fut, *prétend-on*, Albert, cette nuit qu'il conversa avec la mère du Christ, nous devenons nous-mêmes le jouet d'une illusion, mais il semble que le sens caché sous cette allégorie gracieuse est celui-ci. Avant de se sentir invinciblement attiré par les charmes incomparables de Celui qui prononça le Sermon sur la montagne, notre héros n'avait guère cherché que le Vrai en lui-même et pour lui-même, à la façon des sages Grecs et Romains. Aussi, lorsqu'il se résolut par la suite à porter l'habit de Saint-Dominique et à servir *officiellement* Jésus-Christ, sans doute il se consacra corps et âme à Notre-Seigneur; mais il le prit tout à la

1. Cette légende est rapportée par Flaminius, Léandre et Jammy. Le P. Lacordaire y fait allusion dans son *Histoire de saint Dominique*, p. 37.

fois à témoin et de son zèle pour les intérêts de son royaume qui n'est point terrestre, et de son ferme propos de ne reculer devant aucun obstacle pour *devenir habile dans la science de la nature*, et de son profond dédain pour ces parasites de la Cène, qui du banquet de Jésus n'emportent que la coupe, et, toujours les premiers assis à sa table, ne rompent pas son pain, n'écoutent pas sa parole, mais éloignent de lui *la foule*, et gardent leurs siéges[1].

On ne fera, nous l'espérons du moins, nulle difficulté de reconnaître avec nous qu'à partir de l'an 1000, date fatale, annoncée dans une foule de prophéties comme devant inaugurer la fin du monde, le monde progresse au contraire comme pénétré d'un sentiment de vitalité plus intense, et que *les années de grâce* sont assurément les meilleures que l'humanité agissante et pensante, depuis l'avénement du christianisme, puisse se vanter d'avoir vécu. Jusque-là, entre les ruines de l'empire romain et les invasions des Barbares, entre un Théodose et un

1. ... *Canes antiqui, muti,* c'est-à-dire... incapables, vu leur endurcissement, leur aveuglement et leurs bassesses, d'*aboyer la parole de Dieu,* murmure quelque part Albert le Grand dans son commentaire de saint Luc, en désignant du doigt certains prélats de son temps, et en abritant ces rudesses de langage sous l'égide toujours secourable de la Bible.

Attila, ce ne sont guère que ténèbres s'épaississant sur des débris, et la colossale figure de Charlemagne, tout enluminée, toute surchargée d'ornements qu'elle apparaît, ne fait pressentir, n'apporte au demeurant rien de neuf. Pourquoi? C'est que l'*Emperor à la barbe florie* appartient à un ordre de choses condamné, Charlemagne ne fut qu'un grand chef, jaloux de Constantin. A Paris, tandis qu'appuyé sur une fenêtre, aux bords de la Seine, l'auguste Franc gémit en prévoyant de nouvelles irruptions normandes; à Rome, alors qu'il se ceint le front du bandeau des Césars; à Aix-la-Chapelle, où il crée un centre à son empire; en Saxe, où l'histoire nous le fait contempler réduisant les peuples à la loi de l'Évangile, comme ses ancêtres politiques courbaient les peuples vaincus à la servitude : partout, voire même dans ses entretiens intimes avec Alcuin, se dessine un personnage dont les attitudes et les mouvements annoncent le Germain, dont les modèles frustes et surannés ont paradé sur les marches du Capitole ou dans le cirque de la métropole du Bas-Empire. L'oint du Seigneur, le fils très-soumis du Saint-Père, le modèle des potentats orthodoxes, ne semble point exempt de gaucherie formidable ni de solennité farouche. Après qu'il a fait à sa guise œuvre de législateur, vidé une coupe d'hydromel, commandé un massacre, chanté au lu-

trin avec des clercs venus d'Italie que sa voix énorme épouvante, accablé de questions ses *missi dominici*, dont l'un lui présente un rapport absolument comme pouvait en adresser un haut fonctionnaire au Sénat, l'autre l'édifie, notes en main, sur la quantité de beurre et de laitage que produit une de ses métairies, Charlemagne se drape dans sa toge d'emprunt, roule deux yeux bleus vers la ville aux sept collines, et se demande en langue barbare s'il ne ressemble pas à Marc-Aurèle. Concluons. Les temps qui relèvent de ce héros très-épais se ressentent de l'évanouissement d'un géant sans se distinguer par aucun pas fait en avant, et montrent un vide sans tracer une voie nouvelle. Tout d'un coup, la borne de l'an 1000 est-elle tournée, ne dirait-on pas que chaque siècle prend aussitôt une allure originale et s'élance impétueusement vers un but précis? Le XIe siècle vit se créer la Chevalerie, sortir de son long sommeil l'Honneur : souriante, *enamourée* et suspendue aux flancs sanglants de l'Honneur, voilà que renaît avec la poésie la Femme dont le culte ne se confondra plus cette fois avec celui de Vénus, fille de l'onde, mais fera monter l'encens jusqu'au front de la Vierge, mère de Dieu. L'Europe guerrière s'arme tout entière au XIIe siècle, s'élance vers l'Orient, et au milieu du tumulte des croisades saint Bernard, Abélard, élèvent la voix : la phi-

losophie agite désormais, comme autrefois à Thèbes, à Sparte, à Athènes, ses problèmes, ses fictions, ses systèmes en plein air, elle échappe aux *in pace* du cloître et s'adresse directement au peuple. Voici venir enfin à l'horizon le XIIIe siècle, âge fécond, unique, où abondent les figures et les caractères : Albert le Grand, saint Thomas, saint Louis, Thibaud de Champagne, saint Bonaventure, sainte Élisabeth, Frédéric II. C'est bien là le siècle où le sentiment religieux, sorte de foyer constamment ravivé de l'âme humaine, entre dans son ère héroïque, arme de mystiques paladins, et voit jaillir des enseignements du Christ, dont une des forces les plus fécondes est de pouvoir, de devoir être diversement compris, une race d'hommes imprévue. Dans cet essor des pieuses effervescences, les rêves, les idées confuses d'égalité et de fraternité, quelque temps murées dans les cellules, prennent inopinément un nom, un corps, une vie, s'enhardissent, jettent franchement le gant à la société, l'anathème à tout ce qui s'appelle chair et sang, lèvent des légions, et, sous prétexte de gagner le ciel, se hasardent, se déversent, se heurtent sur la place publique. Çà et là, à l'improviste, du capuchon tombent des fleurs, sous les cilices pointent des ailes. D'un autre côté les universités se fondent, le syllogisme règne, l'affirmation triomphe, on se voue à la

science comme à Dieu, la raison, éveillée à peine, murmure en se jouant un langage à part, aristocratique mais ingénieux, les États actuels de l'Europe prennent leur physionomie. Nous laissons, comme de juste, à qui veut bien nous entendre et nous suivre, assigner aux siècles suivants, sans en excepter le nôtre, le rôle particulier qui leur revient, et nous nous proposons, sans plus tarder, d'examiner, la vocation d'Albert le Grand nous entraînant d'ailleurs, bon gré, mal gré, vers les régions les moins hantées, au seuil de cet étrange et merveilleux XIIIe siècle, son entreprise assurément la plus considérable, je veux parler de l'essai de *révolution* religieuse tentée, réalisée, ou peu s'en faut, dans le monde chrétien par ces humbles et hardis capitaines, tous deux agitateurs et pasteurs d'âmes, saint François et saint Dominique.

« L'HOMME NE SE NOURRIT PAS SEULEMENT DE PAIN, » a dit Notre-Seigneur. Rien de plus clair, de plus lumineux que cette belle parole, soit qu'on la prenne à la lettre et qu'alors elle signifie qu'en dehors des besoins matériels l'homme en éprouve de plus nobles et veut vivre par l'intelligence et l'amour; soit qu'elle s'applique à son tempérament spirituel et affirme cette autre vérité non moins certaine, savoir que les agapes de la raison ne sauraient ab-

solument suffire aux aspirations de sa nature, qu'il lui faut un aliment plus épais ou plus relevé, l'enthousiasme, la passion, la *foi*, en un mot le sentiment vague ou violent de l'infini. Malheureusement, si la divine et parfaite sagesse n'a rendu elle-même que de rares oracles, ceux-là qui renchérissent après coup sur l'interprétation primitive sans élaboration préalable, sans avoir pâli de longues nuits sur les annales de la conscience, sans avoir longtemps cherché, réfléchi, comparé, sans avoir surtout attentivement tendu l'oreille aux révélations de cette sibylle assise à tous les foyers et qui fait entendre à qui résolûment l'interroge la voix, la plainte des grands et des petits, du pauvre et du riche, ceux-là sont médiocrement disposés à tirer pour leur propre fonds des conclusions nettes, pour les masses de nouvelles applications pratiques des enseignements tombés d'en haut. Le zèle impertinent, aveugle du néophyte ne connaît point, d'ailleurs, ne comporte point par conséquent la *mesure*, la forme la plus palpable, la plus viable du vrai. « *Le pain! le pain! vil et terrestre aliment que le pain!* L'HOMME NE SE NOURRIRA PLUS DE PAIN! » s'est écriée naguère, dans sa superbe et sa bassesse, *la folie de la croix*, au moyen âge, et, une fois cette exclamation poussée, elle a foulé aux pieds, pêle-mêle, le sens commun, l'honneur, l'an-

tique et sereine vertu, les joies simples, les fermes et droites lignes de conduite, tout ce qui constitue la sobre dignité du *moi* et l'équilibre fécond des facultés. Que dis-je? Sous la baguette enchantée de certains mystiques s'opère comme un coup de théâtre dans la sphère des idées, et la nature elle-même change de face. L'univers n'est plus à leurs yeux *qu'une chapelle enveloppée de la mante bleue de Marie,* le monde véritable s'évanouit, *et l'homme réel a vécu* [1]. Famille, patrie, saines et robustes Muses, prêtresses tour à tour graves et riantes et sacrifiant sur tous les degrés du devoir, sirènes de bon conseil dont les voix nous ramènent au sol qui nous a vus naître et nous invitent à laisser un peu de nous-mêmes, ne serait-ce qu'un nom sans tache, dans l'obscur sillon que nous traçons ici-bas, tout cela est déclaré abject et comme tel jeté à la voirie. Ne semble-t-il point que le cœur du moyen âge, longtemps comprimé sous des mailles de fer, éclate tout à coup, jaloux d'espace, épris de l'impossible, bondisse par monts et par vaux par delà le Vrai qui le révolte,

1. « La Vierge ouvrit son capuchon devant son serviteur Dominique qui était tout en pleurs, et *il se trouvait, le capuchon, de telle capacité et immensité, qu'il contenait et embrassait doucement toute la céleste patrie.* » V. Thomas Cellano, *Vie de saint Dominique;* P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique.*

l'indigne ou plutôt l'attire à lui si fort qu'il le dépasse et se précipite au delà, et que, ne sachant plus comment se faire pardonner ses écarts, il se soit réfugié sous la bure, comme sous le manteau du civisme et de l'intérêt public se voila, se retrancha, se sacra lui-même vertueux et sensible l'*incorruptible* de 93? Désormais l'accord harmonieux de l'intelligence et de l'âme est rompu, pour la plus grande gloire du Créateur; pour le plus grand bien de la société, la société est dissoute. De même que dans l'ordre moral ce sont les facultés inférieures qui se redressent, qui s'insurgent, qui gouvernent : le rêve, l'hallucination, la fade et rude royauté de deux aspirations vers deux extrêmes, l'*étrange* et le *vulgaire*, le goût dépravé de l'absurde et du nu; de même, dans l'ordre social, tous péchés sont remis à deux négations, l'*ignorance* et la *pauvreté*. N'apercevez-vous pas déjà, à première vue, vers quel abîme ont couru certains héros soi-disant spiritualistes du moyen âge, en prétendant se sevrer du PAIN DE L'ESPRIT? Certes, pour qui ne s'est point clairement rendu compte, sans parti pris et en remontant aux causes très-profanes qui l'ont secondée, de l'influence exercée en Europe par les *Mendiants;* pour qui ignore dans quel chaos propice aux prostrations et aux démences ils ont entraîné la flexible religion des peuples; pour qui encore

s'inquiète assez peu des ombres de l'ensemble et se récrée surtout du charme et de la nouveauté des détails, le mouvement que nous n'apprécions que sommairement ici a dû paraître prodigieux, édifiant, *divin.* Il est doux, il semble délicat, en effet, de se laisser persuader sans trop de résistance qu'il fut un temps où parurent triompher les justes et les élus ; il plaît d'entendre professer, de loin et dans un clair-obscur attrayant, un mépris suprême pour ce corps de boue qui nous retient hors des ineffables délices, de ne plus distinguer au milieu des chants et des cris de la nature que les cantiques d'action de grâces d'innocents *fratelli*, les *hosannahs* de la douleur qui se transforme en offrande et les soupirs de l'amour *plus fort que la mort* qui se fond en charité. Hélas! l'impression ne demeure plus tout à fait la même dès qu'on se pose quelques simples questions, et quelques-unes de ces questions, les voici : — Présenté sous ce nouvel aspect, le christianisme, et notez bien que c'est celui que nous a légué l'ancien régime, le christianisme est-il en décadence ou est-il en progrès? Le Verbe tel qu'il s'incarne une seconde fois au moyen âge dans la soumission aveugle à l'autorité spirituelle et temporelle des papes, dans le célibat, dans le dénûment absolu, dans le pharisaïsme dogmatique, et non plus dans la chair, mais dans l'impec-

cabilité originelle et la divinité *sui generis* de la Vierge, est-ce bien là le même Verbe qui resplendit dans l'Évangile? Au bout de tant d'excès consacrés par l'admiration des fantasques et des faibles, et tantôt favorisés, tantôt approuvés par la cour de Rome, à la suite de cette centralisation quasi-féodale et quasi-césarienne des consciences entre les mains d'un Pontife-Roi, une sorte de détente, la juste révolte n'était-elle point inévitable et pendante, et tôt ou tard ne s'appellera-t-elle point LA RÉFORME? — — Personne ne niera, à considérer la question sous sa face opposée, que la superstition des jouissances matérielles ne soit aussi grossière, aussi pernicieuse pour le moins que la soif immodérée des tortures ou que l'appétit déréglé des miracles, et nous ne ferons, pour notre part, nulle difficulté d'admettre que, par certains de ses côtés, l'initiative de saint François et de saint Dominique n'ait été singulièrement favorable aux intérêts démocratiques de la chrétienté. N'ont-ils pas entrepris, par exemple, une sorte de croisade sociale contre l'effroyable corruption du haut clergé, contre toutes les indifférences hautaines ou niaises, les sensualités, les brutalités sans vergogne de la bestialité féodale, et n'en sont-ils pas, autant que faire se pouvait, venus à bout? Et que de frais, que de forts, que de nobles, que de généreux sentiments n'ont-ils

pas remués ! Avec quelle suite, quelle ardeur candide et quel feu ne se sont-ils point dévoués à la solution des problèmes qui nous préoccupent encore, nous modernes ! Sous la vieille idée de *couvent* qu'ils ont définitivement fait triompher dans l'Église, ne pourrait-on point retrouver à la rigueur en germe l'idée tout actuelle d'*association*, qui rend l'individu libre, responsable de ses actes et l'affranchit, sans cependant l'isoler? Aussi bien des sources d'eau vive, aujourd'hui du reste à peu près taries, auxquelles se sont abreuvées avidement les générations qui ne sont plus, ne nous permettrons-nous d'approcher qu'avec infiniment de réserve et de respect, et, le limon s'étant de lui-même séparé de l'onde pure et comme déposé au fond de la source, nous n'aurons plus, pour ainsi dire, qu'à nous pencher vers ses bords, sans même y plonger la main, pour juger du bien et du mal que, dans leur œuvre de propagande religieuse et morale, y ont accumulés les deux apôtres du moyen âge, saint Dominique et saint François [1].

1. « *Entre le roi et le peuple, entre les feuillants et les jacobins, Lafayette joue le rôle passif du chœur dans le drame antique,* » a dit l'auteur du livre *la Révolution* du grand citoyen qui peut-être, entre tous ses émules de 89, a le mieux servi et le mieux honoré la liberté. Pourquoi ? Parce qu'il s'y est dévoué sans ambition et de sang-froid. « *Lafayette maintient les droits de la justice; il les invoque avec courage, avec audace;* MAIS AUSSI

Saint François est venu au monde l'an 1172, dans la petite ville d'Assise, en Italie. Son père vendait des étoffes, homme rude et borné, enfoui dans les soins de la vente et de l'achat des draperies. Dans ses heures de loisir, il traitait le *bambino* de fainéant, n'épargnait point les coups, et n'admira jamais la plante exotique et rare dont la graine tomba par hasard, germa sous son comptoir. Le portrait que nous a laissé de François adolescent son biographe fait songer aux figures du Pérugin, grêles, expressives, à la fois riantes et tendues, aux joues mates, aux yeux noirs et fixes, et qui, tantôt debout, tantôt priant, toujours gracieuses et roides, dessinent une suite de lignes pures sur

IL N'EST POINT LE PERSONNAGE QUI AGIT. » (V. Quinet, *la Révolution,* t. I, p. 346). Cette attitude qu'a prise Lafayette dans le drame politique a dû sans doute provoquer la surprise, mais elle impose aussi l'admiration. *Elle est à la fois contemplative, héroïque, et raisonnable.* Dans le drame politique et religieux du moyen âge, le rôle qu'a joué Albert le Grand, le caractère qu'il a soutenu, présente à notre sens, tout bien considéré d'ensemble et soigneusement pondéré, une singulière analogie avec le rôle qu'a joué, le caractère qu'a soutenu Lafayette. *Initiateur par excellence, Albert n'est point non plus le personnage qui agit.* Mêlé à tout, il semble retiré de tout, et alors même qu'il paye de sa personne au milieu de la scène, alors qu'il se hasarde, et que, tout en cherchant des solutions sages au moyen de transactions risquées, il va de l'avant et se *compromet,* on dirait encore qu'il n'assiste qu'à un spectacle.

un fond clair, parsemé d'arbres surnaturels [1]. Eux aussi, pauvres arbres du tiers ordre, anachorètes à leur façon, ils semblent vouloir se dépouiller de toute parure, affiner, replier leurs feuilles, ne point s'abandonner au vent à la légère, avoir renoncé aux gais rayons de soleil, à la mousse inutile, aux pampres trop pressants ou trop folâtres, en un mot s'effacer, se mortifier dans le paysage pour faire plaisir à Dieu [2]. Deux traits peindront saint François dans sa jeunesse, alors qu'il appartenait encore au *siècle*. Il passait, certain jour, à travers champs, à cheval. Un lépreux lui demande l'aumône. Le lépreux tend la main. François ne se contente point de lui donner tout l'argent qu'il a sur lui, il se précipite sur ses plaies et les couvre de baisers. François continue sa route, tourne la tête et n'aperçoit plus personne. *Nul doute qu'il n'ait embrassé Jésus-Christ* [3]. François entre une autre fois dans une chapelle, s'agenouille aux pieds du crucifix, et, tandis qu'il

1. « Saint François : front petit..., yeux noirs et sans malice..., nez droit et fin..., col grêle..., doigts longs..., jambe maigre, pied petit; de chair peu ou point. » V. Th. Cellano.

2. Voir les tableaux de l'école d'Ombrie : galeries de Dresde, du Louvre, de Rome et de Sienne.

3. V. Saint Bonaventure. On peut consulter la traduction française de M. Berthaumier, curé de Levet et *membre du tiers ordre*. *Bibliothèque franciscaine*.

s'abandonne à l'oraison, les yeux pleins de larmes, *une voix descend de la croix.* A trois reprises la voix répéta : « *François, va et répare ma maison qui chancelle, comme tu le vois, tout en ruines.* » *François tombe en extase. Puis, revenant à lui, il se prépare à obéir et combine les moyens d'exécuter l'ordre qu'il a reçu...* C'est saint Bonaventure, son disciple et son historien, qui raconte au long ces détails, et il ajoute que saint François *connut plus tard par l'avertissement du Saint-Esprit la signification exacte des mystérieuses paroles.* L'Église du Christ n'était plus moralement que décombres, en effet, à la fin du XIIe siècle. En ces quelques années de sécheresse, de doute et d'angoisses mortelles où la masse des imaginations catholiques, après les heures d'épanouissement allègre et d'éblouissement ineffable qu'elles traversèrent lors des espoirs de la première croisade, retomba, des trois croix du Golgotha, une seule demeurait chancelante, abîmée pans l'ombre, égarée, *perdue,* — ne venait-elle point de passer entre les mains des infidèles ? — celle du milieu[1]. — *Hardi, François ! La relèveras-tu, la croix, la replanteras-tu ?* souffla l'Esprit à son oreille. — Oui, je la relèverai, je la replanterai, se dit Fran-

1. Prise de Jérusalem, par Saladin; les chrétiens perdent *la vraie croix* (1187).

çois, et François vis-à-vis de lui-même a bien tenu parole. Mais cette croix qu'il a relevée, qu'il a reconquise, dont il se pare, qu'il agite en chantant et dont le fardeau lui pèse si peu *qu'il converse, chemin faisant, avec les passereaux et les tourterelles,* est-ce bien là la même croix dont le Fils de l'homme n'a voulu porter le bois qu'un seul jour, au Calvaire, mais dont, en revanche, il a laissé l'impérissable, l'immatériel exemplaire au fond des cœurs? Voilà ce qu'il appartient à la foi, non à l'indifférence ou à l'incrédulité, de décider.

A partir de l'entretien ou du monologue auquel on vient d'assister, l'âme tout *en émoi,* tout ébranlée du petit marchand d'Assise n'appartient plus à la terre, ou plutôt elle ne s'appartient plus, et, sous sa frêle enveloppe, elle médite quelque chose de prodigieux, *une révolution dans la piété.* Jésus dans le jardin des Oliviers soupirait, s'adressant à son Père : *Mon Père,* ÉLOIGNEZ DE MOI *ce calice.* Voyez, l'homme et le Dieu s'harmonisent, se fondent et se pondèrent en sa personne par des dégradations de valeur et de force, en des finesses d'alliage, des délicatesses et des précisions d'équilibre vraiment exquises; il va remonter au ciel, mais il a affronté la mort; il a accepté le supplice, mais il a souffert, il a gémi, et, pour nous montrer le bon chemin jus-

qu'au bout, quand il ressuscite, il emporte jusques au haut des airs un peu plus qu'un souvenir de la terre avec lui, ce corps que les approches du sépulcre ont couvert d'une sueur de sang et qui, vainqueur et glorieux, ne se laisse point cependant tellement pénétrer par la lumière, que sous les splendeurs éthérées on ne découvre point encore la trace des clous, et sous le manteau du second Élie, l'humanité. Aussi, ceux qui croient en Jésus peuvent-ils suivre *Celui qui s'en retourne*, tout entiers, jusqu'au Calvaire, et par delà le Calvaire espérer le reconnaître et se reconnaître eux-mêmes en lui dans l'autre vie. *Mon Père, mon Père, de grâce, à moi ce calice! A moi!* J'AI SOIF! s'écrie saint François, parlant à Jésus. *Il a soif!* Entendez-vous? Lui, le serviteur et le disciple, il ne se sacrifie point à la grandeur morale; ce n'est ni un martyr ni un héros : il est mieux ou moins que cela : c'est un courtisan maniaque, acharné, rayonnant, jaloux de toutes les douleurs, et quand une fois elles l'ont agréé et convié à leurs tristes hymens, on dirait, à en juger par ses transports, du *Bien-Aimé du Cantique des cantiques*, aspirant tous les effluves de l'amour et les parfums de la *grenade et de la vigne en fleur* entre les bras de la Sulamite.

Quel contraste, quel abîme de dissemblances entre le modèle et la copie ! François ne se résigne point à la pauvreté ; elle l'attire, elle le subjugue, elle le fascine, *il l'épouse ;* et, attendu qu'on ne saurait avoir trop d'égards pour la compagne de son choix, il prend pour lui les épines et ne lui ôte point sa couronne. Que dis-je ? le saint lui trace, pur caprice, une sorte de sinueux sentier *entre les myrtes et les cytises*. François élève la pauvreté à la dignité d'un dogme. Il lui accorde ce luxe étrange : *Dame Pauvreté* ne maniera ni la bêche ni le rabot, elle *mendiera*. Ne comprend-on pas dès lors la profondeur du mot de Bossuet : *François fut peut-être le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait été dans l'Église*. C'est qu'il y eut en réalité tout à la fois des langoureuses ardeurs de l'amant et des retours désolés du *paria* au fond de ce grand cœur avide, auquel rien ne suffit pour témoigner de son humble tendresse au Créateur, même l'infini des opprobres. Son immodéré désir de plaire ne saurait naturellement se calmer, la supplique s'adressant à l'Invisible : de rage, se croyant rebuté, François se roule dans la poussière, pour faire au moins pitié, s'il ne plaît pas. Rien ne le réconforte, rien ne le contente, rien ne l'assouvit, ce gourmand d'amour et de honte. Quand le mystique s'est immolé sur je ne sais quelle claie à je ne sais quel

idéal poursuivi par saccades entre un cilice et des roses, il estime néanmoins n'avoir encore rien fait pour son idéal. N'ai-je point risqué ce rapprochement : *un cilice et des roses ?* François d'Assise ne me désavouerait pas. Le Dieu immuable et le Dieu sur la croix, le Dieu vivant et le Dieu cadavre, Dieu sous quelque face que le présente la théologie transcendante aux regards comme à la pensée, ne saurait en effet complétement absorber ni tenir constamment suspendue une organisation mortelle. Parvenu aux cimes de glace de cet Oreb imaginaire contre lequel la foudre sentimentale frappe en pure perte, l'amour qui n'a point été payé d'amour se transforme, se revenge tôt ou tard, et se répand, puisque aussi bien il faut descendre et s'apaiser, sur tout ce qui peut témoigner ici-bas de la bonté, de la force, des splendeurs de l'être parfait dont le spectacle de la création met en quelque façon à notre portée la clémence et la beauté. Et que se produit-il alors en dernier lieu? Quelque chose comme un fait de physique tout ordinaire. Les vapeurs qu'a longtemps poussées, foulées, condensées à des hauteurs incalculables l'extase, retombent soudain du ciel, tantôt sous forme de pluie fine, tantôt en tièdes et abondantes ondées sur les coteaux et les vallons[1].

1. On ne saurait, à vrai dire, se défendre d'admirer certaines

Après qu'il s'est meurtri les genoux contre le marbre des autels, frappé le front sur les dalles du cloître, enfoncé dans la poitrine les clous du crucifix, après qu'il a médité sur la vie future et la Passion avec une intensité qui l'abat, François éprouve, comme de juste, le besoin de se récréer, retourne de temps en temps vers la nature un visage inondé de pleurs, et, tel que ces monts dont parle l'Écriture et qui *bondissent comme des béliers*, il s'arrache enfin à la contemplation et *bondit*. L'exaltation grave du Séraphin se

suaves paroles de saint François, quelques-uns de ces élans romanesques où la grâce de l'expression le dispute à la chaleur d'une émotion vraie, ses effusions de tendresse charmantes pour tout ce qui souffre, vole ou gémit; rappelons quelques traits de sa vie qu'on laisse à dessein dans l'ombre. Un jour, aux fêtes de Noël, saint François rassemble le peuple dans une étable et imite le bêlement d'un mouton en traînant le mot *Bethléem*. Une autre fois, pour faire pénitence d'avoir rompu le jeûne, il ordonne qu'on le renverse, dépouillé de tout vêtement, dans les rues, et qu'on le frappe à coups de corde, en annonçant à haute voix : *Voilà le gourmand*. Il s'enfuit en Égypte, espérant le martyre : le Soudan s'en divertit et refuse d'obéir à ce caprice. François se roulait parfois dans la neige au grand ébahissement des enfants et des femmes qui riaient d'abord, puis finissaient par lutter à qui toucherait le plus tôt le pan de sa robe. Il était si transporté quand il parut devant le pape, dit son biographe, *qu'il pouvait à peine contenir ses pieds et tressaillait comme s'il eût dansé*... — Consulter saint Bonaventure, *Vie de saint François;* Th. Cellano, *Vie de saint François*.

résout tout à coup en joie enfantine, la sévérité de l'ascète en sourire. Ne venons-nous point de contempler une sorte d'*Ecce homo?* Voici tout à coup un concert champêtre qui s'élève, un murmure d'abeilles, des notes de musette, les cris perçants des agneaux à la mamelle, ou bien encore le bruit lointain et cadencé des chars ployant sous les gerbes d'épis.

Il y a, du reste, avouons-le, dans ces retours *de l'austère au gracieux et au plaisant,* les noces de Cana de saint François, un charme réel auquel on ne saurait tout à fait se soustraire, et rien n'est suave, aérien, ailé, comme les ébats de cette âme unique au lendemain de ses déceptions ou de ses aridités fugitives. On comprend vite qu'il a dû passer vers ce temps-là sur les tempes de la Psyché mystique comme une molle haleine printanière émanée des rives du Bosphore ou du Gange, et l'esprit entre désarmé, mais dérouté, dans une sphère d'émotions indéfinissables et de dévotes fantaisies, dont l'agrément et l'imprévu ne rachètent point toujours la *joyeuseté* profane. L'idée religieuse, çà et là, leur prête son voile et leur sert de prétexte, bien qu'elle y soit, à proprement parler, presque totalement étrangère. Vous souvient-il de ces mosaïques de Florence, sur marbre noir, au milieu desquelles se détachent un ou deux brins de jasmin.

quelques feuilles légères, une branche de lilas? Quoi de plus brillant et plus frais! Ainsi se détachent sur l'idée religieuse les astragales et les enroulements des gaietés franciscaines. Elles séduisent l'œil, à vrai dire, elles tranchent sur le marbre noir; mais ce ne sont là que morceaux rapportés, et plus l'agencement des détails saute agréablement aux yeux par la limpidité des couleurs et l'élégance du trait, moins tient de place en réalité le fond chrétien. Vous souvient-il encore des tableaux d'Angélique de Fiésole? Plusieurs sans doute comptent comme œuvres d'art et quelques-uns même comme œuvres de piété; mais les scènes et les attitudes auxquelles le peintre du mysticisme en *liesse* se complaît ne font-elles point rêver *au tendre, au joli* plutôt qu'*au divin?* Les pipeaux de Tircis et de Mélibée n'auraient-ils point modulé par hasard les soupirs et les ris étouffés de l'églogue derrière la toile bénie, et sous ces robes de bure dont les plis voilent la chair aux reflets nacrés des novices dansant sur l'herbette émaillée de marguerites Florian ne pourrait-il point ramasser à la rigueur un bout de ruban pour la houlette de ses bergers? Telle est l'impression que laissent, à tout prendre, les compositions de Fra Angelico, et personne ne niera cependant qu'il lui ait été donné d'exprimer avec autant de vérité et même avec au-

tant d'élévation que possible cet étrange et passionné mouvement qu'imprima aux âmes de son siècle l'*incomparable* saint François d'Assise. Grâce à lui, la pastorale alternera bientôt avec la méditation des mystères; grâce au rival de Dominique, la prière se laissera confondre désormais sans scrupule aucun avec la poésie, sa cousine. Celle-ci, la païenne, fit mine, il est vrai, de suivre la dévote au pied des autels; mais parce que celle-là, la dévote, lui avait promis tout bas, l'heure de l'office une fois coulée, de s'en aller, le long des taillis et des haies, mordre avec elle à la grappe des choses créées [1]. Qui, le premier, en somme, a donné *la clef des champs* à la prière? Saint François. —*Voilà assurément qui semble fort honnête, voire même fort galant,* n'eût point manqué d'observer le rigide, froid et compassé dix-septième siècle, *mais d'un goût et d'un expédient douteux.* — N'en déplaise à messieurs de Port-Royal, ce ne fut peut-être point, en ces temps tumultueux, sanguinaires et dissolus du moyen âge, d'un pasteur malavisé de *mener,* à seule fin de lui dégourdir un peu les ailes et de la disposer à se mieux recueillir au retour, de *mener la prière aux champs.* Il ne fal-

1. Voir, sur les *parties liées* de la religion et de la poésie au XIII[e] siècle, *les Chevaliers-Poëtes* de l'Allemagne (Minnesinger): Walther, Godefroid de Strasbourg, et particulièrement Frauenlob.

lait point cependant, nous en conviendrons volontiers, la laisser *battre la campagne*[1]...

« *Loué soit Dieu, mon seigneur, pour toutes ses créa-*

1. Il s'est produit au commencement de ce siècle un événement non moins extraordinaire, d'infiniment moins grave conséquence assurément que celui auquel on fait allusion ici, et qui lui fait toutefois pendant. *Nos pères ont assisté bel et bien à la reconduite de la prière au pied des autels de par le fait de la poésie.* Chateaubriand, par ses *Martyrs* et son *Génie du Christianisme*, Lamartine, par ses *Méditations*, ont ramené leur génération du côté de l'église. Malheureusement, eux non plus ne furent point précisément des hommes foncièrement, sérieusement religieux. Aussi, que subsiste-t-il aujourd'hui de leur initiative artistique, littéraire, sentimentale, nullement philosophique? Il n'en reste rien ou presque rien. Leur œuvre n'a point cependant laissé d'être opportune et instructive, à ce point de vue qu'elle a prouvé, ce semble, assez clairement que désormais le *sens religieux* ne saurait plus être ravivé dans les masses par *le clerc*, et que seule aux abords du temple la voix du *laïque, vir liber*, a quelque chance d'être entendue. L'exemple du P. Lacordaire est bien significatif et concluant. S'il eut pour lui l'oreille de la jeunesse et parvint à remuer les âmes en ce siècle, en les faisant souvenir de Dieu, pensez-vous que ce fut chez lui *le prêtre* qui remporta cette difficile et méritante victoire? Non pas; ce fut le poëte et le chrétien libéral qui triomphèrent. Le commun du clergé l'a si vivement et si amèrement senti que, plutôt que de suivre les errements du P. Lacordaire, et comme lui de commencer à dépouiller le vieil homme, il l'*endura*, le laissa faire, mais ne fit rien pour lui, applaudit l'*imprudent* orateur sans bouger de sa stalle, et, plutôt que d'entrer dans la voie sûre et droite qu'il lui ouvrait en toute largeur et sincérité de conscience, haussa les épaules et détourna la tête. *Cum in profundum venerit, contemnit.*

tures, et en particulier pour notre frère glorieux le soleil, » s'écrie saint François dans son cantique *au soleil;* et croyez bien que s'il eût rencontré Mars ou Saturne sur sa route, il eût d'abord baptisé ces *païens*, puis leur eût conseillé de prendre les insignes du tiers ordre. Une fois en veine de fraterniser avec les astres, il donne le baiser de paix à *notre sœur la lune;* mais les étoiles sont peut-être jalouses, et toute la voie lactée *reçoit son salut.* — Oh! que n'étiez-vous là présent, vous, M. *le grand* Arnauld, vous et les vôtres, en Jansenius, et quelle rude semonce n'eussiez-vous point administrée, séance tenante, à ce *libertin*, lequel, au lieu de s'attacher à prouver que l'immense majorité des hommes sera probablement damnée, se fût laissé clouer en croix pour une étoile et mettre en morceaux pour la *voie lactée!* — ... Mais la nature est impassible, hélas! elle ne s'émeut point quand on la célèbre ou l'implore, et elle ne répond pas quand on la presse de questions. Raison de plus pour que le fondateur de l'Ordre des frères mineurs engage avec elle une conversation sans fin. François, quand le soleil s'est dérobé à ses hommages et tranquillement s'est couché, quand la lune lui tient rigueur ou semble se retirer, offensée, sous la nue, adresse de longs discours, de sérieux compliments *aux vents et à l'eau*, encourage ceux-

là à bien souffler, celle-ci à toujours couler fraîche et pure, et, chose merveilleuse! les vents et l'eau semblent obéir. Aussitôt, saint François de battre des mains et de s'avouer ravi. N'est-ce point puéril, mais aussi n'est-ce point touchant? L'infortuné *fratello* éprouve un tel besoin d'aimer et de s'abandonner en un milieu sympathique, que, plutôt que de s'exposer à tomber sur quelque fâcheux qui lui fausse ou lui brusque compagnie, il se rabat sur les *éléments,* les flatte, leur commande, sachant bien d'avance qu'ils seront *dociles,* puis s'applaudit. « *Y want a hero,* » dira lord Byron en ce siècle; et lui aussi, don Juan superbe, insatiable et désolé, combien de fois ne prit-il point à témoin l'auditoire favori de saint François, la mer et les monts, les champs et les bois, de ses amertumes et de ses dégoûts! Maïs dans cette revue générale de la création n'allions-nous pas oublier les petites *bêtes du bon Dieu?* Nouvel Orphée, le fils du marchand d'Assise s'en prend tour à tour aux moissons et aux vignes, aux rochers et aux chênes, aux chevaux et aux loups, jusques *aux mouches* et *aux cirons,* les convoque et les interpelle, non plus aux sons de la lyre, mais aux cris de son incommensurable charité, et donne à tous ces êtres infimes une partie à faire dans l'hymne universel [1].

1. Consulter, pour tous les détails qui précèdent, saint Bona-

Un jour, comme François s'entretenait de Dieu avec ses compagnons, des hirondelles firent entendre un tel ramage qu'elles couvrirent le son de sa voix. « *Mes frères et mes sœurs,* dit le saint aux oiseaux, *taisez-vous, taisez-vous, jusqu'à ce que nous ayons fini de parler de Dieu.* » O prodige! à peine eut-il ordonné, les hirondelles gardèrent un profond silence, et l'on dit même qu'en cet endroit les hirondelles ne *causent plus guère entre elles que tout bas*[1]. Une autre fois saint François s'approche d'une cage où étaient renfermées des tourterelles. « *Tourterelles, mes chères petites sœurs, simples, innocentes et douces, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ainsi*[2] ? » Peu lui importe, du reste, à ce fantasque, de quelle façon s'échappe la flamme intérieure qui le consume : tantôt il se roule dans la neige, tantôt

venture et Thomas Cellano. « *Fratres mei aves, multum debetis laudare creatorem*... Segetes, vineas, lapides et sylvas et omnia speciosa camporum... terramque et ignem, aerem et ventum ad divinum movebat amorem... *Omnes creaturas fratris nomine nuncupabat : frater cinis, soror musca,* etc., etc. » — Th. Cellano, *Vie de saint François.*

1. Wading, *passim.* Dandolo, 343. La légende a des variantes. « Quum primum fari cœpisset, in vico suburbano obstrepantes forte ranas silere jussit : *atque ex eo negantur ibi ranæ coaxare.* »

2. V. M. de Montalembert, préface de la *Vie de sainte Élisabeth.*

il chante. Saint François chante. Écoutez. Est-ce un cantique? Est-ce une romance?

. . . .

« Dans le feu l'amour m'a mis, l'amour m'a mis dans le feu.

. . . .

« *Mon nouvel époux* m'a mis dans un feu d'amour, lorsque, *petit agneau* tout brûlant d'amour, il m'unit à lui par une union indissoluble; puis il me plaça dans une prison, et *là il traversa mon cœur tout entier.*

. . . .

« Dans le feu l'amour m'a mis, l'amour m'a mis dans le feu.

. . . .

« Je me meurs de douceur, n'en soyez point étonnés : les coups qui me sont portés viennent d'une lance trempée dans l'amour. Le fer en est long et large. Sachez qu'il a *cent brasses d'étendue et il m'a traversé tout entier.*

. . . .

« Dans le feu l'amour m'a mis, l'amour m'a mis dans le feu. »

. . . .

L'ode continue de la sorte indéfiniment et les strophes s'enchaînent les unes aux autres avec monotonie, stimulées de temps en temps par le refrain qui les pousse en avant, le refrain, un accord de guitare ou bien un coup de discipline. Puis, selon

l'usage de tous les amants vraiment épris, *le troubadour du Christ,* — c'est en ces termes que se permet d'apprécier saint François un grave et lettré catholique[1], — en arrive bien vite aux confidences, aux retours sur lui-même, aux plaintes... Les plaintes, lorsqu'elles sont harmonieuses et douces, ne sont-elles point encore un hommage indirect, une façon détournée de se *rendre au nouvel époux?*

. . . .

« *Le cœur, l'intelligence, la volonté, le goût, j'ai tout perdu!* Toute beauté n'est à mes yeux qu'une *fange immonde.* Délices et richesses, tout n'est pour moi que peste. Un arbre d'amour chargé de fruits ravissants est planté dans mon cœur : lui seul me nourrit; c'est lui qui en moi opéra un tel changement, *en jetant sans retard à la porte ma volonté, mon sens et ma force.*

« Je voudrais aimer plus, si *plus* était en mon pouvoir; mais que puis-je faire encore? *Mon cœur déjà n'est plus à moi.* Quels que soient mes désirs, je ne puis donner plus que moi-même. J'ai donné mon cœur pour posséder celui qui m'aime, celui qui a opéré en moi un changement si merveilleux. O beauté ancienne et nouvelle, lumière sans mesure dont la splendeur est si délicieuse!...

« ... Mon cœur s'est fondu comme la cire. *Il a pris l'empreinte du Christ. Non, jamais échange semblable ne s'est rencontré.* Pour revêtir Jésus-Christ, mon cœur tout entier

1. Görres.

s'est dépouillé, il s'est transformé; son cri est l'amour : il le sent. *Mon âme s'est annihilée, tant elle s'est plongée dans ces délices.*

. . . .

« Autrefois je savais parler, et maintenant je suis devenu muet; je voyais, et aujourd'hui je suis aveugle. Non, jamais abîme semblable ne s'offrit à mes yeux; *je me tais et je parle : je fuis et je suis enchaîné ; je m'élève vers les hauteurs et je descends à la fois ; je tiens et c'est moi qui suis tenu ; je suis dedans et dehors en même temps ; je poursuis et je suis poursuivi.* AMOUR SANS MESURE, POURQUOI ME RENDRE INSENSÉ, POURQUOI ME FAIRE MOURIR DANS UNE FOURNAISE SI EMBRASÉE[1] ! ! »

. . . .

Devant une confession si complète et des aveux si précis en dépit de leur incohérence, aurons-nous bien à présent le courage, au nom de la raison, de la conscience et de la dignité chrétiennes outragées, au nom de Celui qui remet sans doute tous les péchés, *pourvu qu'on l'aime,* mais qui ne saurait néanmoins, pensons-nous, avec une indulgence et une faveur égales, voir monter vers sa personnalité divine d'un côté les fumées de l'ivresse et les flammes de la passion délirante, d'un autre côté l'adoration sereine et réfléchie des âmes pures, aurons-nous bien

1. V. *Œuvres de saint François,* Biblioth. franciscaine. Traduction d'un membre du tiers ordre.

le courage ou l'inconséquence de prononcer même un semblant de réquisitoire contre un accusé qui non-seulement ne reconnaît aucun juge, mais qui se vante encore de s'en passer? Non certes; pourquoi se condamner à une besogne non moins ingrate que vaine? et plutôt que d'en appeler à la loi en face d'un esprit qui n'admet, lui, ni la loi ni la mesure, plutôt que de nous efforcer à remuer des idées et des images conformes aux principes généraux de décence, de proportion et de beauté aux pieds d'un sage qui n'a été apparemment reconnu pour tel que précisément parce qu'il ne le fut pas, nous ne saurions, ce semble, mieux faire que de nous borner à rappeler les décisions fort nettes et catégoriques de la cour de Rome à ce propos. A quoi bon s'ingénier, encore une fois, quand le saint-siége a décidé? Rome, après mûr examen, a admis le *troubadour du Christ* parmi les Salomon de la céleste Jérusalem, et elle le présente encore aux catholiques comme un type de perfection achevée qu'il importe de voir se populariser et se reproduire, comme un admirable modèle devant lequel devront *se ceindre les reins* et se prosterner les croyants [1].

1. Peut-être sera-t-on édifié d'apprendre que, sous la Restauration et le gouvernement du roi Louis-Philippe, le *tiers ordre* de Saint-François a langui et semblait presque éteint en France.

Tout inconsistante, évaporée, ouverte aux rêveries folles et livrée aux nuageuses imaginations qu'elle apparaisse, bien qu'elle se dérobe par certains de ses côtés extravagants à l'examen comme à l'analyse, on conçoit cependant qu'une nature exceptionnelle telle que celle de François d'Assise ait mis en désarroi les imaginations de ses contemporains. A une puissance d'exaltation pareille supposez seulement un peu de suite en son désordre, un peu d'obstination dans le parti pris, donnez une direction savante, et vous soulèverez des montagnes. Quoi de plus étrange et de plus saisissant en définitive que cette figure d'ascète aux formes déliées, aux yeux caves, au mielleux sourire, annonçant le prochain royaume de Dieu à son siècle, promettant à l'homme de l'admettre, pour peu qu'il veuille bien le suivre, en la société des créatures bienheureuses, et d'un geste convaincu montrant le paradis, tandis qu'à ses genoux s'étale, rampe, éclôt, murmure et s'épanouit toute une faune transfigurée et comme une flore sur-

Depuis l'avénement du second Empire, le tiers ordre *a repris*, et comme on disait autrefois au moyen âge, à l'heure qu'il est, *il fleurit*. Selon des renseignements que nous tenons de source certaine, on peut évaluer à *trente mille* personnes, appartenant à toutes les classes de la société, les laïques et les séculiers, tant à Paris qu'en province, affiliés au tiers ordre de Saint-François.

naturelle? Çà et là, entre des banderoles et des guirlandes, les yeux baissés, pressant sur leur gorge voilée d'innocentes fauvettes ou tenant modestement en laisse des loups apprivoisés, s'ébattent, s'enlacent à sa voix des chœurs de nymphes pudiques que sans doute il prétend protéger et défendre contre les attaques de Pan, leur ancien maître, mais que celui-ci reconnaît bien sous leur *béguin* pour s'être pâmées jadis aux sons de la flûte dans les classiques vallons de Tempé ou sous les lauriers de l'Eurotas. Nul doute que sans ce cortége dans le goût de l'Albane, mais travesti, sorte de *triomphes* auxquels prennent part, sous prétexte de grossir la procession, au grand complet, toutes les grâces de la mythologie païenne, François n'eût point prévalu. Mais il est un autre élément de succès matériel qui ne lui fit point non plus défaut. La papauté prit garde, comme de juste, de contrarier un mouvement qu'à vrai dire elle eût voulu pouvoir imprimer aux âmes chrétiennes, s'il ne se fùt point ainsi produit grâce à l'initiative personnelle. François, rien qu'à l'idée de comparaître devant le souverain pontife, ne pouvait contenir sa joie folle, relatent ses biographes, et, admis en la présence du pape, IL AGITAIT SES PIEDS COMME S'IL EUT DANSÉ. Quelle recrue inespérée pour Rome que celle de l'âme aveuglément dévouée du *petit marchand d'Assise* en

un temps où ses prétentions au pouvoir temporel et spirituel étaient déjà discutées, où, par suite même de je ne sais quels vagues retours attendris vers l'éden de la primitive Église, un autre *petit marchand de Lyon*, Pierre Valdo, personnage dont la ferveur, la foi et le goût déclaré pour la pauvreté firent également sensation et donnèrent lieu à la secte des *Vaudois* ou *Insabatés*, Pierre Valdo affectait, lui, de ne se soucier que médiocrement de la suprématie du saint-siége et dans le pontife n'applaudissait point César ! On comprendra de reste que le saint-siége ait pardonné ses écarts à François à seule fin d'utiliser son influence. Quoi qu'il en soit, tel qu'il a été peint, saint François domine moralement l'époque qu'intellectuellement vivifie Albert le Grand. Nous reprochera-t-on de nous être attardé quelques instants devant ce révolutionnaire hors ligne, à la fois repoussant et sympathique[1] ?

1. Rien ne saurait jeter plus de jour sur la gravité de certaines questions que de démontrer par des chiffres l'importance que quelques-unes se sont arrogée autrefois. On constatait un peu plus haut ce fait, que, dans la société actuelle, la séve franciscaine circule encore, quoique l'arbre soit bien dépouillé. Il plaira sans doute d'assister à une sorte de revue des légions dont disposa l'Ordre des frères mineurs aux XIII[e] et XIV[e] siècles.

« Saint François, de son vivant, rassemble cinq mille moines à Assise. Trente-cinq ans plus tard, à Narbonne, on trouve, en dé-

« *Nul homme autant que François ne se rapprocha de si près de Jésus.* » Telle semble avoir été l'opinion de la masse du peuple, du commun des réguliers et des séculiers, au moyen âge. De cette proposition, à notre avis erronée, blasphématoire, découle tout un système religieux, et nous avions d'abord conçu le dessein de l'exposer et de le combattre en cette loyale et consciencieuse étude. Qui sait? En poursuivant ce dessein, nous eussions peut-être plus clairement, si ce n'est plus sûrement, atteint

nombrant les forces de l'Ordre séraphique, qu'il y avait déjà en trente-trois provinces *huit cents monastères et au moins vingt mille religieux.* Un siècle plus tard il y en avait cent cinquante mille. » — V. M. de Montalembert, préface de *Sainte Élisabeth.* — Le nombre des personnes affiliées au tiers ordre est incalculable; il atteignit peut-être le quart de la population totale dans le midi de l'Europe. Quant à l'influence politique qu'exerça le *bataillon sacré,* qu'on en juge par l'énoncé de ce document : « *Les frères mineurs et les frères prêcheurs,* écrivait Pierre des Vignes, chancelier de l'empereur Frédéric II, à l'empereur, son maître, se *sont élevés contre nous dans la haine;* ils ont réprouvé publiquement votre vie et votre conversation; *ils ont brisé vos droits et nous ont réduits au néant...* Et voilà que pour énerver encore plus votre puissance et vous priver du dévouement des peuples, ils ont créé deux nouvelles confréries qui embrassent universellement les hommes et les femmes*; tous y accourent et à peine se trouve-t-il une personne dont le nom n'y soit inscrit.* » *Hist. de saint François,* par M. Émile Chavin de Malan.

notre but. Mais n'eût-on pas pu nous accuser, non sans justesse, d'avoir précisément glissé dans l'écueil où tomba plus d'un adepte de l'Ordre séraphique, ce qui s'appelle, s'il s'agit de religion, la contemplation indéfinie, s'il s'agit de philosophie ou de littérature, la longueur ou la *redite?* Des entrailles mêmes de l'Église surgit, fort heureusement pour nous, un rival à saint François d'Assise, et ce rival fut saint Dominique. Sans doute l'œuvre du *fou de la croix* a eu plein succès, et cela fut chose fatale, et, grâce encore à l'appui que lui prêta ouvertement le saint-siége, il a pu séduire, tout en demeurant, au pied de la lettre, orthodoxe, révolutionnaire de fait, la chrétienté qu'il faillit désenchanter pour longtemps de l'honnête, du sérieux et de l'utile. Encore une fois cependant, il entra dans le plan de la Providence de susciter un rival à François, et ce rival fut Dominique de Guzman. C'est lui qui se chargera par ses actes et ses paroles de donner quelque poids à nos griefs, et, rien que par la dignité de son maintien, de gagner le gros de notre cause. Quelle attitude a prise saint François dans l'Église? François porte la besace en gravissant le Calvaire et s'enivre au pied de la croix du sang divin. Dominique, lui, au contraire, *en descend,* gardant à peine à ses sandales quelques grains de poussière, montrant une gravité, une pu-

reté, une sérénité sans égales, puisant dans la méditation de la Divinité la force de dominer la matière et le pouvoir d'enseigner, et, quand il a courbé le front devant le Maître dont les paroles sont une source de vie, le relevant bientôt calme et radieux pour montrer aux hommes d'où peuvent s'échapper encore la lumière, la science et la justice.

Albert le Grand ayant fait profession dans l'Ordre des frères prêcheurs, il semble que nous nous agitions toujours à l'ombre du fils des Guzman en accompagnant notre héros. Nous ne nous arrêterons donc pas en ce lieu à loisir, et ne ferons, pour ainsi dire, qu'évoquer, que saluer à la hâte une auguste mémoire partout errante, souvent rappelée dans les pages qui vont suivre. Il est toutefois important, avant de la laisser en pleine liberté surnager, puis disparaître, selon le flux et le reflux du récit, de lui prêter dès à présent quelque relief, de lui assigner fermement sa place et d'indiquer ainsi, dès le début, sous quels auspices se fit moine Albert.

. . . . . . , ...
Quando lo 'mperador che sempre regna,
Provide alla milizia ch' era in forse. . .
. . . . *A sua sposa soccorse*
Con duo campioni ; al cui fare, al cui dire
Lo popol disviato si raccorse . .

« Quand l'*empereur qui règne toujours*, dit Dante, au douzième chant du *Paradis*, voulut sauver *l'armée en péril*,... il envoya au secours de son épouse *ses deux champions :* par leurs actes, par leurs discours, *ceux-là ramenèrent le peuple dans la bonne voie...* » L'auteur de *la Divine Comédie* désigne clairement en ces vers saint François et saint Dominique, et nous comprenons l'enthousiasme sans partager complétement l'illusion du grand poëte. Que si l'Église courut, en effet, quelque péril avant la venue *des deux champions*, *duo campioni*, l'un des deux, saint François, n'a réellement fait que rendre la situation plus critique, plus tendue, et l'autre, saint Dominique, frayant une route, il est vrai, très-différente de celle de son émule, n'est cependant point parvenu à conjurer la scission violente, le déchirement imminent que Dante n'a point pressenti. C'est que, tout en infusant au corps chrétien un sang nouveau, aucun des deux saints n'a osé porter la main sur la plaie secrète, cachée, à Rome, sous la tiare. Il leur a manqué, pour renouveler réellement l'Église, la pieuse audace, l'esprit d'opposition austère de quelques-uns des prophètes hébreux. L'heure devait sonner tôt ou tard où, pour avoir voulu réunir sous sa main les clefs de saint Pierre au glaive de Constantin, la papauté égarerait

jusqu'à ses clefs et perdrait la moitié de ses possessions spirituelles, en punition de ses terrestres convoitises. Dominique et François, nos *deux champions*, avant d'aller étonner le monde par leurs prouesses, eussent donc dû, ce semble, se tourner d'abord vers *la reine empourprée des sept collines* et lui tenir à peu près ce discours : « *Nous voici, nous, les deux chefs : nous allons combattre et nous dévouer pour votre cause; nous voici : nous sommes des hommes de bonne volonté. Mais de grâce, ô reine! revenez méditer aux catacombes, et montrez-vous moins superbe et plus chaste!...* » Dominique, en particulier, vint certainement en aide à l'idée religieuse *en péril*. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, nous n'entendons point faire allusion à de vains et ruineux efforts pour conserver au saint-siége une désastreuse omnipotence. On ne prétend faire allusion ici qu'à de solides travaux qui eurent un but plus noble, celui d'agrandir l'horizon des âmes, à l'impulsion éminemment féconde et salutaire qu'il donna aux intelligences en général. Encore, s'il prêta ainsi main-forte à l'édifice qui croulait de toute part, ne fut-ce point le jour où, rencontrant à Rome saint François, en habit de mendiant, *il courut vers ce pauvre étrange et l'embrassa*. Ce jour-là, la pensée déchut et fit amende honorable devant la guenille;

ce jour-là l'esprit s'humilia devant la chair ; ce jour-là encore, Hercule rechercha Déjanire ; l'aile eut une sotte envie, celle de traîner le caillou[1]. Parce que le fondateur de l'Ordre des frères prêcheurs est mort étendu sur la dure, ne but quelques gouttes de vin qu'après dix ans d'abstinence et sur l'ordre exprès d'un évêque, n'usa guère de chaussures et, prétend-on, ne leva jamais les yeux sur une femme, il ne s'ensuit pas non plus qu'il ait droit à l'admiration, aux respects. Ces singularités, ces détails, n'ont, selon nous, rien ou presque rien de commun avec la mâle, la correcte élévation morale. C'est parce qu'il pria, agit et pensa noblement, surtout parce qu'il agit et pensa en vue des hommes et de Dieu, que Dominique demeure à la fois un grand homme et un grand chrétien[2].

1. Voir, sur cette fameuse entrevue de saint Dominique et de saint François, saint Bonaventure, Th. Cellano, *Vie de saint François;* le P. Touron, Lacordaire, *Vie de saint Dominique;* M. de Montalembert, préface de *Sainte Élisabeth.*

« *Die Dominikaner läugnen diese Zusammenkunft,* remarque Raumer; *gewiss aber war der erste Plan ihres Ordens nicht auf Entsagung alles Eigenthums und auf Betteln gerichtet.* » V. Raumer, t. III, p. 456, *Gesch. der Hohenstaufen.*

2. Bien qu'il ne soit point absolument nécessaire d'appuyer les aperçus qui précèdent par de longs développements, il convient cependant de s'expliquer.

Lorsqu'une œuvre religieuse ou profane, pensons-nous, tend à

Dominique de Guzman naquit en 1170, en Espagne, à Calaruega, d'une race où la plus haute noblesse s'alliait à une piété vive. Sa mère, Jeanne d'Aza, eut un songe singulier quelque temps avant que son fils ne vît le jour. Elle rêva lumière sous forme de torche et fidélité sous forme de chien[1]. A mesure que l'enfant grandit, il ne démentit point les

enrichir ou féconder l'âme humaine en lui offrant la vie sous des aspects plus larges, en la poussant vers le beau, le bien, le vrai, ou même tout simplement en l'agitant, en l'émouvant et la forçant à secouer la torpeur vulgaire, cette œuvre est bonne, et par conséquent chrétienne, à moins qu'il ne plaise de jouer sur les mots. Que si, au contraire, le réformateur, le révolutionnaire, ou le chef d'Ordre vise à retrancher à l'âme quelque vertu naturelle, prétendrait-il même l'épurer, au lieu de l'affranchir et de l'alléger, il la mutile, il l'abaisse, il la déprime; par conséquent, son initiative est funeste et elle ne saurait nullement se rattacher, sous quelque prétexte que ce soit, à l'initiative de Jésus-Christ. Notre-Seigneur n'a point, apparemment, entrepris de raviver dans nos cœurs l'amour du ciel et des biens futurs pour nous dépouiller dans cette vie et nous pousser vers l'autre les mains vides de bonnes œuvres. *Jésus est venu nous accroître : Verbe et progrès sont deux termes identiques.* Ce n'est donc plus, pensons-nous encore, aux patriarches qui, ce semble, n'existent plus, que doivent s'appliquer à présent les paroles de l'ancienne loi : *Croissez et multipliez;* c'est aux puissances indéfiniment extensibles de l'amour et de l'esprit.

1. Vidit enim se gestare canem in utero qui ardentem in ore faculam bajulabat : egressus autem ex utero totum mundum ignibus de ore suo procedentibus incendebat. Théodore, ch. I.

présages. Grâce aux soins de sa mère et d'un oncle, prêtre vénérable, son éducation fut des plus délicates et des mieux soignées. Une caresse le menait au pied des autels, une main ferme, une raison souriante le reconduisaient au foyer[1]. Les premières impressions de l'enfance infusent à l'esprit sa teinte, si l'on peut parler ainsi. Elles ne le composent point, mais elles le pénètrent, et, dans la suite de la vie, quand, au lieu de recevoir, l'esprit donne à son tour, il exhale la froidure ou la chaleur selon qu'auprès du berceau aura sifflé la bise ou lui le rayon de soleil. Dès l'âge de sept ans Dominique ne discerna point seulement, paraît-il, le bien du mal, mais le réel de l'idéal[2]. D'ailleurs, la gravité n'excluait point chez lui la grâce, ni la soumission le vouloir. L'obéissance, n'est-ce point en quelque sorte, chez l'enfant, l'innocence de la volonté? Dominique connut longtemps celle-là. Il n'y renonça que lorsqu'il lui fallut commander lui-même, et Dieu sait alors sous quelle suavité tendre il sut

1. Gumiel d'Ysan, archiprêtre qui demeurait près de Calaruega, *vir purissimis moribus, prudentia, gravitate, religione conspicuus.* V. Malven, c. I, p. 14.

2. Lectulum quoque proprium tener existens sæpe deeruit, stratusque mollitiem declinans, super nudam humum infantilia membra composuit. Théod., c. I, n. 14; *Vie de saint Dominique*, par le P. Touron.

voiler l'autorité. Quant à l'autre innocence, celle-là qu'on ne saurait penser retenir sans l'avoir déjà vue s'envoler, il semble, assure-t-on, avoir toujours ignoré qu'on pût la perdre et ce n'est guère qu'à cette condition qu'on la garde[1]. A quatorze ans ses parents l'envoient à Valence, ville épiscopale du royaume de Léon. Valence, qui devait bientôt passer sa gloire et ses élèves à Salamanque, était alors la première école d'Espagne. Le fils de Jeanne d'Aza suivit pendant dix ans les cours à cette école. Il fit, racontent ses biographes et nous nous le persuadons sans peine, les délices de ses maîtres et l'admiration universelle. Dominique, dès son jeune âge, possédait déjà cette qualité rare, apanage exclusif des hommes d'une vraie puissance, celle de ne point pencher tout entier soit du côté du cœur, soit du côté de l'esprit. Entre les deux plateaux du *moi humain* il conserva l'équilibre, parce que des deux côtés de la balance ses facultés étaient égales. L'étude ne dévorait point sa charité; l'aumône ne rognait point ses livres. On raconte de ce temps écoulé à Valence une histoire charmante. Une famine désola l'Espagne. *Non content de donner ce qu'il possédait, même ses vêtements, il vendit jus-*

1. Virginitatis suæ decus illibatum usque ad finem... conservavit. B. Jordanus.

qu'à ses auteurs annotés de sa main. Et comme on s'étonnait qu'il se privât des moyens d'étudier, il prononça cette parole, la première de lui qui soit arrivée à la postérité : « Pourrais-je étudier sur des peaux mortes quand il y a des hommes qui meurent de faim[1] *?* » Tout d'un coup le fléau diparaît. Le pieux écolier poursuit ses travaux et s'accoude derechef devant ses parchemins.

Est-ce que saint François, par hasard, a jamais connu cette commisération élevée pour la souffrance et cette passion de s'instruire près de celle de s'apitoyer? Les misères auxquelles il semble compatir, et qu'au fond il *jalouse,* trouvent au contraire en lui une proie facile au lieu du secours ou du remède. A peine a-t-il touché aux loques, qu'il y prend goût. Voit-il passer des lépreux : il se range aussitôt parmi les lépreux. Est-ce à dire qu'il pense guérir ces misérables en endossant leur livrée? Non pas. François se drape dans les guenilles, et, vêtu comme ceux qu'il envie plus encore qu'il ne plaint, il court baiser des plaies, puis entonne, les lèvres encore mal essuyées, quelque délirant refrain d'amour. Le trait relaté plus haut doit servir à distinguer deux tempéraments reli-

1. V. Lacordaire, *Vie de saint Dominique ;* Thierry d'Apolda c. I, n°s 17 et 18.

gieux très-distincts qu'on se plaît ou s'obstine ordinairement à confondre.

Dominique, vers cette époque, eut le malheur de perdre sa mère, Jeanne d'Aza [1]. Il la pleura de tout son cœur, et ayant éprouvé quel abîme de solitude laisse au fond de nous-mêmes, une fois brisé, le plus délicieux, le plus sacré des biens terrestres, il se précipita dans le *sein de Dieu*.

Certaines natures d'élite, ce sont les plus fines et les plus tendres, si ce ne sont pas les plus fières, ne sauraient se relever des atteintes de la douleur qu'en se réfugiant hors du réel, source intarissable *des ennuis*, et, guéries de la croyance au bonheur par une seule et unique blessure, d'un vol léger et rapide gagnent ces hauteurs, où recueillies, et comme repliées sur elles-mêmes, elles se soustraient du moins aux déboires, aux mécomptes, aux froissements de toute heure, si elles ne trouvent point toujours la paix. Elles planent alors, mais sans indifférence, et n'en écoutent que moins distraites les soupirs et les plaintes

1. A Gumiel, près de Calaruega, s'élevait un monastère de l'ordre de Cîteaux; c'est là que fut ensevelie Jeanne d'Aza, dans le lieu de sépulture des Guzman. « En dos arcos desta capilla fueren depositados los nobles y devotos senores de Felix de Guzman, y D. Joanna de Aza, padres del glorioso S. Domingo, fondador de la orden de Prædicadores. » *Inscription de la chapelle des Guzman.*

de ceux qui, comme elles, avant l'essor libérateur, gémissent au milieu des prétendues *joies du monde*. LES JOIES DU MONDE! Mais ne seraient-elles point, par hasard, une invention de ceux qui n'en sont pas ou qui n'ont point vécu? Sous quels lambris dorés ont-elles jamais élu domicile? Hantent-elles les champs, les palais, les chaumières ou la rue? A qui sourient-elles? Est-ce au mérite? Est-ce à la gloire? Est-ce à la vertu? Serait-ce, par hasard, à la richesse? Qu'on me les montre, de grâce, ou qu'on me les nomme, ces joies. Il me souvient bien en avoir souvent entendu parler sous la voûte sonore des cathédrales, dans les temples ou le long des corridors des cloîtres; mais dès que je rentre dans la vie commune, je les cherche et je ne les rencontre point. Dominique, ne les connaissant, lui non plus, probablement que par ouï-dire, en fit cependant, selon l'usage, le sacrifice. Peut-être avait-il aussi compris d'instinct que, pures chimères, elles n'existent que sur les tablettes des fanfarons d'héroïsme. Quoi qu'il en soit, l'ardent élève à l'école de Valence eut bien vite épuisé le programme des arts libéraux. Il commença pour lors d'approfondir la théologie, non point cette science, selon la définition de Fénelon, essentiellement *discursive*, qui n'est à proprement parler qu'une logique raisonnant sur les dogmes sacrés, mais celle-là,

je l'imagine, qui, sans s'écarter du fond des dogmes, les identifie avec les vérités philosophiques. Cette théologie ne diffère de ce qu'on est convenu d'appeler là théodicée que sur ce point, d'ailleurs fondamental. La première commence par la foi, par les textes, pour arriver à la connaissance du Dieu révélé; l'autre se passe de l'Écriture, et prétend remonter sans guide intermédiaire au soleil des âmes, l'intermédiaire serait-il un de ses reflets. Sans opter entre la *lettre* et l'indépendance absolue, les grands esprits du christianisme ont su rester orthodoxes sans délaisser la raison, et, scrupuleux sans étroitesse, ont distingué dans la lumière naturelle quelques-uns des mots inscrits sur les tables de la loi[1]. Nous pensons ne point trop nous abuser en rangeant dans cette catégorie d'esprits le fondateur de l'Ordre des frères prêcheurs.

Distingué par l'évêque d'Osma, Dominique fut choisi par lui pour remplir les humbles fonctions de sous-prieur dans une sorte de maison religieuse soumise à la règle de Cîteaux, que ce prélat avait fondée. A la tête de cette maison religieuse brillait alors Diego de Azevedo, personnage d'une rare ap-

1. Telle fut quelquefois la méthode de saint Anselme et dont on trouve des traces dans saint Augustin et Origène.

titude à surveiller les progrès d'une sainteté naissante, et, qui plus est, vertueux sans rudesse. Qui sait? Bien que prêtre et prêtre régulier, peut-être, Diego de Azevedo fut-il capable d'*amitié*, sentiment qu'étouffent ou du moins entravent singulièrement les liens monastiques, n'en déplaise aux romantiques du cloître, qui, du dehors, ne refusent aux reclus aucune douceur sous les verrous. N'est-il point vraiment assez singulier que certaines pieuses imaginations laïques se soient souvent appliquées à représenter les lieux où règne la soumission sans réplique et l'isolement sans épanchements familiers, comme son royaume ou son asile? Non, l'amitié n'est point une fille du sanctuaire ni du couvent, elle ne saurait vivre qu'à la condition de respirer le grand air, et ceux qui ont une fois franchi certain seuil ne saluent plus la *profane* qu'à la dérobée. Plusieurs finissent même par ne plus la reconnaître : ils l'ont enseveli pour jamais dans le suaire de leur liberté perdue[1]. Quoi qu'il en soit, Dominique, déjà célèbre,

1. Il suffit, du reste, de réfléchir aux résultats immédiats et pratiques de certaine règle ordinairement formulée ainsi : *Raro unus, nunquam duo, semper tres,* pour comprendre que l'amitié ne saurait aisément exister dans les couvents. Pour peu qu'on y ait mis le pied, ou bien qu'on ait entendu des révélations sincères, on sait que l'amitié y est proscrite, montrée au doigt, presque haïe, et cela doit être : l'amitié est un vol à la communauté, une

se soumit avec une bonne grâce parfaite aux volontés de son évêque, et c'est là, à Osma, que pendant neuf ans d'une retraite austère, au milieu d'oraisons mêlées d'études et de travaux suivis d'oraisons, donnant d'ailleurs libre carrière à son goût pour saint Paul, dont le génie fougueux convenait au sien, que, dans le recueillement et la calme floraison de sa force, le futur apôtre passa cet été de la jeunesse qui décide de toute la vie. Parfois, le long des arcades du monastère d'Osma, durant le silence des nuits, de ces nuits bleues et limpides comme il en tombe des lunes d'Espagne sur un sol aride et des rocs rougeâtres, on entendait au fond d'une cellule s'élever, se prolonger, rapporte Jourdain de Saxe, COMME UN SUAVE RUGISSEMENT. Le cœur qui *rugissait* ainsi demandait sans doute à Dieu les dons et la force nécessaires pour se dévouer utilement aux hommes, et il respirait à ce dessein l'ardeur du lion prêt à s'élancer. Dominique de Guzman avait alors trente-quatre ans [1].

Qui peut se vanter d'une parfaite liberté d'esprit?

menace latente pour l'autorité, une insulte à la fraternité entendues d'une certaine façon.

1. Pernoctandi in orationibus mos erat ei creberrimus... interdum et inter orationes *a gemitu cordis sui rugitus* et voces solebat emittere. V. B. Jordanus, c. I, n° 10.

Ne s'attendrait-on pas à la rencontrer plus entière chez ces spartiates ou ces délicats, qui, dédaigneux des obligations ordinaires, en ont inventé de nouvelles, qui, ne prenant conseil que de leur foi en un Dieu rémunérateur, ont résolu de tout sacrifier à la vie future, et qui, fondateurs de sociétés où le corps reçoit la consigne de n'être rien ou peu de chose, l'âme un accroissement extraordinaire de ses plus vives facultés, ne semblent plus devoir offrir que peu de prise aux délétères influences? Les faits ne sont point ici d'accord avec nombre de ces idées qu'on nomme des idées *reçues*, apparemment parce qu'elles n'ont plus cours et qu'on ne les accueillera plus : la politesse est faite. Il est en réalité plus facile de mortifier sa chair que de préserver sa raison. Dans le plan primitif de l'Ordre des frères prêcheurs approuvé par Honorius III, en 1216, grandiose ébauche conçue sans doute à Osma, alors que le jeune Dominique méditait aux pieds du Sauveur, entre saint Jean et saint Paul, on respire je ne sais quel air d'intelligence dégagée et de charité vaillante. Contre ces amples originelles de la règle dominicaine les remaniements postérieurs n'ont point tout à fait prévalu. Elle demeure encore à l'heure qu'il est un monument de sagesse et de piété, d'austérité sans étroitesse, et d'élévation sans dureté.

On dirait d'un édifice hardi de proportions sévères, mais larges, et laissant tomber la lumière sur des lignes d'une simplicité savante. Le hasard a voulu toutefois qu'entre Jésus-Christ et Dominique, François vînt à passer. Par ses haillons, sa mine chétive, son dénûment absolu, François étonna le fils des Guzman, et justement parce que le naturel était exquis chez le *gentilhomme*, les inclinations pures, les façons nobles et aisées, la brutale, la folâtre rusticité du *villain* le piqua, l'éblouit[1]. Rien de fréquent d'ailleurs comme ce résultat inopiné des contrastes, et l'on se prend assez volontiers d'engouement pour ce dont on s'estime, presque toujours à tort, incapable. Plus l'esprit est fin, plus le cœur est droit, plus ils se défient d'eux-mêmes; toujours en peine du sublime

1. N'avons-nous point fait mention plus haut de l'entrevue fortuite de saint Dominique et de saint François? Non-seulement Dominique se précipita dans les bras de saint François, disent les historiens, mais encore, dans une effusion de cœur non moins irréfléchie que touchante, il lui proposa de fondre en un seul leurs deux Ordres. *Saint François s'y refusa.* A partir de ce moment l'Ordre des frères prêcheurs entre dans une voie nouvelle : Dominique modifie ce qu'il a créé, suivant un peu en cela *le goût du temps*, ce qu'on appellerait aujourd'hui *la religion à la mode. Mais dans le plan primitif la pauvreté absolue n'était point de règle et la mendicité encore moins.* V. Holstenii, codex IV, 1; Malven, 144: Malespina, 93; Murat, *Antiq. ital.*, t. V, p. 392; Mamachio, 388; Raumer, t. III, p. 450, *Geschichte der Hohenstaufen.*

et du parfait, ils s'en laissent parfois remontrer par le bizarre et l'insolite. Ce ne fut, on ne saurait trop le rappeler, qu'à la suite d'une impression de cette sorte reçue par son chef, que l'Ordre des frères prêcheurs devint *un Ordre mendiant* [1].

Il n'entre pas dans notre pensée, ainsi qu'il a été dit plus haut, d'étudier sous toutes ses faces, ainsi que cela a été tenté pour saint François, la figure de saint Dominique; et quant à la physionomie de son Ordre, ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle se dessine. Elle n'atteindra toute sa valeur d'expression que lorsque le fondateur de l'Ordre des frères prêcheurs se sera retiré de la scène, et que la bonne semence tombée de ses mains aura fructifié : on assistera plus loin à cette éclosion de la *bonne semence*. Nous espérons néanmoins avoir assez hardiment sou-

1. Voir *la règle* de l'Institut des frères prêcheurs telle qu'elle fut présentée par saint Dominique à Honorius III. Consulter : Echard, vol. I, *Script. Ordin. Dominic.*; — *Idée de l'Institut de saint Dominique*, ouvrage sans nom d'auteur, publié à Avignon avec la date M. DCC XVIII, libr. de Toulouse, rue Cassette. — Entre autres dispositions remarquables des institutions dominicaines, il faut citer celle-ci : *Aucun frère prêcheur ne pourra annoncer la parole de Dieu qu'il n'ait préalablement étudié trois ans la théologie et professé trois autres années dans une chaire d'une certaine importance.* Pour former de ces hommes d'élite, chaque province était tenue d'envoyer deux ou trois de ses sujets les plus distingués à l'université de Paris.

levé le voile, et sur le visage des *deux champions* avoir répandu assez de lueurs et de clartés, pour qu'on puisse désormais à première vue les reconnaître. Saint Dominique et saint François semblent, en fin de compte, s'être partagé l'humanité, au moyen âge, *et tous deux personnifient réellement l'idée religieuse telle qu'elle était comprise alors,* telle qu'aujourd'hui encore elle est acceptée du commun des fidèles. A l'un la chair et le sang et les parties inférieures de l'âme : l'extase, les molles tendresses, le songe, les évanouissements, les *vapeurs,* les élancements de la passion mystique la plus absorbante, la plus osée, la plus effrénée de toutes. A l'autre la recherche du bien et du vrai, l'action oratoire, l'amour spiritualiste, le désir raisonné de la connaissance de Dieu. Souverains seigneurs de deux royaumes limitrophes, il n'est point extraordinaire qu'ils se soient un instant touché la main : ayant à opter entre saint François et saint Dominique, *duo campioni,* il est, ce semble, moins surprenant encore qu'Albert le Grand ait incliné vers Dominique.

Deux années ne s'étaient point écoulées depuis la mort du fils des Guzman, que son successeur et son ami Jourdain de Saxe, l'une des plus franches et sympathiques natures sur lesquelles put se reposer le dernier regard du grand serviteur de Dieu, Jourdain

de Saxe, second général de l'Ordre, vint à passer à Padoue (1223). « *N'allez point aux sermons du père Jourdain,* disait familièrement le peuple, *c'est une charmeresse qui prend les hommes.* » Teuton comme Albert, comme lui de race chevaleresque, il était issu des sires d'Ebernestein, comme lui encore n'ayant jamais médit de la philosophie qu'il avait étudiée à l'université de Paris, montrant aux autres la croix en souriant, parce qu'il l'avait embrassée de même avec cette ardeur sereine, vraie marque des apôtres, frère Jourdain attirait chacun par ce charme particulier qu'on pourrait appeler la grâce de la conviction[1]. En parlant de Dieu, frère Jourdain ne *disputait* point, et il ne subtilisait guère, suivant en cela l'exemple du divin Maître. Jésus, on le sait, ne daigna *que très-rarement* répondre aux doctes interrogations des pharisiens, les scolastiques de la synagogue, hommes épais, retors, incorrigibles qui, eux aussi, comme les théologiens du moyen âge, furent idolâtres de *la lettre*. A Jourdain de Saxe revient l'honneur d'avoir fait tomber le *docteur universel* dans ses filets.

Albert de Bollstadt, étudiant de dixième année à

1. B. Jordanus primus post S. Dominicum Ordinis prædicatorum Generalis, vir scientia, prudentia, pietate valde insignis ac miraculis tam in vita quam post mortem clarus. — Spondan. in ann. eccl. ad an. 1236, n. x.

l'école de Padoue, traversait, lorsque Jourdain de Saxe y arriva, venant de Bologne, cette crise suprême, qui, pour les hommes de son rang et de sa trempe, ne se terminait au XIII[e] siècle que de deux façons, aux pieds du crucifix, sous la robe du moine, ou bien dans les mêlées, sous la cuirasse. Que faire? Comment employer ma vie, ma volonté, ma force, le peu que je puis savoir? Quelle pâture donner à mon cœur? Quel chemin suivre? Ces questions, tout le monde les adresse au sphinx invisible qui se présente au bord de la route, au défilé des trente ans. Plusieurs s'assoient sur la borne le front dans les mains, et, désenchantés déjà de l'avenir par les déboires du passé, perdant déjà leur séve par quelque blessure, les yeux éteints, sombres, hasardent quelques pas indécis, puis s'ensevelissent enfin, comme l'imprudent voyageur qui s'étend roulé dans son manteau sur les steppes glacés du Nord, dans cette exclamation mortelle : A QUOI BON? Ceux-là, comme dirait Dante, *nulle brise ne les remet sur pied*, car c'est le plus souvent l'amour qui d'un revers de son aile les a jetés sur le sol, *et les fouets des démons eux-mêmes ne leur feraient point lever les jambes*[1]. Hélas!

1. Ahi! come facen lor levar le berze
Alle prime percosse!
DANTE, *Infern.*

plusieurs auront dormi sans doute sur l'épaule de Thaïs, la courtisane, laquelle, lorsque son amant lui demande : *M'aimes-tu?* répond : *Oui, immensément*[1]. Quelques-uns n'aperçoivent pas le sphinx, passent tranquillement leur chemin, écoutent une voix intérieure et marchent. Le sphinx se venge tôt ou tard, car ils n'ont point résolu l'énigme. D'autres se tournent vers Dieu, c'est-à-dire le beau, le vrai, le bien, espèrent, attendent, le front levé vers le ciel. Une bonne parole, une douleur vaillamment portée, décident quelquefois de leur destin. Inaccessible, à ce qu'il semble, aux passions qui troublent ordinairement l'âme humaine, Albert n'avait peut-être qu'à se recueillir pour ouïr distinctement *la bonne parole;* toujours est-il que certain jour il crut l'entendre. Les hommes de génie ont des simplicités d'enfant. Ils sont si riches qu'au fond de la moindre coquille ils voient des perles : ils découvrent des sens imprévus à tout ce qui leur est dit. Un rien les charme, parce qu'un rien les fait penser. Absorbés en leur être intérieur, au dehors, aux yeux du vulgaire, ils paraissent se laisser guider par un fil. Albert, que tant de raisons développées plus haut amenaient sous

1. Taïda la puttana, che rispose
Al drudo suo, quando disse : Ho io grazie
Grandi appo te ? — Anzi miravigliose !

DANTE, *Inferno,* c. XXIII.

le froc, céda sans peine, les ayant pesées toutes, aux discours entraînants du disciple de saint Dominique. Un soir, dans la chapelle des frères prêcheurs, à Padoue, comme Jourdain de Saxe descendait de la chaire, le fils des seigneurs de Bollstadt tomba aux genoux de frère Jourdain, le futur général de l'Ordre. « *Père, vous avez lu dans mon âme,* » murmura-t-il. Jourdain de Saxe rendit grâces à Dieu, le bénit, et lui donna le vêtement blanc de Saint-Dominique. Lorsqu'Albert sortit de la chapelle des frères prêcheurs, à Padoue, le monde ne comptait qu'un chevalier de moins, l'Église avait conquis le *prodige, presque l'épouvantement du siècle*[1].

1. Vir in omni scientia adeo divinus ut nostri temporis stupor et miraculum congrue vocari possit.—Ulric Engelbert, *De summo Bono,* t. III, c. IX.

LIVRE DEUXIÈME

MOUVEMENT DES ÉCOLES

Cogitanti mihi quid offerrem ?

Saint Thomas, *De regimine principum.*

La vraie science est intuition parfaite,... la vraie religion est le sens et le goût de l'infini.

Schleiermacher, *Discours sur la religion.*

LIVRE DEUXIÈME

MOUVEMENT DES ÉCOLES

Albert dominicain. — Il entre au couvent de Saint-Nicolas, près de Bologne. — De l'extension extraordinaire de l'œuvre de saint Dominique. — De la vie des universités italiennes au moyen âge. — L'université de Bologne. — Du mouvement théologique au XIIIe siècle. — La théodicée de Platon et la théodicée d'Aristote. — Pourquoi le moyen âge pencha-t-il vers Aristote? — Albert le Grand quitte l'Italie et se dirige sur Cologne, à travers l'Allemagne, sa patrie.

1223 — 1229.

L'homme qui vient de se résoudre à un grand parti, ses intérêts matériels seraient-ils seuls engagés, ne foule point la terre du même pas qu'avant d'être sorti d'indécision. Le front penché se redresse; l'intelligence s'applaudit, et, de ses profondeurs satisfaites, se projette une lueur jusque sur le visage. Je ne sais quoi de net et de solennel s'imprime soudain aux gestes, à la démarche, à la parole. C'est que vouloir c'est deux fois vivre, et vivre avec inten-

sité, c'est régner. L'homme qui n'hésite plus acquiert par cela même, dans sa sphère étroite et toute proportion gardée, un peu du superbe aplomb de Moïse rapportant les tables de la loi du Sinaï. Arrière les nuages : une idée. Plus de détours : la ligne droite. Au lieu du pour et du contre : un rayon. Et comme les énergies qu'on pensait endormies, dispersées, épuisées, à peine leur a-t-on présenté clairement un but, se rassemblent, se ravivent, se fécondent autour de cette cime, tout heureuses qu'on leur dise : *Allons!* La résolution semble-t-elle toucher à nos intérêts éternels, doit-elle influer sur toute la vie et peut-être même peser sur l'autre, alors elle ne produit plus seulement une réaction, elle nous transforme comme une révolution change un pays. Sollicitées par un impérieux appel, les forces en réserve qui se dérobaient tout à l'heure, errantes, confusément refoulées dans les régions inférieures de l'être, remontent, se décuplent aussitôt comme par miracle et apportent une valeur, une spontanéité nouvelles aux facultés mises en branle. Tout mouvement intérieur généreux précipite encore au sein de son auteur un flot de munificences imprévues, la paix, l'espoir, les joies calmes, une sorte de confiance à part, et la possession de la vérité tout entière doit recéler, en effet, d'incomparables délices, si

la rencontre quelquefois passagère de n'importe quelle certitude morale apporte de telles *aises et commoditez* plénières à l'esprit. Telle est la loi générale. Nous ne pensons point qu'Albert le Grand y ait échappé. Lorsqu'il entra en religion, nul doute qu'il ne se soit senti envahir par cette allègre quiétude qui suit de près tout libre accomplissement d'un dessein magnanime et raisonnable, et qu'en portant les yeux vers l'avenir il n'ait vu s'ouvrir devant lui un champ tout nouveau d'activité. Qui sait? La nature que jusque-là il avait aimée, étudiée, uniquement pour elle-même, lui apparut peut-être désormais sous une autre face, car on a pu s'assurer que les objets qui frappent les sens suivent un peu le sort de nos idées : se modifient-elles, ils changent d'aspect. Quelque hardie que puisse d'ailleurs sembler la conjecture en un sujet si délicat, quelle que soit la difficulté de contrôler à distance ce qu'une piété banale appelle négligemment une *vocation,* il sera toutefois permis de remarquer qu'Albert de Bollstadt, âgé vers cette époque d'environ trente ans, dans la verte maturité de son jugement, d'un tempérament austère et d'habitudes fermes, ayant déjà beaucoup réfléchi, beaucoup cherché, éminemment apte à conclure, fit tout simplement choix du meilleur état de vie, le plus conforme à ses nobles et studieux penchants, en revêtant au

XIIIe siècle l'habit de moine. La bure, en ce temps-là, abrita quelquefois l'indépendance ou la soutint. Les biographes exaltent, selon l'invariable usage des panégyristes des saints, le mérite qu'il eut d'abandonner pour le froc et la solitude du cloître une fastueuse existence, *des palais de marbre* (*Palaste von Marmor*), *les jeux et les ris*[1]. Ils oublient trop, cette fois encore, le caractère du personnage, sa gravité native, ses goûts simples et surtout le parfait mépris qu'inspire à toute nature élevée le vain attirail dont ils font un pompeux étalage. Quand on a le bonheur et l'honneur d'apercevoir Dieu, au bout de n'importe quel chemin, est-ce donc un si dur sacrifice d'y marcher, serait-ce sur son propre cœur? Non certes; et je voudrais bien savoir quel mortel favorisé d'un tel spectacle pourrait seulement en détourner la vue. Le tout est de pouvoir se le donner, du moins se le promettre, et, loin de regretter et de mettre seulement en balance mille douceurs auxquelles il suffit d'avoir goûté pour n'y vouloir revenir jamais, il est infi-

1. « ... Aus dem reichen Studierenden, der schon durch seine Wissenchaft glänzte, der in vornehmer Tracht so manche Iahre durch die Strassen Padouas gegangen, *der in einem Palaste von Marmor in Fülle gelebt,* war jetzt ein armer Mönch geworden... » — Dr Sighart, *Albertus Magnus*, p. 21. — Ennen, *Albert der Grosse, ein Lebensbild*. Köln, 1856, p. 16.

niment probable qu'Albert, cheminant vers Bologne avec Jourdain de Saxe, se félicitait, en toute placidité d'âme, le long de la route, d'avoir enfin trouvé dans l'Ordre qui attirait alors à lui les plus vaillants citoyens de l'univers le milieu le plus favorable au développement de son génie.

Au moment où le néophyte qu'on appellera bientôt le *docteur universel* allait frapper à la porte du couvent de Saint-Nicolas de Bologne, l'Institut des frères prêcheurs traversait, lui aussi, une crise solennelle. L'Ordre venait de perdre son chef, et, comme cela arrive toujours lorsqu'une œuvre n'est point bâtie sur le sable, mais s'appuie, au contraire, ne serait-ce que par une de ses assises, sur le sentiment net et précis des besoins ou des passions d'une époque, quand elle se produit en un mot en pleine actualité, la maison spirituelle de saint Dominique avait pris en très-peu de temps des proportions immenses. Laissons donc, tout à sa guise, le fils des Bollstadt, nouvelle et puissante recrue qui présage l'apparition de saint Thomas, secouer la poussière de ses pieds sur la dalle de ce cloître qui vit Dominique expirer sur un sac de laine; laissons frère Jourdain l'introduire, le faire asseoir au milieu de sa famille d'adoption émue, respectueuse, un peu ébahie peut-être; passons vite devant ce tableau qui se trace de

lui-même aux yeux : voyez plutôt ces têtes curieuses de novices qui se penchent, ces mains jointes, ces sourires, ces rides illuminées des vieux religieux, tous ces empressements fraternels autour du nouveau venu qu'ont connu les monastères du moyen âge; perçons les murs du couvent de Saint-Nicolas et mesurons le progrès de l'édifice auquel Albert le Grand apporte, sans y penser, sa colonne [1].

Une réflexion générale avant d'entrer dans le détail. Je ne sais si les succès de saint Dominique et

1. Tant de lumières et de vertus sont sorties de l'Ordre de Saint-Dominique au XIIIe siècle, que je ne m'étonne point que quelqu'un ait tenté de relever sa maison à l'époque où nous vivons. Le dessein était hardi. Jamais mains plus pures ne se sont égarées sur des ruines. On a pris cependant peine inutile, comme chacun peut s'en assurer, comme surtout le prouvera l'avenir. Autres temps, autres formes de dévouement. La société actuelle, plus saturée qu'elle ne le croit des idées chrétiennes, justement parce qu'elles sont entrées dans son tempérament et ses habitudes, ne les salue plus sous le froc, leur costume suranné. Une robe de laine blanche passe aujourd'hui dans la rue sans opprobre, mais sans effet. C'est la livrée fanée d'une grande idée qui n'a plus que faire d'un uniforme. Pourquoi s'obstiner, quand on peut faire du bien en bonne prose, à paraître toujours en vers? L'âge héroïque est passé; en le ressuscitant sans motif on court risque de n'être plus entendu, surtout du peuple. Si vous voulez servir aujourd'hui la bonne cause, ne vous rasez plus la tête, fondez plutôt un journal, écrivez, parlez, mêlez-vous à la vie pratique... Aucun homme de la valeur de Dominique ne se fera plus dominicain.

de saint François, très-restreints, très-modestes en comparaison de la conquête du monde païen par les premiers apôtres, extrêmement importants comme résultat, car ils ont modifié la physionomie du christianisme, ne doivent point paraître plus extraordinaires. « *La chose qu'on appelle maintenant religion chrétienne,* a dit saint Augustin, *existait chez les anciens et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que Jésus-Christ lui-même étant venu dans la chair, on a commencé d'appeler religion chrétienne la vraie religion qui existait auparavant*[1]. » Sans rabaisser le moins du monde la victoire des apôtres, on doit observer cependant qu'elle était prévue; le vieux monde les attendait; ils accomplissaient *une mission;* ils apportaient le Dieu inconnu sous les plis de leur manteau. Quelle sublime réclame que les martyrs livrés aux bêtes dans les cirques! Quel fond de galerie mieux disposé pour faire ressortir les pures clartés de l'Évangile que les turpitudes des derniers Césars! Quelle mise en scène naturelle que les interrogatoires des chrétiens devant le peuple, juge et maître souverain! Que si l'on tient compte des temps et des lieux et si l'on rapproche la conversion des Gentils du mouve-

1. Saint Augustin, *Rétract.,* liv. I, c. XIII, n° 3.

ment produit, sans innovation préméditée dans la doctrine, sans lutte à outrance avec le pouvoir civil, sans combat dramatique avec l'Olympe, grâce à ce simple fait, un impétueux élan vers la beauté morale, par les héros orthodoxes du moyen âge sur une société farouche et dissolue, de plus, quelque peu blasée sur l'explication didactique des Écritures, leurs exploits bien autrement personnels acquièrent une originalité saisissante. Saint Pierre et saint Jean furent de bons ouvriers : saint Dominique et saint François sont de grands artistes. Cela suppose, n'est-ce pas, une force singulière, d'avoir su bouleverser les âmes sans toucher aux croyances et tout remuer sans rien briser? Dominique et François n'annoncent plus *la bonne nouvelle;* ils commentent seulement la donnée du Sermon sur la montagne, mais avec cette ivresse et ce feu qui font ressembler à une *bandelette d'écarlate* les lèvres de la fiancée du *Cantique des cantiques* quand elle descend du Liban et s'avance vers son seigneur. « *Retirez-vous, aquilon! Venez, ô vent du midi! Soufflez de toutes parts dans mon jardin et que les parfums en découlent*[1] *!* » Nos héros ne baptisent point : ils régénèrent; leurs habits ne sont point tachés de sang : ils n'étaient que désintéresse-

1. *Cantique des cantiques,* IV, 16.

ment, oubli d'eux-mêmes et pauvreté. Soumis aux formes établies, n'innovant que dans la perfection, ils rafraîchissent la piété sans attenter à la foi et prétendent seulement renouveler le cœur pour y loger Dieu plus à l'aise. Ne dirait-on pas la revanche amoureuse et féconde de la terre contre le ciel, le croyant se soulevant, s'allégeant, se crucifiant à son tour et spontanément pour remercier Jésus-Christ d'être venu dans la chair et mort sur la croix? De pareils coups de cœur sont uniques, plus merveilleux, plus méritoires peut-être que les plus vastes coups de filet jetés sur la tête des adorateurs de Jupiter ou de Brahma, et que prouvent-ils? L'incommensurable noblesse de la nature humaine.

Dans les vertus de saint Dominique on pensera peut-être trouver la clef de son ascendant sur ses contemporains, et ce n'est point en effet courir grand risque de se méprendre que d'entrer en communauté de sentiment, sur ce point, avec son siècle, les laïques et les gens d'Église. On peut se rappeler encore à son propos et, sans crainte de le diminuer en étudiant ce qui put l'aider, respectueusement souligner, çà et là, à titre de simple éclaircissement, dans l'innocent *Moyen de parvenir* des dévots raisonneurs, quelques-uns des charmants stratagèmes qui le servirent à son insu. D'instinct, le fils de Jeanne d'Aza

les employa tous. « *Il n'y a si bonne et si désirable finesse que la simplicité,* » a avoué, par exemple, saint François de Sales. Ce machiavélisme involontaire et d'autant plus efficace qu'il est moins calculé, qui en fit plus souvent usage que Dominique? « *La prière est la respiration de l'âme en Dieu,* » nous révèle à son tour un philosophant moderne qui n'a encore assurément empêché personne d'admirer dans ses livres une imagination candide soutenue d'infiniment de connaissances et de lectures, bien qu'il lui soit échappé cette dureté : la lecture est le travail des paresseux [1]. « *Qui se fie aultrement que par la divine espérance, marche sur la glace d'une nuictée et s'appuie sur le bâton de rouzeau*[2], » a bien et dûment établi un autre naïf augure, parfois voilé, comme saint François de Sales, sous un gracieux langage. Dominique avait pour lui la simplicité, le don de la prière, *la divine espérance;* mais il faut compter avant tout, si l'on veut s'expliquer ses succès, avec cette intensité de sentiment sans laquelle, armé de toutes pièces, il n'eût certainement point réussi. En 1217, quatre ans seulement avant sa mort, six ans avant qu'Albert ne vînt demeurer sous les voûtes du couvent de Saint-Nicolas,

1. Le P. Gratry.

2. Alain Chartier.

vaste maison que l'humble conquérant ne voulait point si magnifique et qui joue un grand rôle dans les fastes de l'Ordre[1], la famille de saint Dominique ne se composait encore que de seize membres, huit français, sept espagnols et un anglais. Ces premiers disciples réunis autour de leur chef à Notre-Dame de Prouille espéraient bien ne jamais s'éloigner de lui, et ne se doutaient pas de la fécondité de l'esprit du maître répandu en eux par parcelles. — *Le grain*, leur souffle à l'oreille Dominique, *fructifie quand on le sème : il se corrompt lorsqu'on le tient entassé*[2]. — Encore une fois, ils étaient seize. C'était bien peu de grain, juste un épi. Dominique égrena son épi sur l'Europe. Guillaume Claret et Noël restèrent à Notre-Dame de Prouille. Thomas et Pierre Cellani se dirigèrent sur Toulouse. L'Espagne reçut pour sa part Dominique de Ségovie, Suero Gomez, Michel de Uzero et Pierre de Madrid. Trois Français s'en

1. « Dominique en entrant à Saint-Nicolas remarqua que l'on travaillait à élever l'un des bras du couvent pour en agrandir les cellules ; il pleura beaucoup en voyant cet ouvrage, et dit à frère Rodolphe, procureur du couvent, et aux autres frères : « Hé quoi, vous voulez sitôt abandonner la pauvreté et *vous bâtir des palais !* Il ordonna ensuite qu'on arrêtât les travaux, qui ne furent repris qu'après sa mort. » V. P. Lacordaire, *Hist. de saint Dominique*, p. 400 ; P. Touron, p. 527.

2. Constantin d'Orvieto, n° 21.

allèrent *ensemencer* Paris, Mathieu de France, Bernard de Garrigue et Odéric de Normandie, et vu que la dite ville *à elle seule en vaut plusieurs* et semble à la fois de *mouvant, très-précieux et plantureux terroir*, trois frères espagnols, le bienheureux Mannès, Michel de Fabra et Jean de Navarre, furent jetés en bloc et par surcroît sur le même point. « Dominique s'était réservé le seul Étienne de Metz pour la fondation des couvents de Rome et de Bologne[1]. » Tous devaient, bien entendu, chemin faisant, prêcher, conquérir des prosélytes, et ne prendre congé d'une ville qu'après y avoir laissé une *colonie*[2]. Il va sans dire qu'aucun des *seize* ne songea à se pourvoir d'argent et que tous partirent en expédition les mains vides. Je me trompe. Jean de Navarre, malgré les supplications et les larmes de saint Dominique, manqua de foi, s'effraya à l'idée d'un long voyage entrepris sans la moindre ressource et s'obstina à ne vouloir se mettre en route qu'après s'être alourdi de quelques pièces de métal. L'*imprudent* reçut une réprimande et douze deniers. Cela se passait en Languedoc le 13 du mois de septembre 1217[3].

1. Voir P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, p. 290, *passim*.
2. *Ibid.*, p. 291.
3. Quelques mois plus tard saint Dominique voyait se presser

Le deuxième chapitre de l'Ordre des frères prêcheurs se tint à Bologne, le jour de la Pentecôte de l'an de grâce 1221. Dominique avait déjà le sentiment de sa fin prochaine, en remontant de Rome vers la Lombardie; il souriait pour la dernière fois aux capricieuses avances du mois de mai, de vraies faveurs en Italie [1]. Qui eût vu alors cheminer, à pas lents, sur le versant de ces montagnes dont à partir de Florence les cimes azurées ondulent vers le nord, un homme de taille moyenne, vêtu de laine blanche, eût eu peut-être quelque peine à se persuader qu'il avait devant les yeux une sorte de triomphateur d'un genre à part. Dominique s'en allait effectivement à pied, épuisé, mourant, partager l'Europe en huit provinces. Partager l'Europe! Rêverie. C'est cependant ce qui eut lieu à l'issue des séances de ce second chapitre général des frères prêcheurs. L'Espagne, la Provence, le pays de France, la Lombardie, Rome, l'Angleterre, la Hongrie, l'Allemagne, voilà les huit

dans le couvent de Saint-Sixte, fondé par lui à Rome, de quatre-vingts à cent religieux. L'Allemagne, la Pologne, lui envoyaient dès lors leurs tributs. Des couvents se fondent simultanément à Prague et à Breslau, et la prédication dominicaine *jette feu et flammes* en Prusse et jusqu'en Russie. La France, l'Italie et l'Espagne se couvrent de monastères... V. P. Touron, *Histoire de saint Dominique*, liv. IV.

1. La Pentecôte de l'an 1221 tomba le 3 mai.

provinces que la pensée du saint avait ébranlées ou soumises[1]. En moins de quatre années soixante monastères s'étaient créés et rangés sous sa loi[2]. Quel épanouissement depuis la petite assemblée des seize, en Languedoc ! L'enseignement, les missions lointaines, tout ce mouvement religieux et intellectuel du XIIIe siècle dont notre saint avait été l'initiateur, il le voyait continué par son Ordre. Dominique pouvait disparaître : n'avait-il point été compris[3] ?

Le fils de Jeanne d'Aza mourut à Bologne, précisément en ce lieu où nous venons de conduire Albert, et j'allais dire qu'il y mourut *à dessein*. C'est qu'en réalité Dominique aimait cette ville et cette ville l'aima[4]. Il était digne d'elle et elle digne

1. L'Angleterre et la Hongrie n'avaient point encore reçu d'établissement des frères prêcheurs en 1221, mais l'Ordre y *fleurit* bientôt, et l'on pouvait déjà les considérer comme conquises.

2. V. Lacordaire, *Vie de saint Dominique,* p. 401.

3. Dominique rendit son âme à Dieu le 6 août 1221. Sept ans après sa mort, Jourdain de Saxe, son successeur et second général de l'Ordre, ajoutait quatre nouvelles provinces aux huit premières : ce furent les provinces de Pologne, de Danemark, de Grèce et de Palestine.

4. Les magistrats de la ville de Bologne, voulant donner une forme solennelle à leurs sentiments de gratitude envers le saint, lui conférèrent un jour, par acte public, le titre et les priviléges de *citoyen* de Bologne. L'acte subsiste encore. V. P. Touron, *Vie de saint Dominique.*

de lui. Attendu qu'il y coula quelques-unes des plus douces heures de sa vie, il ne dut point trop lui déplaire, je l'imagine, d'y rendre l'âme et d'y laisser son corps. BONONIA DOCET, Bologne est docte et professe, proclame la devise des vieilles médailles bolonaises[1]. « *Je prie, je vais instruisant le peuple,* » eût pu répondre Dominique de son vivant. D'autre part, la situation de Bologne est si attrayante, son ciel si clément, la *Grassa*[2] s'étale avec tant d'élégance et de dignité au sein d'une plaine fertile, en vue des Apennins, que le plus curieux amant des lettres se sent tenté d'oublier la vieille université pour ne plus regarder que la ville, absolument comme ces bacheliers du XIVe siècle faillirent un jour, un jour que l'éblouissante Novella d'Andrea leur faisait un cours, moins se laisser séduire par l'éloquence que distraire par la beauté. Que fit le lendemain Novella? Elle parla derrière un rideau, et la femme se dissimula sous un voile pour mieux laisser vaincre la muse[3]. La

1. Bologne fut déclarée ville libre par Charlemagne; aussi porte-t-elle encore sur ses médailles cette autre devise : *libertas*.

2. On a surnommé Bologne *la Grassa*.

3. Novella d'Andrea, célèbre au XIVe siècle, afin de ne point distraire les étudiants de Bologne par sa beauté, pendant qu'elle professait, se voilait derrière un rideau. — V. Bœdeker, *Italie septentrionale*.

Novella, dont on peut, aujourd'hui encore, suivre les leçons et apprécier les charmes, que l'on s'assoie au pied de ses chaires retentissantes, ou que l'on s'abandonne à sa vie nonchalante et facile, cette Novella toujours debout, c'est Bologne. Mais la *sçavante* a bien perdu de son prestige, ou la *Grassa* de ses appas; plus n'est besoin à présent de tirer le rideau sur Novella : au lieu de dix mille adorateurs qu'elle compta jadis, Bologne aujourd'hui n'en garde plus que quatre cents [1].

Nous sera-t-il permis de rendre compte simplement ici des impressions que nous avons reçues et des idées qu'elles éveillèrent, il y a quelques mois à peine, lorsque, errant en Italie sur les pas de Dominique et d'Albert, nous allions fouler ce coin de terre où s'éleva le cloître de Saint-Nicolas, et songions naturellement aux rapports tout gracieux qu'entretint Dominique avec la population et les docteurs de la capitale de l'antique Émilie? Vous souvient-il, par hasard, d'avoir jamais visité quelqu'une de ces orgueilleuses abbayes où l'on n'était admis jadis qu'après avoir prouvé tant de quartiers de noblesse et où l'on commençait de la sorte son noviciat par faire

1. La population d'étudiants, qui animait si fort l'université de Bologne au moyen âge, a varié de 3,000 à 10,000 âmes. Du temps de saint Dominique, Bologne était en pleine prospérité.

reluire son écu et présenter sa généalogie? Après avoir gravi les escarpements qui conduisent d'ordinaire à ces étranges cénacles d'âpre et montueux abord, après avoir médité sur tout ce que suppose d'aberration, d'étroitesse et de piété fausse, chez ceux qui se cloîtrèrent en bonne compagnie dans ces froids asiles, tant d'oubli de l'égalité évangélique et d'égards pour le blason, le voyageur longtemps en proie à une angoisse secrète, tout d'un coup se sent renaître, lorsqu'enfin, au sortir des oratoires où le crucifix repose sur des champs de sable et d'azur, il aperçoit à ses pieds Bologne, la ville libre, *terra antica, madre e nutrice*, le convier aux fêtes de l'esprit et des yeux. On respire, non point du tout parce qu'on descend des hauteurs, mais parce qu'on va reprendre à la vie générale qu'insulte, qu'écrase pour ainsi dire, du haut de ses créneaux ou du fond de ses immobilités, toute forteresse, toute chapelle à guichet et à pont-levis. Malheur au seul! VÆ SOLI! a dit l'Écriture, et je ne pense pas qu'elle nous ait voulu détourner par cette malédiction concise du goût de la solitude honnête et tempérée, aliment périodique des âmes les plus saines, qui de temps en temps se recueillent, sans cependant s'exiler. Cette solitude-là, c'est le pain des forts : on le rompt à l'écart sans rien dérober à personne, et l'on en fait ensuite hom-

mage à tout le monde sous forme de travail, de bonne humeur, d'indulgence ou d'activité. Le *Væ soli!* de l'Écriture n'aurait-il point, au contraire, condamné d'avance cette tendance ingrate à l'isolement, qui rend inutiles à la société les facultés de ceux qui s'y resserrent, leur bâtit des palais à l'abri des chocs et du bruit, et, tandis que dans le fond des vallées l'humanité palpite, lutte et s'efforce, laisse mollement osciller, sous un triple rang de murailles, la lampe fleuronnée de l'égoïsme? Pareil renoncement à la chose publique conduit fatalement les *élus* à la sécheresse ou à l'indifférence. Rien de plus opposé, ce me semble, au véritable esprit chrétien, familier par excellence, large et communicatif. L'esprit chrétien est d'essence démocratique : voilà pourquoi il est si dangereux de tenter de l'enfermer dans une urne, surtout en un vase de grand prix. Sous prétexte de le condenser, ne court-on pas grand risque de réduire cet esprit à néant? La bonne séve ne doit-elle pas couler à grands flots, dans la voie commune, à gauche, à droite, partout? Ainsi l'avait bien entendu Dominique en un certain sens révolutionnaire, ou du moins contempteur résolu de mille petitesses acceptées, couvées, si ce n'est bénies par une autorité qui malheureusement n'a jamais cherché à réagir contre les préjugés de caste ou de tribu. S'il ne protesta point

directement contre les errements les plus invétérés de la cour romaine, il réagit au moins contre elle par nombre de ses actes et l'ensemble de son attitude, et l'on apercevra sans doute quelque indice de ces dispositions assurément fort rares au moyen âge, en continuant de s'édifier avec nous sur la physionomie d'une ville pour laquelle le fils de Jeanne d'Aza éprouva toujours une sympathie particulière et qui le lui rendit. Lorsque Albert le Grand vint demeurer sous ses murs, Bologne avait conservé son caractère intact, et telle l'a connue Dominique, telle va la contempler notre héros.

Souvent, durant ses longs et fréquents séjours en Romagne, le pacifique rival de saint François d'Assise s'était vu appeler comme arbitre au milieu des ardentes querelles qui divisaient sans cesse, à cette époque, une cité toute républicaine, et souvent il les avait apaisées. On s'attache volontiers aux lieux où l'on a pu faire quelque bien. Mais avant même que les magistrats de Bologne reconnaissants ne lui eussent décerné le diplôme et les priviléges de citoyen, nulle part, paraît-il, le fondateur de l'Ordre ne se sentit autant *chez lui* qu'à l'ombre de cette école consacrée de longue date aux arts et aux lettres. Il faut croire que leurs deux génies se comprenaient ou plutôt se complétaient. L'un regardait, en effet, du

côté du droit pratique, l'autre soupirait vers la justice idéale, et tous deux, après avoir pris conseil, celui-là de la raison, celui-ci de l'âme, se rencontraient dans un commun désir de servir et d'élever l'humanité. Entre Rome et Paris, quand la remuante université ouvrait ses portes à Dominique, on eût dit, à le voir si parfaitement à l'aise et affable avec tous, qu'il venait seulement de franchir le portique agrandi de son propre monastère [1]. Nulle part autant qu'à Bologne la vénération populaire ne lui a prêté tant de miracles, et ce n'est point sans motif : nulle part il ne vécut autant avec le peuple et les laïques et nulle part il ne se montra si prodigue en fait de largesses spirituelles. Les frères prêcheurs étaient là si fort installés au cœur de la population qu'on les y appelait volontiers *Chanoines de Bologne* [2]. Le jour où frère Réginald, l'un des plus merveilleux compagnons du saint, émigra du petit couvent provisoire de Sainte-Marie de Mascarella, et, soutenu par le cardinal Ugolin, jeta les fondements de Saint-Nicolas, une

1. Saint-Nicolas était situé hors des murs, au milieu des champs.

2. Voir, pour tous les détails qui précèdent, R. P. Touron, *Vie de saint Dominique*, chap. VII, VIII, IX; *Ex monumentis publicis Bononiæ, ap. Alexand. Macchi, in Vindiciis*, p. 25, *passim ;* B. Jordanus *ap.* Échard; Fleury, *Hist. ecclés.*

foule d'hommes d'élite l'avait suivi : ces lettrés, ces *sçavants* vinrent peupler, par la suite, un à un, le nouvel et spacieux édifice [1]. Quoi de plus naturel que

1. Un récit fera mieux comprendre que toutes les considérations du monde la prospérité chaque jour accrue du couvent de Saint-Nicolas ; qu'on lise ce qui suit, et l'on verra quel charme entraînant exercèrent les prédications des premiers dominicains sur l'esprit des hommes du moyen âge. — « Lorsque frère Réginald, de sainte mémoire, autrefois doyen d'Orléans, raconte un ancien historien, prêchait à Bologne et attirait à l'Ordre des ecclésiastiques et des docteurs de renom, maître Moneta, qui enseignait alors les arts et était fameux dans toute la Lombardie, voyant la conversion d'un si grand nombre d'hommes, commença à s'effrayer pour lui-même. C'est pourquoi il évitait frère Réginald et détournait de lui ses écoliers. Mais le jour de la fête de saint Étienne ses élèves l'entraînèrent au sermon ; et comme il ne pouvait s'empêcher de s'y rendre, soit à cause d'eux, soit pour d'autres motifs, il leur dit : « Allons d'abord à Saint-Procul entendre la messe. » Ils y allèrent en effet, entendirent non pas une messe, mais trois. *Moneta faisait exprès de traîner le temps en longueur pour ne pas assister à la prédication.* Cependant les élèves le pressaient, et il finit par leur dire : « Allons maintenant. » Lorsqu'ils arrivèrent à l'église, le sermon n'était point encore achevé et la foule était si grande que Moneta fut obligé de se tenir sur le seuil. A peine eut-il prêté l'oreille qu'il fut vaincu. L'orateur s'écriait en ce moment : « *Je vois « les cieux ouverts.* Oui, les cieux sont ouverts à qui veut voir et « à qui veut entrer. Les portes sont ouvertes à qui veut les fran- « chir. Ne fermez pas votre cœur, et votre bouche, et vos mains, de « peur que les cieux ne se ferment aussi. Que tardez-vous encore, « les cieux sont ouverts ! » Aussitôt que Réginald fut descendu de chaire, Moneta, touché de Dieu, alla le trouver, lui exposa son état et ses occupations, et fit vœu d'obéissance dans ses mains.

Dominique, après avoir visité Venise ou Toulouse, harangué Rome ou Milan, parfois las et triste, parfois saisi d'accès de défaillance au retour de ses pérégrinations lointaines, ait fait halte, ait voulu goûter quelque repos sous les arcades d'un cloître dont l'écho lui apportait les rumeurs, les acclamations d'une jeunesse studieuse dont le mouvement lui plaisait, tandis que montaient vers le ciel les graves psalmodies des frères de son Ordre, plus nombreux à Saint-Nicolas, plus particulièrement zélés qu'ailleurs? Dans le jardin du monastère voletaient çà et là les grives dont on avait diminué la vigne[1]; tout autour s'étendait la campagne, s'étageaient de bruns coteaux couronnés de pampres, chargés d'*uva paradisa*[2]; devant son enceinte se déroulaient sur le second plan les montagnes; une université, la première de

Mais comme beaucoup d'engagements lui ôtaient sa liberté, il garda encore l'habit du monde pendant une année, du consentement de frère Réginald; et cependant il travailla de toutes ses forces à lui amener des auditeurs et des disciples. Tantôt c'était l'un, tantôt c'était l'autre, et *chaque fois qu'il avait fait une conquête, il semblait prendre l'habit avec celui qui le prenait.* » V. Gérard de Frachet, *Vie des Frères,* liv. IV, chap. x.

1. On appelait Saint-Nicolas, Saint-Nicolas-des-Vignes. Le couvent était en effet entouré de vignobles, et avait été construit sur l'emplacement même d'une vigne.

2. *Uva paradisa,* sorte de raisins d'un jaune doré qu'on récolte surtout aux environs de Bologne.

l'Europe après celle de Paris, s'ouvrait à deux pas. Quelle sereine et vivante retraite! Encore une fois, nous concevons sans trop d'effort que Dominique y soit revenu sans cesse, et qu'en rendant le dernier soupir dans une sorte d'oasis où se trouvaient réalisés presque tous les rêves qu'il avait formés naguère, dans sa cellule, à Osma, il ait pu remercier Dieu de s'être enfin laissé toucher par les *rugissements de sa jeunesse* [1].

Albert, lui qui naissait à la vie active tandis que le fils de Jeanne d'Aza disparaissait de la scène, lui qui venait en ce même couvent de Saint-Nicolas, si heureusement situé, recueillir près d'une tombe scellée d'hier, et les traditions de la vertu la plus pure, et les fruits d'un héritage qui, pour produire de gros intérêts, l'avait pour ainsi dire attendu, Albert, en cet instant, on le présume, dut se croire de son côté favorisé d'en haut. En butte à tant d'avances et de dons gratuits, un ancien n'eût point hésité à sacrifier à la Fortune. Veuillez remarquer que, du bout de son aile, le sort propice, en effet, ne se contentait point d'enlever devant ses pas les cailloux du chemin : Albert venait de poser les pieds sur une de ces

1. ... *Rugitus* et voces solebat emittere... B. Jordanus, c. I, n° 10.

routes qui marchent, si l'on peut se servir en ce lieu d'une des plus élégantes expressions de Pascal. Notre *sçavant* se fait religieux et prétend bien quand même rester *sçavant*, que dis-je, consacrer sa vie à des recherches généralement vues d'assez mauvais œil par un pouvoir qui pensa laisser mourir de faim Roger Bacon et accusa d'impiété Galilée. Voici que la compagnie dans laquelle il s'engage commence à pousser des reconnaissances dans tout l'univers; bien mieux, l'Ordre acquiert une puissance, un prestige tels, qu'un de ses membres se sent tout de suite abrité, défendu contre les poursuites de l'Inquisition et les flammes des bûchers. Dernière et suprême ressource, l'université de Bologne lui tend les bras. Nul homme d'action ne saurait, à l'heure qu'il est, se passer du secours de la presse ; il faut bien, à l'heure qu'il est, bon gré, mal gré, passer et repasser sous les fourches caudines de Gutenberg, dès que l'on prétend exprimer, répandre, vulgariser des idées. Si le moyen âge connut un moyen d'influence qui puisse lui être comparé, ce fut peut-être l'habit de Saint-Dominique. La robe blanche octroyait alors, toute proportion gardée, bien entendu, à l'homme hardi qui s'en revêtait ce que prête actuellement le livre à la pensée : une force de résistance peu commune, une vague autorité. Sur quelque point qu'Albert de Bollstadt jetât donc les

regards, s'ouvraient, ce semble, des horizons à perte de vue, et pour éviter tout péage, écarter tout obstacle, il n'avait qu'à laisser flotter au vent les plis de son manteau sacré. On sait, nous l'avons assez vivement fait entendre, que l'initiative du grand chrétien Dominique, à plusieurs faces, comme un triangle, entrait dans le vif des choses du vieux temps, par chacun de ses trois côtés. Sur chaque ligne pouvaient alternativement prendre place et se mouvoir et les intelligences les plus hautes, et les capacités les plus vastes, et les dévouements les plus complets. Entre la prédication chez les Prussiens idolâtres, chez les Tartares, ou bien encore chez les Musulmans d'Afrique et d'Asie, entre l'action à exercer sur la société d'Europe par la douceur et la charité, enfin l'empire à prendre sur les esprits dans les centres où ils s'ébattaient de préférence, les universités, le frère prêcheur avait à choisir. Nous nous assurerons dans le cours de ce récit qu'Albert le Grand inscrivit pour ainsi dire le triangle dans un cercle, et qu'il développa dans tous les sens l'idée multiple à laquelle il prêta simultanément son cœur, son savoir et son éloquence. Tour à tour il professa et il prêcha, et on le vit même, maintes fois, singulier témoignage de vigueur et de piété, au sortir d'un débat philosophique ou d'une leçon *de Natura locorum,* s'en aller

en plein vent évangéliser le peuple, ou bien en remontrer aux princes de l'Église. Peut-être convient-il de mesurer en ce moment, où elle ne s'accentue encore que faiblement, mais où elle sort déjà de l'ombre, les ampleurs de cette vie d'un éclat soutenu, l'une de celles sans contredit qui portent à son apogée la physionomie du passé. Albert fut étudiant et il fut moine, il fut moine et il enseigna, il enseigna et il fut évêque, il fut évêque et voulut redevenir simple moine : fut-il assez homme du moyen âge? Mais au milieu d'une carrière si agitée, si remplie, si soumise en apparence à toutes les variations de l'air ambiant, certaine inclination personnelle et rebelle s'accuse et proteste. Une préoccupation maîtresse se détache entre tant de labeurs et de soucis divers, et l'on dirait d'une étoile, tantôt perçant le crépuscule, tantôt dormant sous la nue. Albert le Grand interroge imperturbablement la nature, cherche et parfois trouve. C'est cette observation et cette exploration tenaces, cette souveraine impatience d'expliquer en physique, en chimie, en botanique, la cause des phénomènes journaliers, cette curiosité sans limites et sans égale de dégager *l'inconnue,* qui le mettent hors de pair avec vingt docteurs et prélats, ses émules pour le reste. Or dans cette voie périlleuse, notez ceci, rien ou presque

rien ne lui venait en aide; nul secours, parmi les vivants et les croyants : défiance et incompétence universelles autour de lui. Albert n'eut pour soutien et conseil que les traités d'Aristote et les commentaires plus ou moins surchargés d'annotations à la marge des Maures de Cordoue. Le docteur universel, néanmoins, sans relâche, sans défaillance aucune, poursuit l'accomplissement de son dessein, ici faisant un prudent usage des ressources qu'il a sous la main, là se recueillant, s'ingéniant à l'écart, toujours attentif, jamais distrait, bien que mêlé à tout. Savoir rester spécial sans s'isoler, se livrer à ceci sans répudier cela, n'est-ce point tout à la fois se rapprocher un peu de nos tendances éclectiques et nous donner un exemple? On avouera que depuis quelque cent ans tout au moins, et forcément, il faut le reconnaître, l'intelligence humaine s'est un peu morcelée, absolument comme la propriété territoriale. Tel se retranche aujourd'hui dans telle case numérotée qui n'en sortirait pas pour sauver un empire. Tel autre se consacre si exclusivement à certain problème de linguistique qu'il ne s'aperçoit point qu'il a désappris sa propre langue, sans compter le grec et le latin. Un troisième se parque arrogamment dans la question des céréales ou des engrais, et, maître et seigneur dans cette province, ne se contente point

seulement de la considérer comme annexée à sa personne, mais, prétendant se l'approprier à fond, s'assimile insensiblement à ce qui l'absorbe et le retient. — A moi la rhubarbe, à toi le sanscrit! — A toi la Chine et l'Indoustan, à moi le séné! — se répondent à l'envi certains mandarins des lettres et des sciences. Je m'incline et ne disconviens du reste nullement des avantages très-sérieux que présente, au point de vue surtout des intérêts industriels, le système de la division du travail. Mais l'ennemi l'emporte, Archimède, et Syracuse est en flammes! Assurément il est bon de se mesurer, de se tailler sa tâche; cependant il ne faut point se diminuer, et pour le menu négliger l'ensemble. « *Dieu*, a noblement dit le maître d'Albert le Grand, *traverse la nature en ligne droite, montrant à toute créature sa voie et suivi de la justice qui punit les transgresseurs de la ligne droite*[1]. » Combien de gens cherchent aujourd'hui la ligne qui n'aperçoivent point Dieu qui la traverse, et Dieu qui passe et qu'on ne voit pas, n'est-ce pas le bien à faire et qu'on ne fait pas? Je voudrais que tout savant fût un homme sans compter comme savant, plutôt que d'être un savant sans compter comme homme. Albert a satisfait autant que possible à ce vœu téméraire[2].

1. Aristote, *De mundo in fine*.

2. Les anciens, auxquels on peut reprocher, en revanche,

Les explications données plus haut sur le monastère de Saint-Nicolas suffisent. Nous savons que Jourdain de Saxe, second supérieur général de l'Ordre des frères prêcheurs, y résidait ; que le couvent était situé hors Bologne, non loin des murs de la cité ; que lorsque Albert vint s'y réfugier, la maison *florissait*, pour nous servir d'une expression éminemment ecclésiastique : cela signifie qu'elle était abondamment pourvue de moines ; nous n'ignorons plus enfin que Saint-Nicolas vivait en parfaite intelligence avec la ville, et qu'entre l'université de Bologne et le camp retranché des frères prêcheurs, c'était, en ces temps lointains, un continuel échange de bons procédés. Les religieux s'en allaient révérencieusement entendre les leçons des maîtres laïques, et les maîtres, d'autre part, ne résistaient point toujours aux allocutions des religieux. La communauté de

de n'avoir point été assez *spéciaux*, avaient bien plus que nous d'hommes complets, tout à la fois bons capitaines, écrivains, orateurs, administrateurs, philosophes. Rien d'humain n'était étranger à leurs grands hommes. Et quelle est une des causes de notre infériorité vis-à-vis des Grecs et des Romains? Une éducation si murée, si triste, que l'esclave antique n'eût point consenti à se racheter à ce prix de la servitude, si peu propre à former des hommes libres, qu'après sept ou huit années de reclusion, si l'on veut toutefois devenir un homme, il faut secouer ses fers, se *recueillir*, s'*affranchir* soi-même et *se refaire*, en un mot, l'âme et l'esprit.

Saint-Nicolas semblait comme illuminée d'ailleurs par les souvenirs tout frais de Dominique, ce qui lui donna pendant de longues années je ne sais quel ascendant, je ne sais quel droit d'aînesse sur les autres communautés dominicaines. La vie qu'on menait en ces parages était pure, austère et studieuse, nous nous le persuadons volontiers. De vieilles histoires confirment le fait : elles y logent toutefois la vertu à de telles enseignes et lui inventent de si bizarres emblèmes qu'on aurait peut-être quelque peine à la reconnaître si l'on n'était prévenu. « *Si tu veux te sauver de la tempête*, recommande sérieusement un naïf auteur, *va au couvent de Saint-Nicolas; tu y trouveras l'étable de la pénitence, la crèche de la continence, l'herbe de la doctrine, l'âne de la simplicité, le bœuf de la discrétion* [1]. » La question de domicile a-t-elle, du reste, une réelle importance? Une chose est certaine, les objets, la société qui nous entourent n'exercent sur nous qu'une influence relative, car, sous quelque toit, en quelque compagnie que l'on s'arrête, on n'y trouve presque jamais que ce que l'on y apporte. Dans ce monde, et il faut bien l'accepter tel quel, on ne rencontre guère d'autres ressources que celles que l'on se crée par soi-même, et l'on ne sau-

1. Gérard de Frachet, *Vie des Frères*, liv. I, chap. III.

rait trop se le répéter pour ne point trop se préparer de mécomptes. Plantez votre tente n'importe où, n'ayez nulle crainte, vous serez hébergé selon votre état. Le même champ, si vous y semez le désintéressement et la sagesse, semblera produire à votre ombre ces végétations rares et charmantes : grattez seulement un peu la terre, serait-elle trois fois aspergée d'eau bénite, si l'esprit du mal habite en vous, un démon vous répondra. Les dispositions dans lesquelles Albert le Grand fit profession dans l'asile de prédilection de saint Dominique ne sauraient, ce semble, être discutées. Évidemment, son existence entière le prouve, il accepta de grand cœur ou stoïquement, selon qu'il plaît de le considérer comme chrétien ou comme philosophe, cette forme nouvelle de sécurité et de dévouement, l'habit religieux. Qu'importe maintenant la place exacte de sa cellule? Elle n'indique que son parti pris. Pourquoi nous attarder sous les arcades de Saint-Nicolas? Le moine, quelque temps, a veillé, prié sous ces voûtes: Albert le Grand vécut ailleurs.

Padoue, Bologne, Paris! Il était écrit, paraît-il, que l'intelligence du docteur universel, avant de devenir elle-même un centre, roulerait, graviterait, en décrivant une sorte de courbe ascendante autour de ces trois sphères superposées. Padoue n'a-

t-elle point recueilli le jeune Teuton au sortir du château de ses pères et ne l'a-t-elle point façonné à la vie commune? L'adolescent a commencé là à s'instruire, à penser : il a ouvert les yeux sur l'Italie, sur Rome, sur le monde, sur Dieu. Dix ans se sont de la sorte écoulés : un sourd travail d'incubation s'est accompli. Albert entre maintenant en religion; l'étudiant applaudi a quitté l'école de Padoue; il a revêtu la robe virile en même temps que la robe de bure, et le voici qui vient consulter les oracles de l'université de Bologne, oracles qui lui rendront bientôt la pareille. Encore six ans de travaux et d'ascension spirituelle, et il aura atteint le faîte d'où il ne devra plus descendre que pour incliner au tombeau. Nos aïeux du pays de France l'entendront, l'acclameront eux aussi, certain jour, sur la montagne Sainte-Geneviève, et l'on s'étonnera, par la suite, de le voir assister immobile à l'un des plus grands démêlés du temps, la *dispute,* c'est-à-dire le procès jugé solennellement par le pape, à Anagni, entre l'illustre et prudente université de Paris et les *Mendiants* qui envahissent ses tribunes. Sous un autre aspect, n'est-ce point la question toute moderne de la liberté de l'enseignement qui s'agite au XIIIe siècle, mais d'une façon infiniment plus dramatique que ne le comportent nos mœurs actuelles? Le tribunal devant lequel pa-

reilles causes sont appelées aujourd'hui, ce n'est plus, en effet, Anagni, ce n'est plus même le sénat d'un grand empire, c'est en premier et dernier ressort le sens commun. En attendant, puisqu'aussi bien il n'entre point dans notre plan de parcourir les faubourgs à la hâte avant de pénétrer au cœur de la ville, asseyons-nous d'abord sur les bancs de l'université de Bologne. Nous tracerons ensuite, le plus clairement, le plus brièvement possible, en reprenant avec Albert le chemin de son monastère, un aperçu général des études théologiques, qui ne pouvaient manquer d'attirer et de retenir, vu les inclinations dogmatiques de l'époque, un vaste et subtil génie [1].

1. « *Albert le Grand*, écrivait, il n'y a point longtemps, dans un ouvrage de philosophie un docteur *de la docte Allemagne* (Dr Erdmann, *Uber die Stellung deutscher Philosopher, zum Leben*), *Albert* fut au moyen âge le *Godefroid de Bouillon de la croisade des idées.* » La comparaison est bien ambitieuse et bien lourde, et on ne la relate ici qu'afin de s'abriter, tant bien que mal, sous cette grosse phrase ramassée de l'autre côté du Rhin, contre les interruptions légères de quelques Athéniens des bords de la Seine, qui, n'ayant guère entendu parler d'Albert le Grand jusqu'à ce jour, ou ne le connaissant que d'après les quelques lignes que lui consacre Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* et dans l'*Essai sur les mœurs*, pourraient penser que l'on prend vraiment un soin superflu en s'attachant avec plus de conscience que de raison aux pas d'un personnage médiocre, d'*un pur scolastique.* La critique allemande moderne, Humboldt en tête, sauf deux ou trois exceptions, sans s'abandonner au lyrisme

Les libertés municipales des villes d'Italie, leurs traditions classiques, n'ont point laissé que d'exercer une action des plus énergiques sur la formation, le caractère et les constitutions politiques de ses nombreuses universités[1]. Tandis que dans les autres pays de l'Europe, ces centres plus ou moins importants, plus ou moins riches en *facultés*, au sein desquels venaient se grouper la jeunesse et même l'âge viril, ne semblent pouvoir exister, subsister que sur un signe et à l'abri d'une main royale, de par la volonté expresse d'un pape, ou bien encore grâce au concours heureux de certaines circonstances matérielles, lorsque, par exemple, l'*école* primitivement adossée à l'église paroissiale ayant graduellement acquis quelque renom, peu à peu ses salles s'élargissent, les *maîtres* accourent, et que l'*école*, atti-

du Dr Erdmann, rend toutefois un hommage unanime à l'esprit d'initiative déployé par Albert le Grand dans les sciences en particulier, et si elle ne se rend point très-nettement compte du rôle qu'il a joué dans la société du moyen âge, du moins semble-t-elle le sous-entendre et le réserver. *Circum præcordia ludit.*

1\. ... Dann hiess *Universitas* oder *Studium generale* keineswegs eine Anstalt, wo die Gesammtheit aller Wissenchaften gelehrt werden sollte (vielmehr fehlte einigen Universitäten wohl eine ganze Facultät); sondern der Name *Universitas* bedeutete nach römischen Sinne, eine Genossenschaft, oder *corporatio* die sich bei Veranlassung des Lehrens and Lernens unter Lehrern und Schülern gebildet hatte.— Raumer, t. VI, p. 488; Savigny, t. III.

rant alors les regards, la munificence ou la bénédiction, se réveille un matin avec le grade d'université, du fait de quelque autorité ecclésiastique ou séculière, par cela même rentre aussitôt dans cette loi commune qui veut qu'un titre honorifique ne s'achète que par la dépendance ou la servitude ; — en Italie, au contraire, les universités se produisent, sortent de terre, pour ainsi dire, spontanément, se maintiennent par leur énergie propre, ne relèvent que des institutions à l'ombre desquelles elles éclosent ou de leurs règlements particuliers, et, comme il est aisé de le pressentir, recueillent les bénéfices très-nets d'une situation indépendante : elles pensent comme elles le veulent, vivent comme elles l'entendent, sont enfin des personnes libres et non plus des créatures de la mitre ou de l'épée[1]. Malheureusement la liberté ne se garde pas sans péril et se paye toujours assez cher. Ce que l'on gagne en s'affranchissant de tout contrôle et de toute entrave, on doit s'attendre à le perdre en repos. Elles furent originales sans doute,

1. ... Insofern als mehre Universitäten, besonders in Italien, nicht aus Dom-und anderen geistlichen Schulen hervorgingen, sondern fast ohne alles Zuthun von Staat und Kirche entstanden, entwickelte sich die Eigenthümlichkeit der Einrichtungen um so schärfer und die Selbständigkeit ward um so grösser.—*Gründung und Wesen der Universitaten.*

prime-sautières plus qu'aucune corporation de France ou d'Espagne du même temps, ces vaillantes compagnies de jurisconsultes, de médecins et de lettrés où se conservait un reste de fierté romaine et d'élégance attique ; mais l'absence à peu près complète de priviléges, noble conséquence de leur altière individualité, leur organisation républicaine et variable, l'immixtion extrêmement rare de l'autorité dans leurs querelles intestines, laissaient, il faut l'avouer, au sein des académies italiennes porte ouverte aux passions les plus étrangères à celles d'apprendre ou d'enseigner. Avait-on maille à partir, par exemple, avec les podestats ou les municipalités des villes — et les villes, tantôt faibles, tantôt taquines, quoique toujours très-jalouses de posséder une université dans leurs murs, tantôt devenaient les victimes des caprices de leurs clients, tantôt les opprimaient elles-mêmes — les écoliers se trouvaient-ils être plus forts ou plus nombreux que leurs hôtes : ils ne se contentaient point toujours de tirer des conséquences vexatoires d'un raisonnement syllogistique, ils soutenaient quelquefois impunément les plus mauvaises thèses à grands coups de bois vert ou de gantelet. Les bourgeois, par hasard, prenaient-ils le haut du pavé : ils ne se montraient point toujours généreux ni conciliants envers les nourrissons des Muses, et

ils leur tenaient longtemps le poing sur la gorge. Deux *nations* en venaient-elles aux mains dans les rues, nulle milice assez bien armée pour oser venir les séparer. Dépourvus, quant à eux, de tout caractère officiel, ne tenant leur mandat ni du trône ni de l'autel, sans émoluments fixes, et, selon le plus ou moins de succès de leurs cours, puisant plus ou moins largement au fond d'une bourse que leur présentaient leurs élèves, les maîtres se trouvaient réellement vis-à-vis de ces derniers dans une position fausse et précaire[1]. Cette idée que les ministres émérites de la science ou des lettres, passé quarante ou cinquante ans, devraient être exemptés de droit de l'obligation de partir en expédition et de guerroyer, eut quelque peine encore à pénétrer dans la cervelle des Italiens du moyen âge, gens éclairés, si on les compare aux ignorants des nations voisines, peu enclins cependant à sacrifier Mars à Minerve. Athènes n'a-t-elle point représenté d'ailleurs la prudente déesse un casque sur le front, une lance dans la main droite? L'Italie d'autrefois conservait religieusement à Minerve ces attributs. Aussi voyons-

1. Es mangelte an sicheren Anstellungen und Besoldungen; die Lehren sahen sich ganz auf die Einnahmen von ihren Schülern beschränkt und wurden von ihnen sehr abhängig. — Raumer, t. VI, p. 489.

nous jusque dans la seconde moitié du XIII[e] siècle les graves docteurs de Bologne et de Ferrare, ceux-là dispensés, il est vrai, par exception, du soin d'échanger à tout propos le bonnet contre le heaume, contraints néanmoins et continuellement requis, bien que souvent ils ne fussent originaires ni de Bologne ni de Ferrare, de contribuer aux frais généraux d'équipement, ce qui équivaut en somme à l'obligation de fournir indéfiniment un soldat, et dut sembler un peu rude à des commentateurs partisans de la maxime antique : *cedant arma togæ*[1]. Autres particularités qu'il importe de relever, nouvelle matière à noise, à récriminations et à griefs. Pour qu'un enseignement quelconque porte ses fruits, il paraît indispensable, n'est-ce pas, que les professeurs ne se renouvellent point sans cesse, soient tenus d'achever la démonstration commencée, et ne posent point enfin sur la chaire, pour employer l'expression consacrée, comme l'oiseau sur la branche? Qui a pris une fois possession d'une chaire n'y doit point renoncer du jour au lendemain, par caprice, et qui n'a fait en réalité qu'y passer a pu difficilement servir la bonne cause. Or le bien-être, les applaudissements, la gloire même, un ciel pur et du soleil ne sont point

1. V. Guirardac., liv. I, p. 164; Tirab., t. IV, p. 64.

toujours, paraît-il, de ces raisons déterminantes qui retiennent les hommes de talent et leur persuadent d'élire domicile en un lieu. Le talent est d'humeur fantasque et vagabonde. Le moindre lien, la moindre pression l'irrite, parce que toute chaîne, même dorée, lui apparaît comme une charge que lui impose le *profanum vulgus* et non point comme une loi que doive respecter l'esprit. Le talent aime encore l'Imprévu pour lui-même et sans espoir, uniquement parce que les faveurs problématiques qu'il lui réserve ne l'exposeront pas, il le sait d'instinct, à l'humiliation insigne d'avoir à s'avouer quelque part satisfait. S'avouer satisfait, allons donc! Conclure un bail à long terme avec l'hôtelier, se ranger, s'établir, quelle terne folie, quelle déchéance! Ainsi raisonnent ou plutôt sentent sans réfléchir quelques artistes de la race ou du tempérament de Benvenuto. Soit qu'il faille attribuer leur horreur invincible pour la *résidence* à ces dispositions à la fois volages et revêches de tout temps assez communes chez les gens d'imagination et de science, et plus particulièrement au moyen âge où l'on vit se coudoyer chevaliers et *bacheliers errants* [1]; soit qu'on se rappelle encore, en recourant aux sources, un mesquin détail,

1. Voir sur les *bacheliers errants* l'article de Harzheim, t. III, p. 600.

savoir que les maîtres agréés par les villes d'Italie étaient astreints fréquemment à donner des leçons, à tenir des cours absolument gratuits, et qu'on les accuse alors de n'avoir simulé l'inconstance que par négligence ou par intérêt [1]; soit qu'on incline à croire enfin, ce qui semble assez indiqué, qu'au milieu des perpétuels conflits auxquels donnaient chaque jour quelque aliment nouveau des rapports généralement très-tendus avec les dignitaires ecclésiastiques, leurs sentiments les plus chers se trouvant continuellement froissés, ils n'aient souvent essayé que par boutades de cette diversion commode, *le chemin des écoliers* [2] *:* toujours est-il qu'on ne savait par quelles avances, sous quels ponts d'or retenir dans les universités transalpines les grands seigneurs de la pensée. A peine conquis, régulièrement ils s'évadaient. De Plaisance à Pérouse, de

1. V. Raumer, *Universitäten.*

2. D'après un usage à peu près constant, que la fameuse ordonnance de l'empereur Frédéric ne fit qu'affermir, les étudiants avaient le droit, lorsqu'ils étaient accusés, de choisir pour les juger leurs maîtres ou l'évêque. Naturellement on ne se trouvait jamais moins d'accord qu'après la sentence.

... Sehr häufig veranlasste die Universität, um Untüchtige abzuschrecken, strenge Prüfungen und vertheilte nach deren Ausfall die Würden... Erhoben diese indess zu grosse Schwierigkeiten, so ging die Sache wohl bis an den Papst. — Raumer, t. VI, p. 491, *Universität Bologna.*

Modène à Ravenne, superbes et légers, ils portaient insoucieusement leurs pas, et tandis qu'ils pliaient bagage, Modène ou Pérouse, Ravenne ou Plaisance, se trouvaient en face d'une chaire vide ou même en présence d'une *faculté* laissée inopinément en jachère [1].

Ne venons-nous pas de signaler les imperfections du mécanisme universitaire sur la terre des Quintilien et des Cicéron? Le doigt s'est posé tout d'abord sur quelques rouages dont le fonctionnement semble, à la première inspection, laborieux et difficile. On ne s'en serait peut-être pas aperçu si nous n'eussions point curieusement démonté la machine. Par suite de je ne sais quelles grâces et souplesses particulières au caractère des habitants de Milan et de Florence,

1. Les villes italiennes essayèrent d'abord de passer des actes ou contrats avec les maîtres qui venaient enseigner dans leurs murs, espérant par ce moyen les retenir : elles n'y parvinrent pas. On n'enchaîne point la parole ni la liberté humaines par quelques lignes écrites devant un tabellion. Alors les villes usèrent de ruse et d'artifices, et Dieu sait à quels expédients elles eurent parfois recours pour se faire épouser! En 1260, les habitants de la ville de Modène, pour empêcher Guido de Suzara, éminent professeur de droit, de les quitter, lui firent don d'une grosse somme d'argent, avec faculté d'acheter un bien sur le territoire de la ville, mais *sous la condition expresse de ne jamais vendre*. N'était-ce point une façon détournée de s'emparer de lui sous prétexte de le rendre propriétaire? — V. Murat., *Antiq. ital.,* t. III, p. 905.

les révolutions scolaires en Toscane et en Lombardie ont toujours affecté moins de gravité qu'ailleurs, en France ou en Angleterre par exemple. Il est des pays où les invectives, voire même les coups de poing, font plus de bruit que de mal, et la patrie de Machiavel est de ce nombre. On dirait que les injures proférées dans sa langue harmonieuse et molle tombent comme des pointes de cristal sur de la ouate ou bien se choquent en l'air sans produire autre chose qu'un cliquetis. Jamais les révoltes dans les universités italiennes n'ont amené la suspension des cours, l'exil des maîtres, le désarroi et le trouble dans l'État, comme le fait se présenta chez nous sous saint Louis. Jamais les étudiants de Bologne ou d'Arezzo, dans leurs plus traîtres exploits, n'ont égalé les violences des écoliers d'Oxford, lesquels firent un jour main basse sur tous les juifs (1244). Moins dangereux dans leur turbulence, moins grossiers peut-être dans leurs ébats, ils se montraient, en revanche, moins assidus, et dans leurs rangs se rencontraient nombre de ces folâtres compagnons qu'on surnommait à Paris des *martinets,* « *espèces de passe-volants,* accentue non sans mépris un vieil historien de la Sorbonne, *qui couraient d'école en école et de maître en maître*[1]. »

1. V. Crevier, *Hist. de l'Université de Paris.*

Mais les *passe-volants* d'Italie n'étaient-ils point d'humeur plus douce, moins *sujets à caution* que les *martinets* de la montagne Sainte-Geneviève? N'avons-nous pas constaté plus haut que les professeurs italiens ne se regardaient comme inféodés nulle part, et ne sait-on point de reste que le sentiment chevaleresque recruta des pages jusque sur les bancs de l'École? Si la gent des *passe-volants* d'Italie ne poussa pas moins de rejetons au moyen âge que la gent Fabia dans la Rome antique, ce ne fut point seulement, croyons-nous, parce qu'il put convenir alors à plusieurs centaines de folles têtes de porter un peu de travers et sans souci cette dignité légère dont le diplôme ne se garde d'ailleurs point longtemps, la jeunesse, et d'errer à l'aventure, sans feu ni lieu, à la façon des ménétriers et des *jongleurs*. Qui nous dit qu'ils ne poursuivaient point les leçons d'un savant célèbre, ces *martinets* napolitains ou lombards? Qui prouvera qu'ils n'accompagnaient point pieusement tel illustre docteur, à la recherche lui-même de ses pénates? — Lamentable et périlleuse odyssée! va sans doute observer Caton le censeur, et la manie ambulante des chefs n'excuse nullement, si tant est qu'elle l'explique, les mœurs nomades de la milice. Comment admettre que des jeunes gens puissent étudier avec fruit, feuilleter de pesants au-

teurs, entre les bras des Sirènes? — Rien de plus prudent, de plus judicieux que cette réflexion sentencieuse. Il n'en est pas moins vrai qu'au milieu de tant de sollicitations au plaisir et à la paresse, livrés en quelque sorte à eux-mêmes et plus favorisés que les écoliers français, n'ayant jamais passé sous l'humiliante tutelle de la férule ni de la verge [1], les écoliers italiens paraissent en réalité ne point avoir trop souffert de la situation agréable qui leur était faite, et qu'entre Charybde et Scylla ils échappaient finement, gaiement, leurs tablettes à la main. Pendant que Circé dénouait ses cheveux et lui tendait la coupe, ainsi souriait Ulysse, dit la fable : l'enchanteresse ne s'apercevait pas que plus elle découvrait de charmes, moins Ulysse renonçait au ferme propos de regagner Ithaque. Séparés par une mince cloison de la vie commune, mêlés aux affaires publiques, les étudiants d'Italie se formaient vite à cette épreuve, autrement décisive, plus utile peut-être que le plus sérieux examen. Que si leurs maîtres se renouvelaient un peu trop souvent, à ce mal ils trouvaient encore une compensation : on ne s'immobilisait point chez eux dans cet enseignement routinier, cher aux vieux augures. Les

1. Les écoles et les universités d'Italie ne faisaient point usage des corrections corporelles, et dérogeaient sur ce point aux *saines* traditions. V. Savigny, t. III, 334.

vieux augures finissent par se confondre eux-mêmes avec les piliers du temple et ne saluent plus les dieux. Un concours s'établissait de la sorte entre les concurrents à une même chaire, et le nouveau venu ne faisait point toujours regretter l'ancien. Après être convenu des dangers que peut entraîner la liberté, il est juste, ce semble, que nous rendions hommage à ses bienfaits. Peut-être ne travaillait-on point toujours dans une quiétude parfaite dans les universités transalpines. En ces arènes intellectuelles il fallait nécessairement lutter et se défendre contre les rumeurs de la rue, les passions politiques, les piéges de Vénus facile, l'inégalité fatale d'un enseignement peu régulier. Mais le citoyen, du moins, ne sortait point amoindri de l'enceinte où avait grandi l'adolescent. Ces agitations, *ces portes ouvertes,* dont parfois pouvait se trouver incommodé le *bon élève,* récréaient, vivifiaient, pour ainsi dire, l'éducation de l'homme. Là, les vertus, et il s'en produit toujours, malheur à qui les étouffe ! n'étaient point tenues de se conformer aux indications d'un programme arrêté ni de rentrer dans un moule convenu, sous peine d'ostracisme. Aucun édile ne venait comprimer dans un cercle ou déformer contre des angles cette cire vierge, qui ne devient statue et ne s'anime qu'à cette condition qu'on ne l'aura point maniée, torturée sans goût et sans pitié.

Quand sonnait cette heure, enfin, au bout de quelques années d'étude, où l'esprit n'a plus qu'à voler de ses propres ailes, le sang ne s'était point prématurément glacé dans les veines, l'art de bien dire n'avait point étouffé l'envie de bien faire, on pouvait, en un mot, avoir appris à penser et l'on n'avait nullement désappris à vivre [1].

1. L'université de Naples, fondée par l'empereur Frédéric II, est la seule de toutes les universités italiennes qui fasse exception à la règle, qui ait été créée de par la volonté d'un souverain et dont la constitution, le caractère et les règlements se ressentent de l'action directe du pouvoir absolu. Aussi, comme le remarque fort à propos l'impartial historien Raumer, si Naples, malgré l'ampleur et la variété de son enseignement, ses ressources, les munificences d'un prince non moins éclairé que généreux, n'a pu rivaliser avec telle ou telle des autres universités *non patronnées*, qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que tout le génie d'un prince ne saurait suppléer au génie d'un peuple, et que la nature l'emporte en fécondité sur les desseins et les imaginations les plus grandioses. Peut-être plaira-t-il de voir présentée en quelques lignes l'énumération complète des universités qu'a comptées l'Italie.

Bologne : nous en faisons dans le texte même l'objet d'une étude particulière. Ce fut la plus grande et la plus illustre des universités italiennes.

Arezzo : école de droit remontant aux premières années du XIIIe siècle.

Salerne : la plus ancienne université d'Italie; célèbre par ses cours de médecine.

Ferrare : mêmes institutions que Bologne. (V. Murat., *Antiq. ital.*, t. V, p. 285.)

Padoue : colonie bolonaise formée par des maîtres et des éco-

« *Que nous opposeront donc les Français,* EUX QUI SAVENT SI BIEN SE VANTER ? » s'écriait un jour, un jour qu'il songeait moins à Laure qu'au sol natal, le très-italien Pétrarque, s'adressant au pape Urbain V,

liers émigrés. Les arts libéraux y furent enseignés, ainsi que le droit. (Patav., *Chron.*, 1129; Tirab., *Litter.*, IV, p. 44.)

PÉROUSE, antique école ; se transforme en université vers 1276. (Bini, I, 14, 191.)

PLAISANCE reçoit en 1243 du pape Innocent IV tous les priviléges octroyés à l'université de Paris.

NAPLES : créée par l'empereur Frédéric II. — (V. Raumer, t. III, p. 415.) On ne lira peut-être point sans intérêt le texte allemand de certaine ordonnance jadis célèbre de l'empereur Frédéric II, texte qui montre jusqu'à quel point ce prince aima les lettres, combien il révérait les ministres des lettres et des sciences. Cette ordonnance trouve naturellement d'ailleurs sa place ici. — « Wir halten es für billig, dass, da alle gute Menschen unser Lob und unseren Schutz verdienen, diejenigen, durch deren Wissenschaft die ganze Welt erleuchtet wirdt, und die ihre Zöglinge zum Gehorsam gegen Gott und uns, dessen Diener, bilden, mit einer ausgezeichneten Sorgfalt wider alle Beleidigungen vertheidigt und geschutzt werden. » *Ordon.* de Fréd. II.

PISE : on y enseigna le droit et la médecine.

RAVENNE : dès les temps les plus reculés vouée à l'étude du droit romain. (Tirab., IV.)

REGGIO : illustre, grâce à la brillante faconde de quelques-uns de ses maîtres; on y expliqua le droit dès le XIIe siècle.

ROME : due à l'initiative d'Innocent IV. On y enseigna le droit comme à Reggio.

SIENNE : vers la fin du XIIIe siècle on y enseignait la grammaire et la médecine.

TRÉVISE : due à l'initiative de son podestat. Trois chaires, l'une

indécis entre Rome et Avignon, « *serait-ce par hasard* LES BRUYANTES DISPUTES DE LA RUE DU FOUARRE [1] ? » Pétrarque, en lançant cette apostrophe peu modeste à la tête de nos aïeux, reportait avec complaisance ses regards sur l'université de Bologne. « *Avouez que vous avez étudié à Bologne !* » remontrait irrévérencieusement encore certain cardinal romain à l'un de nos docteurs, Nicolas de Clémengis, coupable d'avoir excellé dans les périodes cicéroniennes bien que *François*, et ayant tout simplement fait ses études au collége de Navarre [2]. La suprématie, l'autorité sans égale de notre vieille université de Paris, n'en déplaise aux deux personnalités jalouses auxquelles on vient de faire allusion, est chose si évidente, si pleinement et si rigoureusement justifiée, que nous ne prendrons point seulement la peine, — parce que, en effet, Bologne a pu compter quelques maîtres plus versés que les nôtres dans la belle latinité, parce que, en outre, tandis que la Sorbonne a dicté des lois scolaires à

de médecine, l'autre de physique, une troisième de droit. On y faisait des cours gratuits.

VERCEIL : fondée par les bourgeois de Verceil (1228).

VICENCE : autre colonie bolonaise. Chaires de médecine et de droit. En 1261, maître Arnold y professait le droit canon. (Consult. Verci, Trevig., t. II, p. 112.)

1. Boccace, *Rerum senilium*.

2. V. P. Daniel, *Études classiques*, p. 174.

l'Angleterre et à l'Allemagne, l'Italie tout entière, l'Espagne et même notre France du Midi ont pris modèle sur l'université lombarde, — d'engager la discussion sur ce point avec le cardinal et le poëte, singulièrement aveuglés tous deux par l'orgueil patriotique. Que si l'harmonieux chantre de Laure eût médité, d'ailleurs, tel verset de la *Divine Comédie,* peut-être y eût-il trouvé la condamnation décisive, bien qu'indirecte, de ses prétentions, prononcée par l'immortel amant de Béatrix. Par qui Dante, en effet, fait-il présider dans l'autre monde l'assemblée des philosophes? Par Aristote. Or Aristote, au moyen âge, se confond bien quelque peu avec l'oracle qu'il inspire, et cet oracle révéré de tous fut Paris [1]. Quant à l'outrecuidant cardinal, on ne se mettra point si fort en frais d'allusions délicates envers Sa Suffisance. On ne lui soumettra, en passant, que de gros chiffres, à seule fin de l'éblouir et de le contraindre à confesser notre gloire. Les quelque dix mille étudiants que, jadis, contint dans ses murs, parvenue à l'apogée de sa fortune, la capitale de l'antique Émilie,

1. Poichè 'nnalzai un poco più le ciglia,
Vidi 'l *Maestro* di color che sanno
Seder tra filosofica famiglia.

Tutti l' ammiran, tutti onor li fanno.
Quivi vid' io e Socrate, e Platone
Che 'nnanzi agli altri più presso gli stanno.

DANTE, *Inferno,* c. IV.

eussent été fort empêchés, ce me semble, s'ils eussent dû se mesurer en bataille rangée contre l'armée studieuse qui se pressait vers la même époque autour du cloître Notre-Dame : vingt mille étudiants de dix-huit à trente ans campaient alors aux bords de la Seine. Quoi qu'il en soit, après lui avoir refusé le premier rang, accordons sans difficulté à l'école que favorisa Dominique, et qu'Albert traverse en ce moment, la place qui lui appartient sans conteste, la seconde. On a dit de l'université de Paris qu'elle fut le *Sinaï de l'enseignement*, au moyen âge. Nous tenterons l'ascension plus tard; nous monterons, s'il se peut, au Sinaï. Qu'on veuille bien se contenter, pour l'instant, de la perspective des Apennins [1].

La définition large appliquée plus haut aux universités en général : des centres plus ou moins im-

1. Les étudiants de l'université de Paris se divisaient en quatre *nations* principales : la France, l'Angleterre et l'Allemagne réunies, la Normandie, enfin la Picardie. Les royaumes du nord de l'Europe se rattachaient à l'Angleterre et à l'Allemagne; l'Espagne, l'Italie se groupaient autour de la France; les habitants des Pays-Bas fraternisaient avec les Picards. Les Danois, dès le XIIe siècle, ont eu leur établissement particulier, leur *collegium* à Paris. *Collegium*, collége, signifiait autrefois *une réunion libre* d'écoliers. — V. sur les Danois, Estrup, *Leben Absalons*, 61; sur la population de Bologne, Muratori, *Antiq. ital.*, t. III, p. 899.

portants, plus ou moins riches en *facultés,* au sein desquels venaient se grouper la jeunesse et même l'âge viril, sans perdre le moins du monde de sa justesse, manque toutefois de précision dès qu'il s'agit de caractériser l'université de Bologne, l'une des plus anciennes, la plus considérable, sans contredit, de toutes celles qu'a vues se développer, entre les irruptions des Barbares et la Renaissance, un pays auquel l'Europe ne doit pas moins qu'à la France d'avoir conservé le *feu sacré.* Une sorte de cristallisation occulte préside aux choses de l'esprit; ce qui paraît quelquefois créé du premier coup, d'un seul jet, a été préparé de longue main, et le travail d'élaboration intime qu'on ne voit pas, dont ne s'aperçoivent point toujours ceux qui y concourent, demeure en fin de compte le plus réel. L'université de Bologne s'est construite, pour ainsi dire, pièce par pièce, et on pourrait la comparer à une sphère dont la faculté de droit tiendrait le milieu [1]. A ce point de ralliement se rattache d'abord la médecine, dont l'enseignement ne prit point cependant une forme régulière et solennelle

1. Ce fut aux munificences et aux talents d'un de ses citoyens, Irnérius, que Bologne dut sa situation exceptionnelle et supérieure à toutes les autres écoles d'Italie, dès la première moitié du XII[e] siècle. Irnérius mourut en 1140; mais avant qu'Irnérius ne l'*ornât,* Bologne était déjà prospère. — V. Raumer, *Univers. Bologna.*

avant la fin du XIIe siècle [1]. Ne semble-t-il pas assez piquant de rapprocher cette date de celle de la fondation de l'université de Montpellier (1180)? Montpellier, par un mouvement inverse, commença en effet par la faculté de médecine et ne s'adjoignit qu'en second lieu la faculté de droit [2]. Dans le cours du XIIIe siècle, peu à peu, d'autres facultés se groupent autour de leurs sœurs aînées. Voici que s'y introduisent et que successivement s'y établissent avec grand éclat, grâce à plusieurs interprètes de renom, la *Philosophie*, la *Mathématique*, la *Grammaire*. L'influence de saint François d'Assise donna, comme on peut bien le penser, une impulsion soudaine à la théologie, science que professa du reste en personne le pape Alexandre III, à Bologne [3]. Une chaire de théologie s'élevait donc non loin du monastère de Saint-Nicolas, quand Albert vint y demeurer. Il paraît toutefois que l'enseignement théologique n'était point encore poussé très-loin à cette époque dans la première des universités d'Italie, car on n'y conférait point le grade de docteur [4].

1. Sarti, t. I, c. I, p. 433, 438, 503.

2. Consult. Savigny; Garonne, 26, 118, 135; Prunelle, *Influence de la médecine*.

3. Guirardacci, t. I, p. 133.

4. Man machte keine Doctoren dieser Wissenschaft. — Raumer, t. VI, p. 510.

Vers l'année 1298, s'ouvrent enfin à Bologne des cours suivis, traitant de l'*astrologie* et de la physique [1]. Telle est la nomenclature un peu sèche, mais exacte, des diverses *facultés* que posséda jadis la reine des universités italiennes. Comme des abeilles allant chercher une à une le miel à la ruche, puis se réunissant ou se dispersant par essaims, qu'on essaye maintenant de se représenter quelques milliers de jeunes gens de toute provenance, Français, Allemands, Florentins, Napolitains, Lombards, Danois, accourant, à certaines heures réglées, autour des chaires qui leur distribuent la science sous des modes différents, puis s'éloignant par bandes, et assourdissant bientôt la ville de leurs frivoles ou sérieux propos, dès que les leçons ont cessé; qu'on veuille bien se représenter encore la variété des visages et des costumes, les animosités de *nation* à *nation*, la spontanéité des opinions individuelles chaque jour accrue par les discours des professeurs libres s'adressant à des auditeurs libres, l'existence de l'université à toute heure mise en péril par les folies de quelques tapageurs ou l'impéritie d'un magistrat de la cité; qu'on prête l'oreille aux menaces des partisans du pape et aux sarcasmes des partisans de l'empereur; qu'on se

1. Sarti, t. I, p. 161.

transporte sous un beau ciel, dans des rues larges, ombragées de tours de forme bizarre et bordées de palais et d'arcades ; qu'il plaise enfin à l'imagination de secouer, pour ainsi dire, au milieu de ces rues, sous ces arcades, des gestes, des couleurs, des mouvements, des attitudes, des expressions, des bruits, des chants, en un mot la gerbe des choses disparues, et l'on aura ravivé tant bien que mal la Bologne des anciens jours.

Les étudiants bolonais se partageaient en deux grandes compagnies distinctes, les *citramontains* et les *ultramontains*[1]. Les premiers formaient dix-sept, les seconds dix-huit *nations*, et chacune de ces deux grandes catégories était présidée par un recteur, successivement choisi parmi les membres de chaque *nation*. Dans les assemblées générales et annuelles que nécessitait le choix du nouveau recteur, on procédait ainsi qu'il suit. Les étudiants votaient avec des jetons blancs et noirs : ils s'en servaient comme on se sert aujourd'hui des bulletins ou des boules qui, selon une convention tacite, signifient oui ou non, et, procédant du reste à la façon des nobles de Venise, ils choisissaient dans leurs rangs un certain

1. Volles Bürgerrecht auf der Universität hatten nur die fremden Studenten der Rechte. — Raumer, t. VI, p. 510, *Universität Bologna.*

nombre d'électeurs du second degré. Ceux-ci, leurs délégués de pouvoirs, prenaient d'abord conseil du recteur sortant aussi bien que des chefs des *nations,* discutaient, s'entendaient, tombaient d'accord et proclamaient alors le nouveau président de l'université. Le premier étudiant venu n'était point apte à se porter candidat : certaines garanties d'indépendance ou d'honorabilité étaient expressément requises de tout aspirant à cette haute dignité, et je ne sache point qu'on ait jamais dérogé aux usages. Pour pouvoir être nommé recteur, il fallait avoir pris ses inscriptions à l'université de Bologne, *n'être point marié, ne point être moine, compter au moins vingt-cinq ans révolus et posséder quelque bien.* Qui n'avait point, pendant cinq années consécutives et à ses frais, suivi les cours de la faculté de droit, ne devait point songer à se mettre en avant. La juridiction du recteur s'étendait sur tous les maîtres et professeurs sans exception, et, particularité qui paraîtra peut-être invraisemblable, *ces mêmes maîtres et professeurs n'apportaient point leurs suffrages aux assemblées générales.* Les maîtres ne prenaient point part aux élections et ne se mêlaient point de gouverner l'État.

Qu'il nous soit permis d'attirer l'attention sur un fait trop peu connu, et suivant nous si digne de l'être

qu'on pourrait l'appeler une *clarté*. L'université de Bologne présente dans son ensemble un caractère très-tranché, tout l'opposé de celui qu'offre l'université de Paris : l'Italie et la France, les deux mères nourricières de l'Europe, n'ont point sucé le même lait. Quelles tendances affecte, en effet, en remontant jusqu'aux temps les plus reculés, l'enseignement, sur la montagne Sainte-Geneviève? Des tendances autoritaires et absolues. Nos docteurs concentrent entre leurs mains la science et les arts, mais le pouvoir aussi. Ils savent, ils sentent que leurs chaires sont adossées au trône, et ceux qu'ils instruisent semblent tantôt leurs clients, tantôt leurs sujets. Le sort en est jeté : nous avons adopté la forme monarchique, et il n'est point jusqu'aux Muses qui ne crient chez nous : *Vive le roi!* En Italie, au contraire, le chef de la république des lettres se renouvelle chaque année ; ici, les étudiants choisissent qui les régit, et celui qui commande n'est autre que l'*élu des nations*. Les *nations* se reposent sur leur mandataire du soin de choisir et de déposer, s'il le faut, les maîtres, et le dictateur temporaire sort lui-même en certains cas d'une urne qui n'a point reçu son vote. Où sommes-nous à Bologne? *Sur le terrain de la liberté*. Bologne et Paris, pour instruire l'homme et l'élever, se tournent donc, en plein moyen âge.

vers deux idées pour ainsi dire ennemies, et font graviter les intelligences autour de deux pôles dont elles-mêmes attendent leur forme et le salut. Les deux premières universités du monde se sont proposé, dès le XIII[e] siècle, deux types de constitution scolaire devant lesquels dès lors la chrétienté médite, et qui trouvent leur réalisation complète dans l'ordre social et politique des deux peuples qui ont voulu créer l'homme à leur image, conformément à l'exemplaire des choses divines que les peuples portent en eux, eût peut-être hasardé Platon. Et voyez-vous à quelles conséquences pratiques et dernières poussent forcément des inclinations si diverses? A Bologne, la libre, la ville qui regarde par-dessus la Rome des papes vers Brutus et l'idéal antique, quelle faculté triomphe? *la faculté de Droit*. A Paris, la ville de l'autorité, celle qui penche du côté de César et qui en réfère de temps en temps à l'infaillibilité des souverains pontifes pour savoir comment elle doit décider, si ce n'est penser, quelle faculté domine? *la faculté de Théologie*[1].

1. Le moment n'est point encore venu de s'étendre sur la nature, les grandeurs, les inégalités heureuses et le libéralisme *quand même* de l'ESPRIT FRANÇAIS, dont les traditions ont toujours été si noblement gardées par l'université de Paris, si fidèlement, que l'on pense involontairement à la Sorbonne, dès que l'on songe au

La première fois qu'Albert, sortant du cloître de Saint-Nicolas, s'en alla suivre les cours qui se professaient, pour ainsi dire, à sa porte, le nouveau

génie de la France. Ce n'est point d'ailleurs œuvre de critique que nous tentons ici : nous taillons dans le bloc. On s'expliquera plus loin (*Albert le Grand*, t. II) sur ce charmant défaut de logique de notre génie national, toujours plus large et plus libre au fond que ne le feraient supposer nos institutions et nos lois. Ne pourrait-on pas appliquer à notre patrie ce mot qui a été dit d'un philosophe : *Son esprit fut plus indépendant que ses écrits?* Les *coups de crayon* ou jugements qui suivent, et qui sont recueillis dans les anciens historiens de l'université de Paris, présentent peut-être une sorte d'actualité en regard de l'université de Bologne. Les caractères des *nations* composant l'université de Paris ne sont indiqués, il est vrai, que par un trait; mais on trouve intéressant de constater que, sauf le caractère du *Breton*, lequel a mis depuis longtemps de l'*eau dans son vin* et n'est plus cet être léger, vif à l'excès, dont le moyen âge admira la pétulance, les autres caractères offrent aujourd'hui les mêmes défauts ou la même prise au ridicule *qu'au temps où croissait dévotement li petit roy Loïs*. « ... Les étudiants natifs de l'Isle de France sont des fanfarons, des glorieux et des femmelettes... Il n'y a que les gens d'Allemagne pour se mettre bêtement en colère et profiter des jours de fête pour déclamer de longues harangues décousues... Qu'est-ce qu'un Romain? le bouleversement et le désordre incarnés... *Quant aux Bretons, ils sont nés la cervelle à l'envers, inconstants et étourdis...* Les Poitevins, vrais paniers percés, ne savent vivre qu'à la bonne franquette... Qui a l'air d'un troupeau d'oies? les Bourguignons... L'Anglais boit, s'enivre et boit toujours... Le tyran Denys n'est point mort : tout Sicilien cache un petit tyran... Les Brabançons! oh, les Brabançons! « *viri sanguinum, ruptarii, incendiarii, raptores.* » — V. Bulœus. t. II, p. 688.

fils de saint Dominique dut ressentir, ce semble, cette même impression qui fait, dit-on, cligner la paupière aux prisonniers lorsque l'éclat du jour pénètre vivement, à flots, dans leurs prunelles condamnées à l'ombre. Passer de la quiétude et du repos au mouvement à outrance, du parfait silence aux clameurs et aux applaudissements de l'école, de l'obéissance et de la soumission du reclus à la discussion en plein soleil; pendant des semaines et des mois, peut-être, n'admirer que des mains jointes et des genoux pliés, puis revoir tout d'un coup l'homme sous son autre face, la tête haute, quelquefois même l'arme au poing; tomber d'un asile où l'on prie, où l'on se courbe, où l'on se frappe humblement la poitrine, dans une arène où la pensée, tantôt comme une martyre livrée aux bêtes, se voile et gémit, tantôt plane, enlevant les intelligences à sa suite; par moments se trouble, puis s'illumine, et, dans ses transformations successives, ici se défend, plus loin attaque, et, toujours poursuivie des approbations de l'un, des négations de l'autre, ne prend conseil en somme que des règles qu'elle s'est données, du but qu'elle veut atteindre, ou de l'opinion de ceux qu'elle agite : voilà de ces brusques contrastes auxquels l'esprit le plus résolu, un instant replié loin des soins d'ici-bas, doit trouver, en effet, quelque âpre saveur, tout en éprouvant

quelque saisissement. L'émotion, en certains cas, n'est que passagère, je le sais; les flèches de la *tentation* s'émoussent, on le comprend, contre toute organisation perpétuellement en travail : les idées ne suspendent point leurs évolutions sereines parce que, à telles heures, le sang afflue au cœur plus violemment. Il est évident aussi que plus on regarde les choses de haut, plus les aspérités charmantes, les *appas* de la terre perdent de leur lustre et de leur modelé. N'importe! Du seuil du monastère de Saint-Nicolas des Vignes à celui de l'université de Bologne, eût avancé et prouvé quelque casuiste du vieux temps, il y eut place pour *une apparition du* MALIN, et qui sait si sur le front sans rides du religieux de la veille, au spectacle des passions du *siècle* auxquelles on l'invitait à dire adieu, une lueur fugitive n'a point couru?

« Albert, rapporte avec sa lourdeur et son emphase ordinaires l'un de ses biographes, Rodolphe, Albert, durant son séjour au couvent de Saint-Nicolas, fut un véritable amant de la sagesse, *même dans son apparence extérieure*. Il ne recherchait point la gloire périssable du temps et *mettait tous ses soins à rassembler dans le jardin de son âme les fleurs de toutes les vertus* [1]. » Au lieu de nous tendre gauche-

1. V. Dr Sighart, *Albertus Magnus*.

ment ce bouquet de *clerc,* le somnolent Rodolphe eût été certes mieux inspiré s'il eût songé à donner quelque indication positive sur les faits et les gestes du grand homme, qu'il ne s'agit point de *fleurir,* mais d'observer. Il n'eût point été indifférent de savoir, par exemple, si le futur maître de saint Thomas, durant les six années qu'il vécut en Romagne, suivit assidûment les cours libres de *science divine* à l'université de Bologne, ou bien s'il médita, confronta à l'écart, retiré loin du bruit et dédaigneux des assemblées publiques, les explications verbales, les commentaires écrits de plusieurs théologiens émérites, sorte de patriarches de la grande tribu dominicaine, et souvent de passage, quand ils ne s'y fixaient point, dans la maison la plus considérable de l'Ordre [1]. Grâce aux suaves imaginations de son nuageux thuriféraire, nous demeurons dans une incertitude complète sur ces particularités de la vie d'Albert le Grand. On ne saurait ainsi décider, faute de preuves, s'il s'assit fréquemment sur les bancs de l'université de Bologne ou s'il laissa venir à lui les écoliers. Mais l'enseignement théologique ayant revêtu presque partout une forme uniforme au moyen âge, il convient

1. V. Bolland, t. II, p. 721, n° 5; le P. Touron, *Histoire de saint Dominique :* Disciples de saint Dominique, p. 707.

peut-être de s'élever ici au-dessus de toute considération secondaire et de ne point se préoccuper outre mesure de ce que laissent ignorer les chroniques. Sans aller rechercher en vain sous quels auspices le docteur universel reçut les premiers principes de ce haut enseignement, pour l'approcher de plus près en réalité, renonçons donc à retrouver dans le sable la trace de chacun de ses pas. Un seul fait est hors de doute : avant d'argumenter et de disserter lui-même *ex cathedra*, Albert étudia la théologie. Eh bien, n'est-ce point là le point lumineux qui domine toute la situation ? Prenons garde de le perdre désormais de vue; expliquons-nous sans ambages et sans détours sur l'enseignement théologique tel qu'il a pris naissance sous la tutelle et de par la volonté souveraine des évêques de Rome, *oracles infaillibles en matière de foi*; et puisqu'il est dit que nous devons rencontrer, en ce lieu aride et sublime où trôna jadis Pierre Lombard le livre des *Sentences* sur les genoux, l'altière intelligence dont le vol nous emporte, ne craignons point de nous aventurer et de nous isoler avec elle en pensée. Et voilà que vont peu à peu s'éloigner, s'évanouir à l'horizon, la riante, la vivante université de Bologne, le fervent, l'austère couvent de Saint-Nicolas, deux mondes en raccourci qu'il a suffi de faire mouvoir ou plu-

tôt d'éclairer face à face, pour que de l'Italie du XIII[e] siècle on ait pu se représenter à la fois l'âme et l'esprit.

La THÉOLOGIE! Rien qu'à entendre prononcer ce vieux mot, si vieux qu'il n'apporte plus qu'un son vide de sens à l'oreille du commun des fidèles, si usé, si caduc qu'il semble qu'en tombant des lèvres il doive tomber en poudre, la foule se sent envahie d'une inquiétude et d'une aversion secrètes, et la foule, en se laissant aller à sa répugnance instinctive, n'obéit, à vrai dire, qu'à un sentiment souvent exprimé par le Christ, à la voix de la conscience et de la raison. Quelle est la race d'hommes qu'est venu tout particulièrement détrôner Jésus? La race des pharisiens et des docteurs. « *Que celui d'entre vous qui se croit sans souillure lui jette la première pierre,* » reprend-il, par exemple, avec cette douceur digne qui n'exclut point le dédain, lorsqu'un jour les orthodoxes soulignent du doigt devant lui le texte de la loi qui commande de lapider la femme adultère; et c'est ainsi que le divin Maître éloigne ses ennemis, sans jamais condescendre à disputer avec eux [1]. Que si la raison répugne à faire complétement

1. Évangile selon saint Matthieu.

« Je vous le dis, si votre justice n'est pas plus vraie que celle

abstraction d'elle-même devant la *lettre*, la conscience réclame plus énergiquement encore son droit illimité à l'explication libre des Écritures; et plus un homme, en effet, mérite le nom d'homme religieux, moins il supportera l'idée de s'en remettre aux scribes officiels de n'importe quelle autorité du soin de lui dicter, d'ordonner, et surtout de lui imposer des croyances. Je ne sais même pas si la soumission absolue en matière de foi n'est point la forme la plus arrêtée, la plus superbe de l'indifférence : elle voile l'immobilité, l'ignorance volontaires sous le manteau d'un paresseux respect, l'oubli du fond sous la violence de l'affirmation sans critique, et n'avoue point, dans son endurcissement voulu, que ce soit faire bon marché du Vrai que d'accepter de seconde main, les yeux baissés, la vérité. Héritier direct du génie centralisateur, absorbant de la Rome d'Auguste et de Constantin, le génie despotique des souverains pontifes n'a pas craint de transporter dans le domaine sacré de la religion les traditions que lui léguaient les registres des employés au fisc impérial, et de même que le zèle des fonctionnaires des Césars

des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Matthieu, v, 20.

« *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste viendra par surcroît.* » Matthieu, vi, 33.

pressurant la Gaule, l'Espagne ou l'Asie, s'efforça naguère d'en faire affluer les trésors au centre, aux pieds de l'empereur, de même la subtilité rapace des théologiens approuvés poursuivra désormais la chimère de l'unité dogmatique, et triturera le sens des livres saints pour leur extorquer moralement le denier de Saint-Pierre[1]. Ce n'est point là le seul ni le plus grave reproche que l'on puisse adresser à la théologie du temps qui nous occupe : elle s'est montrée non moins inconséquente que téméraire et frivole. « L'étude d'une religion révélée est essentiellement historique : il ne s'agit point d'en discuter les dogmes, mais de vérifier s'ils sont énoncés dans les livres saints, ou établis par des décisions authentiques, ou consacrés par des traditions constantes. Le raisonnement ne doit s'appliquer dans une telle science qu'à la reconnaissance des textes, qu'à l'examen des témoignages, qu'à la recherche des faits; et c'est ainsi que la théologie se présente en effet dans les anciens ouvrages des anciens Pères de l'Église.

1. « ... C'est un tissu de vaines subtilités, dénué d'érudition ecclésiastique autant que de vraie logique et de bon goût, au milieu desquelles se montre à découvert la doctrine *qui subordonne la puissance temporelle à la spirituelle, et qui dégage du serment de fidélité les sujets d'un prince hérétique.* » *Discours sur l'État des Lettres,* XIIIe siècle, p. 72.

Au moyen âge, on s'est beaucoup moins appliqué à étudier les textes qu'à imaginer des interprétations mystiques [1].

Gautier de Saint-Victor, un des nôtres, un Français, se plaint quelque part, amèrement, de ces théologiens qui, dit-il, *se jouaient du vrai et du faux*. Il eût peut-être ajouté, s'il l'eût osé, que par leur fougue indiscrète, leurs distinctions, leurs décisions puériles, leur ergoteuse manie, devant l'Auguste et l'Impénétrable, de poser, puis de résoudre mille oiseux problèmes, ils ont apporté le trouble dans l'Église. Les scolastiques ont introduit, accusé, indéfiniment prolongé la ligne tourmentée et bizarre sur les murs d'un temple qui n'a que faire d'astragales et d'enroulements capricieux; ils ont tellement hérissé de pointes et d'équivoques les abords du grand chemin qui mène au Calvaire que, grâce à leurs tristes débats, il semble qu'on ne puisse plus s'y traîner, au XIIIe siècle, qu'à grand renfort de syllogismes [2]. En

1. V. *Discours sur l'État des Lettres* : art. *Théologie*. — « Non philosophos se ostendant, sed satagant fieri theodocti, *nec loquantur in lingua populi.* » Instructions d'Innocent IV, an. 1245.

2. Nous ne refusons ni la capacité philosophique ni la sincérité aux scolastiques; nous pensons même qu'en abusant de *Baroco* et de *Baralipton*, ils n'ont point été tout à fait inutiles au progrès. Qu'il leur soit beaucoup pardonné, parce qu'ils ont beaucoup cherché. L'attention a été appelée par eux sur une foule de

quel lieu calme reposer à présent notre tête ? soupirèrent alors les simples d'esprit. Et non-seulement ils disputent inutilement, ils prolongent à satiété des discussions stériles, ces intolérants orthodoxes, mais encore ils ne reculent point d'ordinaire devant l'indécent et le grotesque. Tel est, selon nous, le chef d'accusation capital que doit déposer tout chrétien sincère ou délicat contre la masse des docteurs si imprudemment patronnés, bien que quelquefois censurés, par les Innocent III et les Grégoire IX [1].

Sans jamais cesser d'être pesants, on remarquera que les docteurs furent obstinément futiles. Ce qui est lourd n'est point nécessairement solide, et il n'est rien moins que certain, Dieu merci, que le genre ennuyeux soit le genre sérieux. Voulez-vous les voir à l'œuvre, nos théologiens du moyen âge, si vantés parce qu'on ne les lit plus, si complétement dépourvus, du reste, des connaissances élémentaires que leur art exige, qu'ils ignorent tous, à deux ou trois exceptions près, non

difficultés de pure fantaisie, mais souvent aussi *philosophiques.* Quelqu'un peut s'être servi gauchement, imprudemment d'un instrument, l'instrument n'en reste pas moins acquis. Il n'est point jusqu'aux fautes qui ne soient parfois d'un bon exemple. Nous tenons simplement à constater que la méthode des scolastiques n'est point la bonne, et le temps, ce grand *criterium* en toutes choses, l'a bien prouvé.

1. Voir la Bulle de Grégoire IX, an. 1226.

pas seulement la langue des prophètes, mais la langue grecque[1]? On s'attend peut-être à contempler des personnages profondément recueillis, attentivement penchés sur les feuillets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il n'est jamais, ce semble, trop tard pour tenter d'avoir raison d'une idée qui n'est point exacte ; on ne saurait craindre de répéter que si la théologie fut cultivée jadis avec passion, quelquefois avec talent, elle ne le fut jamais avec fruit, prudence et mesure. Lorsqu'on dévisage de sang-froid les surprenants auteurs de tant d'informes et volumineux commentaires, et pourquoi ne pas citer quelques noms qui rappellent quelques œuvres ? — Simon de Tournay, Augustin Triomphe, Pierre d'Auvergne[2], — on dirait tantôt de robustes athlètes fai-

1. Lors de la condamnation du *Talmud* par les docteurs de l'université de Paris, il se trouva, dit-on, deux théologiens à Paris connaissant l'hébreu. (V. *Discours sur l'État des Lettres*, XIIIe siècle.) Mais le fait n'est rien moins qu'établi. Quant au grec, la langue des Chrysostome et des Origène, Albert, l'homme le plus savant de son siècle, Albert le Grand lui-même ne l'entend point, et saint Thomas se garde d'en remontrer à son maître.

2. Simon de Tournay, après avoir ébloui le monde pendant dix ans et prétendu expliquer la sainte Trinité, tomba, dit-on, dans une telle prostration intellectuelle qu'on eut beaucoup de peine à lui faire rapprendre le *Pater noster*. «Hoc igitur miraculum *scholarium suppressit arrogantiam et jactantiam refrænavit.*» (V. Mathieu Paris, *Hist. litt.*, XIIIe siècle, art. *Simon de Tournay*.)

sant complaisamment saillir leurs muscles, lançant le disque ou luttant corps à corps sous l'immense et vénérable égide de la Bible, tantôt de glorieux et creux silènes, gonflés du vent des formules sacramentelles, chancelant, vidant la coupe entre la *Fontaine de vie* d'Alexandre de Halès et les *Miroirs* de Vincent de Beauvais [1], tantôt encore des sacriléges fils de Noé soulevant à la dérobée les voiles qui cachent la nudité du patriarche. L'aïeul sombre et vénérable dont on n'insulte point impunément le profond sommeil, c'est le mystère; notre père à tous, dont il n'est point permis ni possible de déchirer la robe, c'est le *divin*. Afin de convaincre les moins édifiés, faut-il choisir entre mille quelques-unes de ces questions impertinentes, si ce n'est toujours malhonnêtes, qui eurent cours dans les écoles et dont il est, je le crois, superflu d'indiquer les réponses? — *Quelle est la structure intérieure du paradis?* — Le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est-il vêtu dans

1. La *Somme* composée par Alexandre de Halès fut jadis appelée *Fontaine de vie*. On n'y rencontre guère que cette particularité remarquable : ce docteur rejette l'opinion qui exempte la sainte Vierge de la tache originelle... Vincent de Beauvais, auquel nous nous verrons peut-être contraint de consacrer plus loin (*Albert le Grand*, t. II) quelques pages, est l'auteur de plusieurs ouvrages fort importants jadis. Les plus considérables portent ces noms singuliers de *Miroir naturel* et de *Miroir moral*.

l'Eucharistie? — L'eau se change-t-elle en vin avant de subir avec le vin la transformation eucharistique[1]? — Est-il de l'essence divine d'engendrer ou d'être engendrée[2]? — *Que font les anges de leurs corps après avoir rempli une mission*[3]*? — De quelle couleur était la peau de la Vierge*[4]*?* — Ressentit-elle du plaisir ou de la douleur lorsqu'elle[5]...?

1. V. *Discours sur l'État des Lettres.* Institut de France, XIII[e] siècle, p. 64.

2. ALBERTI MAGNI OPERA, in-f°, Jammy, t. XVII, *Summa Theologiæ*, quest. XXX, p. 131. Nous aimons mieux naturellement citer Albert le Grand, de préférence à tout autre théologien. Albert ayant d'ailleurs été déclaré Bienheureux par la cour romaine, Rome a pris la responsabilité de tout ce qu'il a écrit en théologie. Mais qu'on ne s'imagine point qu'Albert fasse exception : *il est dans le mouvement.* Qu'on lise saint Bonaventure, saint Thomas, Pierre d'Auvergne, et en général tous les fauteurs de la Scolastique, on rencontrera des *curiositez* non moins étranges.

3. Quid fiat de corporibus assumptis post ministerium expletum? Idem, ibid., p. 432.

4. Utrum beatissima Virgo habuerit debitum colorem cutis? Idem, t. XX et XXI, quest. XVIII.

5. Utrum beatiss. Virgo in conceptione habuerit dolorem vel aliquam delectationem? Idem, ibid., quest. 211. — Quelques questions supportent à peine non pas la traduction, mais le latin, celle-ci par exemple : *De quo tanquam de materia facta est hæc conceptio?* (Quest. CXLIII). Il est assez curieux de rapprocher de ces prodigieuses divagations de la théologie du moyen âge ce non moins prodigieux passage du dernier des Pères de l'Église, Bossuet : « Il est un endroit, ô Seigneur, où le diable se vante d'être

— L'Ancien et le Nouveau Testament étaient mis à contribution pour élucider ces points obscurs : saint Marc ou saint Luc absents étaient naturellement appelés en témoignage en ces scandaleux procès.

Pour ce qui regarde en particulier Albert le Grand, auquel il a été décerné, comme de juste, *ut decet*, le titre de *maximus in theologia*, *très-grand en théologie*[1], et qui certes le mérite, avoir côtoyé à son heure, avec éclat, cette mer morte de *la lettre*, avoir même instruit saint Thomas *en science divine*, cela ne saurait, hâtons-nous de le dire, le diminuer à nos yeux. Pourquoi? C'est que tout penseur éminent, s'il veut agir en réalité fortement sur son siècle, ne saurait le dominer sans lui faire quelque concession. Nul n'a jamais soumis, enlevé, élevé les intelligences, ni surtout remué les cœurs, sans jusqu'à un certain degré se laisser entraîner avec les faibles ou les puissants sur la pente du lieu commun, sans entrer avec le vulgaire en une sorte de communauté de sentiments. Pour mettre un des leurs au pinacle, pour

invincible; il dit qu'on ne peut l'en chasser: c'est le moment de la conception, *dans lequel il brave votre pouvoir.* » (V. Bossuet, *Sermon sur la Conception de la Vierge.*)— Cette étroite et grossière façon de penser vient en droite ligne de l'École.

1. Magnus in magia naturali, major in philosophia, *maximus in theologia.* — Trithème.

l absoudre et se décider à le suivre lorsqu'ensuite il se hasarde hors des sentiers frayés, les hommes exigent, et à bon droit peut-être, qu'il ait foulé comme eux la voie banale et comme eux payé tribut. Il est un impôt plus lourd que celui du sang, impôt que chaque époque prélève sur les génies : l'expropriation partielle du Moi au bénéfice de l'idée d'État. Albert le Grand fut théologien de la sorte, comme saint Dominique fut inquisiteur, non par choix, par nécessité. Le savant ne fût évidemment point parvenu à percer, à établir sa supériorité sous le rapport des sciences naturelles; le moine, à coup sûr, ne se fût point fait pardonner sa liberté de langage et d'action; le philosophe spiritualiste n'eût point trouvé, au déclin de sa vie, quelques nuits sereines pour se recueillir et se livrer en paix aux plus hautes élévations morales, s'il ne se fût point laissé saluer *maximus in theologia*, et s'il n'eût point ainsi conquis le droit de combattre la grossièreté et l'ignorance, en sacrifiant sur leur autel le coq de Socrate. Aussi bien, au risque de se voir, s'il se fût abstenu, paralysé, anéanti, condamné à demeurer dans une cellule pieds et poings liés, à ne point porter secours à ses frères et à ne déployer jamais sur un vaste théâtre les plus pures vertus du christianisme, le tendre et parfait Dominique dut un jour se courber, fléchir

sous le bras du pape, et s'adjoindre, de nom tout au moins, aux légats inquisiteurs Raoul, Pierre de Castelnau, Arnaud, abbé de Cîteaux, qui dressèrent les bûchers en Languedoc, à seule fin que, désarmée, car elle le retrouvait près de ses ministres, Rome ne s'offensât, ne s'inquiétât point s'il prêchait la paix quand elle commandait les massacres, et s'il versait un peu de baume ou d'eau fraîche sur les plaies des hérétiques tandis qu'elle les livrait au feu [1]. Qui ne saisit point de prime abord le sens de tant de compromis bizarres; qui ne s'identifie point d'instinct avec les passions, les flux et les reflux, les entraînements impérieux des temps au sein desquels on s'a-

1. « Dès l'an 1205, le titre d'inquisiteur est donné par Innocent III aux trois religieux qu'il avait établis comme ses légats en Languedoc, savoir : Raoul, Pierre de Castelnau et Arnaud, abbé de Citeaux. L'évêque d'Osma et saint Dominique leur sont adjoints en 1206, et les fonctions qu'ils se mettent à exercer, en se distribuant les provinces méridionales, peuvent sembler encore celles de missionnaires ou de chefs de croisés plutôt que de juges. Le pape avait ordonné aux archevêques, aux évêques, aux princes, comtes et barons de les aider de tout leur pouvoir à détruire les Albigeois et les fauteurs de cette hérésie. *Exciter et entretenir la guerre civile, déposer les princes indociles, délier les sujets du serment de fidélité, promettre des indulgences aux persécuteurs, exhumer les morts, brûler les vivants, tel fut le ministère des envoyés d'Innocent III.* » V. *Discours sur l'État des Lettres,* Institut de France, XIIIe siècle.

gite; qui, l'œil sec et l'âme émue, ne suppute point, en un mot, en compagnie des héros ou des martyrs dont se pèse la vie, par quels *ennuis* et dégoûts, au prix de quels abandons ils ont acheté la victoire, le bien de tous, un refuge, un nom ou la mort, celui-là doit renoncer, ce semble, à les comprendre, celui-là n'entrera jamais, du moins, dans leur familiarité. Mais ne portions-nous point tout à l'heure une vue d'ensemble sur le caractère et l'esprit de la théologie telle qu'elle resplendit en son âge d'or? Il nous reste à en suivre à présent les cours avec Albert, et à pénétrer dans ces salles qui virent autrefois s'asseoir, pêle-mêle, sur les bancs, bacheliers, moines et clercs, tandis qu'un maître plus ou moins subtil, plus ou moins irréfragable, s'ingéniait à tailler à facettes ou à polir devant des auditeurs attentifs la *pierre philosophale* de la vérité dogmatique.

Tout le mouvement théologique du moyen âge oscille entre cette formule : *L'intelligence qui cherche la foi*, INTELLECTUS QUÆRENS FIDEM, et cette autre formule : *La foi qui cherche l'intelligence*, FIDES QUÆRENS INTELLECTUM. Trois grandes écoles de théologiens ont pris naissance à l'ombre de ces deux déclarations de principes. La première s'en tient, si je ne me trompe, à l'enseignement chrétien tel quel, l'enseignement brut, pour ainsi dire, et l'on peut en

effet en tirer quelque fruit si l'on ne se sent point arrêté par mille expressions vagues, contradictoires ou figurées, en compulsant les traductions de l'Écriture sainte et les versions des Pères de l'Église. C'est la plus modeste, la plus obscure, la moins inutile, la plus respectueuse; mais la simple lecture des Évangiles condamne cette école à l'oubli. Soumise, mais sans discernement, cette école s'accommode de la foi toute faite et mal faite, plutôt qu'elle ne cherche à la préciser, à l'épurer, et néglige à peu près complétement l'intelligence. La seconde, pour résoudre les difficultés de doctrine, emploie la méthode aristotélicienne, accumule autour des questions en litige syllogisme sur syllogisme, et à force de distinctions savantes, de déductions logiques de forme mais déraisonnables quant au fond, en arrive à faire jaillir du texte les conséquences les plus inattendues. Cette école eut la prétention toutefois de rester orthodoxe en dépit de ses hardiesses, et de prêter seulement aux vérités révélées ou de tradition les ressources et les armes d'une argumentation sans défaut : c'est la plus brillante, la plus favorisée, la plus ruineuse. Sous prétexte de commencer par la foi et de parvenir en s'appuyant sur elle à l'intelligence, cette école mine en définitive le texte qu'elle affaiblit en pensant le soutenir, et l'esprit,

après avoir fait ainsi amende honorable devant la *lettre*, la malmène ensuite si étrangement qu'on arrive à conclure hors de la *lettre*, après que l'esprit devant sa rivale a préalablement abdiqué. La troisième école garde une sorte de neutralité nuageuse entre deux autorités, celle des livres saints et celle d'Aristote, pousse ce système cauteleux jusqu'à ses extrêmes limites, et prend bien garde néanmoins, dans les conclusions qu'elle apporte, de ne jamais rien alléguer contre les doctrines adoptées en haut lieu. Cette troisième école semble évidemment faire pencher la balance du côté de l'intelligence au préjudice de la foi, qu'elle réserve en réalité plus encore qu'elle ne suit, et qu'elle n'affirme que par contre-coup, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec une sorte de mauvaise grâce et d'embarras. Inconséquente dans sa religion et insuffisante dans son audace, elle mérite qu'on lui applique le mot qui a été dit d'Abélard : *Son esprit fut plus indépendant que ses écrits*. Moins terre à terre que la première, mais moins solide, plus raisonnable que la seconde, mais moins catholique, elle n'est précisément ni l'humble suivante du texte, ni l'esclave fantasque de la forme syllogistique, et elle ne satisfait ainsi pleinement ni à la foi, ni à l'intelligence, ni même à la logique. Assise au milieu de ces trois

écoles comme sur un trépied, la sibylle théologique du moyen âge reçoit d'abord le mot d'ordre venu de Rome, puis dicte ses oracles en trois styles différents. Point n'est besoin, je l'imagine, de donner notre opinion sur leur valeur et d'indiquer de quel côté sont nos tendances [1]. Une seule page

1. On n'arrive point sans quelque travail à résumer beaucoup de choses en peu de mots et beaucoup de faits obscurs avec clarté. On s'est imposé ce travail et l'on espère avoir touché juste. Dieu veuille cependant que nous ayons atteint ici notre but, poursuivi sans relâche dans ce livre de *bonne foy :* persuader sans rebuter, donner nettement la sensation du vrai sans que le lecteur soupçonne ce qu'il en a pu coûter de labeur et de recherches. C'est qu'en effet, vu la diffusion actuelle des connaissances, l'intérêt général qui se porte, à l'heure qu'il est, sur une foule de questions graves débattues il n'y a point très-longtemps dans un cercle très-restreint, enfin le tempérament nouveau des esprits, il ne s'agit plus seulement de plaire à une *élite.* Le public sérieux s'est immensément élargi. De même que l'élu de par le suffrage universel manquerait, ce semble, à tous ses devoirs s'il visait avant tout au ministère, et s'il ne se considérait point à toute heure comme parlant ou votant au nom de la nation, de même l'écrivain actuel ne doit point prendre garde aux us et coutumes de ses devanciers, qui songeaient quelquefois plus à se ménager les suffrages de telle ou telle illustre compagnie qu'à s'adresser directement au peuple et à en être compris. Une nouvelle *manière* va s'inaugurer. A quoi bon, aujourd'hui, faire parade d'érudition? Impossible, ce semble, d'écrire sur n'importe quel sujet élevé sans avoir beaucoup lu et beaucoup pensé. Inutile également de s'attacher à l'ingénieux, au clair-obscur, au joli. L'ère des réticences, des sous-entendus et des finesses est close. Il aut organiser la littérature

de Platon, un verset du Sermon sur la montagne, un seul feuillet de l'*Imitation*, contiennent plus de lumière et de vérité que tous les oracles de la sibylle.

Il est de tradition plus qu'il n'est prouvé qu'à Paris, du moins, certaines disputes philosophiques et théologiques avaient lieu jadis dehors, en plein air, et la *très-bruyante rue du Fouarre*, cette rue que Pétrarque montre du doigt, dès qu'il se targue de prendre nos docteurs en flagrant délit de loquacité, cette rue *où nul ne pouvait*, dit-on, *passer sans se boucher les oreilles*, aurait même pris son nom d'un usage assez répandu parmi les auditeurs stoïques de ces cours primitifs, celui de s'asseoir sur des bottes de *paille*, autrefois on disait *fouarre :* durant de longues heures, nos étudiants se tenaient de la sorte accroupis, le front dans Aristote, les pieds dans la boue [1]. Selon quelques autres autorités, il paraîtrait

comme Carnot organisa, dit-on, la victoire : toutes les cartes de l'Europe, tous les documents du monde devant les yeux, et l'amour de la patrie, du salut, de la chose publique au fond du cœur. Nos cartes, à nous, ce sont les données de la science; notre civisme, c'est l'amour impétueux du Vrai, du Beau et du Bien.

1. Les maîtres ès arts de Paris professaient généralement rue du Fouarre; on n'y rencontrait point beaucoup de logiciens ni de théologiens. — V. Noël Alexandre, *Hist. ecclés.* — P. Daniel, *Des études classiques.*

encore que la place *Maubert*, l'une des plus vieilles du vieux Paris, ne serait qu'un souvenir du passage de notre héros dans la ville de Philippe-Auguste et de saint Louis, et qu'on l'aurait nommée ainsi par contraction place MAUBERT, parce qu'en réalité MAÎTRE ALBERT y parla en public, tandis que dardait le soleil ou soufflait la bise [1]. N'est-il point évident, question d'étymologie à part, que la coutume des cours *en plein vent* n'a jamais dû s'établir sous notre ciel pluvieux et changeant? Entre la majeure et la mineure d'une proposition mise en forme, pouvait en effet tomber une averse : alors, foin de l'équivoque, et vive le porche de Notre-Dame! Se figure-t-on de nobles prémisses emportées par une bourrasque, et sur ces discussions ardues, si joliment raillées par Montaigne, s'abattant, par surcroît d'infortune, les froides giboulées de mars ou les averses du mois de juin? « C'est *Baroco* et *Baralipton*, hasarde l'auteur des *Essais*, qui rendent leurs suppôts ainsi crottez et enfumez; ce n'est pas elle (la sagesse); ils ne la cognoissent que par ouy dire [2]. » *Crottez et enfumez*, ils le furent : CONCEDO;

1. Cette sorte de légende n'a rencontré que peu de faveur auprès du savant Échard et du non moins savant M. Hauréau. V. *Mémoire sur la Philosophie scolastique*, par M. Hauréau.

2. Montaigne, *Essais*, t. I, p. 243, édit. de MDCLXIX.

mais, *éventez et nasillant dans l'eau de pluie, rissolez* ou *souffletez par l'inclémence de Phœbus ou d'Éole...* NEGO, DISTINGUO.

On peut, du reste, à l'aide d'indications glanées çà et là, sans toutefois négliger le point de vue intellectuel — nous prendrons le soin de rappeler tout à l'heure de quelles sortes de matières il y était traité — et pour satisfaire aux archéologues, aux curieux, essayer de donner un aperçu de l'aspect matériel *sui generis* que dut offrir une classe de théologie au XIIIe siècle. Qu'on imagine donc une salle basse, un carré long ; au milieu d'un des plus petits côtés du carré, la porte d'entrée; puis, en face de la porte, à égale distance des deux angles, une chaire de forme particulière, très-profonde et très-haute. Cette chaire éveille à la fois l'idée d'un trône et d'une de ces chaises moitié siége, moitié prison, où l'on enferme encore quelquefois les enfants, dans les campagnes. Tomber en avant, ils ne le peuvent, les pauvres petits : une sorte de barrière fixe les maintient et les retient; marcher et se mouvoir à leur aise, ils ne le sauraient point non plus : la machine roulante et pesante les protége et les suit, comme plus tard les guidera, les embarrassera peut-être le regard. la consigne ou la menace du maître ou du pédagogue. Le meuble en question pouvait contenir deux per-

sonnes, le docteur, l'aspirant au grade de licence. Le premier, le docteur, dominait le public et, bien entendu, son disciple; le second, le futur docteur, assis aux pieds du *magister*, prenait des notes ou feuilletait les livres de la loi sur une tablette [1]. Que faisait le docteur? Le docteur expliquait le texte, qu'il chargeait aussi son subordonné de développer. Quelquefois encore une question subtile étant mise sur le tapis, il lui laissait engager l'argumentation avec un des simples écoliers, quitte à intervenir, en temps et lieu, dans le débat. Il s'interposait alors entre les deux champions, à la façon de ces prévôts d'armes qui, dans les duels entre *Burschen* de Bonn ou d'Heidelberg, parent les coups de pointe illicites ou trop dangereux. Nul ne pouvait enseigner la théologie à moins de l'avoir étudiée pendant huit années

1. Pour cette description *d'une chaire de théologie* au moyen âge nous avons eu recours d'abord à nos souvenirs de voyage, puis aux excellentes indications du Dr Sighart. (V. Albertus Magnus, *Sein Leben und seine Wissenschaft.*) A Ratisbonne, dans l'aile d'un bâtiment qui faisait autrefois partie du couvent des frères prêcheurs, on montre une salle qu'on appelle la *salle Albertine,* et où, paraît-il, Albert le Grand aurait solennellement enseigné la théologie. Dans cette salle se voit une sorte de trône en bois sculpté, avec les figures de saint Vincent Ferrier, d'Albert le Grand et de saint Thomas grossièrement tracées sur les planches de chêne. On en a pris le dessin au crayon, et on le reproduit ici *à la plume.*

consécutives, et de compter au moins trente-cinq ans révolus [1]. « ... Comme les livres coûtoient beaucoup à écrire et que la gravure n'étoit point usitée comme à présent, rapporte judicieusement un vieil auteur, il y avoit sur les murs des peaux étendues, sur *les unes desquelles* étoit représenté, en forme d'arbres, le *catalogue des vertus et des vices.* Pierre de Poitiers, chancelier de Notre-Dame de Paris, est loué dans un nécrologe pour avoir inventé ces espèces d'estampes à l'usage des pauvres étudians [2]... »

Les étudiants en théologie se partageaient en deux grandes catégories distinctes : les *Biblici,* les Bibliers, surnommés les *Practici,* les Pratiques, lesquels se bornaient sagement à méditer devant la *lettre,* lisaient, relisaient, soulignaient, n'inventaient point, et ne se livraient que fort rarement aux divagations spéculatives; les *Sententiarii,* les Sententieux, ou, si l'on veut, les *Theoretici,* les Théori-

1. V. du Boullay, t. III, p. 81. « Ward den Magistern eine bestimmte Kleidung vorgeschrieben. » — Raumer, t. VI, *Hohenstaufen,* p. 502.

2. Consult. l'abbé Lebœuf, cité par l'*Hist. littér.,* XIIIe siècle, p. 488. L'abbé Lebœuf ne fait d'ailleurs que traduire le chroniqueur Albéric : « Petrus Pictavinus, cancellarius Parisiorum, excogitavit arbores historiarum Veteris Testamenti in pellibus depingere. » Albéric, p. 442.

ques, gens moins timides. Ces derniers commentaient le plus doctement, le plus témérairement, le plus *subtilement* possible [1], les *Sentences* de Pierre Lombard, découpaient les matières théologiques par chapitres et par articles et appliquaient irrévérencieusement les procédés de l'analyse à Celui dont jamais aucun art ne saisira ni ne détaillera les perfections, ne précisera, ne rendra palpable ni même compréhensible l'inconcevable, l'immatérielle beauté, ne limitera non plus l'étendue ni ne cataloguera les attributs, Celui qui se donne aux cœurs simples, Dieu [2]. Un mot, en passant, du livre des *Sentences*

1. *Opusculum magnæ subtilitatis,* tel est l'éloge que décerne Pierre de Gand au commentaire de saint Bonaventure sur les *Sentences*. (Henricus de Gandavo, *De illust. Eccles. script.*) Saint Bonaventure est cependant le seul de tous les théologiens du XIIIe siècle, il faut lui rendre cette justice, qui ait mêlé un peu de grâce et de suavité à l'aridité fastidieuse des argumentations, des distinctions et des controverses. On pourrait dire de son œuvre que le miel de saint François d'Assise y corrige çà et là l'acidité du vinaigre scolastique.

2. « Scholastici nostri aut nolunt aut nesciunt modum congruum in discendo servare; et idcirco multos studentes, *paucos sapientes* invenimus. » Hugo de Saint-Victor, *Oper.,* III, 7. — V. Bulæus, t. II, p. 143.

Dans un pamphlet du XIIIe siècle, sorte de protestation contre la direction déplorable que prenait dès lors le haut enseignement, on lit ces vers latins qui certes ne manquent ni de bon sens ni de mérite, et qui prouvent une fois de plus que jamais, en aucun

de Pierre Lombard, sorte de recueil, jadis fameux, des opinions des Pères de l'Église sur mille questions *quodlibétiques*, sur les *vérités* de dogme ou de tradition, ou plutôt sorte de tremplin indéfiniment élastique sur lequel ne recula devant aucun étalage d'équilibre périlleux et de souplesse la brillante école des *théoriques*. L'ouvrage de Pierre Lombard se divise en quatre parties. Il y est naturellement traité dans la première de Dieu, cause de toutes choses, et de la sainte Trinité. Dans la seconde on considère surtout la création, on s'étend sur les rapports journaliers du monde visible avec le monde invisible, et particulièrement sur ceux de l'homme, roi de la création, avec l'éternel principe. Pierre Lombard expose ensuite l'ensemble des décisions dites obligatoires sur la rédemption, sur la foi, sur l'espérance et la charité, sur les *sept dons* du Saint-Esprit, sur les différentes espèces de vertus, sur les variétés innombrables du *genre péché*. Les sacrements défilent enfin pro-

temps, l'absurde ne triompha sans rencontrer quelqu'un *qui lui ait dit son fait :*

. . . .
Nonne circa logicam si quis laborabit
Spinas atque tribulos illi germinabit?
In sudore nimio panem manducabit.
Vix tamen hoc illi garrula lingua dabit.
In arenam logicus frustra semen serit,
Nam metendi tempore fructus nullus erit, etc., etc.

(*Wright political songs of England*, p. 207.)

cessionnellement, sur le dernier plan, au fond du théâtre, devant le chrétien stupéfait, et la toile se baisse sur les *fins dernières*.

La ligne de démarcation très-nettement accusée, paraît-il, entre les *étudians* pratiques et les théoriques subsista, comme de juste, quelque temps entre les maîtres, et les uns prirent ouvertement le titre de Bibliers, les autres celui de Sententieux. Mais, peu à peu, l'esprit de distinction à l'infini et d'investigation sans limites ayant gagné du terrain, l'épithète de *théologien à Bible* prêta à rire dans les écoles. Vint le jour où l'on tourna le dos avec mépris aux humbles et placides pèlerins, pieusement agenouillés devant le texte, systématiquement attardés devant chaque parole de l'Évangile. *Honnis soient les Bibliers!* répétèrent bientôt à l'envi clercs et laïques. Aussi le chœur des théologiens se débattait-il plaisamment, luttait-il avec frénésie devant l'arche, quand Albert le Grand parut. Rome toute-puissante laissait faire et s'applaudissait. Parce qu'à Babel on l'encensait, Rome bénissait triomphalement Babel. Entre les Bibliers et les Sententieux, les Pratiques et les Théoriques, Albert le Grand n'eut donc point à opter : il fut enrôlé parmi les Sententieux, d'office, et, vu ses aptitudes universelles, il sortit aussitôt des rangs. Mais qui sait, s'il ne se

fût point prononcé comme *théorique*, en SCIENCE DIVINE (la théologie s'appelait alors SCIENCE DIVINE), qui sait si, par la suite, il lui eût été permis de se montrer çà et là *pratique* en histoire naturelle, éclectique en philosophie? Qui sait s'il ne consentit point volontiers à perdre quelques heures à disputer dans les ténèbres parce qu'il entrevoyait, cet obstacle franchi, la lumière? — *Ceux-là mêmes qui servaient Dieu n'ont point été stables*, murmure Job sur son fumier, et *Dieu a trouvé du déréglement jusque dans ses anges*[1]. — Il était peut-être inévitable que le religieux courbât la tête devant l'idole officielle pour qu'on laissât passer l'homme, et que le moine achetât de la sorte, un peu cher, il est vrai, le droit d'interroger en paix la nature.

« La raison ne se compose point seulement d'évidences : sa partie la meilleure et la plus grande est obscure et cachée, » a fort *raisonnablement* dit Sénèque. « La philosophie se compose de choses que tout le monde sait et de choses que personne ne saura jamais, » déclare de son côté Voltaire qui se rencontre ici avec Sénèque, non point du côté de l'esprit, l'esprit, quoiqu'on ait souvent répété le contraire, sert rarement de trait d'union, mais du côté

1. Job, IV, 18.

du bon sens : le bon sens rapproche et noue en une sorte de faisceau les grands talents de tous les temps, les talents les moins semblables. Cette belle parole de deux philosophes ne s'applique point seulement, ce semble, avec une parfaite justesse à la raison, *dont la partie la meilleure demeure, en effet, obscure et cachée;* dès que l'on se hasarde à lever les yeux sur le passé, *qui se compose encore moins d'évidences que le présent,* involontairement, forcément, on s'en souvient. C'est que l'histoire aussi bien que l'intelligence laisse dans l'ombre la moitié de ses faits, et celle-ci produit même, sans en avoir pleine conscience, la moitié de ses actes. De l'existence hors ligne que nous essayons de recomposer et de présenter sous son vrai jour, séparé que nous sommes des milieux et des mobiles de ses évolutions par une énorme distance, nous n'apercevons assurément que les côtés moins lumineux : *sa part la meilleure et la plus grande,* avouons-le, nous échappe et nous fuit. Et pourquoi ne pas appuyer sur cet aveu ; pourquoi ne point pousser la franchise jusqu'à laisser percer la pointe des déceptions secrètes ? Albert ne salue-t-il pas, au sortir de l'école de Padoue, la plus brillante des universités italiennes, Bologne? Savons-nous de source certaine comment il y pensa, comment il y vécut ? Nullement. Voici que les portes du cloître de

Saint-Nicolas viennent de se refermer sur le moine. On peut parvenir encore, à la rigueur, à relever, à entourer de frais ombrages, à seule fin d'y reposer un instant les regards, la maison préférée de saint Dominique, et s'en aller rêver, par un effort de l'imagination, au pied de ses majestueux portiques. Mais une main invisible ne nous défendra-t-elle point toujours l'accès de la cellule, où, comme en un creuset, s'est élaboré, fondu, dégagé, ce je ne sais quoi de mouvant, de fragile et d'impérissable dont se compose le génie? Nous serait-il même donné de franchir le seuil interdit, que nous n'assisterions encore que de très-loin à ce combat, le plus beau spectacle que l'homme puisse cependant s'offrir à lui-même, la lutte de l'âme contre les passions, les étroits embrassements du sentiment et de la raison devant l'idée, la simple notion de Dieu. Qui nous soufflera le dernier, le premier mot de cet admirable drame? Aucune puissance humaine, hélas! Notre lot, à nous autres chercheurs, soupirerait peut-être un classique, sera donc éternellement de sentir à nos talons la morsure de Cerbère, et d'errer le long du Styx et du Léthé, parmi les ombres, sans jamais contempler Minos! Albert le Grand étudie présentement la *science divine,* la théologie. Eh bien! pourquoi ne point le suivre jusque sur cette cime ardue? En

avant! ouvrier, courage! On se transporte, en effet, docilement, hardiment, sur les pas du Maître, au milieu des clameurs et des subtilités de l'École; on soulève, on annote la marge poudreuse des commentaires et des *Sommes;* on étale sur une chaire gothique d'un côté la Bible, de l'autre les chefs-d'œuvre souvent vantés, bien que non moins souvent incompréhensibles, de vingt docteurs réputés naguère irréfragables : quelques gouttes de cette vie originale qu'a possédée chaque siècle tombent çà et là sur le parchemin rafraîchi et les figures que l'on ressuscite. Voilà qui semble fait : *E pur se muove!* Point du tout. Et le grand homme, aux pieds duquel on agite, on regarde osciller tout un monde, sommeille-t-il pendant qu'on lui rend son auréole; en quel sens agit-il, vers quelle opinion penche-t-il, quelles émotions a-t-il bien éprouvées; entre tant de fûts de colonne épars, en quelle forme le surprendre; sur quel système a-t-il jeté son dévolu? Encore une fois, sur toutes ces questions, doute, incertitude, mystère[1]. C'est ainsi qu'en dépit des plus constants efforts, de l'impétueux désir de connaître ou de l'âpre et persévérant labeur, ce qui nous intéresse et nous

1. « A dream which is not all a dream. « *Un rêve qui n'est point tout à fait un rêve.* » — V. Byron, *le Rêve.* Miscell. poems.

touche particulièrement dans le passé, ce qu'on en pourrait appeler le suc ou la moelle, se dérobe, en fin de compte, à l'analyse, et que, pour nous consoler de cet échec, il ne nous reste plus qu'à contempler les vivants, moins indifférents sans doute, mais non moins impénétrables que les morts.

Entre les vivants et les morts, il convient peut-être de placer les anciens : les anciens ne vieilliront jamais. De l'antiquité grecque et romaine coulent à grands flots la jeunesse et la vie. A mesure que nous rentrerons dans la liberté morale, le voile transparent qui l'enveloppe laissera voir chaque jour plus de beautés, et cette aïeule au front sans rides nous apparaît déjà en ce siècle autrement maternelle et riante qu'à nos ancêtres du moyen âge, qu'à nos pères de la Renaissance. Le moyen âge lui a emprunté l'art de raisonner; la Renaissance, le goût et la science du Beau : nous commençons aujourd'hui à converser familièrement avec elle. Pour ne parler ici que du moyen âge, personne n'ignore l'influence sans pareille qu'exerça alors Aristote sur la méthode théologique et sur toute science en général, influence qu'étendit et précisa maint commentaire d'Albert le Grand [1]. Ce

1. Consulter Jourdain, *Mémoire sur les traductions latines d'Aristote*. Voir aussi *Averroès et l'Averroïsme*, par M. Renan.

qui semble avoir été moins observé, c'est qu'en réalité l'autorité d'Aristote balança sur bien des points celle de l'Église, et que l'Église, sans précisément céder, après l'avoir à plusieurs reprises frappé d'anathèmes et avoir interdit la lecture de ses œuvres par des excommunications réitérées, de guerre lasse, se l'associa et fit entrer *le loup dans la bergerie,* dans l'espoir un peu chimérique qu'elle l'emploierait à garder son troupeau[1]. Après avoir d'abord redouté sa méthode, Rome *raisonneuse* la lui emprunta, et, ne pouvant parvenir enfin à trouver une manière qui lui fût personnelle, elle eut recours au style du Stagirite, pour exprimer sa pensée. Les exigences de l'œuvre que nous avons entreprise vont nous entraîner bientôt loin des matières sur lesquelles pesa d'une façon toute spéciale l'intellectuelle royauté d'Aristote : de l'universitaire et mystique Italie on va bientôt remonter au nord de l'Europe, en Allemagne, et assister sur un terrain

1. Les prélats de France, par une décision motivée et solennelle, ordonnent de livrer les ouvrages d'Aristote aux flammes et défendent de le lire sous peine d'excommunication. (V. an. 1209. Felib., *Hist. de Paris,* t. I, p. 251. *Hist. littér.,* XIIIe siècle, Institut.) — Robert de Courçon renouvelle le *veto* en 1215, et ne fait grâce qu'à la *Logique.* (V. du Boulay, t. III, p. 82-83.) — Simon de Brie revient une troisième fois à la charge au nom du saint-siége. (V. *Hist. litt.,* XIIIe siècle.)

neuf à des conflits presque exclusivement politiques entre deux majestés, deux ambitions rivales, l'Empereur et le Pape. De l'ordre des idées, qu'on s'attende donc à passer brusquement à l'ordre des faits ; de l'enceinte aristocratique et restreinte des classes de théologie, au spectacle des grandes agitations populaires suscitées dans la chrétienté par les proclamations d'un Frédéric II et les brefs d'un Grégoire IX. Mais les idées, elles aussi, n'ont-elles point leur généalogie ? On n'aime point à prendre congé d'elles sans s'être édifié sur leur filiation et leurs origines. Pour les guider et les soutenir en théologie, deux modèles, deux types de *théodicées* — l'une si ailée, si radieuse, si *divine* que plusieurs bons esprits ne peuvent supporter cette opinion que son auteur n'a point eu connaissance des enseignements de la Genèse, la théodicée de Platon ; l'autre essentiellement rationaliste, sans ailes et sans élan, n'appuyant la preuve de l'existence de Dieu que sur une base syllogistique, la théodicée d'Aristote — se proposaient simultanément avec leurs deux caractères foncièrement opposés à l'esprit inquiet, troublé, des contemporains du docteur universel. Sans balancer, la masse des théologiens catholiques s'est déclarée ouvertement, au moyen âge, pour le système du précepteur d'Alexandre. SUR QUELLES RAISONS A BIEN

PU S'APPUYER CE COLOSSAL PARTI PRIS[1] ? — *Hoc erat demonstrandum, — voilà ce que vous eussiez déjà dû démontrer,* — me crie, ce semble, de sa voix rude et perçante, l'un de ces docteurs inflexibles dont je me persuade quelquefois avoir réellement suivi les cours et transcrit les leçons, là-bas, jadis, dans quelque ruelle obscure de la montagne Sainte-Geneviève, ou sous les arcades du cloître de Saint-Nicolas, tant il est vrai que l'on revit avec les temps qu'on traverse !

« ... Platon représente spécialement l'un des deux procédés de la raison humaine, le principal, celui qui monte à Dieu [2]. » Platon établit d'abord, comme

1. « Si depuis plus de cinq cents ans nos plus célèbres docteurs rapportent leur éducation philosophique à l'école d'Aristote, *il faut se rappeler que tous les Pères rapportent la leur à l'école de Platon.* » V. Thomassin, præf., t. II, n. X.

2. V. P. Gratry, *De la connaissance de Dieu*, t. 1, p. 72. — Nous venons de citer cet important passage de Thomassin : *Si depuis plus de cinq cents ans nos plus célèbres docteurs rapportent leur éducation philosophique à l'école d'Aristote, il faut se rappeler que tous les Pères rapportent la leur à celle de Platon.* Nos théologiens catholiques actuels, tout en professant un profond respect pour leurs confrères du moyen âge, n'en ont pas moins complétement abandonné leur méthode et n'usent plus des arguments de l'École. Cela est déjà un progrès. *Il ne leur reste plus qu'à se défaire de l'esprit scolastique, ce qui semble plus malaisé.* Quoi qu'il en soit, le P. Gra-

point de départ, cette première vérité incontestable, bien autrement solide, selon nous, que la proposition syllogistique la plus serrée, et non point seulement appuyée sur le témoignage individuel, mais mise en lumière par le consentement unanime de tous les peuples, savoir : *dans les profondeurs, dans les cimes de notre être, de notre âme, réside un sens,* LE SENS DU DIVIN. « Cette partie de l'âme, enseigne textuellement Platon, est celle qui habite la région la plus élevée de nous-mêmes, et qui, par sa parenté céleste, *nous élève de la terre* et fait de l'homme un fruit du ciel plutôt que de la terre : ce qui est profondément vrai; car, *en ce point où est l'origine même*

try, dans son plus solide et plus considérable ouvrage, *De la connaissance de Dieu,* ne dissimule point ses tendances : *il est bien réellement platonicien.* L'auteur des *Sources* s'agite ici dans le vrai; il remonte avec une candeur et une humilité parfaites le vieux fleuve où se sont plongés les Pères de l'Église, et par ce seul acte condamne non moins sévèrement que nous les faux pas et les cinq cents ans d'aberration de ses maîtres en *science divine.* Nous trouver d'accord avec lui sur un point est une trop grande bonne fortune pour que nous ne tentions pas d'en profiter. Aussi, dans notre examen sommaire des deux *théodicées,* nous abritons-nous d'autant plus volontiers derrière l'autorité que ce dernier croyant en la théologie s'est acquise aujourd'hui sur un certain public que, par une heureuse inconséquence, *felix culpa,* il conclut contre la méthode syllogistique, qui fut celle de saint Thomas, et pendant plusieurs siècles celle du commun des docteurs favorisés de Rome et des papes.

de notre âme, là, le *divin* tient suspendue à lui notre *racine,* notre principe, et *relève l'homme entier*[1]. » Mais cette sorte de clef de voûte de l'âme, et nous ne faisons autre chose ici que commenter la doctrine platonicienne, cette clef de voûte a besoin d'être soutenue elle-même par la beauté, la pureté morales, et plus on approche en effet de la perfection, plus l'amour de la vertu et de la justice nous délivre des liens terrestres, plus Dieu alors devient *saillant* en nous. Se dérober à l'ombre, n'est-ce point déjà voir? Se recueillir, n'est-ce point entendre cette voix qu'étouffent les grossières convoitises et les passions brutales, cette voix qu'entendait distinctement Socrate lorsqu'il parlait de son *démon?* Oui, chacun de nous porte au fond de ce qui constitue intimement sa nature, plus ou moins épanoui en des clartés plus ou moins vives, selon son degré d'élévation dans l'esprit, plus ou moins nettement accusé selon la valeur et l'ingénuité de ses élans, le sens de l'Immortel et du Vrai. Et tantôt ce sens gît comme pantelant, obscur et noyé, lorsque nous laissons envahir la région sacrée par les vapeurs de la vie matérielle; tantôt ce sens acquiert par nos généreux

1. ...Τοῦτο ὅ δή φαμεν οἰκεῖν μὲν ἡμῶν ἐπ' ἄκρῳ, πρὸς δὲ τὴν ἐν οὐρανῷ συγγένειαν ἀπὸ γῆς ἡμᾶς αἴρειν ὡς ὄντας φυτὸν οὐκ ἔγγειον, ἀλλ' οὐράνιον, ὀρθότατα λέγοντες. — *Timée* de Platon, 89 et 90.

actes une intensité, une amplitude indéfinies : il peut se faire qu'à force d'avoir repoussé l'absurde et anéanti le vulgaire, l'âme, vivant sanctuaire, ne recèle plus en définitive que le *divin*. « *Écoute dans ton fond*, reprend à son tour le grand Bossuet : *écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées.* » L'évêque de Meaux ne semble-t-il pas avoir dérobé le secret de ce langage à la fois philosophique et éloquent à l'un des convives du *Banquet* ou à l'un des interlocuteurs du *Timée?* Mais, de grâce, ne nous laissons point distraire par les imitations, les amplifications modernes en face de l'original antique. « Il y a dans l'âme, ajoute Platon dans la *République*, en développant et parachevant l'exposition de sa théodicée, des qualités que l'on obtient par l'exercice et l'habitude, absolument comme le corps se donne par l'exercice certaines forces et certaines aptitudes. Mais ce en quoi la raison montre son origine divine et *prouve qu'elle vient de plus haut que nous*, c'est en ce qu'elle ne perd jamais sa force, MAIS DEVIENT UTILE OU NUISIBLE SELON LE SENS OÙ NOUS LA DIRIGEONS[1]... *Dégagez les âmes de ces lourdes masses attachées aux plaisirs de la table et aux voluptés du même ordre ; ôtez*

1. Platon, *De republica*, 518, E.

ce poids qui déprime le regard de l'esprit vers tout ce qui est bas. Aussitôt et dans la même âme, le regard, rendu libre, se tourne vers ce qui est et y voit clair aussi bien qu'il y voit présentement dans tout ce qui l'occupe[1]. »

Rien n'est donc plus certain, au dire de Platon, l'âme possède en puissance, ou, si l'on veut encore, à l'état latent, la notion de Dieu. Cette conscience innée, indéfiniment extensible, du Bien et du Beau suprêmes serait ainsi non pas seulement le soutien et l'aliment journaliers de notre être, mais elle en est comme la *racine* et l'impérissable fondement, et cette sorte de conscience à part deviendrait enfin susceptible — pour peu que nous ne transgressions point la loi morale, que nous nous dégagions de plus en plus des obstacles intermédiaires et que nous nous fécondions, si l'on peut parler ainsi, par la pratique de tout ce qui semble honnête et noble, par l'élimination du mal et de l'injuste — de sentir, DE CONCEVOIR PROGRESSIVEMENT DANS L'ÉVIDENCE ET DANS L'AMOUR. Mais si l'*âme* se dégage en Dieu et se meut en lui par ce seul fait qu'elle s'épure et le cherche, l'intelligence ne parviendra pas moins sûrement à lui par le moyen de la dialectique. La

1. Platon, *De republica*, 519, B.

marche de la dialectique platonicienne « consiste à ne point s'arrêter jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'Être même, au souverain Bien qui est[1]. » Or voici sous quels auspices, par quelles inductions magistrales elle procède. Attendu que tout objet sensible reproduit une idée du Créateur; attendu encore, toujours selon Platon, *que toutes les idées sont en Dieu,* que Dieu les contemple et qu'il a construit le monde d'après ces idées « *afin que le monde soit aussi semblable que possible* AU VIVANT INTELLIGIBLE ET PARFAIT[2], » tout objet créé doit ramener la raison à Dieu, à la fois centre et mobile de tout ce que contient l'univers.

Peut-être aura-t-on saisi, quelque rapide, quelque incomplet et sommaire que soit nécessairement l'aperçu que nous venons de présenter, et bien que nous ayons cru devoir nous imposer, pour arriver droit au but et résumer en peu de mots la plus large des théodicées anciennes, le sacrifice des preuves et des développements, peut-être aura-t-on entrevu néanmoins la portée de la doctrine de Platon, les lignes principales de son plan, et même les affinités singulières de sa philosophie avec celle qu'ont professée, par instants, quelques-uns des plus beaux génies du christianisme. Avant la Révélation,

1. V. P. Gratry, *De la connaissance de Dieu,* t. I, p. 79.

2. Ἵνα τόδ' ὡς ὁμοιότατον ᾖ τῷ τελειωτάτῳ καὶ νοητῷ ζῴῳ. — *Timée.*

pourquoi ne pas le reconnaître? Platon a positivement connu ce Dieu que nous appelons le *vrai Dieu.* Après lui saint Augustin et Bossuet, dès qu'ils planent, le rencontrent : mais *ils ne vont pas plus haut*[1]. Platon, dans sa théodicée, perçoit d'abord *ce qui est,* d'instinct, immédiatement. Son premier mouvement, c'est l'élan de l'âme vers son éternel principe. Dès que l'âme le salue, c'est qu'elle le retrouve, ce principe, *en elle;* elle s'en applaudit, elle triomphe, elle renaît. Par son second mouvement Platon en arrive à déployer presque simultanément et parallèlement les ressources de l'intelligence : l'intelligence lui apporte ainsi lentement, méthodiquement, la contre-épreuve d'un résultat, si ce n'est obtenu, au moins victorieusement entrevu. Il eût suffi, ce semble, pour peu que nos théologiens orthodoxes eussent bien voulu se dépouiller de tout orgueil et de toute étroitesse, il eût suffi qu'ils méditassent sans arrière-pensée devant les données d'une théodicée si merveilleusement en équilibre, pour qu'ils ne se crussent point condamnés à choisir entre ces deux fameuses propositions, toutes deux sans issue, dès qu'on les accepte

1. Platonici de Deo vero senserunt quod rerum creatarum sit effector, et lumen cognoscendarum et bonum agendarum. — Saint Augustin, *De civitate Dei,* p. 220. — C'est du reste l'opinion générale des Pères que Platon a connu le *vrai Dieu.*

sans réserve : *Est-ce la Foi qui doit précéder l'Intelligence? — Est-ce l'Intelligence qui doit précéder la Foi?* Avec Platon, l'âme et la raison, loin de se fuir et de se défier réciproquement, en coupant ainsi l'homme en deux parts, se rencontrent, en effet, se *consultent* et se portent mutuellement secours. Ce *sens du divin* auquel Platon en appelle sans cesse, sans toutefois négliger la dialectique, mais, si je ne me trompe, c'est bien là la foi, *Fides quærens Intellectum*, et la dialectique, c'est l'instrument de l'intelligence, *Intellectus quærens Fidem*, qui ne forme point encore la conviction, mais qui l'appelle. Quoi de plus pondéré, de plus satisfaisant au fond que ce système? Voilà justement pourquoi il ne put point être adopté par l'École, et dut infailliblement déplaire en haut lieu, dans les régions théocratiques. Au moyen âge, temps d'affirmation acerbe et absolue, triste époque qui vit le prêtre oublier son mandat ou plutôt son caractère, et réclamer dogmatiquement l'omnipotence spirituelle et temporelle, vous souvient-il comment on entendait le mot FOI dans les lieux où se professait la théologie? Loin de chercher quels peuvent être ses rapports philosophiques avec le *sens du divin*, l'exégèse orthodoxe ne la regarde plus que comme le terme contraire à cet autre terme, HÉRÉSIE ; et par cela même elle se détourne de l'âme

où Dieu réellement réside, et elle ne le contemple plus que dans le texte matériel, où il n'est pas. Or, dès que l'on soumet l'âme à la *lettre*, d'une part, insensiblement le *sens du divin* se retire, s'atténue, s'évanouit, car on le méconnaît et l'insulte; d'autre part, l'intelligence, ne retrouvant plus au centre son point de ralliement naturel, immédiatement s'égare au sein de mille subtilités, qui l'encombrent sans la nourrir, et l'éblouissent sans l'éclairer.

On raconte de saint Thomas que, se trouvant un jour à la table de saint Louis, *lequel lui portait grand respect*, l'Ange de l'École cessa tout à coup de toucher aux mets qu'on lui présentait et que, frappant du poing la table, il s'écria : *Je viens de trouver un argument invincible contre les manichéens*[1] ! L'argument a pu vous paraître invincible, ô docteur, mais le *sainct roy* qui ne l'avait ni cherché, ni trouvé, mais qui priait dévotement, était, ce semble, dans le vrai plus que vous. Il s'agit bien, depuis l'ère nouvelle, ô docteur, de terrasser et de confondre les manichéens, qui demain n'existeront plus, ni même ceux qui le seraient aujourd'hui sans le savoir! Sous prétexte de créer l'unité factice, craignez

1. V. Rohrbacher, *Histoire de l'Église cathol.*, t. XVIII, p. 503.

d'attiser la révolte ou de produire l'indifférence[1]. Que ne nous efforçons-nous au contraire, loin d'attenter aux droits de l'esprit et de disputer sur les mots, de développer au fond de nous-mêmes et de chacun de ceux qui nous entendent ce *sens du divin*, que ne sauraient en réalité détruire, mais aussi que n'affineront, que n'accroîtront jamais les plus déliés arguments, les interprétations les plus savantes, les renvois à la page les plus exacts, les plus impeccables enchaînements de la thèse la plus serrée! Il était dans le vrai plus que vous, et par conséquent plus près de Dieu, ce précurseur de Jésus sans le connaître, qui, sans autre lumière que celle dont parle saint Jean au début de son Évangile, *lumière qui illumine tout homme lorsqu'il vient dans ce monde*, sans autre guide que sa foi, celle-là que ne fixaient ni ne limitaient les vaines décisions d'aucune autorité, non plus que tel ou tel passage plus ou moins sérieusement traduit d'aucune Bible, a bien pu prononcer d'inspiration ces magnifiques, conciliantes et vraiment chrétiennes paroles : « *L'homme qui, par l'amour de la vérité, travaille surtout à développer en lui le sens de l'immatériel et du divin, celui-là nécessairement*

1. Les deux résultats sont obtenus : *la révolte*, ce fut la Réforme; *l'indifférence*, c'est l'état actuel.

atteindra l'immortalité autant que la nature humaine en est capable; et puisqu'il n'a cultivé en lui que le divin et qu'il a nourri dans son âme l'esprit divin qui y réside, il doit aller à la souveraine félicité... Toute vie s'alimente par son aliment propre et par le mouvement qui lui convient. Mais le *divin* qui est en nous a pour naturels mouvements les pensées et les mouvements universels. Ce sont là les mouvements et les pensées sur lesquels tous les hommes devraient se régler : tous devraient travailler à corriger en eux, par la contemplation de l'harmonie et du mouvement du tout, ces mouvements propres et déréglés que la génération a excités au foyer de notre âme, *afin que le contemplateur, devenant semblable à l'objet contemplé, reprît sa première nature, et, par cette divine ressemblance, devînt propre à posséder enfin la vie parfaite* que Dieu présente aux hommes et pour le temps présent et pour l'éternité [1]. »

1. Platon, *Timée,* 90. V. P. Gratry, *De la connaissance de Dieu,* t. I, p. 93. — « S'il fallait citer entre toutes les littératures le chef-d'œuvre de l'art de composer et d'écrire, je ne serais point éloigné de nommer le *Banquet,* » a dit quelque part M. de Rémusat. Cette opinion de l'auteur d'*Abélard* est aussi la nôtre et nous inclinons à penser que Platon fut peut-être le premier des écrivains grecs. Tenter de faire passer les beautés de son art de dir en notre langue semble donc une entreprise *d'un grand desseir* propre entre toutes à donner la mesure des talents. Un philosc phant de bonne volonté, mais médiocre, un écrivain qui n'a point

Devant ces fragments de la sagesse antique, le premier moment de surprise et d'admiration passé, cette proposition-ci, conforme du reste au sentiment général des Pères, ne paraîtra peut-être plus trop hasardée, même aux profanes : *l'Académie de Platon fut comme le vestibule de l'Église* [1]. Pourquoi donc, depuis des siècles, la théologie catholique a-t-elle délaissé Platon [2]?

Génie d'abstraction et d'analyse plus que d'induction, d'une curiosité méticuleuse et tendue, philosophe plus enclin à considérer attentivement *le jeu des ombres dans la caverne* qu'à remonter du spec-

encore trouvé sa forme, devront nécessairement échouer. La paraphrase que nous venons de donner telle quelle de quelques passages de la *République* et du *Timée* est défectueuse, surtout en ce sens, que le théologien auquel il a bien fallu s'adresser, *sunt rari nantes*... s'est évidemment plus appliqué à faire paraître Platon chrétien qu'à conserver au modèle la grâce, la noblesse et la franchise attiques. Mais nous avons peut-être eu nos raisons pour citer en ce lieu le père Gratry, les mêmes qui nous engageront un peu plus loin, à propos des questions intéressant le pouvoir temporel et spirituel des papes, à nous effacer, çà et là, derrière l'abbé Rohrbacher.

1. « Academia Platonis ecclesiæ velut vestibulum. » Baronius, ap. Thomassin.

2. Si depuis plus de cinq cents ans nos plus célèbres docteurs rapportent leur éducation philosophique à l'école d'Aristote, il faut se rappeler que tous les Pères rapportent la leur à celle de Platon. V. *Thomassin,* præf., t. II, p. 10, passage déjà cité.

tacle des ombres à la contemplation de la lumière, c'est-à-dire de nos idées et des objets à leur principe, à leur moteur éternel[1]; rationaliste armé d'une logique conquérante et tenace, n'admettant comme point de départ que la vérité démontrée par les sens, et s'appuyant volontiers sur le monde visible alors même qu'il conclut en métaphysique, Aristote, on ne saurait en vérité trop le répéter, a exercé un empire pour ainsi dire absolu sur le style et la pensée de nos théologiens catholiques, et si nous insistons sur ce point, c'est qu'on doit le considérer apparemment comme l'un des phénomènes les plus bizarres de l'esprit humain et l'une des singularités de son histoire. Comment n'être point surpris, en effet, qu'une doctrine dédaigneuse des pures aspirations de l'âme, et plus soucieuse de jeter l'ancre que d'arriver au port, soit parvenue à s'imposer durant des siècles à l'élite de la chrétienté? Grâce au concours de quelles circonstances anormales a-t-elle bien pu s'implanter, rencontrer même quelque crédit, en plein mysticisme, tandis que dominent ou persuadent ici saint Dominique, là saint François? Entre

1. Tout le monde a entendu parler de la caverne imaginaire de Platon, où les hommes sont figurés comme des captifs et ne peuvent ainsi préjuger du monde sensible et du monde intelligible que par des ombres ou des échos.

le syllogisme et les stigmates, entre les amoureuses effusions d'une charité sans limites et les conclusions implacables d'un raisonnement serré, quel rapport apparent? Il sera satisfait autant que possible à ces questions, lorsqu'entre les deux théodicées rivales on aura été mis à même de prononcer.

« Les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, hasarde Leibniz, moins les bornes qui s'y rencontrent. » Ne pourrait-on point dire aussi bien, à les considérer de haut, qu'Aristote et Platon se valent, sauf la méthode qui diffère? Mais la *méthode* acquiert en théodicée une si réelle importance qu'il est difficile d'admettre que deux esprits de valeur égale, dont l'un planerait en compagnie du maître qui a défini le Beau *ce qui plaît au patricien honnête homme*[1], tandis que l'autre s'attacherait aux pas du philosophe qui conclut de la mobilité des choses imparfaites à l'immobilité du Dieu parfait, puissent parvenir dans le DIVIN au même lieu[2]. Notre intention n'est point, du reste, d'établir un parallèle entre deux systèmes qui inévitablement devaient se rencon-

1. « Platon a défini le Beau : ce qui plaît au patricien honnête homme; c'est un mot superbe. » De Maistre.

2. ... « Quæ quidem erat primo duobus, ut dixi, nominibus una. Nihil enim inter Peripateticos et illam veterem Academiam differebat. » Cicéron.

trer face à face, ou plutôt s'avouer d'un commun accord impuissants en certaines régions abruptes où l'esprit, dès qu'il les affronte, s'est déjà dérobé au *convenu*[1]. Une seule chose importe ici : préciser, de telle sorte qu'on puisse aisément les distinguer, les procédés familiers à ces deux écoles, le Portique et l'Académie. N'avons-nous point vu Platon à l'œuvre? Laissons-nous maintenant guider par Aristote, le maître d'Albert le Grand, lequel lui-même enseigna la *science divine* à saint Thomas, l'Ange de l'École[2].

1. « Aristote arrive aux mêmes résultats que Platon : *car tous les génies du premier ordre se rencontrent.* » V. P. Gratry, *Connaissance de Dieu.*

2. Une réflexion, puisque l'occasion s'en présente, qui ne pourra que jeter plus de jour sur le rôle qu'Albert le Grand a joué au moyen âge. THÉOLOGIEN, Albert eut tort, selon nous, d'user de la forme scolastique; mais il a été établi plus haut qu'il ne fut point tout à fait libre d'agir autrement : quelques-unes de ses conclusions en *métaphysique*, où il se montre platonicien, donnent certain poids à ce sentiment. (V. ALBERTI MAGNI OPERA, *Metaphysicorum;* Hauréau, *Mémoire sur la philosophie scolastique*, art. *Albert le Grand.*) SÇAVANT, l'un des titres à coup sûr les plus considérables de notre héros à la reconnaissance et à l'admiration de la postérité, c'est d'avoir commenté l'*Histoire naturelle* d'Aristote et d'avoir appliqué sa méthode aux sciences, méthode excellente, en effet, dès qu'il s'agit des objets sensibles, périlleuse et même funeste dès qu'il s'agit de la nature et des attributs de Dieu. On aura lieu d'ailleurs de s'en assurer lorsque, au livre du *Mouvement scientifique* (ALBERT LE GRAND, t. II), s'expliquera, triomphera le *docteur universel.*

Preuve de l'existence de Dieu, d'après Aristote. — Tout ce qui est en mouvement est mû par quelque chose. Or les sens montrent que quelque chose se meut, le soleil par exemple. Donc il est mû par quelque autre chose qui le meut. De plus, ou cet autre moteur est en mouvement, ou il est immobile. S'il est immobile, notre assertion est démontrée, savoir : qu'il est nécessaire de poser un moteur immobile, lequel est Dieu. Si, au contraire, il est en mouvement, il est donc mû par quelque autre moteur. Il faut donc, ou bien procéder ainsi à l'infini, ou arriver enfin au moteur immobile... Mais il n'est pas possible d'aller ainsi à l'infini. *Donc il faut affirmer l'existence du premier moteur immobile*[1].

Peut-être plaira-t-il, on se familiarisera de la sorte, sans lui sacrifier trop de temps, avec la méthode scolastique, de voir l'ensemble du raisonnement ci-dessus énoncé, réduit à deux syllogismes[2].

1. Quand on lit la paraphrase de la *Physique* d'Aristote (V. liv. VIII, *Suite de la théorie du mouvement*, Barthélemy Saint-Hilaire, p. 296-307), le raisonnement semble bien autrement confus. Ici, c'est le commentaire d'Aristote par saint Thomas d'Aquin qui est reproduit. Nous y avons trouvé cet avantage et de résumer ainsi la matière en quelques lignes, et de faire connaître la manière de saint Thomas, l'élève d'Albert, en même temps que celle d'Aristote.

2. V. P. Gratry, *De la connaissance de Dieu*, t. I, p. 151.

Premier syllogisme. — *Majeure.* Tout ce qui est en mouvement est mû par un moteur autre que soi; en d'autres termes, rien ne se meut soi-même.

Mineure. Or nos yeux nous montrent le fait du mouvement.

Conclusion. Donc il y a quelque autre chose qui meut ce que nous voyons se mouvoir.

Second syllogisme. — *Majeure.* Il ne peut y avoir une série infinie de moteurs; en d'autres termes, il ne peut y avoir qu'une série finie de moteurs; en d'autres termes, il y a un premier moteur.

Mineure. Or ce moteur ne serait pas premier moteur s'il était en mouvement, puisqu'il serait alors mû par autre chose. (C'est ce qui résulte de la première majeure.)

Conclusion. *Donc il y a un premier moteur immobile.* Nous l'appelons Dieu[1].

Nul exemple, nulle citation choisie ne saurait, nous le pensons du moins, donner une idée plus claire de la puissance d'argumentation que permet de déployer, des dangers que présente à la fois, en théologie, l'emploi du procédé syllogistique, que la preuve de l'existence de Dieu ainsi reproduite *et mise*

1. « Les syllogismes sont réguliers, mais sont-ils vrais? Qui démontrera ces majeures? » V. P. Gratry, *De la connaissance de Dieu,* t. I, p. 151.

en forme. La démonstration en question n'est-elle point à la fois irréprochable et fausse, régulière et de pure imagination, d'aspect solide et insoutenable quant au fond? Grâce à ces quelques lignes juxtaposées en bon ordre, selon des lois strictes, jadis chères à tout un monde de théologiens disparu, chacun, que l'on soit familier ou non avec l'art de raisonner, chacun a pu juger de la sûreté si ce n'est de la valeur de leur méthode, et d'autant mieux que c'est précisément cette forme que le Portique prête à la pensée, ce n'est point la pensée même d'Aristote qui les enchaîne et les séduit. Matérialistes en un sens, ils lui empruntent son instrument, non ses lumières, et ils ne s'en servent que comme d'un outil, *instrumentum regni*, sans demeurer fidèles à la raison.

Aristote paraît avoir eu parfaitement le sentiment, d'ailleurs, des inconvénients de sa méthode en théodicée, par ce seul fait qu'il se rapproche, dès qu'il s'élève, des franches bien qu'un peu vagues allures de la dialectique platonicienne. Çà et là il se trahit lui-même et il abandonne inopinément le terre-à-terre de la logique rigoureuse et suivie, dès qu'il prétend poser, lui aussi, des conclusions spiritualistes. Du moment que le gouverneur d'Alexandre renonce à s'appuyer sur la matière, le témoignage des sens semble

en réalité laissé de côté. C'est alors, selon nous, que cette intelligence extraordinaire touche à l'apogée de ses plus puissantes facultés. Voici que l'âme subitement s'illumine, et que l'esprit se défait, comme par miracle, des habitudes et des routes convenues. Tout d'un coup, la Foi, *le sens du divin* l'emportent sur le système : l'homme se recompose à son insu en face du Vrai, du Beau et du Bien. Avant de prendre congé, à la suite de ce trop court entretien, de la plus prodigieuse organisation philosophique qui ait jamais paru, ne serait-il point à propos de rappeler quelques-unes de ces prime-sautières affirmations d'Aristote? Elles ressortent en relief sur les tablettes de l'imperturbable logicien, et le jettent, à la dérobée, pour ainsi dire, de son propre génie, entre les bras de Platon. « ... *Le Désirable et l'Intelligible meut sans être mû*... IL MEUT COMME OBJET D'AMOUR[1]... Dès qu'il y a un être qui meut, quoique immobile, et qui est immobile, quoiqu'en acte, *cet être n'est point soumis au changement*. Ce moteur est donc un être nécessaire, et, *en tant que nécessaire, il est le Bien, il est le Principe*. TEL EST LE PRINCIPE AUQUEL SONT SUSPENDUS LE CIEL ET LA

1. Κινεῖ δὲ ὧδε. Τὸ ὀρεκτὸν καὶ τὸ νοητὸν κινεῖ οὐ κινούμενα, κινεῖ δὲ ὡς ἐρώμενον. — Arist., *Métaphys.*, XII. 7.

NATURE [1]... SON BONHEUR EST SON ACTE MÊME [2]... » Aristote a été vingt ans disciple de Platon et il s'en est souvenu [3]. — Reste à savoir, à présent, comment s'expliquera ce fait d'une singulière importance : la théologie catholique officielle, au moyen âge, s'est séparée de Platon ; pourquoi ? Rien ne nous autorise à supposer que l'Église renoue jamais les liens d'une ancienne et glorieuse amitié : l'Église demeure encore, à l'heure qu'il est, la cliente du gouverneur d'Alexandre ; encore une fois, pourquoi ?

1. ... Ἐξ τοιαύτης ἄρα ἀρχῆς ἤρτηται ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ φύσις. — Arist., *Métaphysique*, XII, 7.

2. Ἐπεὶ καὶ ἡ ἡδονὴ ἐνέργεια τούτου. — Arist., *Métaphys.*, XII.

3. Après avoir médité sur les mêmes problèmes qui ne devaient pas moins préoccuper que lui Aristote et Platon, Albert et saint Thomas, le philosophe grec Xénophane s'écrie en ces très-beaux vers que nous a conservés Sextus Empiricus : « Il n'est point de mortel qui ait pu voir clair dans ces profondeurs ; il n'y en aura pas qui puisse jamais savoir à fond ce que sont les dieux et l'univers *dont j'essaye de parler. Si quelqu'un par hasard rencontrait un jour la vérité complète, il ne saurait pas lui-même jusquà quel point il la possède, et sur tout cela* IL N'Y A JAMAIS EU QUE VRAISEMBLANCE. » (V. *Origines de la philosophie grecque*, Œuvres d'Aristote. *Traité de la production et de la reproduction*, Barthélemy Saint-Hilaire, p. CLXV.) — Mille ans *et plus* nous séparent de Xénophane : il nous semble toutefois que sa conclusion dernière en théodicée est encore, à tout prendre, la seule raisonnable et que l'aveu que contiennent *les très-beaux vers conservés par Sextus Empiricus* eût pu être médité avec fruit par les scolastiques *et filii*.

« DISCIPULUS ADSUM QUI TRES EXCOGITAVI CAUSAS, MAGISTER[1] ! »

« Toute théologie un peu profonde s'appuie nécessairement sur une psychologie, » remarque avec infiniment de justesse l'un des modernes que saluerait le plus volontiers Albert le Grand, s'il revenait en ce monde, car tous deux se sont rencontrés *en Aristote* et ils pourraient se dire l'un à l'autre : *In eo vivimus et sumus*. « ... Ce fut la doctrine d'Aristote qui régna durant tout le moyen âge, non pas qu'elle fût la plus vraie, mais parce qu'elle était la plus régulière... La croyance religieuse ne courait aucun danger à ce contact. Les faits étaient parfaitement observés par le philosophe païen : on les lui empruntait. Quant aux doctrines qu'il en avait tirées, on s'en inquiétait peu, et, au besoin, on savait les accommoder avec le dogme[2]. »

La méthode d'Aristote prévalut, *parce qu'elle était la plus régulière*. Quant au fond de ses idées, on ne s'en inquiétait que médiocrement... Voilà que

1. « C'est un spectacle assez surprenant de voir toute la théologie chrétienne déserter le platonisme, qui lui est si conforme, pour adopter la psychologie péripatéticienne *dont les conséquences sont si contradictoires à l'orthodoxie.* » — V. Barthélemy Saint-Hilaire. Œuvres d'Aristote, *Traité de l'âme*, préface.

2. V. *Traité de l'âme*, préface. Barthélemy Saint-Hilaire, p. LXXXIV.

commence à se produire autour de l'énorme point d'interrogation un peu de clarté, et, grâce à l'auxiliaire bien armé, *bene instructus*, dont nous avons été chercher le secours, nous n'en sommes plus déjà à soutenir avec autant de trouble qu'auparavant le regard fixe du maître inflexible qui, du fond d'une des ruelles de la Cité ou bien assis sous les arcades du cloître de Saint-Nicolas, nous est apparu tout à l'heure : *Hoc erat demonstrandum*. Oui, le moyen âge théologique se sentit invinciblement captivé par la *Logique*, et cela devait être. L'instrument recèle, en effet, une force incomparable : l'École crut avoir conquis, retrouvé, en le saisissant, le levier d'Archimède capable de soulever tout obstacle. Ce qu'il y a de vraiment solide dans cette forme régulière du raisonnement, le syllogisme, l'y attacha; peu à peu, une sorte de superstition l'y riva, si bien qu'elle ne tint plus compte absolument, à la fin, de *la valeur philosophique de l'âme*, en laquelle réside cependant le *sens du divin*. Sèche et superbe, elle l'abandonna dédaigneusement comme une compagne inutile, aux flux et reflux du mysticisme. Aussi, les entendez-vous retentir et se prolonger à l'infini, le long des voûtes et des avenues des cloîtres, les plaintes à la fois tendres et lamentables de l'âme rebutée par l'intelligence! Relisez les cantiques de saint

François : c'est là qu'elle éclate en gémissements, l'exilée, qu'elle s'avoue malheureuse, inconsolable, que dis-je? accablée de fardeaux énormes *de plus de mille livres pesant*, « MILLE LIBRE PESATE. » Ces pierres de plomb, qui la retiennent à l'écart et l'oppriment, prenez garde, elles sont tombées de la fronde des docteurs[1]. Mais une seconde raison put contribuer encore à amener l'étrange résultat devant lequel l'historien, comme le penseur, s'arrête interdit, et, attendu que nous réservons d'en donner une troisième, celle-là politique, la plus saisissante peut-être, nous laissons volontiers la parole à qui a bien voulu nous indiquer la première. « *Aristote seul pouvait servir l'École*, déclare le savant traducteur de ses œuvres complètes; Platon avait rendu jadis à la religion des services plus essentiels, mais moins apparents : IL AVAIT PRÉPARÉ LES VOIES AU CHRISTIANISME DANS LE MONDE PAÏEN. Mais ce n'était point lui qui pouvait être le précepteur de la scolastique... *Les croyances*

1. . . . .
Non m'harebbe fallato
Si ben tirar sapeua :
In terra era sternato.
. . . .
Tutto era fracassato.
Le sorti che mi deua
Eran pietre piombate
Que ciascuna grauaua
Mille libre pesate. . .

SAINT FRANÇOIS, *Oper.*, p. 160.

d'Aristote sont incertaines et flottantes; on peut les interpréter dans l'un et l'autre sens; mais on peut le suivre presque aveuglément dans l'étude exacte des phénomènes. A qui se serait-on adressé, je le demande, si ce n'est à lui, pour connaître en détail et clairement les faits de la sensibilité et ceux de l'intelligence? *Platon aussi les avait décrits; mais il y avait bien peu d'esprits capables de recueillir les descriptions éparses dans ses dialogues*, et de les dégager avec toute leur vérité et leur grandeur de l'enveloppe parfois un peu trop éclatante dont Platon les avait revêtues [1]. »

Il est certain que pour se défendre de n'avoir point suivi Platon — à part je ne sais quel secret penchant qui l'entraînait vers l'absolu en général et le subtil en particulier, je ne sais quelle défiance de ses lumières naturelles qui le poussait à n'argumenter qu'en forme, comme s'il eût craint qu'abandonnée à elle-même sa fugitive raison ne s'envolât — le moyen âge orthodoxe peut alléguer une sorte de *non possumus :* il ne connaissait guère les *Dialogues*, fort imparfaitement en tout cas, et d'après des lambeaux de traductions défectueuses ou supposées [2]. Trop éloignés par la

1. Œuvres d'Aristote, *Traité de l'âme.* Barthélemy Saint-Hilaire, préface, p. LXXXV.

2. On sait que dans le *Timée* de Platon il est question d'une ré-

distance pour sentir non point seulement le contre-coup, mais même les ondulations dernières du mouvement néo-platonicien, n'ayant nul pressentiment non plus de tous ces purs horizons que devait un jour ouvrir la Renaissance, on peut dire de nos théologiens du XII[e] et du XIII[e] siècle, qu'incapables matériellement déjà de lire Platon dans sa langue, eussent-ils même pu feuilleter sans trop d'effort les pages d'un manuscrit grec, ils se trouvaient en outre fort mal disposés à le comprendre par les tendances et les conditions d'éclosion de leur propre génie. « Tout homme naît disciple d'Aristote ou de Platon, » a fort bien dit un philosophe. Chaque époque possède aussi son tempérament intellectuel particulier : celui du moyen âge, paraît-il, le rapprochait d'Aristote. Mais arrivons, sans plus de détours, à ce que j'appellerai *la raison d'État*, trop laissée dans l'ombre jusqu'ici, du triomphe définitif et permanent de l'influence péripatéticienne au sein de l'Église.

Quelle méthode la papauté eût-elle jamais pu

publique qui n'est point la *République*. Il courait au moyen âge une mauvaise traduction du *Timée* qu'Abélard entre autres eut entre les mains. Lorsqu'Abélard parle de la *République* de Platon, ce n'est donc point de la *République*, mais du *Timée* qu'il s'agit. Qu'on juge de l'ignorance et de la confusion générales par cet exemple particulier !

rencontrer plus favorable que celle d'Aristote à l'établissement comme à la défense de ces desseins qu'elle pensa réaliser entre Charlemagne et Léon X? Ses visées furent alors d'une grande audace, on l'avouera ; elle n'y renonce point encore aujourd'hui : elle n'est pas cependant tout à fait la maîtresse, et elle ne pèse plus d'un grand poids sur la direction des choses humaines. On conçoit, de reste, qu'une fois la forme syllogistique étant saluée comme excellente et agréée comme infaillible du commun des fidèles, il ne s'agit plus ici-bas — soit qu'il plaise de faire reconnaître ou de définir un dogme, et cela regarde la foi, soit d'appuyer sur un texte quelconque la légitimité du pouvoir spirituel ou temporel, voire même la prétention à la souveraineté universelle, et cela ne regarde plus, ce semble, que l'ambition — IL NE S'AGIT PLUS, EN DÉFINITIVE, QUE DE POUVOIR OU DE SAVOIR FAIRE ACCEPTER LA MAJEURE de telle ou telle proposition voulue. Or Grégoire IX, ses successeurs et ses émules, la fournissent volontiers *cette majeure;* ils l'imposent sans remords et sans scrupule aucun. Afin qu'on ne discute point les conclusions du raisonnement qui les sacre *per fas et nefas* omnipotents, ils vont en cueillir les prémisses dans telle ou telle phrase des livres saints. La tribu des logiciens assermentés développe ensuite méthodiquement,

imperturbablement, avec verve et subtilité, *ut decet,* les données arbitraires soustraites d'avance au contrôle du libre examen, et voilà que, triomphateurs improvisés, grâce à un artifice d'un genre nouveau, les représentants de Celui qui vint au monde à Bethléem font signe à leur intelligent esclave de nouer autour de la tiare le bandeau des Césars. Cet esclave n'est autre que le syllogisme d'Aristote réduit au rôle de complaisant ou d'affidé, de par l'expresse volonté de la cour de Rome. Nous allons sous peu d'instants, d'ailleurs, contempler les effets ruineux dont nous venons de rechercher les causes plus ou moins immédiates, et admirer quels liens étroits rattachent aux plus abstraites théories de l'esprit les plus considérables événements de l'histoire.

Albert le Grand, après avoir passé six ans, près de l'université de Bologne, au couvent de Saint-Nicolas, après y avoir étudié la théologie telle qu'on l'enseignait au XIIIe siècle, fut promu au grade de *lecteur,* dignité qui lui ouvrit la voie des honneurs dans l'Ordre de Saint-Dominique[1]. L'obéissance pleine et entière à la Règle était devenue, paraît-il, l'une de

1. Endlich wurde er zum Lohn seiner Tüchtigkeit und seiner Wissenschaft .. zum Lector ernannt und nach der berühmten Metropole Deutschlands, nach Köln gesendet. — *Albertus Magnus.*

ses vertus. Le moine avait embrassé le prudent parti de ne plus désormais s'appartenir et de laisser à d'autres le soin de diriger sa personnalité physique, à seule fin de triompher en paix comme philosophe, et d'acquérir à ce prix la première de toutes les libertés, celle de se sentir les coudées franches dans les pures régions de l'esprit. En face de l'inévitable, du contingent ou de l'imprévu, tout homme qui a beaucoup souffert ou qui seulement a réfléchi tant soit peu en arrive, tôt ou tard, à prendre quelque résolution de cette sorte, contemplative ou stoïque : on se réfugie, comme dans un temple, dans le *Cogito, ergo sum* de Descartes ou dans le *Nil mirari* des anciens. Ce monde-ci n'appartient en réalité qu'à ceux qui s'en détachent, mais le sage et le politique n'arrivent peut-être à le dominer en tout aplomb et sérénité de conscience qu'en ne lui résistant point toujours. Rien que pour mieux les connaître et pour se mettre en mesure d'exercer sur ses semblables une large et salutaire influence, ne convient-il point de se soumettre, en temps et lieu, avec tact et noblesse, aux exigences, aux variations, aux *sic et non,* aux impulsions trop souvent déraisonnables, mais aussi singulièrement instructives de la médiocrité qui nous gouverne? N'est-ce point là le fait d'un penseur et d'un héros, plutôt que l'acte d'un indifférent? Eh! de quel droit

refuserait-on à celui qui juge, reflète, coordonne, compare et résout cette mâle et délicate jouissance de conclure de passagers mais féconds hymens avec les idées vulgaires, d'en agréer même quelques-unes, sans toutefois se donner à elles, et de plier, condescendre, entrer dans le courant sans céder? Quelles profondeurs de lumière ou de dédain ne supposent point chez le pacifique de génie certains abandons raisonnés de lui-même! Sur un signe de Jourdain de Saxe, *son supérieur*, Albert le Grand dit adieu à l'Italie, tourna les yeux vers le nord, chaussa ses lourdes sandales, *rusticana calceamenta non erubuit*, — remarque avec componction l'un de ses biographes,— franchit le seuil du couvent de Saint-Nicolas, et prit le chemin de l'Allemagne, sa patrie.

LIVRE TROISIÈME

L'EMPIRE ET LA PAPAUTÉ

Feindschaft sei zwischen euch! Noch kommt das Bündniss zu frühe:
Wenn ihr im Suchen euch trennt wird erst die Wahrheit erkannt.

SCHILLER, *An Naturforscher und Philosophen.*

Ahi Constantin, di quanto mal fu madre,
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco Padre!

DANTE, *Inferno*, XIX.

LIVRE TROISIÈME

L'EMPIRE ET LA PAPAUTÉ

Albert le Grand à Cologne. — Frère Henri. — Caractère de la mission d'Albert en Allemagne. — Lutte de l'empire et de la papauté. — Grégoire IX. — Théorie idéale des deux pouvoirs : de l'absolutisme impérial et de l'absolutisme théocratique. — Frédéric II, empereur des Romains. — Ses talents, ses mœurs, son harem, sa cour, son traité de fauconnerie. — De l'Allemagne et du clergé allemand au moyen âge. — Campagne d'Albert et des dominicains contre les ennemis du saint-siége. — Saint Thomas d'Aquin à Cologne. — Albert le Grand va enseigner à Paris.

1229 — 1245.

Revoir la patrie! On ne se représente point de génie si impassible, si rigoureusement abstrait dans la science ou si religieusement tourné vers les régions idéales de la poésie, — j'ai nommé Albert le Grand ou Gœthe, — qui ne sente, au seul aspect des lieux où s'est écoulé le premier âge de sa vie, comme un renouvellement de l'être. Quand on revient à la patrie, quand

on lui revient surtout après avoir passé loin d'elle quelques-unes de ces années qui courent de l'adolescence à la jeunesse, — et le sort a voulu que nous ayons connu cette sorte d'exil ainsi qu'Albert, — sous les arbres qui ont grandi, dans les vallées qui semblent alors plus étroites et les maisons moins grandes, — car à mesure qu'on vieillit, on s'éloigne et tout ce qui touche à la terre diminue de volume sans perdre d'importance, — au sein des eaux et des prés, sur le visage même des indifférents qui ne sont plus des étrangers, on croit apercevoir des signes d'heureux augure, on retrouve répandue comme une lueur : il n'est pas jusqu'aux clartés du ciel qu'on ne salue et qui ne ravivent au fond de l'âme certaines impressions que l'âme garde, mais sans en jouir, alanguies, engourdies, pour ainsi dire, loin du pays. Serait-ce, par hasard, que près des lieux qui nous ont vus naître, grâce à je ne sais quelle illusion de nos sens, nous prêtons complaisamment aux objets familiers que colorent nos souvenirs des valeurs, des teintes ou des nuances qui en réalité ne leur appartiennent pas? Peut-être. Mais, n'en déplaise à ceux-là que le demi-jour offense et qui n'admirent que l'azur vermeil des baies orientales, il n'est point de lumière au monde qui vaille après l'absence la flamme pâle, tremblante au fond de l'âtre, tantôt assoupie

sous la cendre, tantôt secouant ses derniers bouquets d'étincelles entre les chenets du foyer. Dès que le transfuge reprend le sentier du coteau natal, dès que, de loin, il reconnaît la porte dont le marteau semblait parfois si lourd à sa main d'enfant : « C'est en ce lieu que fut ton berceau,... j'ai connu ton père et ta mère;... c'est ici que tu vivras ta vie,... c'est là que t'attend la tombe, » murmurent tour à tour mille voix gaies et plaintives; et tel. qui pensait rentrer simplement en possession de son domaine, s'arrête, ou, traînant le pas, écoute : une voix souveraine a crié PATRIE! Ne dirait-on point aussitôt du bruit solennel d'un coup de foudre couvrant de légers et capricieux accords? Non, elle ne nous appartient que par une sorte de fiction, la terre que nous appelons parfois la nôtre et du sein de laquelle, à peine en avons-nous prononcé le nom, s'échappent, pour invinciblement nous soumettre et nous prendre le cœur, trois mots d'ordre impérieux : HONNEUR, RESPECT, DEVOIR. Non, c'est bien nous qui sommes à elle plutôt qu'elle n'est à nous. Nous n'avons quelque raison de la considérer comme notre bien que si nous entendons par là la faveur qu'elle accorde à ses fils de mourir glorieusement pour elle, et les facilités qu'elle nous offre, dès que nous l'aimons et prétendons nous montrer bon citoyen, de devenir par elle et

pour elle honnête homme : l'irrésistible attrait qu'elle exerce peut mener à la vertu [1]. Qui sait si le suprême ordonnateur de nos intelligences et de nos âmes n'a point forgé les chaînes qui nous attachent au sol si puissantes, pour nous donner un faible aperçu et comme un vague pressentiment des charmes autrement invincibles et délicieux qui nous lieront un jour à la patrie réelle, attraction morale évidemment supérieure aux plus nobles mouvements terrestres, et que nous ne saurions concevoir, ici-bas, que par nos élans incertains, impétueux, contrariés, vers la piété, l'amour et la justice?

On ignore quelle route choisit Albert le Grand pour retourner en Allemagne. Le voyageur qui de Bologne ou de Milan se dirige vers Cologne, — et c'est pour cette dernière ville que le supérieur d'Albert lui avait remis son *obédience*, — a trois partis à prendre : des plaines de la Lombardie on peut tenter de gagner le Tyrol par Botzen, on remontera de là vers la Bavière ; s'en aller chercher le Rhin en passant par la Suisse, le fleuve en ce cas servira de guide ; ou bien encore traverser le Mont-Cenis, et, sans un trop long détour, arriver au point voulu, après avoir respiré l'air de France. Ce n'est malheureusement qu'un

1. « La bonté des mœurs nous mène à l'amour de la patrie. » Montesquieu.

peu plus tard qu'il est fait mention dans les chroniques du séjour que fit le docteur universel dans notre pays; nous devrons attendre quelque temps encore avant de le voir, de l'entendre, ou plutôt de l'applaudir *chez nous*, à Paris. Peut-être, — on ne se défait jamais complétement, après tout, de ce qu'il y a d'inusable et de sacré dans ce qu'on est convenu d'appeler la dépouille du *vieil homme*, — peut-être le religieux se décida-t-il pour la voie du Tyrol qu'il avait foulée naguère; peut-être trouva-t-il quelque douceur à contempler, l'esprit calme et résolu, ces neiges et ces rocs qui l'avaient jadis étonné, le jour où il échappa pour la première fois aux chênes et aux sapins de la Souabe bavaroise, aux caresses et aux recommandations maternelles, attiré par les sons de la lyre invisible qui vibre au pied des orangers; peut-être encore voulut-il saluer, de loin tout au moins, la petite ville de Lavingen et le vieux manoir des Bollstadt. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, Albert ne fit son entrée à Cologne, vaste et opulente cité, dès cette époque l'une des plus importantes de l'Allemagne, que vers le mois de juin de l'an de grâce 1229 : il descendit rue de Stolk, *vicus Stolkorum*, dans une maison où les dominicains venaient de s'établir [1].

1. Les premiers dominicains qui vinrent à Cologne firent

Nul doute que frère Henri, dont il sera parlé tout à l'heure, frère Henri, le chef de la communauté dominicaine qui déjà commençait à *fleurir* aux bords du Rhin, n'ait eu l'hospitalière et révérencieuse idée de s'avancer le long de la rive à la rencontre de son frère en Notre-Seigneur. Ce ne fut point, comme on doit bien le penser, une joie médiocre dans le pauvre couvent de la rue de Stolk quand la nouvelle s'y répandit que la maison de Bologne se désistait en sa faveur d'une réputation déjà illustre et d'une intelligence dite sans égale. Albert le Grand avait alors, s'il faut toutefois se fier entièrement aux dépositions de ses biographes, trente-six ans. *Trente-six ans!* N'est-ce point l'âge éminemment viril, mais critique, sorte de point culminant qu'on ne voit pas se dessiner à l'horizon sans un peu de trouble et d'émotion? N'est-ce point aussi sur ces hauteurs que siége l'inévitable Parque, fille et juge de nos œuvres? Selon que nous aurons bien ou mal mérité de l'esprit, la justicière nous ouvre, en effet, ou nous ferme froidement l'avenir, tourne la quenouille ou joue des ciseaux. « *En avant! à vous les pampres et la grappe!* dit la Parque aux mortels de courage et de

choix d'une maison modeste, rue de Stolk, *vicus Stolkorum*: ils s'y agrandirent considérablement par la suite. — V. Rodolphe.

volonté; *vous avez bien employé la jeunesse : à vous la vie*[1] *!* » — « *Halte-là! Demain, la nuit sans aurore! Déchus! Détruits! A vous les retours amers et la ruine!* » déclare-t-elle aux frivoles, même les mieux doués, auxquels les rides précoces, le dégoût chaque jour accru, la lassitude inféconde et sans espoir, l'or jeté en pure perte, l'amour qui se venge d'avoir été sacrifié aux amours, ne laissent point de rappeler, quand sonnent pour eux les trente-six ans, que *vendanges sont faites*[2]. Qui niera que les jugements dont les arrêts plus ou moins définitifs recevront, selon toute probabilité, leur exécution ou leur sanction dans un monde meilleur ou plus mauvais, ne commencent assez visiblement, et par nos propres mains encore, à s'exécuter dans celui-ci !

Dans le style, la musique ou la peinture, les effets ne se produisent guère que par le contraste. Règle générale, dans les choses de l'art, on n'arrive à toucher. à charmer l'esprit, l'oreille ou les yeux que par les gradations savamment ménagées *du plaisant au sévère*, s'il s'agit des lettres; des notes aiguës aux

1. « Le soir de la vie apporte avec lui sa lampe. » Joubert, *Pensées*.

2. I have tried in its turn all that life can supply;
I have bask' in the beams of a dark rolling eye;
I have lov'd — who has not? But what tongue will declare
That pleasure existed while passion was there?

BYRON, *Miscel. poems.*

notes profondes, s'il est question d'harmonie; de la lumière et des ombres, si nous prenons la palette. Dans le domaine purement spiritualiste de la religion, il semble que Dieu, pour parvenir à ses fins, n'ait point dédaigné de recourir aux procédés, et que Celui qu'on peut indifféremment appeler le grand artiste ou le grand géomètre se soit aidé, pour vulgariser le Verbe, des caractères humains diversement teintés, des formes variables du Moi, tout comme un maître se sert des couleurs, des mots ou des sons pour exprimer son idée. Remontez au premier âge du christianisme, considérez les expressions de visage et le tempérament moral des interprètes de l'Évangile : ne retrouvez-vous pas la douceur sublime, saint Jean, à côté de l'exactitude lente et méthodique du praticien converti, saint Luc; la rudesse vaillante et convaincue, saint Pierre; la fougue idéaliste et noble du croyant de haute race, saint Paul, près de la vigueur tenace et de la foi défiante du paysan, saint Thomas? Assurément la pensée de l'œuvre est divine et vient de haut; mais, sans produire aucun désordre, l'initiative personnelle se révèle et s'accuse dès qu'elle-même se formule et se précise la Révélation. Les exécutants attaquent d'abord différemment la note : l'Église primitive l'a bien reconnu, puisqu'elle prête aux quatre évangélistes des emblèmes allégoriques qui les dis-

tinguent. Chacun d'eux s'arroge ensuite quelques libertés particulières vis-à-vis de la partition non écrite, et qu'il transpose de mémoire. Il n'est point, on nous pardonnera cette hardiesse, jusqu'à l'opposition calculée de l'âge, des conditions, des aptitudes et jusqu'au timbre de voix des vénérables personnages appelés à concourir ensemble à la propagation de la *bonne nouvelle*, dont ne se soient sûrement frappés les moins attentifs, pour peu qu'ils ne se laissent point indolemment bercer au charme imposant d'un concert qui depuis bientôt deux mille ans tient les âmes suspendues. Parmi les disciples de Dominique, nous n'avons point à nous demander ici quel fut le saint Pierre ou le saint Paul, le saint Marc ou le saint Luc, mais le hasard vient de nous faire rencontrer le *fac-simile* effacé et comme une vague réminiscence du saint Jean des Écritures. Le moine qui va recevoir Albert le Grand sous son toit, le prieur des dominicains de Cologne, frère Henri, est une de ces figures à la fois rêveuses et fines dont les traits corrects n'excluent point un soupçon de langueur et la grâce réelle un peu d'étrangeté.

Les monastères ont recueilli et recueillent encore certaines natures auxquelles conviennent l'ombre et le silence, ainsi qu'à d'autres la lumière et le bruit. Non moins disposées à se retirer qu'à se livrer, elles

voilent, épanouie au sein du cloître, une fleur d'élégance naïve et de pureté que sans doute eussent empêchée d'éclore ou qu'eussent flétrie l'exposition en plein vent, le hâle des après-midi torrides, les glaciales nuées des matins ou le souffle empesté des nuits, dans les grandes villes. Au-dessus de ces prunelles d'une limpidité singulière, si délicates qu'il suffit d'un jour un peu trop vif pour que tout de suite il y tremble une larme, la solitude déploie comme une gaze qui les préserve sans les assombrir. Pour s'élever à toute heure vers le crucifix, ces paupières naturellement baissées veulent se sentir encouragées par les reflets discrets qui tombent de la voûte étoilée des chapelles. C'est qu'il existe de par le monde deux sortes de sérénités, l'une tendre, l'autre superbe. La première semble faite de sourires et d'innocence; la seconde s'acquiert au prix des larmes, des épreuves et quelquefois du sang : celle-là charme; celle-ci, on l'admire. Elle seule, la paix héroïque, chèrement achetée par la lutte, noblement assise sur la douleur refoulée ou les passions vaincues, prête au masque de l'athlète ce je ne sais quoi de net et d'achevé qui transporte à la fois et repose : elle seule laisse cette impression que produit le calme vivant des statues antiques. Marius à Minturnes, Socrate buvant la ciguë, Albert le Grand vidant la coupe que lui tend le moyen âge,

présentent trois exemples de cette placidité robuste, et, certes, ce n'est point nous qui lui refuserons la supériorité. Mais la sérénité frêle, si l'on peut s'exprimer ainsi, est-elle donc tant à dédaigner? Parce que la blancheur des lis n'implique nullement l'idée de résistance et de force qu'éveille la blancheur des marbres, doit-on mépriser les lis? Que de fronts d'aspect majestueux et angélique, unis et sur lesquels semble planer vaguement une auréole éthérée, ont paru, jeté une lueur, approché de l'idéal, puis se sont évanouis dans le mystère et l'oubli, sans que quelqu'un ait pris seulement la peine de les relever! Il est vrai que pour les saisir il faut les surprendre, et, pour les surprendre, user de ménagements infinis. Une rude parole les fait rentrer dans le néant, une vulgarité les abat, le spectacle du mal et du laid les frappe d'un étonnement toujours plus vif et douloureux; les années n'ont point toujours raison de ces incorrigibles mais adorables candeurs. Une ou deux physionomies riantes ne s'encadrent-elles pas à merveille dans un tableau complet du moyen âge, et quelques ingénuités se détachant à l'improviste sur le fond sévère et tourmenté des mœurs brutales de l'époque ne la feront-elles pas mieux comprendre? A l'ombre des clématites et des vignes vierges, dans le jardin du couvent des frères prêcheurs de Co-

logne, avant de nous hasarder sur cette terre d'Allemagne, théâtre de toutes les guerres et foyer de toutes les discordes, arrêtons-nous un moment, et, comme une colombe qui passe, regardons passer frère Henri.

Quoi de plus frais, de plus aérien que cette courte existence de l'humble prieur de la rue de Stolk, si parfaitement innocente, si chaste, si recueillie! On pourrait peut-être lui appliquer, tant sa vie coula modestement près de la cellule, ce mot qui a été dit à la louange de la simplicité de mœurs et de maintien d'une Romaine : « Elle fila de la laine et garda la maison. » Le cloître fut pour lui le *forum;* sa pensée ne se détacha jamais du *divin époux*. Ce n'est point à la légère, en nous jouant, que nous lui consacrons ici quelques lignes. Frère Henri prend à nos yeux l'importance et l'intérêt d'un type, en dépit, ou plutôt en raison même de son peu de relief. Que si d'autres carrières que la sienne, en effet, plus énergiques, plus remplies de labeurs et d'aventures, parlent avec plus d'autorité à l'imagination, et vont, pour ainsi dire, au-devant de l'esprit qui les subit, celle-ci l'attire et le retient, une fois qu'il l'a trouvée sur sa route. Nulle vie monacale de la Thébaïde d'Occident ne symbolise dans un clair-obscur plus irisé ce que j'appellerai le côté féminin du mysticisme.

A peine sorti de l'adolescence, — il devait, d'ailleurs, rester toujours et mourir jeune, — frère Henri, aimé, recherché de tous, se voue au service de Dieu. Pensez-vous, par hasard, qu'il ait beaucoup lutté, soutenu nombre de combats intérieurs, traversé seulement quelques-unes de ces nuits houleuses qui laborieusement enfantent les poëtes, les héros et les saints, nuits qui arrachent son rêve prodigieux à Jacob, dressent son bûcher à Savonarole ou hérissent sa chevelure à Saül? CIRCUIT LEO RUGIENS, QUÆRENS QUEM DEVORET. Son caractère ne l'exposait point aux tempêtes. Le disciple de Dominique appartient à cette catégorie d'âmes dont le lion rugissant de l'Écriture n'affrontera jamais les régions tranquilles: le monstre n'y rencontrerait point de quoi repaître sa fureur et sa faim. L'âme de frère Henri était de celles que visite et salue, au contraire, dès que luit l'aurore, la colombe de l'arche, la colombe avec son rameau. *Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse :* cette parole retentit un matin à son oreille. En se conformant à la sainte maxime, il ne fit qu'obéir à son penchant, car l'*amour de la justice et de tout ce qui est honnête semblait inné en lui* [1].

1. Iste cum optimæ esset indolis adolescens, in omnibus sese exhibuit ad disciplinam docilem, facilem ad virtutes; sicque dum cresceret ætate, crescebat et moribus, usque adeo, ut si cum ipso

Doué, raconte encore un vieux récit, de la gravité douce, d'une compréhension souple et facile, d'un son de voix mélodieux, d'un art inimitable de bien dire et d'émouvoir ceux qui l'approchaient [1], lorsqu'il vint étudier à Paris, il se lia étroitement avec Jourdain de Saxe, le futur général de l'Ordre, simple clerc en ce temps-là, et forma le généreux mais chimérique dessein de ne le quitter jamais. « *Ne nous séparons pas, Stemus simul,* » répétait sans cesse frère Henri à frère Jourdain, en commentant avec grâce, à sa façon, le mot du prophète Isaïe, le jour où tous deux, entraînés par un discours de frère Renaud de Saint-Gilles, ils revêtirent ensemble, au couvent de Saint-Jacques, l'habit de Saint-Dominique [2]. Ce trait l'achève. Ne se persuadait-il point imprudemment, le tendre cénobite, que la liberté du dévouement peut exister sans l'indépendance, et que deux cœurs bien unis ne feront que jouir plus étroitement l'un de l'autre, en se réfugiant sous la bure? STEMUS SIMUL ! Hélas! quel souhait délicieux! Mais comme les événements ne tardèrent point à réduire à néant ce beau projet, éternel et

conversaveris, velut angelum æstimares, *et quasi innatam ei crederes honestatem.* — B. Jordanus, c. 40, n° 40.

1. V. P. Touron, *Disciples de saint Dominique,* liv. VI, p. 721, 722, 723.

2. V. P. Touron, *ibid.*

fol espoir des âmes éprises ici-bas de l'Infini, charmant rêve toujours repris, toujours déçu! Frère Henri reconnut bientôt, non sans verser quelques larmes, qu'une entière conformité de vues et d'état n'entraîne point avec elle la certitude de n'avoir point à souffrir des déchirements de l'absence, et que vouloir garder à ses côtés son ami en même temps que prétendre rester soumis aux exigences de la Règle, c'est un problème de géométrie sentimentale non moins difficile à résoudre que la quadrature du cercle. Pareille à la fatalité si souvent célébrée dans les chœurs d'Eschyle et de Sophocle, la *Règle,* divinité sourde qui préside au destin des communautés religieuses, mais qui n'a encore inspiré personne, garde un visage impassible. Elle ne connaît ni la pitié ni le remords. Scrupule pour elle égale faiblesse. Elle commande : point de réplique. Une fois l'arrêt prononcé, elle s'adosse au trône du dieu qu'elle nomme Jupiter ou Jéhovah, peu lui importe, car elle sert ou plutôt trahit tous les dieux, et elle pousse, rapproche ou divise à son gré les mortels.

Nos *inséparables* n'eurent point plus tôt prononcé leurs vœux, qu'il leur fallut se contraindre, bien qu'ils eussent pris le froc dans la même compagnie, à ne plus se voir, à ne plus penser ni lire en commun, à devenir comme étrangers l'un à l'autre. Frère Jourdain,

rapidement promu aux premières dignités de l'Ordre, parcourt désormais la France, la Pologne ou l'Italie, tandis que frère Henri, dirigé, dès 1224, vers la ville de Cologne pour y fonder un couvent, s'en va demeurer aux bords du Rhin, loin du compagnon de ses vingt ans. Aussi quelles plaintes modulées à mi-voix s'échappent de temps en temps de ce pauvre hospice de la rue de Stolk, dont frère Jourdain ne franchit jamais le seuil et qui vit expirer frère Henri! Entendez-vous ces soupirs étouffés par la résignation et une piété vive, mais si tristes, si humbles, exprimant avec tant de suavité la mélancolie de l'abandon, qu'ils nous touchent et nous remuent encore, bien que nous soyons un peu plus éloignés de frère Henri que ne l'était frère Jourdain? « *Où êtes-vous à présent?* écrivait un jour, au hasard, sans savoir en quel lieu l'infidèle portait en ce moment-là ses pas, le prieur de Cologne à celui qu'il ne pouvait se lasser d'aimer, *où êtes-vous?* Qu'est devenu ce merveilleux dessein que nous avions formé naguère et qui nous avait semblé si doux : ne jamais nous quitter? — *Stemus simul! — Restons ensemble! Ainsi parlions-nous jadis... Mon séjour à moi, c'est toujours l'Allemagne*[1] *!* » Et pourquoi frère Henri fut-il con-

1. V. P. Touron, *Disciples de saint Dominique :* Frère Henri d'Utrecht.

damné sans appel à ne point respirer hors de ce pays? D'où vient qu'on ne songea point à le remplacer dans une station lointaine où la résidence lui fut imposée par un signe de ses chefs, et qu'un autre signe impérieux lui défendit d'abandonner? Le secret mobile de tant de sévérités devra peut-être se chercher dans les grâces mêmes et les dons heureux qu'il avait reçus du ciel, *son art incomparable de bien dire et de ravir ceux qui l'approchaient.* Justement parce qu'elles sont dures et sans entrailles, les autorités absolues veulent quelquefois être représentées par des hommes doux, et quand, par surprise ou par violence, elles se trouvent pouvoir disposer de leurs contraires, elles en usent alors sans pudeur et sans merci. Si jamais brocanteur de Sparte ou de Corinthe a conçu la plaisante idée de mettre aux enchères les cordes soi-disant retrouvées de la lyre d'Orphée, *laquelle domptait jusqu'aux bêtes féroces*, soyez sûr qu'il ne se sera point ému des railleries de ses concitoyens, qu'il n'a jamais compté en trouver le placement en Grèce, mais qu'il les aura vendues bel et bien, ces cordes magiques, et très-cher, à quelque tyran tel que Denis de Syracuse.

On conviendra que, vu ses qualités conciliantes, ses talents et ses vertus, frère Henri n'était point un médiocre instrument de propagande. Peu de moines

durent se montrer aussi propres à favoriser, au début, l'expansion de l'œuvre de saint Dominique aux bords du Rhin. Rien de plus difficile, on le sait, que les commencements en toute chose; il est dangereux aussi, s'il faut en croire le proverbe, de se prendre de querelle avec les Teutons. Ses supérieurs l'avaient bien jugé. Frère Henri réussit à Cologne, en dépit de mille obstacles, et ses victoires l'enchaînèrent au sol qui lui dérobait *la moitié de son âme*. Sur le peuple et les seigneurs, frère Henri eut bientôt pris de l'ascendant; mais ce furent, paraît-il, les prêtres séculiers, jaloux des succès de la communauté naissante, qui lui tendirent des embûches et s'obstinèrent à ne point se laisser désarmer par tant de noblesse et de séduction. Les *séculiers* allaient constamment porter leurs plaintes aux pieds de l'archevêque Engelbert, et peignaient *les robes blanches* sous les plus sombres couleurs. « ... Les dominicains mettront Cologne en état de siége... nous perdons tout crédit auprès des fidèles... on va nous tondre et nous dépouiller de nos ouailles... la peste soit des intrus... *nous ne sommes donc plus ici chez nous...* » murmuraient, allaient partout répétant les curés des paroisses qui s'indignaient et les chanoines qui s'éveillaient[1]. Frère

1. Manche Welt-Geistliche beklagten sich darüber beim edlen

Henri n'eut point de peine à réfuter, rien qu'en se montrant, les basses calomnies, et, sans répondre directement aux attaques, il entreprit contre la rudesse des mœurs allemandes, assez générale à cette époque, et contre les sacriléges journaliers du langage, en particulier, une de ces croisades pacifiques qui convenaient à sa délicatesse extrême non moins qu'à l'ardeur de son zèle.

Dès qu'il s'était trouvé en contact avec les gens de Cologne, en l'année 1224, quatre ans seulement avant la venue d'Albert, un ou deux mois après avoir dit adieu à l'objet de toutes ses tendresses, le moine envoyé au loin s'était tout d'abord senti quelque peu dépaysé en cette ville où il arrivait inconnu, sans appuis, ayant perdu son soutien, avec des nuages de malveillance à l'horizon. Mais, dès qu'il eut échangé quelques paroles avec ceux qu'il était chargé d'évangéliser, hasardé quelques pas en dehors du monastère, et entendu comment on parlait dans les rues, frère Henri éprouva un saisissement inexprimable. Il fut tout surpris et désolé de la grossière habitude qu'avait conservée, ou contractée depuis sa conversion, cette population des bords du Rhin :

Erzbischofe Engelbert, dass die Ordensmänner das fremde Aerntefeld beträten... sie würden die Geistlichen in Gefahr, die Stadt in Bedrängniss bringen... — Sighart, *Albertus Magnus*.

les gens de Cologne n'ouvraient la bouche que pour jurer ou blasphémer[1]. « Près de quelles sources impures laissez-vous donc paître vos brebis ? » eût-il pu reprocher aux *séculiers*. Surmontant ses dégoûts et ne prenant conseil que de la loi qui commande d'oublier les injures, notre inoffensif apôtre tenta de rétrécir, en y versant du miel, la plaie qu'un de nos rois prétendit cautériser en y appliquant le fer rouge, et que ses négligents adversaires ne pensaient point seulement à guérir. Le mal diminua peu à peu, constatent les chroniques, et s'il ne disparut point tout à fait, si tous ceux qui juraient et blasphémaient ne retinrent point leur langue après les exhortations de frère Henri, c'est apparemment, comme l'insinue l'ancien auteur qui se plaît à narrer ces faits, c'est que jurer et blasphémer, aux bords du Rhin, ne fut point seulement un défaut coutumier, *ce fut une sorte de vice national*[2]. Mais à cet élégant et salutaire exploit ne se bornèrent point les succès de frère Henri : il était dit qu'il joncherait de palmes le terrain sur lequel devait peser, par la suite, la lourde sandale d'Albert le Grand. « *Rien qu'à son souvenir, tout Co-*

1. Les jurements fréquents, les imprécations, les blasphèmes, étaient alors le vice de la nation. — V. P. Touron, *Disciples de saint Dominique*, p. 725.

2. V. P. Touron, *ibid.*

logne se récrie encore d'admiration et d'amour, » dictait frère Jourdain, général de l'Ordre, après la mort de cet ami dont il ne vint point fermer les yeux, « tant il répandit dans le cœur de la multitude cette flamme que Notre-Seigneur a apportée sur terre. *Les vierges et les veuves surtout, il les gagnait assidûment au Christ*[1]... » Livrée à elle-même sous un ciel terne et froid, au milieu d'un peuple de guerriers et de marchands, privée de ces épanchements journaliers que ne remplacent même point les rayons du soleil pour les organisations de sa sorte, — elles ne sauraient se passer, en effet, d'entretiens, d'effusions intimes, sans languir, — quoi de plus naturel que cette âme exilée ait éprouvé quelque attrait pour ce qui semble essentiellement pur, espérant et gémissant, l'innocence et le deuil? On conçoit qu'elle s'en soit entourée de préférence, comme d'ailes légères, pour s'élever vers les sphères des hymens sans rupture et de la joie sans péché. Ainsi vécut ou plutôt se soutint frère Henri, et lorsqu'il rendit le dernier soupir et que frère Léon prit sa place de prieur dans le monastère de la rue de Stolk, consacré à sainte Marie-Made-

1. Quam etiam diligenter ignem quem Dominus venit mittere in terram in cordibus multorum accenderit, *tota adhuc clamat Colonia*... quam uberem manipulum in virginibus, in viduis, per assiduam prædicationem lucrifaceret Christo. — B. Jordanus.

leine, il n'est ni prêtre ni laïque, ni pauvre ni riche, ni chevalier ni chanoine, qui ne prononçât le nom de l'absent avec un regret et un respect extrêmes. Dans la clarté et la sérénité sans nuages, au-dessus des lieux où l'on peut entendre une parole malséante et voir triompher le mal, le disciple de saint Dominique était allé attendre frère Jourdain, et s'il est vrai que *le ciel soit pour ceux qui y songent*, le ciel dut recevoir frère Henri [1].

« *Après m'être baigné dans les eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle,* » raconte dans une de ses épîtres familières à son compatriote et confident Jean Colonna, Pétrarque, l'errant et souriant Pétrarque,— la bonne fortune nous le montre de passage dans la contrée qui s'appelle aujourd'hui la Prusse rhénane, en 1330, cent ans précisément, jour pour jour, après l'apparition d'Albert le Grand en ces parages,— « *je me dirigeai vers Cologne. Quelle industrieuse et imposante cité!* QUELLE DIGNITÉ CHEZ LES HOMMES, QUELLE BONNE GRACE CHEZ LES FEMMES JE TROUVE ICI [2] ! » La lettre du platonique amant de Laure, qui, du reste, capricieux et libre génie, petit-neveu de Virgile, mais

1. Frère Henri mourut en 1234. Albert le Grand vint à Cologne de 1229 à 1230. Albert vécut donc sous le même toit que frère Henri trois ou quatre ans.

2. V. Bianco, *Die alte Universität Köln.*

client d'Horace, demandait volontiers aux amours de le consoler des rigueurs de la Muse, qui, sans scrupule aucun, après avoir mouillé de pleurs les froides mains de la dame de ses pensées, s'en allait, *musa pedestri*, sur l'épaule de quelque belle fille, effeuiller les jasmins et les roses dont la déesse n'avait point voulu [1], la lettre en question témoigne, avec un peu trop d'engouement peut-être, d'une admiration toute méridionale pour la beauté blonde — *quelle bonne grâce chez les femmes je trouve ici!* — Un peu de précipitation, la sorte de fascination produite par toute forme ou couleur nouvelle sur les imaginations vives, n'auraient-elles point dicté cette phrase galante? Qui ne se représente aisément le poëte, assis d'ordinaire et rêvant près de la fontaine de Vaucluse, ou bien traînant le pas sur le pont d'Avignon, lui dont les yeux ont vu se dénouer maintes fois les grosses torsades de cheveux noirs relevées autour du front mat de nos paysannes du midi, surpris, c'est-à-dire soudainement épris des tresses dorées, de la démarche lente et modeste, des joues fraîches, des yeux bleus et langoureux des Allemandes? Quant au *maintien fier et digne* dont il gratifie sans restriction les hommes, on se gardera bien de lui chercher noise

1. V. *Pétrarque*, par M. Mézières.

à ce propos. Il ne nous sied point de douter que les exemples et les discours de frère Henri n'aient, à la longue, porté leurs fruits, et qu'un siècle après sa mort, après un siècle d'efforts, le peuple de Cologne n'ait fini par se défaire de ses mauvaises façons. Au demeurant, l'impression générale de l'illustre voyageur sur la ville, son animation et son opulent aspect — *quelle industrieuse et imposante cité!* — paraît juste : l'impression dut être la même, lorsque, s'aventurant en ces lieux bien avant lui, Albert entra dans Cologne. Cologne prit peut-être, en effet, plus d'importance encore au moyen âge qu'elle n'en garde aujourd'hui. Tant de mouvement ne saurait s'expliquer que par l'activité de son négoce et l'étendue de ses transactions avec le pays d'Utrecht et les côtes de la Baltique, car, en dépit de sa situation heureuse et du fleuve qui la traverse, Cologne, vers 1230, manquait assurément de ce *bel air*, de ces élégances et de ces appas qui attirent ou retiennent les étrangers. Sa cathédrale, chef-d'œuvre inachevé, dont une légende attribue, par parenthèse, le dessin et le plan au docteur universel, n'est point encore sortie de terre à l'heure matinale à laquelle nous passons avec Albert de l'autre côté du Rhin. Ce ne fut qu'en 1248 que l'archevêque Conrad de Hochstraden, faisant une sorte de pieux emploi, sur ses vieux jours, des trésors, produit de ses

rapines, jeta les premières assises du monument dont la magnificence devait l'absoudre de l'avoir entrepris. Ce fastueux prélat n'aurait-il point prévu, non sans finesse, que la postérité ne se souviendrait plus de ses crimes en admirant ce qu'ils lui ont valu, une merveille, et que, sur les carreaux pourpres des rosaces, nul fidèle n'irait chercher la trace du sang répandu? Qu'on ne s'attende point non plus à surprendre au berceau l'université de Cologne, et pour cause : nous arrivons trop tôt en vérité. Albert va fonder l'école; l'université n'existe point; elle ne sera créée que le 21 mai de l'an de grâce 1358, par bulle expresse d'Urbain VI, qui lui accordera les mêmes franchises et priviléges qu'à l'université de Paris[1].

1. Consulter Bianco, *Die alte Universität Köln*, p. 75.—L'Allemagne n'ayant possédé en propre aucune université nationale avant la seconde moitié du xive siècle, de ce fait découle naturellement celui-ci : tous les Allemands s'en allaient étudier à Bologne ou à Paris. (V. Savigny, t. III, *Universitäten.*) N'est-il point digne de remarque qu'un pays actuellement à la tête de l'Europe pour tout ce qui touche à l'enseignement primaire et à l'enseignement supérieur se soit laissé distancer de la sorte par la France et l'Italie, pour prendre ensuite sa revanche et tenir le haut du pavé? Voici, du reste, en quels termes, en bon latin, appuie sur cette singularité Juste Lipse, le vieux savant : « *Incredibile est quam inde in Germania pullaverint scholæ* et illa regio in qua Taciti etiam ætate litterarum secreta viri pariter ac feminæ ignorabant, *pene plures nunc Academias habet quam reliqua Europa universa.* » — Justus Lipsius, *Lovanium,* III, VIII.

Un peu barbare encore, ignorante et dénuée de toute ressource pour les artistes et les gens studieux, grossièrement bâtie, boueuse, irrégulière et sale, en revanche très-peuplée, très-remuante, très-influente, Cologne, lorsque Albert le Grand y mit les pieds, ne présentait donc d'autre intérêt qu'un intérêt commercial et politique. Mais en le dirigeant sur ce point, les chefs de l'Ordre, on le devine, n'avaient point agi à la légère; ils prétendaient justement mettre à profit la situation exceptionnelle d'une place qui commandait alors le nord de l'Europe. Du haut de ses remparts, baignés par un immense cours d'eau navigable, posté en vedette dans cette vieille colonie des Romains, un centurion de la milice dominicaine ne voyait-il point s'étendre à ses pieds la Frise, la Thuringe, la Saxe? Sa tente une fois plantée en ce lieu d'observation, ne pouvait-il former ensuite le hardi dessein de soumettre à ses aigles la Prusse idolâtre ou de la prendre à revers par la Pologne? *Excellente tête de ligne*, s'il est toutefois permis de se servir d'une expression stratégique pour désigner le centre d'un vaste réseau d'opérations spirituelles, Cologne fut, selon toute apparence, dévolue à Albert avec la consigne d'employer ses talents au service de la cause du saint-siége, extrêmement compromise en Allemagne. On remarquera que notre héros, pen-

dant les dix ou douze années qu'il va présentement vivre *in partibus infidelium,* tout en tenant conseil à Cologne, y revenant à ses heures, et y ayant établi, à proprement parler, son quartier général, se permettant même d'y professer par instants, — c'est là que vint, en effet, chercher ses leçons saint Thomas, — notre héros n'y réside point cependant d'une façon régulière et fixe ; il ne se consacre que dans les rares intervalles de répit que lui laisse sa vie militante à l'explication des *Sentences,* à des cours suivis de philosophie et de théologie. Qu'est-ce à dire, Maître subtil? La robe de bure dont vous vous êtes revêtu vous aurait-elle donc imposé ou facilité vingt transformations successives? Où, comment vous surprendre et vous saisir? Vers quelles régions formidables nous conduisez-vous? N'êtes-vous point un peu le Protée du moyen âge? Tour à tour *Biblier* et *Sententieux,* étudiant hier, aujourd'hui moine, demain orateur et légat, chargé de combattre la puissance impériale et de soutenir la papauté au sein même des provinces ébranlées, chemin faisant, naturaliste et philosophe, restituant plus tard les connaissances de l'antiquité à l'Europe, y ajoutant vos découvertes, si grand, enfin, qu'il a bien fallu qu'on vous soupçonnât de magie et que la persécution vous abreuvât de fiel sur le Golgotha de la science, ne

personnifiez-vous point, à travers vos mobilités sereines, l'esprit d'initiative constamment aux prises avec la matière, et la douleur et le génie se mêlant à tout pour imprimer leur impulsion à tout?

Le fait est qu'en ce moment le docteur universel accomplit évidemment une *mission;* Albert agit, il est vrai, mais il s'incline; le *sçavant* se retire à l'ombre et ne se révèle qu'à la dérobée. On dirait qu'il se résigne à ne paraître et à n'être en réalité que l'agent passif d'une autorité envahissante que pour conquérir pour l'avenir, et dans les hautes sphères de la liberté d'examen, le droit de ne plus se soumettre qu'à sa raison. Le sort en est jeté! Albèrt n'occupera définitivement et réellement la *chaire,* dans la métropole des bords du Rhin, que lors de son retour de son voyage en France, après ses succès à Paris, et quand il reviendra provincial de l'Ordre en Allemagne. *Sic voluere fata.* Jusque-là, il ne s'appartient guère : on l'*emploie;* son activité vagabonde le porte çà et là. Que dis-je? l'imagination se fatigue à le suivre à Hildesheim, à Strasbourg, à Fribourg-en-Brisgau, à Ratisbonne, des rives du Rhin aux bords du Danube, à l'est et à l'ouest, un peu partout[1].

1. V. Dr Sighart, *Albertus Magnus,* Sein Leben und seine Wissenschaft.

Encore une fois, l'errant divulgateur d'Aristote accomplit évidemment une *mission.* Mais quels furent le caractère et le but de cette pérégrination obligatoire en Germanie? Quels hommes puissants mirent à Albert le bâton de pèlerin à la main, et glissèrent sous son habit des instructions secrètes? Hélas! qui ne l'a soupçonné tout de suite et prévu? Pour le coup, il conviendrait peut-être de suivre l'exemple du doux Pétrarque, et de se plonger comme lui dans les thermes d'Aix-la-Chapelle pour assouplir ses membres et se préparer prudemment au combat. — *Ave, Cæsar! Morituri te salutant!* — Salut, Rome, la ville aux sept collines, la ville sainte, la ville où trône la puissance de lier et de délier dans le ciel et sur la terre, salut! — *Ave, Cæsar!* — Entraîné presque de force aux abords de l'arène où ces cris retentissent, j'hésite, je recule, je détourne la tête, et toutefois j'écoute. Vous souvient-il de ce passage des *Confessions* de saint Augustin, dans lequel, parlant de son ami Alipius, il raconte ingénument ces troubles, ces haut-le-cœur, ces frissons, cette insurmontable envie de voir couler le sang qu'éprouva le jeune homme, un jour de fête qu'on le poussa au cirque? Eh bien, j'en appelle au fils de Monique : un chrétien, au Colisée, n'a peut-être point connu toutes les angoisses, et à nous autres, chrétiens de ce temps-ci, une nouvelle

et plus pénible émotion était réservée : à nous ce supplice d'assister immobiles à des jeux criminels dans les champs de l'histoire, au pied de la croix, au nom de la croix. N'importe, en avant! Nous tombons au milieu d'un des conflits les plus brûlants qui fussent jamais, si vif, que les torches n'en sont point encore tout à fait éteintes, la lutte entre l'absolutisme impérial représenté par Frédéric II et l'absolutisme théocratique incarné dans Grégoire IX.

Les considérations politiques n'ont jamais été le mobile supérieur et constant des évolutions des deux compagnies de Saint-François et de Saint-Dominique. On leur rendra même cette justice, ainsi qu'à la masse des associations religieuses, qu'elles n'ont guère connu, dans leurs commencements du moins, d'autre ambition que celle d'inspirer, de satisfaire ou de favoriser les goûts d'humilité et de simplicité de vie, de pieux détachement des affaires terrestres, l'amour des fortes études, les idées vagues de fraternité universelle, de soumission aux lois divines et humaines. Mais le plan d'une œuvre peut être excellent et composé de main de maître : inutile de rappeler que l'exécution représente une autre création de chaque instant, laquelle suppose l'intervention directe et passionnée de l'auteur, et, bien mieux, exige de sa part certaines facultés plastiques assez

indépendantes de la puissance originelle de concevoir et d'ordonner. Une des causes, selon nous, les plus riches en enseignements des déchéances intellectuelles et des affaissements moraux inévitables auxquels ont été, sont et seront tôt ou tard exposées les compagnies créées par l'initiative individuelle et mises par leurs fondateurs à l'abri, c'est-à-dire à la merci de l'État, — or, pour toute congrégation chrétienne qui n'est point une secte et comme telle entachée d'hérésie, par conséquent séparée du tronc officiel, la protection de la cour romaine, n'est-ce point la tutelle de l'État ? — une de ces causes doit être cherchée, pensons-nous, dans l'acte d'abandon des originalités de leur esprit qu'ont quelquefois sous-entendu, quelquefois sollicité, presque toujours humblement et solennellement formulé au pied du saint-siége les chefs et instituteurs d'Ordres au début essentiellement et purement spirituels. En se livrant ainsi corps et âme à un pouvoir à la fois spirituel et temporel, du côté de l'âme et de la perfection, que pense-t-on, en effet, qu'ils doivent y gagner? Assurément fort peu de bons conseils, d'assez fades leçons et d'assez tristes exemples. La tiare n'en remontre point à la couronne d'épines, et la pourpre n'a rien à enseigner à la bure. Un saint Dominique, un saint François, en fait de désintéressement et de vertu,

s'ils veulent progresser, n'ont qu'à se recueillir, sans présenter un placet et sans tomber à genoux devant un trône. Au point de vue de la conduite à tenir, des résultats à atteindre et de l'influence à exercer au milieu des gouvernements ou des événements auxquels le monde matériel est soumis, monde subalterne, éternel objet de convoitise et sujet de discussions et de disputes, vers quels funestes et humiliants compromis, à quels tristes et grossiers desseins ne vont point être aussitôt employées, en opposition directe avec leurs caractères et les tendances élevées de leurs statuts, des armées religieuses veuves de leurs capitaines, avec leurs enseignes entre les mains d'un Pontife-Roi! En dehors de toute appréciation générale, et sans prendre garde aux ruineuses conséquences qu'amène nécessairement un pareil état de choses dans la pratique, si nous nous désintéressons de la politique et ne nous occupons plus que de philosopher, n'est-ce point l'un des faits les plus étranges et les plus lamentables qui se puissent produire dans les régions de l'esprit que celui-ci : le libre arbitre détruit dans l'un de ses asiles sacrés, le cloître, refuge désormais illusoire? Voilà que l'homme qui a prétendu s'affranchir en se cherchant un abri loin des tentations vulgaires se trouve tout d'un coup réduit à la condition d'instrument, sur un signe d'un autre

nomme; voilà les talents les plus nobles convertis, quelquefois à leur insu, en forces aveugles, ici pour le bien, là pour le mal, en tout cas sans que la cause immédiate soit admise à juger de l'opportunité, ni même de la moralité de ses effets. Appelé par le saint-siége à soutenir son crédit menacé dans les diocèses d'Allemagne particulièrement dévoués à la personne de l'empereur Frédéric II ou favorables aux prétentions de ce prince rebelle, l'Ordre de Saint-Dominique n'avait point à hésiter : l'Ordre obéit. Il est de notre franchise de constater, à partir de cette première infraction à la Règle, non point celle-là que le fils des Guzman a écrite, mais celle-là qu'il avait rêvée, quelques symptômes de décadence parmi les membres de sa maison. Un tel faux pas peut avoir de graves suites. Ne pressent-on point dès lors que l'Ordre va s'écarter de la ligne droite et, d'infidélités en infidélités, tomber en désaccord final avec les sévérités du plan primitif?

Par sa naissance, sa gloire déjà redoutable, son sang-froid extraordinaire, son calme, son tact, ce je ne sais quoi de puissant à la fois et de contenu qui donnait à sa personne la séduction de la majesté et une sorte de grâce énergique, le merveilleux enfin dont l'entourait son savoir réputé universel, nul personnage ne semblait plus indiqué qu'Albert pour

faire prévaloir dans le courant voulu des idées qui, pour se faire accepter, n'ont jamais négligé la mise en scène ni l'apparat. Jourdain de Saxe, dans ces extrémités, songea naturellement à Albert, et lui, sans s'étonner, sans murmurer, sans se livrer à ces représentations vaines auxquelles se laissent si souvent aller les hommes qui, n'ayant jamais rien prévu, se trouvent toujours surpris par ce qui ne devrait point en effet arriver, mais qui cependant se produit avec une sorte de régularité, lui se mit aussitôt en devoir de se prêter aux exigences souveraines qu'il n'avait d'ailleurs point à juger. — La secousse imprimée d'abord aux âmes par l'éloquence du fils de Dominique, avait-on calculé en haut lieu, devra amener graduellement la soumission des intelligences et l'apaisement des partis. — On espérait bien, tout en ravivant la foi dans les diocèses d'Allemagne, opérer une réaction salutaire dans le sens exclusivement romain. — Les francs succès d'Albert le Grand ne pourront-ils point balancer tôt ou tard les impudentes menées impérialistes, victorieuses sans doute, mais, *heureusement* pour la cause du saint-siége, entachées d'irréligion? — Peu de gens sont en réalité assez forts et lucides, lorsqu'ils sont une fois tombés à genoux aux pieds d'un ministre des autels, en vue du paradis, pour se relever au nom d'un prince ou d'une

idée, en pleine possession d'eux-mêmes et des distinctions nécessaires. — L'habit blanc de Saint-Dominique, encore nouveau pour les Teutons, hardiment, noblement porté, en imposera certainement aux masses. Les foules, en effet, se montrent d'ordinaire peu exigeantes, et rien ne leur plaît autant que de se laisser retomber entre les bras de la routine, sous les plis d'une oriflamme d'aspect imprévu. Tout ce qui est nouveau leur semble neuf : elles ne savent guère reconnaître les pensers caduques présentés sous un style rajeuni. — Les chevaliers et les seigneurs ne seront-ils point aisément séduits par l'un des leurs attaché à la bonne cause? — Les raisonneurs, les raffinés et les indociles ne pourront-ils point se sentir moins humiliés d'être réduits au silence par un logicien d'une trempe à part, renommé pour n'avoir jamais rencontré son pareil dans les écoles de Lombardie? — Les pauvres hères et les misérables, éblouis par les mirages d'un christianisme essentiellement populaire, après cette vision, auront-ils bien encore assez d'yeux pour admirer les livrées de l'empereur portées par quelques gentilshommes de fière mine, mais de mince dévotion? — N'approfondissons point pour le moment la question de savoir si maître Albert a jamais eu, oui ou non, quelques familières accointances avec le *Malin* : pourvu qu'il serve Rome, tout

est sauvé, et, le diable s'en mêlerait-il, l'auxiliaire, après tout, n'est point tant à dédaigner.—Viendra le jour, sans doute, où la Germanie entière, remuée, attendrie, convaincue, pensant naïvement gagner le ciel, tournera le dos à la *bête de l'Apocalypse;* viendra le jour où, prenant ces paroles du père des fidèles à la lettre : *les sujets sont déliés du serment de fidélité envers un prince qui a forfait envers l'Église*, l'Allemagne confondra la voie du salut avec celle de la rébellion [1]. — C'est ainsi que la propagation des plus purs préceptes de l'Évangile n'a servi que trop souvent de prétexte et d'introduction aux prétentions à la monarchie universelle, tantôt adroitement déguisées, tantôt hautement avouées par la cour de Rome. Que de fois, entre les feuillets des livres saints ouverts pour l'édification des peuples, que de fois, sautent aux yeux tels renvois à la marge qui ne traitent que d'intérêts terrestres !

On s'étonnera peut-être qu'au nombre de ses plus redoutables ennemis, l'empereur d'Allemagne Frédé-

1. « Du fond de la mer vient de surgir une bête avec les pieds d'un ours, la gueule d'un lion en furie, et, quant aux autres membres, pareille au léopard, etc., etc. CETTE BÊTE, C'EST L'EMPEREUR FRÉDÉRIC II. » Réponse de Grégoire à la justification de Frédéric, le 21 mai 1239. — « NOUS DÉLIONS LES SUJETS DE FRÉDÉRIC II DE LEUR SERMENT DE FIDÉLITÉ. » Paroles de Grégoire IX lors de la deuxième excommunication de Frédéric II.

ric II, dès qu'il se déclara contre le pape, ait rencontré sur son chemin les deux Ordres si parfaitement inoffensifs, si peu belliqueux de leur nature, de Saint-Dominique et de Saint-François. Pierre des Vignes, chancelier de l'Empire, ne se faisait à cet égard, paraît-il, nulle illusion, et il signalait d'avance les résultats probables de leur campagne : Pierre des Vignes se hâta de prévenir son maître. « LES FRÈRES PRÊCHEURS ET LES FRÈRES MINEURS SE SONT ÉLEVÉS CONTRE NOUS DANS LA HAINE, mande textuellement Pierre des Vignes dans un de ses rapports à l'empereur; *ils ont réprouvé publiquement notre vie et notre conversation;* ILS ONT BRISÉ NOS DROITS ET NOUS ONT RÉDUITS AU NÉANT... *Et voilà que, pour énerver encore notre puissance et nous priver du dévouement des peuples, ils ont créé deux nouvelles confréries qui embrassent universellement les hommes et les femmes.* TOUS Y ACCOURENT ET A PEINE SE TROUVE-T-IL UNE PERSONNE DONT LE NOM N'Y SOIT INSCRIT [1]. »

Il serait fastidieux d'énumérer ici, un à un, les graves et nombreux griefs qu'alléguait le pape Gré-

1. Passage déjà cité. V. *Albert le Grand,* liv. II, p. 82.

« Now was seen the wisdom of the great Innocent in raising two such armies for the future defense of the Church as those furnished to him by St. Dominic and St. Francis. » — *History of Frederick the Second,* by Kington, t. II, p. 125.

goire IX contre l'empereur des Romains Frédéric II, de reproduire *in extenso* les raisons plus ou moins valables qu'alléguait, en revanche, le plus intelligent et le plus retors des héritiers indirects de Constantin, pour refuser obéissance au successeur de saint Pierre. Albert, cependant, se trouvant engagé dans le débat, il semble opportun et même nécessaire de se transporter sur le terrain qui vit se produire ce furieux conflit entre les deux puissances, choc inévitable, épouvantable mêlée dont nous ressentons encore vaguement le contre-coup et traînons les tristes éclats. L'EMPEREUR RÉDUIRA-T-IL LE PAPE A N'ÊTRE QUE SON CHAPELAIN? — LE PAPE VA-T-IL CONTRAINDRE L'EMPEREUR A LE SERVIR COMME HUMBLE VASSAL? Telle est la grosse question qui s'agite depuis la Sicile et les Calabres jusqu'à Prague et Cologne, tandis que le fils de Dominique, poursuivant froidement sa *mission*, tantôt se tient sur la réserve, tantôt élève la voix dans les villes allemandes. Laissons comparaître et plaider, selon leur bon plaisir, les deux parties.

. . . .

« De l'autorité du Père et du Fils et du Saint-Esprit, des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de la nôtre, nous excommunions et anathématisons Frédéric, *soi-disant empereur, dictus imperator*[1], pour avoir excité des séditions

1. *Dictus imperator*. Consult. MAGNUM BULLARIUM ROMANUM,

à Rome contre l'Église romaine, à seule fin de nous en chasser, nous et nos frères, contrairement aux prérogatives d'honneur et de dignité qui appartiennent au saint-siége, contrairement à la dignité ecclésiastique et au serment qu'il a prêté à l'Église.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il a empêché, usant de l'influence de quelques-uns des siens, l'évêque de Palestrine, légat du saint-siége, de procéder dans sa légation contre les Albigeois.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il ne permet pas de remplir les siéges vacants de quelques églises cathédrales vacantes dans le royaume de Sicile, ce qui met en danger la liberté de l'Église et même la foi, attendu qu'il n'y a plus là personne qui annonce la parole de Dieu et qui gouverne les âmes. Les évêchés vacants sont au nombre de vingt, *avec deux monastères.*

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce que dans le même royaume les clercs sont pris, emprisonnés, proscrits et mis à mort. On y profane et on y détruit les églises consacrées à Dieu. Frédéric ne permet point de rétablir l'église de Sore.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il retient le neveu du roi de Tunis *qui venait à l'Église de Rome pour recevoir le baptême*; parce qu'il a arrêté et retient en prison Pierre Sarrasin, citoyen romain, qui venait à Rome de la part du roi d'Angleterre.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il

a Leone magno usque ad Clementem X : Gregorius nonus, t. I, p. 106.

a envahi plusieurs territoires qui relèvent de l'Église, *entre autres la Sardaigne.*

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il a également envahi et ravagé les terres de quelques nobles du royaume de Sicile, que l'Église tenait en sa main.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il a dépouillé de leurs biens plusieurs églises cathédrales et plusieurs monastères, principalement par d'injustes impositions.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce que, dans le même royaume, les Templiers et les Hospitaliers, dépouillés de leurs biens, n'ont pas été rétablis entièrement dans la propriété de ces biens, suivant la teneur de la paix conclue.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il a contraint les prélats, les abbés de Cîteaux et d'autres Ordres encore, de donner certaines sommes chaque mois pour la construction de nouvelles forteresses.

« Nous l'excommunions et l'anathématisons parce que, contrairement à la teneur du traité de paix, ceux qui ont tenu pour le parti de l'Église ont été dépouillés de leurs biens et contraints d'aller en exil, leurs femmes et leurs enfants demeurant en captivité.

« Enfin nous l'excommunions et l'anathématisons parce qu'il ne vient point au secours des chrétiens de terre sainte et *s'oppose au rétablissement de l'empire de Romanie.* Et nous déclarons absous de leur serment tous ceux qui lui ont juré fidélité, leur défendant expressément de se conformer à leur serment tant que sera maintenue la présente excommunication.

« Quant aux vexations exercées par Frédéric sur les nobles, les pauvres, les veuves et les orphelins, nous prétendons aussi l'admonester et procéder selon la justice; mais quant aux articles qui précèdent, articles au sujet desquels il a été averti souvent et soigneusement, et nonobstant n'a point obéi, c'est à cause de ceux-là que nous l'excommunions et l'anathématisons.

« Attendu, du reste, que Frédéric est notablement diffamé, presque par tout le monde, tant à cause de ses paroles que de ses actions et en particulier parce qu'il n'a point de bons sentiments au sujet de la foi catholique, nous procéderons à ce sujet, Dieu aidant, selon que l'ordre du droit le requiert [1]. »

. . . .

1. Consult. Math. Pâris, an 1239. — Raynald, an. 1239, n° 16. — Kington, *History of Frederick II, emperor of the Romans.* — Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen,* t. III, p. 636-637. — Natalis, *Selecta historiæ ecclesiasticæ,* seculum XIII, pars prima, p. 52. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église catholique,* t. XVIII, p. 267-269. — Pour le précis des accusations portées contre Frédéric par Grégoire IX, nous nous sommes décidé, pour plusieurs raisons, à recourir à la traduction barbare de l'abbé Rohrbacher, grand admirateur et partisan du pape, et à ne point présenter la nôtre. Singulièrement inélégante et incorrecte, mais ecclésiastique, la version de Rohrbacher a du moins ce grand mérite de ne pouvoir inspirer que confiance à certaine partie du public. Rien de plus aisé, du reste, que de recourir au texte latin d'une des bulles qu'adressa Grégoire IX aux évêques et prélats d'Allemagne chargés d'annoncer aux peuples que Frédéric est mis au ban de la chrétienté, et que ses sujets sont déliés du serment de fidélité.

« Gregorius episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis Al-

Ce fut le 24 mars de l'année 1239 que le pape Grégoire, après avoir conclu une sorte d'alliance

berto, archidiacono Pataviensi, et Philippo de Assisio, Nuntio nostro in Alemania commoranti, salutem et apostolicam benedictionem.

« Quia Fredericus, dictus imperator, de multis et gravibus excessibus suis a nobis diligenter et frequenter admonitus, non solum satisfacere non curavit, sed corde nequiter indurato, jugiter etiam deteriora committit, nos de fratrum nostrorum consilio, in eum et in omnes illos qui in hujusmodi excessibus vel alias contra romanam Ecclesiam sibi præstiterunt auxilium, consilium vel favorem, excommunicationis et anathematis sententiam duximus promulgandam.

« 1° Omnes qui ei fidelitatis juramento tenentur, decernendo ab observatione juramenti hujusmodi absolutos, et firmiter prohibendo ne sibi fidelitatem observent, juxta canonicas sanctiones.

« 2° Ad hæc civitates, castra, villas et alia loca ad quæ ipse pervenerit, quamdiu ibi fuerit, ecclesiastico supposuimus interdicto, ita quod publice, vel secreto, nullum ibi officium divinum celebretur...

« 3° Universis patriarchis, archiepiscopis et episcopis per Alemaniam constitutis, nostris damus litteris in præceptis, ut prædictam excommunicationis et anathematis sententiam, pulsatis campanis, accensis candelis, necnon alia quæ continentur in ipsis, in singulis civitatibus, castris ac villis et locis suarum diœcesium absque dilatione aliqua publicari solemniter ac etiam nuntiari singuli faciant eorumdem.

« 4° Et nihilominus omnes, tam clericos quam laicos, qui ei adversus fidem catholicam et libertatem ecclesiasticam ac sponsam Christi sacrosanctam Ecclesiam machinanti, cum armis, vel sine armis, auxilium præstiterunt vel favorem, excommunicationis vinculo innodari.

« 5° Quocirca discretioni vestræ per apostolica scripta manda-

offensive et défensive avec Gênes, Venise et la Lombardie, prononça cette excommunication solennelle contre Frédéric ; mais la foudre pontificale tombait sur une tête de bronze qui par deux fois déjà avait essuyé, sans fléchir, sans seulement s'incliner, l'anathème. Dès l'année *de grâce* 1227, peu de temps avant la *mission* d'Albert le Grand en Allemagne, attendu que l'insouciant et narquois empereur prenait, paraît-il, assez légèrement son parti du complet insuccès d'une croisade qu'il n'avait d'ailleurs entreprise qu'à contre-cœur, passait, coulait, sans faire en aucune façon pénitence, le mois de septembre tout entier dans sa délicieuse villa de Pouzzoles, près de Naples; le jour, forçait le cerf et le sanglier sous les ombrages de la forêt de Licola; puis, le soir, dans sa molle Pouzzoles, s'endormait au son des violes et des luths, dès l'année 1227, Grégoire IX avait fulminé contre le *traître*, et l'avait

mus, quatenus si dicti archiepiscopi præceptum nostrum neglexerint adimplere, vos eos ad id, per excommunicationis sententiam, appellatione remota, cogatis, constitutione de duabus dictis in generali Concilio edita non obstante. Quod si ambo his exequendis potueritis interesse, alter vestrum ea nihilominus exequatur.

« Datum Laterani, nono kalendas decembris, pontificatus nostri anno tertiodecimo. »

V. MAGNUM BULLARIUM ROMANUM, *Gregorius nonus*, t. I, p. 106 Lugduni, Laurentius Arnaud, MDCLXXIII.

mis au ban de la chrétienté. L'intervention, les remontrances des archevêques de Reggio et de Bari, prélats d'humeur conciliante que Frédéric avait envoyés à Rome pour apaiser les ressentiments du souverain pontife, expliquer sa conduite et prévenir, autant que possible, la guerre ouverte, cette intervention et ces remontrances avaient complétement échoué devant un mauvais vouloir opiniâtre et des résolutions arrêtées. Le *mécréant* fut donc anathématisé à la hâte, le 29 septembre 1227 : Frédéric passa la main sur son visage et ne se sentit point touché[1]. L'année suivante, l'*indocile* avait été excommunié derechef, cette fois encore parce qu'il tardait à mettre à la voile et à retourner en Palestine, mais avec des considérants qui ne le déclaraient plus seulement *traître et rebelle*, mais déchu et dépouillé de sa couronne. Dans sa circulaire aux évêques, datée du jour de l'Ascension, 1228 : « Nous ordonnons, avait signifié Grégoire IX, qu'on s'abstienne de célé-

1. « Frederick sent two judges at Rome to explain all, and went to recruit himself at the baths of Pozzuoli, near Naples, where he could hunt in the forests around Licola... He despatched a further embassy to Gregory... The Pope would not believe a word the said; but calling together as many Bischops he could, he publicly excommunicated the recreant crusader on the 29 th. of september 1227. » V. Kington. *Hist. of Frederick the Second.* London, 1862.

brer le service divin partout où s'arrêtera Frédéric; nous le traiterons désormais comme hérétique; nous délions ses sujets de leur serment de fidélité et le dépouillons de son royaume, QUI EST NOTRE FIEF, ET POUR LEQUEL IL NOUS DOIT FÉAL HOMMAGE [1]. »

On peut juger, ce semble, pour peu qu'on tienne compte du retentissement et de la portée de tant de coups terribles, et d'après le ton de plus en plus véhément du langage officiel de la cour de Rome, à quel degré d'irritation, d'emportement en était arrivé le vieillard, sorte de despote irrascible et sanguin, qui veillait alors aux destinées de l'Église. Ses fureurs et ses menaces tombaient fort malencontreusement pour sa dignité sur un prince orgueilleux et lettré, plein de ressources et de talents, sans moralité aucune, mais inaccessible à la crainte, profond jusque dans ses railleries et ses *Tischreden*, insidieux, insinuant à en remontrer à ses amis les Grecs, capable de rivaliser en fait de générosité et de faste avec Saladin, poussant, en un mot, à leur apogée toutes les hardiesses, toutes les grandeurs et tous les vices, apanage de la race des Hohenstaufen. Il faut voir de quel air le prend avec le pape,— et n'ou-

1. V. Kington, *Hist. of Frederick II*, t. II. — Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, t. III.— Rohrbacher, *Hist. de l'Église catholique* : Grégoire IX et Frédéric II.

blions point à quelle époque nous sommes, en plein moyen âge, — l'élégant successeur de Barberousse, le tyran qui vient se heurter au milieu de son triomphe contre le front d'un autre tyran. Frédéric Hohenstaufen daigne bien quelquefois se laver des crimes que lui impute Grégoire; il condescend à plaider les circonstances atténuantes; il se donne même quelquefois le malin plaisir de protester devant ses peuples de sa parfaite innocence et de son inaltérable pureté d'intentions; mais, le plus souvent, se posant vis-à-vis de l'Europe comme l'oint du Seigneur et le fils des Césars, tantôt il traite la papauté comme une marâtre, tantôt comme une insolente affranchie : il ne se lasse point de lui reprocher la fameuse donation de Constantin[1]. Plaira-t-il de considérer d'un peu près un si téméraire et si singulier personnage?

1. Ce qui faisait au fond la force de Frédéric, car le conflit dont on retrace ici quelques-unes des péripéties brûlantes ne fut nullement un combat singulier d'homme à homme, mais bien une dispute d'idées traversée par des événements, c'est qu'une foule de gens, et des plus honnêtes, se rangeaient de son parti. Nombre de fervents chrétiens, au moyen âge, s'indignaient déjà de voir le successeur des apôtres porter couronne. Qui ne sait par cœur ces vers de Dante :

Ahi Constantin, di quanto mal fu madre
Non la tua conversion, ma quella dote
Chè da te prese il primo ricco Padre!

Dante, *Inferno*, xix.

Quand de mauvaises nouvelles lui parvenaient du côté de Rome, dans un de ses palais du golfe de Naples, entre le mont Vésuve, les bois d'orangers et la mer; quand un de ses pages lui remettait à genoux quelque bulle furibonde, le *Giaour* de Germanie dépliait nonchalamment la sainte missive : il en examinait les expressions et le style, car il se connaissait en latinité et il supportait à la rigueur qu'on le damnât, pourvu qu'on lui épargnât les solécismes; puis, se tournant vers une de ces filles mauresques qu'il avait ramenées d'Orient, esclaves couleur olive dont les ris l'égayaient et dont les pas voluptueux le distrayaient de ses ennuis, il lui faisait signe, comme si de rien n'était, de continuer la danse ou de traîner en modulations sonores, tout en se balançant sur les hanches, un air plaintif des bords du Nil [1]. Parfois, s'assombrissant tout à coup et parcourant des yeux l'immense baie de Naples, aux flots d'azur : *Gregorius, Gregorius, gregis disgregator potius*, murmurait-il à voix basse, en plissant la bouche avec amer-

1. « When the meal is over, the company are amused by the feats of some of the Almehs, brought from the East. Two young Arab girls of rare beauty place themselves each upon two balls in the middle of the flat pavement. On these they move backwards and forwards, singing and beating time with cymbals and castanets, while throwing themselves into intricate postures. » — V. Kington, *Hist. of Frederick II*, t. I, p. 471, *passim.*

tume [1]. Dans un de ses moments de loisir, de veine ou d'orageuse humeur, il appelait encore près de lui le chancelier de l'Empire, Pierre des Vignes, et Pierre des Vignes écrivait alors sous sa dictée. On ne relira peut-être point, aujourd'hui même, à distance, sans y trouver quelque intérêt, — car au milieu de maintes énormités qu'elles contiennent ne laissent point de briller, pour ainsi dire, quelques fugitifs éclairs de bon sens, — la teneur de ces dépêches ironiques, osées, familières, aussitôt redigées que conçues, aussitôt expédiées que rédigées, et qui stupéfiaient, alarmaient, ébranlaient tour à tour les électeurs d'Allemagne, les républiques d'Italie, les rois de France et d'Angleterre, les grands maîtres de Saint-Jean de Jérusalem et du Temple. Nous nous bornerons à relater ici, sans nous arrêter plus longtemps aux *difficultés* préliminaires, la réponse de Frédéric II, empereur des Romains, à la troisième excommunication de Grégoire, *serviteur des serviteurs de Dieu*. A travers la prose imagée, sarcastique, gouailleuse, subtile, éloquente de ce très-curieux et considérable document, se trahissent çà et là, pêle-

1. Le jeu de mots latin est intraduisible en français. « *Grégoire! Grégoire!* on ne devrait pas te nommer ainsi, car tu *désagrèges* le troupeau, » ne présente point à l'oreille le cliquetis voulu.

mêle, nous a-t-il paru du moins, la rage contenue et le courroux classique d'un Julien l'Apostat, en même temps qu'éclatent avec pompe et malice, par boutades, les théories indécises, fougueuses, heurtées d'un réformateur qui s'essaye. Frédéric flotte évidemment entre Julien et Luther. Ce qu'il regrette, sans aucun doute, *l'arrogant monarque,* c'est le vieil absolutisme païen, tel que l'ont connu l'Europe et l'Asie sous les Titus et les Auguste : cet ordre de choses n'existe plus, n'existera plus, et le geste du potentat catholique qui salue, deux cents ans après l'an 1000, la fruste image de Jupiter Capitolin, doit être considéré comme indécent et impie. Ce qu'il réclame, au contraire, l'*indocile,* le *novateur,* le *révolté,* en termes plus ou moins voilés, plus ou moins accentués, c'est la déchéance et la condamnation immédiate de l'absolutisme antichrétien, préconisé, quasi établi par Rome nouvelle, et l'avenir, l'histoire, la raison inscriront sa protestation sur leurs tablettes. Encore quelques jours, en effet, et l'idée de Frédéric aura fait son chemin ; encore *quelques semaines,* pour emprunter leur langage aux prophètes, et l'Angleterre et l'Allemagne, une moitié de l'Europe, vont se dérober à la juridiction spirituelle et temporelle des papes[1].

1. Pierre des Vignes, chancelier de l'Empire, prononça de son

« Ouvrez les yeux, fils des hommes, et voyez ce qui se passe autour de vous; *écoutez avec vos propres oreilles*. Contemplez l'état d'angoisse, d'aigreur et de malaise du monde actuel, les peuples désunis, la justice étouffée. De l'initiative et du fait des *patriarches de Babylone* découle tout ce néant : ceux-là se donnent le bon air de savoir gouverner les nations; ils ne font que changer le pouvoir en fiel et le droit en absinthe. Puissiez-vous examiner notre cause, vous princes, vous peuples, et reconnaître que nous sommes blanc comme neige! Songez que vous serez mesurés vous-mêmes avec la mesure qu'on nous applique à nous-même : le sage apporte sa cruche d'eau lorsque la maison du voisin brûle.

« *Nous avons cru dans le temps que le pape ne pensait qu'aux choses d'en haut et qu'il vivait dans le ciel*. Grégoire IX ne s'occupe, au contraire, que des choses de la terre, et il nous montre bien qu'il n'est qu'un homme. *Il est même descendu plus bas, car il foule aux pieds l'humanité*. Les Lombards. qui donnent traîtreusement le nom de liberté à la révolte et

côté une harangue solennelle pour défendre son maître. Il prit pour épigraphe de son discours ces vers d'Ovide :

Leviter, ex merito quidquid patiare ferendum est;
Quæ venit indigne pœna dolenda venit.

Ne se croirait-on pas en pleine Renaissance?

qui traînent dans la poussière nos droits séculaires sur leur pays, les Lombards ont été chercher auprès de lui aide et protection; et tandis que, d'une part, il est venu nous requérir pour appuyer par nos armes *ses prétentions mal fondées contre les citoyens de la ville de Rome,* d'autre part, il n'a point tenu à lui qu'il n'arrêtât la marche de nos troupes, lesquelles s'avançaient pour soutenir notre incontestable souveraineté sur nos possessions d'Italie [1]. La ville de Milan, *le*

1. Il s'établira probablement dans l'esprit du lecteur certaine velléité de rapprochement entre la situation de Grégoire IX et celle de Pie VII. Le rapport existe, en effet, mais les rôles sont intervertis. S'il est vrai de reconnaître que Grégoire IX fut molesté par Frédéric comme Pie VII fut malmené par Napoléon, Pie VII apparaît en définitive comme une victime, et Grégoire IX comme un despote auquel un autre despote rend le mal pour le mal. Tout le monde a maintenant sous les yeux la correspondance de Napoléon Ier, ou plutôt l'intéressante et consciencieuse étude de M. d'Haussonville : chacun peut donc aisément comparer le langage et le style de Napoléon à celui de Frédéric, dont il est offert ici un *spécimen.* On nous saura peut-être gré cependant d'appuyer, en passant, sur les points de contact de deux génies si divers et séparés par un abîme, la Révolution. Qu'on relise entre autres la lettre de Napoléon, lors de la détention du pape Pie VII à Savone. Napoléon ne fait, en somme, que reprendre en sous-œuvre les arguments de Frédéric : « Le pape — ce n'est plus ici Frédéric qui prend la parole, c'est Napoléon — le pape demande communication avec les fidèles; mais cette communication, comment l'a-t-il perdue? Il l'a perdue par la violation de tous ses devoirs... de paix et de charité! *Il a maudit l'empereur et l'autorité civile*

centre reconnu des plus pernicieuses hérésies, la ville de Milan est plus chère à Grégoire IX que ne lui est chère la personne de l'empereur des Romains. Une ligue d'agitateurs acquiert toutes les sympathies du pape; il ne tient aucun compte de la dignité impériale, *qui a cependant aidé l'Église à se fonder, et qui depuis tantôt mille ans la protége et la défend*[1]. Aussi ne

dans une bulle d'excommunication dont l'original a été saisi à Rome. Est-ce pour maudire les souverains que Jésus-Christ a été mis en croix?... Cependant la condescendance de l'empereur a été au point de se borner au dédain d'une excommunication ridicule par son impuissance, quoique criminelle par son intention... Quel usage a-t-il fait de son ministère? Il a envoyé des brefs pour soulever les chapitres, brefs aussi remarquables par l'ignorance des canons et des principes que par leur caractère de malveillance... *Il sait qu'un millier de prêtres, gens d'ailleurs simples et bons, sont fanatisés par l'idée d'obéissance* qu'ils croient lui devoir, etc., etc. » — V. *L'Église romaine et le premier Empire*, par M. d'Haussonville. Lettre à MM. les députés dictée par S. M. l'empereur à M. Bigot de Préameneu, 9 février 1812. (Cette lettre ne se trouve pas dans la *Correspondance de Napoléon Ier*.)

1. On se permettra de rappeler, pour l'intelligence complète de ce passage, que l'empereur Frédéric II, parfaitement indifférent du reste aux questions de dogme et de discipline ecclésiastique, ne laissait point de poursuivre à outrance les hérétiques et les brûlait sans merci, uniquement dans le but de paraître l'ardent défenseur et l'énergique gardien de l'Église. Grégoire IX tenait à prouver de son côté aux fidèles qu'il *vomissait les tièdes* et s'entendait à servir Dieu. Cette touchante rivalité de zèle entre les deux chefs de la chrétienté entretenait le feu des bûchers.

CONCLUONS-NOUS PAS PRÉCISÉMENT A LA DÉPOSITION DU PAPE ACTUEL, Grégoire IX, mais le déclarons-nous *incapable de représenter Jésus-Christ*, d'occuper la chaire de saint Pierre et de veiller aux intérêts de la foi et des âmes.

« Peu soucieux, en effet, de conférer avec les cardinaux ses frères sur les moyens de rétablir l'ordre dans l'Église, comment se comporte Grégoire IX? Il s'assoit à l'écart dans ses appartements, *la balance d'un marchand sur les genoux;* et là, selon l'inclinaison des plateaux, liant, déliant à tort et à travers, écrivant, comptant, supputant, il demeure isolé sans demander conseil à personne. Mais à nous incombe le devoir de ne point laisser la chrétienté paître dans les champs de l'erreur sous la conduite d'un pâtre pareil. *Nous en appelons à un concile général.* Nous exposerons devant le concile les griefs mentionnés plus haut, et d'autres plus cuisants encore; nous formulerons alors nos accusations contre le pape. Lorsque nous ouvrons le livre de notre conscience, nous avons beau chercher, nous ne parvenons point, en vérité, à découvrir quels sont les motifs qui ont pu irriter de la sorte cet homme vindicatif contre nous. Serait-ce qu'il nous en veut, par hasard, pour cette raison que, *considérant semblable union comme très-indigne, nous n'avons point voulu*

consentir au mariage de notre fils avec sa nièce?

« Quant à vous, rois et princes du monde entier, ne nous plaignez pas seulement, déplorez surtout le sort malheureux de l'Église. Sa tête est débile; son guide ressemble au lion rugissant. *Un homme sans foi, un prêtre souillé, un vain prophète, trône en son milieu.* Et si nous vous écrivons en ces termes, ne pensez point que la force nous manque pour faire respecter nos droits. NOUS TENONS SIMPLEMENT A CE QU'IL SOIT RECONNU A LA FACE DE L'UNIVERS QUE C'EST METTRE EN PÉRIL L'HONNEUR DE TOUS LES SOUVERAINS QUE D'EN OFFENSER UN SEUL [1]. »

Lors de la publication de son *second manifeste,* véritable appel au peuple, Frédéric II livre encore plus clairement sa pensée; il s'abandonne à plaisir à sa verve impétueuse, et ne garde plus cette fois aucun ménagement. Le prince s'est d'abord adressé aux princes, parce que le pape, en effet, l'a dénoncé aux princes. L'homme contre lequel on va tenter de soulever les masses fraternisera désormais avec les instincts de la multitude : il s'appuiera sur le *suffrage universel.* Rome a prétendu l'accabler sous telle ou

1. V. Concil. XIII, 1157. — Ricob, *Hist. Imp.,* 127. — Petrus de Vineis, I, 21. — Matth. Pàris, 341. — Kington, *Hist. of Fréd. II,* t. II, p. 115-118. — Raumer, *Gesch. Hohenstaufen,* t. III, p. 648.

telle citation sanglante, tirée des saintes Écritures. « *Malheur à vous!* répliquera l'empereur, *et moi aussi, je vais m'emparer de la Bible, et contre la Bible du prêtre ouvrir la Bible du laïque.* » Quel symptôme de l'ère nouvelle qui se prépare que cette menace! Comme on sent, en présence de cette révolte *d'un des deux juges en Israël,* rébellion qui ne passe point encore inaperçue, mais déjà presque impunie, l'esprit de critique et d'examen qui vaguement s'agite au fond de toutes les consciences et qui sourdement mine la forteresse de l'autorité! Ce ne fut point un événement de médiocre portée, croyons-nous, que l'arche d'alliance du christianisme, la Bible, arrachée ainsi de force, avec fracas, à la poudre du sanctuaire et passant tout d'un coup aux mains des Philistins libres penseurs. Entendez-vous, dans le lointain, les murailles de l'antique Jéricho qui s'écroulent, et les trompettes qui sonnent des fanfares profanes devant le grand prêtre debout sur son trépied! Le grand prêtre se tient ferme, droit; il maudit, il frappe, il foudroie; il ne se rend pas, mais il se trouble, et, dans ses épouvantements, il se répète. Sans cette infusion de sang juvénile que vinrent apporter au catholicisme les deux Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, nul doute que le grand déchirement qu'on a nommé la Réforme, et dont on ne saurait trop sérieu-

sement étudier les causes et les origines, nul doute que cette révolution dans l'Église n'eût commencé de s'accomplir dès la seconde moitié du XIII[e] siècle. Par ses audaces, ses sarcasmes et ses blasphèmes, l'empereur Frédéric II précipite en apparence le mouvement, comme Voltaire passe encore près de beaucoup de gens, lesquels assurément l'ont peu lu, par ses moqueries légères et ses gaies ironies, pour avoir tué l'amour du Christ au fond des cœurs, profondément ébranlé la foi et troublé la région des croyances. Les croyances! mais elles restent entières, et si le patriarche de Ferney n'eût point tant ri, la Révolution eût peut-être conclù. A l'un et à l'autre, à Voltaire comme à Frédéric, n'ont manqué, au contraire, pour faire ou beaucoup de bien ou beaucoup de mal, et pour créer au lieu de démolir, qu'une qualité assez peu brillante, mais solide, qualité qui ressort de l'âme et que repousse souvent l'esprit : le *sérieux*, cette muette éloquence des apôtres convaincus; il leur a manqué, en outre, l'austérité de mœurs et de vie. S'il eût toujours été de bonne foi dans les reproches qu'il adresse à la papauté, quel rôle merveilleux eût pu jouer Frédéric! En dépit de tous ses efforts, l'empereur ne fût peut-être point parvenu à prévenir le *grand déchirement;* il eût du moins rempli auprès de la personne des souverains pontifes l'office de ce

personnage antique, chargé de donner une leçon d'humilité aux triomphateurs. Encore une fois, s'il eût sincèrement voulu le bien, il n'eût point fourni à l'Église de Rome, par ses ambiguïtés fâcheuses, ses fausses manœuvres et ses sous-entendus perfides, vingt plausibles mais détestables prétextes de se déclarer seule gardienne de la morale et de la vérité. Que si Frédéric, en second lieu, n'eût point tant aimé le faste et les plaisirs, quelle salutaire et décisive influence n'eût-il point exercée sur les laïques et le clergé! Malheureusement pour son propre salut et pour celui des papes, malheureusement aussi pour la chrétienté, ni novateur naïf, ni chrétien résolu, *libertin* à l'occasion à la façon d'Érasme, arbitraire, dissolu, sensuel, l'inconsistant roi des Romains était à la fois trop peu croyant, trop littéraire, *trop armé, trop puissant,* pour décider d'une sérieuse évolution des esprits dans l'Église [1].

1. Certaines paroles échappées à Frédéric II montrent le fond de sa nature sous son vrai jour, et ne témoignent point seulement de sa parfaite indifférence, mais aussi de son profond dédain pour tout ce qui touche à la foi chrétienne. « Si le roi des Juifs avait vu Naples, il n'eut point été si fort entêté de sa Palestine, » se laissa-t-il aller à murmurer un jour. L'empereur Frédéric s'embarqua effectivement pour la Judée avec cet entrain que montrent les personnes qui ne peuvent se passer de Paris, lorsqu'elles quittent Paris pour la province. Un autre jour, comme il rencontrait un prêtre qui portait le saint-sacrement à un malade :

Frédéric n'avait-il point prétendu, certain jour, ramener les *séculiers* à l'observance de la pauvreté primitive, et n'avait-il point eu l'audace d'en remontrer à certains évêques, dont le luxe effréné, la vie de désordre, devenaient, de l'aveu même des orthodoxes, un sujet de scandale[1]? Quelques fervents, quelques candides avaient naturellement applaudi. Comment, en effet, ne point se montrer, à première vue, partisan d'un dessein qui, s'il se fût réalisé, eût peut-être ramené aux autels cinquante insolents prélats, plus soucieux de chasser à courre, de dormir la grasse matinée sous la plume, ou de vider de larges hanaps de vin de Moselle ou de Sicile, que de faire l'aumône et de se conformer aux devoirs de leur état[2]?

« *Quamdiu durabit buffa ista?* » s'écria-t-il. — Consulter Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen;* t. III.

1. « L'Église primitive, proclamait l'empereur Frédéric en 1227, était fondée sur la pauvreté et la simplicité, en ce temps-là où elle produisait, comme une mère féconde, tous ces pieux personnages qui sont inscrits au catalogue des saints. *Or personne ne peut asseoir d'autres fondations que celles qui sont assises par le Seigneur Jésus.* » V. Huillard-Bréholles, *Hist. dipl.,* t. III, p. 50.

2. Albert le Grand, dans ses *Sermones,* malmène assez rudement, on pourra plus loin s'en convaincre, les *fainéants* du cloître et du sanctuaire; mais on doit rendre cet hommage à la papauté, — lorsqu'une fois elle s'en mêle, forte de la conscience qu'elle a de son autorité supérieure, et, par instants, fière, et à bon droit, de

La boue se remue positivement à la pelle dès qu'on touche aux mœurs du haut clergé seigneurial au moyen âge, et l'on comprend à la rigueur que, sans donner lui-même de grands exemples de vertu, Frédéric ait bien osé dire à ses peuples : N'imitez point vos évêques. Sans chercher hors de l'Allemagne, on trouvera matière à s'édifier. Ici, c'est l'archevêque de Mayence, Rodolphe, qui se permet de fondre les statues d'un saint, bat monnaie avec le protecteur de son Église, et partage entre ses frères et ses neveux l'argent sacrilége [1] ; là, c'est l'évêque de Fünfkirchen, que le roi de Hongrie se voit contraint d'admonester, et qu'il ne parvient point cependant à arracher aux plus honteux plaisirs [2]. Rien de plus fréquent, d'ailleurs, à cette époque de grandes vertus et de grands vices, que d'entendre les chapitres des cathédrales accuser

ses mœurs pures, — la papauté porte peut-être elle-même les plus grands coups ; elle frappe sur ses membres indignes avec une vigueur sans égale. Compuls. *Innocent. Epistol.*, t. VI, 82 ; t. VIII, 111-113 ; *Regest.*, Honorius III, an. 1130. — Le pape Alexandre IV ne recule point devant la crudité des expressions et la nudité des détails. Consult. *Aventin. Annal. Boyor.*, t. VII, p. 7-12, *passim*. — Innocent IV et Grégoire IX déploient au besoin, ou quand le cœur leur en dit, la même sévérité que le pape Alexandre IV.

1. « Der Erzbischof Rudolf von Mainz liess die Bildsaüle der heiligen Benno einschmelzen und vertheilte das daraus geschlagene Geld unter seine Verwandten. » Raumer, t. VI.

2. Engel, *Hist. de Hongrie*, t. I, p. 283.

les évêques de simonie, les évêques menacer à leur tour, et, pris d'une sorte d'émulation, d'humeur noire ou de jalousie, reprocher aux abbés leurs concubines, leurs vols et leurs crimes [1]. Pour égayer ce sombre tableau, relatons, en passant, cette repartie joyeuse, devenue bientôt populaire, d'un dignitaire ecclésiastique du pays de Liége, — *cecy est de l'escole flamande,* — lequel ecclésiastique, semoncé par le pape Honorius à cause de son goût pour les franches lippées et les gaillardises de toute sorte, du fond de ses fainéantises et de ses ripailles pousse à tue-tête ce burlesque cri de ralliement : « *Que sert d'assister aux offices?* SONNEZ CLOCHES ET CARILLONS ! PRIEZ POUR NOUS [2] ! » Hélas ! que de catholiques, aujourd'hui encore, imitent, sans s'en douter, la conduite de ce dignitaire du pays de Liége, et, *tout en assistant aux offices,* laissent l'officiant prier pour eux !

Lors donc que le roi des Romains appuyait sur la nécessité de mettre un frein aux infractions à la discipline, au relâchement général des *clercs,* et que, mettant résolûment le doigt dans la plaie, il annonçait, par exemple, qu'il était temps de recourir aux remèdes, et au plus vite et sans se rebuter, bref,

1. V. Raumer, *Sitte der Geistlichen.*

2. Sufficit mihi si audio sonitum campanarum. — *Regest.*, Honorius III, an. 11.

que l'esprit austère du christianisme s'en allait partout déclinant, il semblait à bien des gens que le roi des Romains *parlait d'or*, et le très-raisonnable *indocile* ralliait momentanément à son parti des légions d'hommes solides et pieux qui pensaient comme lui, et n'osaient point toutefois élever la voix contre les iniquités et les bassesses dont ils étaient témoins. Mais, sans compter que ce n'est point couché sur des coussins de soie, du fond d'un palais rempli d'eunuques et d'histrions, qu'il est facile d'en imposer au monde sur ses pensers sévères, sous le manteau du prédicateur couronné perçait sans cesse, à l'improviste, la rancune du prince excommunié ou la tortueuse ambition du césar teuton jaloux de tout régler, de tout ordonner, sans jamais rencontrer devant son sceptre aucun obstacle. L'accueil empressé que reçurent de la part des seigneurs du pays de France hostiles à la cour romaine les projets de réforme de Frédéric, la paraphrase et les commentaires qu'ils hasardèrent à ce propos, ces seuls indices eussent dû suffire, ce semble, pour éclairer les bonnes âmes orthodoxes sur les secrets mobiles de tant de protestations honnêtes, les effrayer sur les conséquences pratiques de tant de spécieuses théories, et les faire repentir, en un mot, d'un accès de confiance passager. « OUI, VRAIMENT, IL FAUT QUE CES CLERCS QUI

JUGENT D'APRÈS LEURS LOIS LES HOMMES LIBRES ET LES FILS DES HOMMES LIBRES, fut-il assez inopinément décidé en une assemblée de *nobles François* enthousiasmés par les harangues de l'empereur d'Allemagne, IL FAUT QUE CES FILS DE SERFS SOIENT RAMENÉS A LEUR CONDITION PREMIÈRE DU TEMPS DE L'ANCIENNE ÉGLISE, QU'ILS SE BORNENT A LA VIE CONTEMPLATIVE. A NOUS LA VIE ACTIVE! PEUT-ÊTRE ALORS REVERRONS-NOUS CES MIRACLES DES PREMIERS TEMPS QUI NE SE PRODUISENT PLUS EN CE SIÈCLE [1].» On juge de l'arbre d'après ses fruits, a dit le sage. — « A quelles conclusions tendent donc, en fin de compte, les discours du roi des Romains? reprenaient, en présence d'approbations ainsi motivées, les pures et flottantes imaginations, aussitôt désenchantées que séduites; au bord de quels abîmes nous mène-t-on, sous la fallacieuse promesse de sauver Israël? L'empereur, si nous nous rangeons sous sa bannière et lui prêtons notre appui, ne va-t-il point bientôt livrer les *clercs* pieds et poings liés au pouvoir civil, et parce que les prêtres ne sont point tous, il est vrai, de saints

1. « Reducantur ad statum Ecclesiæ primitivæ... et in contemplatione viventes, nobis *sicut decet* vitam activam ducentibus, ostendant miracula quæ dudum a seculo recesserunt, » *Hist. diplom.*, t. VI, p. 468, *ap.* Huillard-Bréholles, *Vie et correspondance de Pierre des Vignes.*

personnages, ne va-t-il point les priver, eux, ministres aux fonctions sacrées, de leur liberté d'agir, nous, croyants, de notre liberté de les suivre et de les écouter? » — Tel dut être, en effet, à peu près le langage que tint intérieurement le plus grand nombre des chrétiens timides lorsque fut chargé, dans les diocèses de Germanie, de les ramener, de les affermir dans le droit chemin, notre impartial et pacifique Albert; et, vu l'état *d'aigreur, d'angoisse et de malaise où se trouvait alors le monde,* — ce sont les propres expressions dont se servit Frédéric II dans son premier manifeste, — dès que l'habit des frères prêcheurs apparut, symbole éclatant de charité et de mansuétude, nul ne sera surpris qu'il ait aussitôt produit une vive impression. Pendant que les deux chefs de la chrétienté se lançaient l'un l'autre à la face d'énormes injures à la façon des héros d'Homère, hésitante entre le pape et l'empereur, irrésolue, chancelante, effarée, l'Allemagne crut embrasser les insignes du calme et de la paix en baisant la robe blanche du fils de Dominique. L'Allemagne ne se trompait du reste qu'à moitié, mais elle s'abusait. Sous le large manteau du moine s'abritaient, repliées, les ailes des Furies, et ceux qui se précipitaient aux genoux du missionnaire ne tiraient plus, il est vrai, l'épée pour la cause de Frédéric, ils eussent dégainé,

au besoin, pour soutenir les droits du Saint-Père. Frédéric Hohenstaufen comprit l'imminence du péril et s'efforça de le conjurer[1].

« *Les pharisiens et chefs des prêtres*, s'écrie dans son *appel au peuple*, en réponse à la troisième excommunication du pape Grégoire, le césar germanique rebelle aux volontés du saint-siége, *les pharisiens et les chefs des prêtres se sont réunis pour tenir conseil contre l'empereur des Romains, leur maître.* Comment allons-nous nous y prendre, ont-ils dit, pour nous défaire de cet homme qui triomphe de ses ennemis? Si nous lui laissons les coudées franches, *il va soumettre à ses armes toute la Lombardie*... Aussi bien convient-il de l'arrêter net dès qu'il commence

1. L'Histoire passe, un pied sur une roue comme la Fortune, et les passions humaines ramènent perpétuellement les mêmes drames : les personnages seuls et les dialogues varient. Grégoire IX conteste à Frédéric II la légitimité de ses prétentions sur les villes lombardes. Napoléon s'irrite de ce que le pape Pie VII lui refuse Ancône. — Frédéric dicte ses fougueuses missives à Pierre des Vignes. Napoléon confie la rédaction de ses terribles dépêches à Fouché. « *Il y a plus d'un rapport,* MONSIEUR, *entre mes fonctions et les vôtres,* » écrit Fouché aux évêques au commencement de ce siècle. (Circulaire trouvée dans les papiers du cardinal Fesch. V. M. de Meaux, *la Révolution et l'Empire*, p. 289). *Tout chrétien doit obéissance à César, empereur et roi des Romains*, répète à satiété Pierre des Vignes au XIII[e] siècle. (V. Huillard-Bréholles, *Vie et correspondance de Pierre des Vignes.*) — *Quid novi?* Un mot, un seul mot, le mot MONSIEUR.

à devenir victorieux, avant que l'étincelle ne développe un vaste incendie, avant que le mal dont il est cause, mal jusqu'à cette heure tolérable, ne nous pénètre jusqu'à la moelle des os. Ne perdons point de temps en conversations et pourparlers inutiles ; ne l'attaquons point seulement par nos invectives : lançons contre lui toutes nos flèches et vidons nos carquois. Nous les lancerons contre lui, ces flèches, jusqu'à ce qu'elles le frappent, le frappent (*sic*), jusqu'à ce qu'elles le transpercent, le transpercent (*sic*), jusqu'à ce qu'elles le renversent, le renversent (*sic*), de telle sorte qu'il ne soit plus enfin question de cet homme, qu'il soit terrassé et demeure convaincu de l'inanité de ses rêves. — *Ainsi ont comploté les pharisiens de ce siècle, assis sur le trône de Moïse, et s'emportant dans leur folie contre l'empereur des Romains*... Et ce père de tous les pères, celui qui se nomme le serviteur des serviteurs de Dieu, de colombe se transformant en serpent, a jeté à l'univers cette téméraire et fatale parole : CE QUI EST ÉCRIT EST ÉCRIT... »

Après s'être placé de la sorte, dans cet exorde emphatique, aussi haut qu'il convenait à son incommensurable orgueil, tout près du Sauveur des hommes persécuté, l'empereur d'Allemagne, dédaigneux soudain des formes solennelles du langage ou bien en-

core pensant avoir atteint son but : éblouir, dérouter les dévots au moyen des allusions hébraïques, l'empereur se retourne brusquement vers le pontife qui le brave, et, à longs flots, avec une témérité et un sans-gêne d'expressions qui paraîtront peut-être invraisemblables à ceux qui se complaisent dans un moyen âge de convention, laisse déborder l'allusion blessante et le sarcasme. Prenons acte, en passant, d'une impardonnable légèreté. « Heureuse est l'Asie, soupirait un jour Frédéric, elle ne connaît point nos disputes d'Europe ! » Une impression de lassitude, de colère ou de dépit a pu seule vous arracher cette exclamation peu politique, très-capricieux monarque, et lorsqu'elle vous est échappée, évidemment vos ennuis, vos impatiences prévalaient contre votre sûreté de vue habituelle. Auriez-vous négligé de conjecturer, par hasard, qu'inévitablement l'Europe devait l'emporter sur l'Asie, précisément parce qu'en Europe *on disputait?* Du choc des idées jaillit tôt ou tard la lumière; les passions sont l'huile de la lampe pour les peuples comme pour les individus, et ceux qui prétendent imposer aux hommes l'immobilité morale ont beau se proclamer les amis de l'ordre et les soutiens de la société, ils sont au contraire les plus dangereux contempteurs de l'ordre véritable et les Érostrate du temple social. Vouloir

supprimer la lutte des opinions dans le monde, n'est-ce point rêver de le replonger dans le néant[1] ?

« Allons! réponds, poursuit le roi des Romains dans son insolente harangue, en prenant directement à partie le pape Grégoire, toi, successeur de Pierre, réponds-moi! Sais-tu bien quel enseignement a donné le Maître des maîtres, après sa résurrection, à ses disciples? Le Maître des maîtres n'a point dit : Prenez vos armes et vos boucliers, votre arc et votre épée. Il a dit : *Que la paix soit avec vous*... Pourquoi donc, toi qui tiens la place du Christ, successeur de Pierre, t'éloignes-tu complétement de la voie droite? Pierre, à l'appel du Christ, quitta ses proches et prit le chemin de vie : extérieurement dépouillé de tout, il se trouva par ce seul fait muni intérieurement de toutes choses, parce qu'il aspirait aux trésors de la patrie céleste. Toi, Grégoire, tout au contraire, tu ne fais point fi des richesses matérielles, tu convoites les biens de la terre, et l'univers ne suffit point à assouvir ta faim dévorante. Pierre dit au pauvre boiteux : Je n'ai ni or ni argent. Toi, Grégoire, sitôt que les monceaux d'or que tu contemples avec adoration commencent à diminuer, *tu te mets à boiter*

1. « Il est dans le grand ordre qu'il y ait quelque petit désordre. » Leibniz.

avec les boiteux et tu mendies... Tu prêches la pauvreté et tu te prétends pauvre. Mais d'où vient donc, s'il en est ainsi, que l'on te voit amonceler trésors sur trésors? On raconte encore de Pierre que, mourant de faim, Pierre refusa de manger, de crainte de toucher quelque aliment impur. *Toi, Grégoire, tu ne vis que pour ton ventre, et sur tes coupes de vermeil ces mots sont gravés :* BIBO! BIBIS! JE BOIS! TU BOIS!

« ... Pape Grégoire, un effort, et renonce à l'iniquité; souviens-toi de l'aventure du pauvre pape Sylvestre et du magnanime empereur Constantin... En ce temps-là, Sylvestre en était réduit à une profonde misère, et il se tenait caché dans une caverne. *C'est à Constantin que l'Église est redevable de tout ce qu'elle possède en fait de libertés et d'honneurs...* Ne t'acharne donc plus dorénavant à faire opposition au véritable défenseur de l'Église... Sept fois, soixante-dix fois, il sera pardonné au pécheur, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Toi, Grégoire, ne saurais-tu donc condescendre à faire grâce une seule fois *à celui qui implore le pardon,* BIEN QU'INNOCENT? Veuille accueillir un généreux fils qui ne demande pas mieux que de rentrer dans le giron de l'Église; montre-toi bénévole et clément. Sinon, prends garde; LE LION SECOUERA SON SEMBLANT DE SOMMEIL; IL FONDERA UN NOUVEAU DROIT; IL PRENDRA EN MAIN LE GOU-

VERNEMENT DE L'ÉGLISE, et il brisera la corne du superbe[1]. »

Grégoire IX, car c'est bien à lui que s'adressait cette supplique dérisoire, n'était point homme à se laisser déconcerter par tant de hauteur, d'outrages et de menaces. Patricien, prêtre et pape, en fait d'arrogance et de goût pour l'absolutisme, il pouvait en remontrer au *Giaour* de Germanie[2]. Son orgueil semble même plus intraitable encore que celui de Frédéric : cet orgueil ne traversa jamais la moindre défaillance. Sa pointe se retrempait sans cesse dans les froides ondes où se renouvelle l'énergie du *clerc*, le Styx de la feinte humilité. Aussi, dès que Grégoire IX eut pris connaissance de la missive de l'empereur, il leva les bras au ciel et se contempla. Malgré ses quatre-vingts ans, n'était-il point encore robuste et redoutable avec Rome à ses pieds, soumise; la Lombardie sous les armes et toujours prête à se révolter

1. « ... Nimm den Sohn, welcher gern in den mütterlichen Schoos der Kirche zurükkehren will, milde auf, damit er nicht aus seinem scheinbaren Schlafe wie ein Löwe erwache, DAS RECHT NEU GRUNDE, die Kirche regiere und die stolzen Hörner der Gewaltigen zerbreche. » — Compuls. Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, t. III, p. 645-648. — Matth. Pàris, 342. — Concil. XIII, 1158. — Kington, *Hist. Fred. II*, t. II, p. 115-117.

2. Grégoire IX appartenait à l'illustre et ancienne famille des Segni; il était neveu d'Innocent III.

contre Frédéric ; la brillante carrière du cardinal Ugolin derrière lui ? N'avait-il point naguère pacifié le Milanais, réconcilié Pise avec Gênes, organisé une croisade ? Le monde catholique n'attendait-il point chacune de ses paroles comme un oracle ? Peut-on, doit-on douter de soi quand on est pape ? pareil doute touche peut-être à l'impiété. Et pourquoi céder, tergiverser, ou transiger ? Ne serait-ce point manquer de respect envers la mémoire de prédécesseurs vénérables et s'ériger en contempteur des traditions ? Le pape Honorius, de son vivant, n'avait-il point eu confiance en lui ? Honorius n'avait-il point soupiré avant de mourir : *Ugolin, voilà un homme selon mon cœur ?* Était-il donc vraiment si faible, tombé si bas, que Frédéric osait l'insinuer ? Mais, le lundi de Pâques de l'année 1227, la ville aux sept collines l'avait, ce semble, acclamé, lui, Grégoire IX, « lorsqu'après la messe, il était rentré au palais, *portant sur sa tête deux couronnes, monté sur un cheval richement caparaçonné, entouré des cardinaux vêtus de pourpre*... Des cassolettes de parfums fumaient sur son passage... Le peuple chantait à haute voix des litanies, des cantiques d'allégresse... Une foule innombrable marchait devant, portant des palmes et des fleurs[1]... *Le sénateur et le préfet de*

1. V. Rohrbacher, *Hist. de l'Église catholique*, t. XVIII, p. 8.

Rome, à pied, des deux côtés du pape, tenaient ce jour-là les rênes de sa monture[1]. » Eh! lequel de nous deux est le vrai César, du tyran d'Allemagne ou du souverain pontife? Eh! de quel droit un prince infâme, blasphémateur et ami des infidèles, vient-il contester la légitimité de nos prétentions à la souveraineté universelle? D'où lui vient cette étrange manie, tandis que d'un mot, d'un seul mot nous pouvons le dépouiller de ses États, de nous représenter, nous, la Grâce et la Force, comme sans feu ni lieu, campé,

1. « The Senator and Prefect on foot led the Pope's horse in its gorgeous trappings, until the long procession of Cardinals, Bischops and Clergy reached the Lateran. » — V. Kington, *Frederick II, emperor of the Romans,* t. I, p. 282. — Quand on met en regard de ce tableau nous rappelant Grégoire IX en superbe appareil, le front haut et conquérant, cet autre tableau qui nous montre Pie VII languissant à Savone, ne dirait-on pas d'un pâle *Ecce homo* de l'école d'Holbein en face d'une splendide apothéose de demi-dieux signée Paul Véronèse ou Rubens? « Plusieurs fois, mande M. de Chabrol, le pape est resté pensif et dans l'attitude d'un homme qui voudrait se rendre... Je viens de chez le pape, écrit encore M. de Chabrol; *il était plus agité; il avait peu dormi,* etc., etc. » (V. Lettre de M. de Chabrol au ministre des cultes, 5 nov. 1811. *L'Église romaine et le premier Empire,* par M. d'Haussonville.) C'est qu'il y eut, en effet, du tempérament et des fureurs de Napoléon dans Grégoire IX, tandis qu'une larme de *Celui qui but le calice au jardin des Oliviers* coula sur le visage de l'infortuné Pie VII. Grégoire IX et Pie VII représentent ainsi, en se faisant valoir, l'un une époque de pléthore et de vie luxuriante, l'autre une crise d'accablement et de tristesse, traversées par la papauté.

ainsi que sous une tente, dans la donation de Constantin, sous les plis du manteau impérial ! — « *C'est un fait connu du monde entier*, soutenait d'ailleurs Grégoire IX, dont on ne saurait trop méditer les considérants en matière de souveraineté spirituelle et temporelle, C'EST UN FAIT CONNU *que Constantin, qui étendait sur tous les climats du monde une seule monarchie, au nom du sénat et du peuple, déclara qu'il était juste que le vicaire du prince des apôtres*, DÉJA EN POSSESSION DU GOUVERNEMENT DES AMES SUR TOUTE LA TERRE, OBTÎNT EN MÊME TEMPS LA SOUVERAINETÉ DES CHOSES ET DES CORPS EN CE MONDE. Persuadé que celui-là à qui le Seigneur avait confié sur la terre le gouvernement des choses célestes devait diriger les choses terrestres avec les rênes de la justice, Constantin transféra au pontife romain A PERPÉTUITÉ LES INSIGNES ET LE SCEPTRE DE LA DIGNITÉ IMPÉRIALE, LA VILLE DE ROME AVEC TOUT SON DUCHÉ ET MÊME L'EMPIRE DE L'OUEST. *Pour lui, considérant comme un crime que là où la* CAPITALE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE *se trouve établie par l'empereur céleste, un empereur terrestre pût exercer le moindre pouvoir, il abandonna l'Italie à la disposition du saint-siége apostolique et alla fixer en Grèce sa nouvelle résidence*[1]... »

1. V. Huillard-Bréholles, *Histoire diplomatique*, sumptibus de Luynes, t. IV, p. 948 et suiv.

— « L'univers est rempli de supplices très-justes dont les exécuteurs sont très-coupables, » a fort bien dit un des partisans célèbres de la papauté, telle que nous l'a léguée le moyen âge, M. de Maistre[1] : nous nous permettrons de demander aux derniers croyants en ce catholique de l'ancienne loi, si lui-même, M. de Maistre, mis en présence de textes pareils, — textes qu'apparemment il n'a point connus, — tout en condamnant l'empereur Frédéric et le déclarant *très-coupable*, lui-même, M. de Maistre, n'eût point été contraint de reconnaître que les outrages et les humiliations que par le fait de ce prince peu recommandable endura la papauté ne furent point réellement un *juste supplice*.

Sans absoudre en aucune sorte Frédéric II, César, de ses intempérances de langage et de certains actes violents, il est certain que les monstrueuses et chimériques visées exprimées en des termes dont nous venons douloureusement de traduire l'impertinence expliquent, excusent peut-être le ton peu mesuré de ses critiques. Nous avouons ne point éprouver pour Frédéric, roi des Romains, grande sympathie, ni grande estime, mais nous ne dissimulerons pas non plus l'invincible répulsion que nous inspire le prêtre

1. V. Lettre à M. de Bonald.

son rival, EMPEREUR DES AMES ET DES CORPS [1]. Quant à la vulgarité des attaques que se permettaient l'un contre l'autre les deux chefs de la chrétienté, pendant que l'impassible Albert menait à bonne fin *sa mission* dans les diocèses d'Allemagne, on n'en a pris encore qu'un avant-goût en entendant Frédéric insultant Grégoire. Grégoire l'emporte décidément en invectives forcenées sur Frédéric. Une seule et unique citation, et nous coupons court aux trivialités d'un dialogue aux tournures apocalyptiques. Au souverain pontife, successeur de Pierre et des apôtres, le dernier mot.

« Des profondeurs de la mer vient de surgir UNE BÊTE pleine de paroles de blasphème, quant aux pieds semblable à un ours, la gueule semblable à celle d'un lion en furie, semblable pour les autres membres au léopard. De sa gueule s'échappent des blasphèmes contre le nom de Dieu, des flèches empoisonnées contre la voûte du ciel *et les saints qui demeurent au ciel*. Avec ses griffes et ses dents d'ai-

1. « Ce n'est guère qu'à partir de l'an 1000 que la prétendue donation de Constantin fut généralement adoptée comme base de la propriété ecclésiastique... Le Dante blâme ladite donation comme un acte inconsidéré, *mais il n'en conteste point l'authenticité.* » V. Dante, *Inferno*, c. XIV. — Consulter Huillard-Bréholles, *Hist. diplom.*, sumptibus de Luynes. — *Vie et correspondance de Pierre des Vignes*, p. 171.

rain LA BÊTE a tenté de tout déchirer, avec ses pieds de tout écraser, et elle ne se dresse plus à la dérobée, mais en plein jour. Appuyée contre les mécréants, elle lance ses griffes hérétiques contre le Christ, rédempteur des hommes, et contre les Tables d'alliance... REGARDEZ ATTENTIVEMENT LE CHEF, LE VENTRE, LA QUEUE DE LA BÊTE, — C'EST L'EMPEREUR[1]!... »

Il est certaines lois générales, si régulières et fixes qu'on n'y prend seulement point garde et qu'on les respecte sans y songer, qui gouvernent harmonieusement les deux mondes, le monde intellectuel et le monde physique. La nature, elle, n'y déroge jamais, et si l'on est de temps en temps dans la nécessité d'avouer, ainsi que l'a confessé avec profondeur, avec simplicité un franc philosophe, que ce que nous voyons du gouvernement de Dieu n'est point *un assez gros morceau* pour que nous puissions y admirer, en pleine connaissance de cause, la beauté et l'ordre de l'ensemble, du moins pouvons-nous nous rendre à nous-mêmes ce témoignage que tout ce qu'il nous est donné d'entrevoir ou d'apercevoir nous met constamment en présence des deux idées d'ordre et de beauté, abondamment développées, religieusement

1. V. Matth. Pâris, 342. *Annal.* XIIIe, 1158.—Raumer.—Kington.

présentées l'une à l'autre par les évolutions de ce mobile univers. Or l'esprit humain, aussi bien que la nature, doit obéissance à ces lois immuables; il est libre toutefois de s'en écarter, et dans cette faculté de pouvoir désobéir réside, en effet, sa supériorité sur la matière; mais l'on remarquera qu'en les violant, il déchoit; dès qu'il les méconnaît, il se trouble. Coupable de lèse-majesté envers l'harmonie suprême, son premier châtiment est de tomber dans l'incohérence et le chaos : la forme se ressent toujours des fautes originelles de l'esprit. Que si les idées premières d'ordre et de beauté prévalent dans cette mystérieuse partie de l'être où, — si l'on peut toutefois appliquer à l'intelligence ce magnifique mot d'Aristote, — *Dieu passe, montrant la voie, suivi de la justice qui punit les transgresseurs de la ligne droite*, des idées, amoureusement et fermement jointes dans une sorte d'unité lumineuse, la clarté, le liant, la grâce se mêlent naturellement au langage qui les reçoit, les exprime et s'en pénètre, et le style se ressent ainsi de la piété de l'auteur envers les types éternels. Que si, au contraire, les conceptions que l'on nourrit, que l'on prétend vulgariser et imposer, ont été viciées dès l'origine, les plus riches vêtements dont on les couvre ne dissimulent jamais qu'à grand'peine leurs obscurités, leurs infirmités et leurs

faiblesses; elles entraînent avec elles la marque indélébile des desseins vicieux dont elles ont subi l'influence; on s'aperçoit bien vite, à d'irrécusables indices, qu'elles sont frappées de démence, d'impuissance ou de stérilité. Le manque absolu de rapport et de cohésion qui existe entre le commencement et la fin du présent discours du pape Grégoire IX, le complet désarroi d'idées qui y règne d'un bout à l'autre, ne nous eût certainement point entraîné à des considérations de cette gravité, étrangères, en apparence, à la querelle de l'Empire et de la papauté, si, dans le profond abîme laissé béant entre telle et telle phrase de son Encyclique, nous n'eussions cru devoir relever qu'une simple infraction à la règle banale qui veut que le sens d'un discours soit suivi. Non, ce n'est pas au point de vue philosophique ou littéraire que nous vous signalerons des lacunes : ce n'est point l'écrivain, c'est le prêtre que nous venons de surprendre en flagrant délit d'irrévérence envers les lois générales d'ordre, de logique et de beauté. Dans cette notoire absence de trait d'union entre le spirituel et le temporel, dans cette impossibilité matérielle de trouver la transition entre deux sujets absolument distincts, ne puisons-nous point un réel enseignement, et n'est-ce point là un signe assez net de la radicale incompatibilité des pouvoirs? « *Des profon-*

deurs de la mer vient de surgir une bête pleine de paroles de blasphème, quant aux pieds semblable à un ours, la gueule semblable à un lion dévorant, pareille pour les autres membres au léopard. » Ainsi prélude, on a pu s'en assurer tout à l'heure, la redondante missive du pape Grégoire IX. Voici comment conclut le Saint-Père en brisant tout à coup la lyre des prophètes, tant il est vrai que la forme se ressent toujours des fautes originelles de l'esprit! « *L'Empereur souffle la révolte contre nous à Rome :* IL A MIS LA MAIN SUR FERRARE, MASSA, LA SARDAIGNE, POSSESSIONS QUE L'ÉGLISE REVENDIQUE... » Quelle chute, nouveau Samuel! et le trépied sublime sur lequel vous montiez naguère ne serait-il donc qu'un point d'observation du haut duquel vous promenez vos regards sur Ferrare, Massa, la Sardaigne et ces fabuleuses *îles d'Occident,* concession imaginaire de Constantin [1]? Est-ce donc la protestation pure et simple d'un souverain ambitieux ou spolié que nous venons d'entendre, ou bien est-ce véritablement le vicaire de Jésus-Christ qui nous exhorte par votre bouche? Si vous ne tenez, Saint-Père, qu'aux choses du ciel,

1. *Les îles d'Occident.* On lit dans une bulle du pape Urbain II : « Quia religiosi imperatoris Constantini privilegio in jus proprium *Beato Petro* ejusque successoribus *occidentales omnes insulæ* condonatæ sunt. » V. Tardif, *Monum. histor.,* p. 157, n° 249.

pourquoi énumérer de la sorte, tout au long, vos titres terrestres? Si vous ne relevez, au contraire, que du droit commun, pourquoi damnez-vous qui vous offense? Tenez-vous, oui ou non, la croix ou l'épée? Vous portez-vous, oui ou non, prêtre ou laïque? Dans cet amalgame prodigieux, non moins fortuit que voulu, du spirituel et du temporel au fond duquel vous vous mouvez, vous distinguez-vous vous-même, pape Grégoire? Vos pareils se reconnaîtront-ils? Vous persuadez-vous, par hasard, en imposer longtemps aux esprits bien faits en vous abritant sous votre qualité de *clerc*, dès que votre volonté de prince a porté ses coups, et, quand le *clerc* en vous aura décidé, les rois et les peuples devront-ils fléchir dévotement le genou devant le *prince?* Il s'agit de conclure à notre tour. Frédéric II, empereur, et Grégoire IX, pape, poursuivaient à l'envi, tout en se provoquant et se combattant, tout en usant d'arguments différents, *la chimère de la monarchie universelle*. Ni l'un ni l'autre ne mérite assurément d'être pris en respectueuse considération, mais on doit tenir compte néanmoins d'un fait important, qui ne les décharge point, il est vrai, de la responsabilité de leurs actes, et qui cependant les domine, les pousse, les dirige et les sépare de très-haut : l'un pensait bien réellement tenir entre ses mains le vieil étendard *Hoc*

signo vinces, l'autre les clefs de saint Pierre. Ils se croyaient tous deux responsables, l'un vis-à-vis de l'ombre d'Auguste, l'autre vis-à-vis du Fils de Dieu.

« *Ses cuers ne baoit à autre cose fors que à estre sires et souverains de tout le monde.* » Tel est le jugement, de forme nette et naïve à la fois, qu'émet Brunetto Latini dans *li Trésors*, à propos des instincts altiers et rapaces du plus glorieux des Hohenstaufen; et le vieux chroniqueur ajoute : « *Frédéric cuidoit par lui et par ses filz surprendre tot l'empire et la terre toute, de tel manière que ele n'issist jamais de leur subjection*[1]. » — Ses cuers ne baoit à autre chose qu'à estre sires et souverains, — ressort-il avec non moins d'évidence des paroles et de la conduite d'un des plus inconséquents et fougueux pontifes, qui, pensant l'affermir, ait ébranlé la chaire de saint Pierre, et qui par ses envies désordonnées de réunir pêle-mêle dans sa main les rênes des royaumes et celles des consciences, les ait en définitive toutes laissées flotter. On aurait donc mauvaise grâce à contester que la passion n'ait souvent envenimé la dispute entre deux interlocuteurs dont le caractère, la race et le tempérament paraissent, en effet, foncièrement antipathiques. Mais la passion abaisse, aigrit.

1. *Li Trésors*, édit. Chabaille, t. I, p. 92.

prolonge indéfiniment les débats; elle n'en est jamais, pensons-nous, que la cause indirecte. La passion n'apparaît, n'intervient dans le drame politique que sollicitée par ces idées collectives, impersonnelles, qu'on est convenu d'appeler tantôt principes, tantôt préjugés. Représentants officiels de deux systèmes formulés de longue date, héritiers, à titre différent, de deux puissances pour ainsi dire illimitées, bien que limitrophes, par cela même amenés forcément à revendiquer tôt ou tard certaines rectifications de frontières, en dépit des outrageantes épithètes dont ils ne se montrent que trop prodigues, nos implacables rivaux ne semblent-ils point parfois humblement réciter une leçon toute faite, dépouiller un dossier, déployer les vieilles chartes et plaider en avocats? Nous sommes d'autant plus fondés à nous arrêter à cette opinion, que les thèses qu'ils reprennent avec vivacité ne sont point nouvelles, et qu'elles furent tour à tour soutenues, abandonnées, rajeunies, combattues par tous les esprits absolus, inquiets, du moyen âge. Pierre Damien, au XIIe siècle, avance les arguments césariens autoritaires que représente sous une autre forme l'empereur Frédéric au XIIIe siècle, et Dante Alighieri, à la veille de la Renaissance, les reproduira tels quels, avec notes et explications, dans son traité *de Monarchia*. Il va sans dire, d'autre part, que Grégoire IX

ne fit que développer à sa guise les données théocratiques dont il tenait la substance des papes arbitraires auxquels il avait succédé, et quant aux souverains pontifes qui vinrent après lui, ils eussent cru probablement déroger en ne suivant pas son exemple et la voie sans issue par lui tracée. « *En dehors de l'Église,* proclame entre autres vérités plus que douteuses l'intrépide Innocent IV, *on ne bâtit que pour l'enfer, et il n'existe point de pouvoir qui soit ordonné de Dieu.* C'est donc mal envisager les faits, c'est ne point savoir remonter à l'origine des choses, que de croire que le siége apostolique *n'est en possession de l'empire séculier que depuis Constantin seulement.* Antérieurement déjà, ce pouvoir était dans le saint-siége EN VERTU DE SA NATURE ET DE SON ESSENCE[1]. » Reste à rappeler sous quelles bizarres et pédantesques imaginations les docteurs guelfes ou gibelins prétendaient populariser et faire accepter des masses leurs transcendantes et frivoles théories.

. . . .

— De même que la lune, remontraient jadis les partisans de la doctrine sacerdotale, emprunte son éclat au soleil, à telles enseignes qu'elle ne luit que parce que le soleil brille, de même l'empire est rede-

1. V. CONCEPTION DE LA THÉOCRATIE. — Huillard-Bréholles, *Vie et correspondance de Pierre des Vignes.*

vable de toute sa splendeur, de sa force et de ses droits à la papauté, son soleil. La papauté refuse-t-elle à l'empire de lui prêter aide et protection, à partir de cet instant l'empire aussitôt n'existe plus, ou plutôt, il perd sa raison d'être. Tout est permis, sans doute, à la lune, pourvu qu'elle se montre l'humble servante du soleil et n'encoure point son déplaisir. Mais médite-t-elle quelque révolte, prétend-elle à l'indépendance, soutient-elle, en un mot, qu'elle peut ou doit se passer du soleil, plus de lune, plus d'astre, plus d'empire : néant. — Puisque aussi bien, objectaient en revanche et non moins pompeusement les partisans de la doctrine impérialiste, puisque aussi bien il faut nécessairement admettre que la lune ne dépend en aucune façon du soleil, quant à sa vertu intrinsèque et à ses évolutions;... attendu encore que son action lui appartient réellement en propre, et que son rayonnement ne s'opère que par suite *de la vertu de clarté qui est en elle,* à telles enseignes qu'elle ne reçoit les rayons du soleil que pour plus efficacement et plus virtuellement agir (*virtuosius*)... *ergo,* l'on maintient que la royauté temporelle ne saurait dériver de la spirituelle et ne reçoit point de la papauté son influence et son autorité... Si tant est qu'elle tienne d'elle quelque chose, ce n'est là qu'une augmentation fortuite de puissance, et dans la papauté ne doit

sous aucun prétexte se chercher la raison première qui fait que l'empire se meut[1]...

. . . .

Des lourdes et vagues sphères d'un empyrée de convention et de la fantastique hyperbole, tandis que ces deux astres symboliques, le soleil et la lune, l'empire et la papauté, dardant sur terre et sur mer mille rayons jaloux, décrivent autour de l'ancien monde, au gré de leurs furieux adorateurs, un monotone mouvement de rotation, passons vite à des régions moins équivoques, où l'on respire et où l'on vit en dehors de la manie des systèmes[2]. Les biographes d'Albert le Grand ne rapportent point, il est vrai, que, lors de ses pérégrinations en Allemagne, l'errant

1. ... Quantum est ad esse nullo modo luna dependet a sole nec etiam quantum ad virtutem nec etiam ad operationem simpliciter... Sic ergo dico... — V. Dante, *de Monarchia*, p. 144-145, édit. de 1559.

2. Albert, dominicain, ne pouvait, on le comprend de reste, se déclarer ouvertement contre la suprématie et les prétentions à la souveraineté des évêques de Rome. On remarquera qu'il n'aborde que fort rarement dans ses ouvrages, lesquels traitent cependant *de omni re scibili et non scibili*, les questions qui touchent de près ou de loin au pouvoir temporel et spirituel des papes. Loin de s'y complaire, on dirait au contraire qu'il les évite. Saint Thomas d'Aquin, son élève, ne connaît point les mêmes scrupules et ne marchande point tant l'affirmation. — Compuls. ALBERTI MAGNI OPERA, édit. Jammy : — *Politicorum*, — *Summa theologiæ*. — *Comment. sancti Luc.*, — *Sermones de tempore*.

maître de saint Thomas se soit jamais rencontré face à face avec Frédéric Hohenstaufen, roi des Romains. Il sera permis de regretter, par parenthèse, que le seul dignitaire de l'ordre de Saint-Dominique dont il soit fait mention dans l'histoire comme ayant échangé quelques paroles avec le *mécréant* ait nom Jourdain de Saxe, au lieu de s'appeler Albert de Bollstadt. Entre le docteur universel et Frédéric, une simple entrevue n'eût point manqué, en effet, d'être instructive et curieuse, et de l'entretien, même le plus rapide, entre ces deux extraordinaires personnages, eussent probablement jailli quelques-uns de ces mots qui jettent souvent plus de lumière sur la physionomie d'une époque que les dissertations les plus savantes. Mais parce que la bure du religieux *sçavant* n'a point frôlé la pourpre du très-lettré tyran de la Germanie, s'ensuit-il que leurs deux génies ne se trouvèrent jamais en présence l'un de l'autre? Le caractère et l'objet de la *mission* que remplit Albert dans les diocèses de Germanie particulièrement soumis à l'influence anticléricale de Frédéric indiquent positivement le contraire. Albert heurta du pied, à chaque pas, durant les dix années pendant lesquelles on l'employa à remuer l'Allemagne dans un sens favorable aux idées de la cour de Rome, LES MEMBRES DISPERSÉS DE LA BÊTE, pour nous servir de l'expression figurée, peu diplo-

matique, particulièrement chère au pape Grégoire IX. En toute ville et bourgade, depuis Cologne jusqu'à Ratisbonne, tant que dura sa longue et pénible odyssée à travers les provinces les plus ébranlées par la propagande impérialiste, notre héros dut nécessairement tenir compte de l'ascendant, de la séduction, du charme indéfinissable et profond qu'exerçait, paraît-il, sur tous ceux qui l'ont approché et connu, l'un des hommes les mieux doués, auquel sa naissance ait permis d'user et d'abuser du talent sur un vaste théâtre. Que si le fils de Dominique, soit effet du hasard, soit obéissance à la consigne, soit encore parce qu'il ne s'en est point soucié, n'a point été interroger le monstre en personne, il l'a du moins affronté, ce semble, jusque dans son antre. Peut-être n'a-t-il point convenu à sa prudence, à sa dignité, d'imiter Hercule et de se commettre directement avec l'hydre, mais il en a, à coup sûr, inspecté les moyens de défense, senti passer près de lui le souffle, admiré la vigueur redoutable et la taille. Nos mouvements, à nous, sont évidemment plus libres que ne le furent jamais ceux d'Albert le Grand; aucun vœu ne nous lie; aucune instruction émanée de la cour de Rome n'a tracé notre itinéraire; il y a longtemps que les cendres du dernier bûcher ont été dispersées au vent; nulle autorité ne nous épie; nous ne nous voyons

aujourd'hui ni retenus dans nos investigations, ni mis en demeure de nous justifier devant un tribunal inquisiteur, parce que nous aurons une fois, une seule fois, glissé sur la pente qu'effleure en se jouant Montaigne. Nous pouvons tous nous permettre aujourd'hui, à nos risques et périls, il est vrai, mais sans nous exposer à sévices ou injures graves, « *d'aller aprez les inclinations de nostre esprit, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des inclinations nous emporte.* » Albert, moine, légat, contraint à des ménagements infinis, ne put user, en somme, que de la seule liberté dont on ait joui au moyen âge, celle d'opter entre deux absolutismes. De sa part, toute demande d'audience à l'ennemi particulier du Saint-Père n'eût point manqué d'être mal interprétée de ses chefs, de lui nuire près de la cour de Rome. Eh bien, cet instant d'entretien qu'Albert n'a pu se permettre, nous allons, nous, le solliciter.

« J'ai vu l'empereur, et il fut même un temps où je l'aimai, » confesse fra Salimbene, l'une des illustrations du règne de Frédéric; « en vérité, je ne sais quel homme on eût pu trouver à lui comparer parmi tous ceux qui ont porté couronne, *s'il n'eût point négligé Dieu, l'Église et son âme*[1]. » — « Lorsque l'on

1. « La sua mente superiore à lumi del secolo, rovescio il mos-

envisage Frédéric comme administrateur et législateur, » reprend à six siècles de distance l'impartiale critique allemande, « on est contraint de l'admirer : l'activité de ce prince, sa capacité, ses qualités hors ligne, le distinguent entre tous ses contemporains [1]... » Ces jugements ont, ce semble, quelque poids ; ils rehaussent singulièrement l'importance du prince excommunié, et, sur leur simple énoncé, on sent déjà peut-être, pour peu qu'on s'intéresse aux questions brûlantes que soulève la moindre allusion à l'un des plus hardis contempteurs des volontés pontificales dont on puisse feuilleter les annales, comme une sourde envie de nouer connaissance *avec le rebelle et le maudit.* Un aveuglement épais, opiniâtre n'aurait-il point soutenu, par hasard, en sous-œuvre, ces énormes catapultes d'où sont partis les traits dont plusieurs papes l'ont frappé ? La sibylle qui dicta jadis les oracles du palais de Latran n'est-elle point la sœur aînée de celle qui conseille aujourd'hui le Vatican ? Ne serait-elle point tombée, çà et là, dans l'écueil vers lequel incline de longue date, avec une solennité

tro feudale, crèo un governo civile, compilo un codice di leggi, rese secura la vita et formò la felicita generale. » — Salimbene, *Del re descrizione et del regno delle Due Sicilie,* t. I, p. 152.

1. « ... wir müssen den Kaiser als ein der thätigsten Herrscher seiner Zeit, als Gesetzgeber und Gesetzanwender bewundern. » — Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen,* t. III.

fatale, le vaisseau de saint Pierre? Une des méprises ou étroitesses d'esprit coutumières de la sibylle ne consiste-t-elle point, par exemple, à confondre sans cesse le mal avec le mouvement, le novateur avec l'impie? Frédéric II flotte entre Julien l'Apostat et Luther, a-t-il été dit plus haut : sorte de Janus au profil antique, au front inquiet, une de ses faces regarde vers un ordre de choses suranné, l'autre vers une forme nouvelle de société qui s'accuse. Frédéric eut le tempérament, la beauté, le charme, l'inconsistance, les furies, les déboires, les vertus et les vices d'un Prométhée de transition. Je ne sache point qu'aucun penseur, aucun artiste, dans notre pays du moins, se soit encore arrêté complaisamment devant l'une de ces figures qui deviennent presque allégoriques, tant elles reflètent de lueurs et d'impressions diverses, et qui s'imposent d'elles-mêmes à la sympathie ou à la haine, selon le jour où on les expose. Au point de vue critique comme au point de vue pittoresque, on peut estimer cependant comme une assez rare bonne fortune que de se croiser sur sa route avec un acteur de cette trempe, de cette souplesse et de ces ressources : inspiré, choyé, costumé tour à tour par les fées rivales d'Orient et d'Occident; un jour ceint de laurier ou de pampres comme un ancien, le lendemain se dépouillant du casque pour

prendre le turban, ce soir, assis sur les marches du Capitole; ici, forçant les portes de l'église, là, souriant aux houris dans le harem; toujours en veine, toujours par voies et par chemins, toujours brillant et osé, soit qu'il essaye la toge de César, la mante du trouvère, la cotte de mailles du preux, le froc du réformateur ou le burnous de Saladin. Frédéric fait pendant à Albert comme Lucifer à l'Archange fidèle dans les vieilles estampes, et tous deux n'ont point été sans raison opposés l'un à l'autre. Le premier personnifie le *siècle*, le monde profane; le second domine le *siècle*. Frédéric propose confusément; Albert distingue, plane, compare, et parfois résout. Quelques traits sur les mœurs intimes, quelques détails sur le caractère et les goûts du très-délié successeur du très-pesant Barberousse ne seront peut-être point déplacés ici [1].

« Frédéric Hohenstaufen était de taille moyenne, mais bien prise. L'expression de son visage annonçait la hardiesse et la vigueur. Ses cheveux semblaient d'un blond doré. Son adresse à tous les exercices du

1. Consulter Kington, *Frederick II, emperor of the Romans.* — Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen.* — Rohrbacher, *Histoire de l'Église.* — Remi, *Hist. eccles.* — Huillard-Bréholles, *Hist. diplom.*, sumptibus de Luynes; *Vie et correspondance de Pierre des Vignes.* — Brunetto Latini, *li Trésors.* — Salimbene, etc., etc.

corps lui donnait une supériorité physique sur les hommes ordinaires [1]. » Un buste en marbre blanc, avec cette inscription : FRÉDÉRIC, que tout le monde a pu voir pour peu qu'on ait traîné le pas sur les dalles polies de ce temple, sorte de Panthéon des gloires germaniques, élevé par le roi Louis de Bavière aux environs de Ratisbonne, à la Walhalla, se rapporte assez fidèlement aux descriptions de sa personne ébauchées par les chroniques. Le front garde une sérénité de commande et tombe droit comme celui des statues romaines représentant Auguste. Le nez s'accentue avec délicatesse; il fait songer à la finesse de traits des Moresques qui veillèrent sans doute sur le berceau de cet Allemand né en Sicile : Frédéric conserva toujours des premières impressions de son enfance un invincible attrait pour les couleurs, les arts et les us et coutumes de l'Orient. Les lèvres, qu'on s'attendait peut-être devoir exprimer la hauteur, le dédain ou l'ironie, n'éveillent au contraire qu'une idée de douceur et de majesté. Murmure-t-elle le refrain d'une romance fredonnée au clair de lune sous un balcon de Pouzzoles, cette bouche de marbre, médite-t-elle un édit plein de sagesse, sourit-elle aux almées, aux aigles de la colonne Trajane, à quel-

1. V. Ricob, *Hist. imper.*, 132.— *Chron.* Paris, *apud* Raumer.

que petit page accordant son luth ou laissant tomber une aiguière, aux prédictions favorables d'un astrologue ou d'un augure, à quelque vague rêverie qui vient d'Allemagne et qui y retourne, à Naples l'indolente endormie devant son golfe, à la lame bleuâtre d'une épée de Damas, à la gambade d'un bouffon, aux roses d'un banquet, aux pierreries du sceptre impérial? *Chi lo sa;* mais elle sourit. — J'AIMAI LA VIE ET JE FUS CÉSAR, — telle est, la seule idée qu'on emporte après avoir suivi les lignes pures et fermes du buste de la Walhalla, et peut-être, après tout, le sculpteur ayant naturellement à choisir, mais devant nécessairement se borner, entre les vingt aspects changeants que présente l'extrême mobilité du modèle, a-t-il été bien inspiré en n'essayant de rendre sensibles que les deux contrastes les plus ordinaires de la physionomie de Frédéric, — je ne sais quel air de voluptueux abandon relevé, soutenu par un air de placide arrogance. On ne saurait trop appuyer, en effet, sur cette originalité du tempérament moral du rival du pape Grégoire IX : César ne perdit jamais le sentiment net et lucide de sa dignité. Au milieu des combats, des tournois, des orgies et des fêtes, et, sous une légèreté apparente, capricieux mais superbe, il put, il est vrai, arriver au paladin de recevoir, dans ses familières accointances avec toutes les passions, quelques insigni-

fiantes blessures : il ne leur abandonna jamais son bouclier. Une sérénité moitié orientale, moitié romaine, un peu fataliste, un peu stoïque, l'accompagne en tout lieu, au milieu des vicissitudes d'une des carrières les plus agitées que l'on connaisse. Dans les bras de l'amour, sous le coup des excommunications et des anathèmes, après les victoires et après les défaites, dans la bonne et la mauvaise fortune, le roi des Romains se retrouve toujours lui-même, alors que l'homme paraît s'oublier ou s'emporter, et l'on dirait que c'est surtout au bord des précipices, entre les fumées de l'ivresse, les hasards des mêlées; le choc des coupes, les tresses dénouées des bacchantes, que, froide et calme, lui montrant du doigt son diadème, lui apparaît son Égérie.

D'une étendue, d'une facilité, d'une curiosité d'esprit singulières, qualités d'autant plus remarquables qu'elles ne lui furent communes avec aucun autre souverain du moyen âge, l'empereur Frédéric II s'intéressait et s'entendait à toutes choses : aux sciences naturelles, à l'architecture, à la poésie, aux constructions maritimes, à la jurisprudence, à la tactique, à la philosophie, aux arts. Le *Recueil de lois nouvelles* qui parut au mois d'août 1231, et qu'élabora, sous ses auspices, le chancelier de l'Empire Pierre des Vignes, aidé dans cet immense travail par

les plus notables professeurs de l'université de Naples, présente le monument juridique le plus imposant et le plus complet, dont les larges assises et la masse compacte fassent souvenir du liant et de la solidité du génie romain au milieu des conceptions aventureuses et toujours grêles, irrégulières, un peu forcées du génie gothique. Un second Montesquieu s'engagera peut-être, quelque jour, sous ses voûtes et ses galeries, à seule fin d'essayer de se rendre compte, plus exactement que le premier, des rouages compliqués de l'organisation féodale [1]. Progressif par raison, si ce n'est par bonté d'âme, humanitaire par bon goût, si ce n'est par notion du devoir, soucieux de certaines questions sociales, aujourd'hui seulement à l'ordre du jour, dans un siècle où souverains, seigneurs, princes, évêques et papes sont accusés, non sans motif, d'avoir complétement négligé les intérêts de la classe que l'on appelle aujourd'hui *la classe ouvrière*, foule sans nom jadis, corvéable à merci, Frédéric suppléa de son mieux par des règlements de police, quelques-uns bizarres, la plupart équitables et libéraux, à l'incurie inintelligente ou coupable

1. V. *Assises de Capoue*, an. 1230, ap. Cercani, l. I et IV. — *Regest.*, Honorius III, an. 5, Chr. 612. — Petrus de Vineis, t. III. — Gattula, t. III, p. 332-339. — Pecchia, t. II, p. 180; t. III. p. 75. — Grimaldi, *Stor. delle leg.*, t. II, p. 231.

de ses contemporains [1]. Grâce à son initiative éclairée, l'unité des poids et des mesures, par exemple, devient obligatoire dans tous les pays relevant de l'Empire. On l'arrête, on la fixe d'après un étalon [2]. Pour obvier, d'une part, aux exactions, aux abus de pouvoir, aux pressions que ne laissaient point d'exercer dans les contrées soumises à leur influence les grands propriétaires fonciers; pour sauvegarder, assurer, d'autre part, la rentrée des récoltes; pour prévenir enfin les grèves, toujours préjudiciables à la chose publique, une des *lois nouvelles* décide, avec une équité, selon nous, parfaite, que, *d'après le taux normal des salaires, en temps exceptionnel de mois-*

1. Pour ne citer qu'un de ces règlements *bizarres,* on voit qu'il était défendu, par exemple, sous peine d'amende, aux bouchers et charcutiers de l'Empire de vendre de la viande d'animaux femelles pour de la viande d'animaux mâles. Il est certain que la viande de vache ne vaut point la viande de bœuf; mais la chair de mouton est-elle préférable à la chair de brebis? Nous ne prendrons point sur nous de décider cette grave question, mais le préjugé était formel au moyen âge. L'infériorité de tout être femelle, sous tous les rapports, avait été établie par la Scolastique. Cette proposition-ci : *la femme est inférieure à l'homme,* généralement reconnue en Sorbonne, avait reçu ce corollaire inattendu sur l'étal des charcutiers et des bouchers : *la chair de toute femelle est malsaine et de seconde catégorie.*

2. « Alle Maasse und Gewichte sollten richtig und nach den im Hofe befindlichen gericht und geregelt werden. » Raumer.

son ou de vendange, sera prise, en cas de difficultés, UNE MOYENNE, *par arbitrage :* SERONT JUGES ET ARBITRES LES REPRÉSENTANTS DE L'AUTORITÉ LOCALE [1]. L'ordonnance qui impose aux étudiants en médecine l'obligation d'avoir étudié pendant trois ans la philosophie ou la logique avant de briguer la faveur d'un diplôme et d'obtenir le droit d'exercer la profession de médecin mérite une mention particulière. Les considérants qui l'appuient et la motivent ne manquent peut-être point complétement d'actualité ; ils trouveront peut-être encore quelques partisans parmi les docteurs de notre illustre et savante école, que quelques membres de l'épiscopat français actuel dénoncent, un peu témérairement peut-être, à la suspicion, à l'indignation des pères de famille. Ne les a-t-on point accusés, nos docteurs, de corrompre la jeunesse et de ne lui donner qu'un enseignement lourdement, exclusivement, effrontément matérialiste? « *Nous ordonnons qu'il en soit ainsi,*— répète en propres termes, en appuyant sur sa pensée, Frédéric, le MÉCRÉANT, le MAUDIT, — *oui, nous voulons que les médecins, avant d'exercer la médecine, prennent une teinture de philosophie, parce qu'il semble, en effet, impossible qu'on puisse jamais exercer convenable-*

1. Gesetzgebung Friedrichs II, *Gesch. der Hohenstaufen.*

ment la profession de médecin, si l'on ne s'est point préalablement quelque peu familiarisé avec la logique[1]. » Grégoire a-t-il jamais tenu langage aussi raisonnable et aussi élevé? Quand on recherche les décisions de la cour de Rome sur ces sujets spéciaux, lesquels touchent infiniment de plus près cependant au bien-être, au bonheur et à la prospérité des peuples commis à la garde des souverains, que dis-je? à leur moralité même, que la question de savoir à qui revient de droit la possession de Ferrare ou de Massa, sur quels documents tombe l'archéologue ou le philosophe? sur des *veto*. Rome se montre opposée aux expériences d'anatomie, comme Bagdad; elle recule indéfiniment l'époque où l'on commencera à se rendre compte en Europe de la construction générale du corps humain, de la situation des organes et de l'ensemble des fonctions vitales. Malheur, au moyen âge, à qui entreprend des études sur l'écorché et le squelette! *C'est un crime de faire bouillir des corps morts, c'est un sacrilége que de plonger le scalpel dans la chair des trépassés*[2]. D'où vous viennent donc, contemp-

1. Quia nunquam sciri potest scientia medicinæ, nisi de logica aliquid præsciatur. *Constit.*, III, 44-47.

2. V. *Hist. littér.*, XIIIe siècle, Institut de France. — Nous aurons occasion, du reste, de jeter quelque jour sur ces matières dans les parties du présent ouvrage qui traitent de l'état des

teurs de la vie, ce soudain respect et cette horreur inattendue pour tout ce qui semble attenter à la dignité humaine par delà la tombe? De quel droit, sinistres inconséquents, défendez-vous donc à la science d'interroger la mort dans un but utile, tandis que vous livrez aux chiens les restes des hérétiques et faites brûler les vivants[1] ?

Nous venons de voir à l'œuvre le législateur; jetons maintenant un coup d'œil sur la figure de l'administrateur et du capitaine. On demeure agréablement surpris en feuilletant les pages des *Constitutions* qui traitent *de re militari*, du nombre relativement restreint d'*auxiliaires* — car ce ne sont point encore des soldats — qui se groupaient à l'appel du chef laïque de la chrétienté en temps de guerre, au XIIIe siècle. Les nobles et les seigneurs feudataires de l'Empire payant exclusivement de leurs personnes *l'impôt du sang*, ayant à supporter tous les frais de harnachement et d'équipement, tirant, en un mot, de leur propre cassette toutes les dépenses qu'exige de ses adorateurs la plus atroce de toutes les divinités antiques à laquelle nous continuons, nous chrétiens, à offrir de solennels holocaustes, Bellone, —

sciences en général au moyen âge, lorsque nous examinerons les ouvrages d'Albert. — *Albert le Grand*, t. II.

1. V. *Hist. littér.*, De l'Inquisition en Languedoc.

Bellone, qu'il faut bien se garder de confondre avec Minerve, — il en résultait que les longues et lointaines expéditions devenaient, pour ainsi dire, impraticables. Plus les renforts exigibles étaient, en effet, considérables, plus, en certains cas, ils se refusaient impunément; plus le prince allié était puissant, moins on pouvait compter sur ses hommes; plus le système du *bon plaisir* et l'esprit d'aventure dominaient dans les conseils du souverain, moins le souverain était assuré d'être entendu de ses pairs qui l'avaient élu. Frédéric, pour en arriver à former des corps de troupes présentant quelque consistance et gardant un peu la discipline, pour ne point se trouver désarmé à l'improviste le jour de la fête de Noël ou de la Saint-Jean, Frédéric fut donc contraint de recourir, nouvel Annibal, aux mercenaires, et il lui fallut bien, bon gré, mal gré, compter avec eux. Sarrasins pour la plupart, ces lansquenets du Midi n'étaient point faciles à commander, suscitaient mille embarras et attiraient régulièrement sur leur maître les malédictions des évêques, lesquels pensaient voir passer l'Antechrist escorté de Maugrabins, quand, entouré *de ses infidèles ceints du turban,* l'empereur franchissait les Calabres ou traversait le Milanais. Que si l'on prend en considération le génie tracassier, routinier et revêche des institutions féodales, la rentrée toujours laborieuse des prestations,

des redevances presque toujours en nature, rarement en argent, on se convaincra aisément des obstacles contre lesquels il lui a fallu lutter pour entretenir sur un pied respectable des armées permanentes et faire face tout à la fois, — en Italie, aux révoltes de la Ligue lombarde, aux empiétements des républiques de Gênes ou de Venise, ouvertement ralliées à la politique pontificale, — en Allemagne, aux électeurs partisans du saint-siége. Dès qu'un souverain prenait des guerriers à sa solde au moyen âge, en vue d'une guerre éventuelle, s'il se décidait à la paix, c'était la ruine; s'il revenait vainqueur après l'expédition rêvée, pour en acquitter la note, il se voyait contraint, financièrement parlant, de se lancer dans de nouveaux hasards et d'opérer ses recouvrements les armes à la main [1]. Frédéric releva la marine, un instant, on le sait de reste, mise en si grand relief et si brillant état par les Normands. Sa flotte comptait, paraît-il, du vivant du moins de l'illustre amiral Spinola, dix gros navires de ligne et soixante-dix de taille moyenne. Un de ces vaisseaux, réputé le plus magnifique qu'ait jamais porté la mer, contenait jusqu'à mille hommes d'équipage. Le roi des Romains employait sans doute ces forces maritimes à

1. V. Petrus de Vineis, t. II. — Vizenzio, t. I, p. 139.

favoriser, à protéger le commerce, dont les transactions prirent effectivement, sous son règne, une importance merveilleuse et subite, et depuis lors toujours croissante; mais sa flotte lui fut aussi d'un grand secours pour porter ses courriers et resserrer chaque jour plus étroitement les relations d'amitié qu'il lui convenait d'entretenir avec *ses frères du Levant*, les sultans et les émirs [1]. On la voyait souvent stationner, cette flotte, objet de la stupéfaction universelle, racontent les historiens du temps, dans les ports de Messine, de Salerne ou de Brindes, et sur un signe de Frédéric TOUT S'ÉBRANLAIT [2]. Trop vif admirateur des Romains pour ne point tenir en grand honneur la truelle, les constructions monumentales et les travaux de voirie, apte à diriger par lui-même l'exécution des plans les plus hardis, il fortifia, embellit, restaura quantité de villes à demi ruinées de la Sicile et de l'Italie méridionale : Alcamo, par exemple, Agopa, Héraclée en Sicile; Gaëte et Capoue en Italie [3]. A quelque époque, du reste, de son existence acci-

1. Fredericus II erat omnibus Soldanis Orientis particeps in mercimoniis et amicissimus, ita ut usque ad Indos currebant ad commodum suum, tam per mare quam per terras, institutores. — Matth. Pâris, 544.

2. V. Raumer, t. III, *Gesch. der Hohenstaufen.*

3. V. Signorelli, t. II, p. 491. — Gaetani, t. II, p. 9.

dentée qu'on l'envisage, c'est au bord de la Méditerranée, en regard de tant de sites délicieux, non loin des rivages où la riante imagination des anciens a découpé l'île des Sirènes, quelquefois à Palerme, le plus souvent aux environs de Naples ou sous les bosquets d'Amalfi, que le *Giaour* de Germanie, fidèle encore sur ce point aux usages des patriciens du Latium, semble avoir établi de préférence ses dieux lares, et, près des ombres de Virgile et de Tibulle, *per amica silentia lunæ,* sacrifié aux Grâces dans les bras de la *bonne déesse.* Frédéric revient sans cesse en ces lieux dès que ne le retiennent plus au milieu des Barbares les grosses affaires, les sottes querelles ou les combats. C'est là, devant les ondes bleues qui roulent mollement entre Castellamare et Sorrente, qu'accoudé sur la balustrade d'un de ses palais, le père du blond Manfred *bello come il padre,* le croyant indocile, l'astucieux, l'intelligent despote, le *dilettante,* le vaillant, le brillant chevalier, l'ardent mais inégal ami, le commensal aux reparties attiques, l'un des grands seigneurs assurément les plus accomplis et les plus corrompus qu'ait applaudis le monde depuis Alcibiade, se livrait librement à ses rêveries et s'abandonnait sans remords à ses penchants. Condamner, sans admettre à son endroit le bénéfice des circonstances atténuantes, le souverain, le novateur, le

politique, cela serait faire preuve, pensons-nous, de non moins d'irréflexion que d'injustice, et, pour résumer en une ligne notre sentiment sous ce rapport, nous saurons toujours quelque gré à ce *condottiere* de l'idée, embusqué derrière un trône, d'avoir fait œuvre de ses dix doigts, d'avoir cru devoir prendre l'initiative en toutes choses, et, s'il s'est écarté souvent du droit chemin, d'avoir au moins frayé quelques voies nouvelles. S'endormir au faîte des honneurs est si facile, ne rien hasarder est si commode, ne point se compromettre, quand on ne couche point sur la paille, est de si bon goût ! « Que ceux qui travaillent de leurs mains se réjouissent, a dit le dernier des Pères de l'Église : JÉSUS-CHRIST EST DE LEUR CORPS. » Ceux qui travaillent passionnément de leur esprit semblent parfois avoir le *diable au corps*, j'en conviens ; mais on ne craindra point d'assurer que ce ne sont point là les possédés du démon qui doivent déplaire le plus au divin Maître. Ils baisent à leur insu un pan de sa robe ; ils le servent parfois, sans s'en douter ; ce ne sont point toujours ceux qui portent la croix d'or sur la poitrine qui plantent la croix dans les entrailles du genre humain. Comme particulier, j'abandonne sans réserve et sans pitié Frédéric Hohenstaufen aux sévérités des censeurs, et l'on n'admet même point que le vague reflet qui tombe de la pourpre et qui relève

aux yeux de quelques *honnêtes gens* les débauches royales, les colore, les excuse ou les pallie. Je voudrais bien voir un voyageur ne point prendre garde aux reptiles qui rampent autour des ruines des temples de Pœstum, parce qu'il aurait lu dans Horace que jadis, en ces lieux, on cueillit des roses. Les ruines, les campagnes de Pœstum, c'est pour nous l'histoire; le voyageur, c'est le critique : il montre du doigt les vipères sous les fleurs fanées.

« Si le Dieu des Juifs avait eu mon royaume, la terre de Labour, les Calabres, la Sicile et l'Apulie, le Dieu des Juifs n'eût point tant célébré la Terre promise[1]... » Telles étaient les religieuses réflexions que Frédéric rapportait de Palestine, et ses plaisirs furent toujours assaisonnés de sarcasmes ou d'allusions impies. Dans un de ses palais d'Apulie, *celui qui conseillait aux clercs de revenir aux us et coutumes de la primitive Église* entretenait un harem, dont un Arabe, — on l'appelait Ben-Abou-Zeughi, personnage d'une invention, d'un désintéressement et d'un tact extraordinaires, — avait la haute surveillance et les clefs. Il ne se passait guère de mois que ce haut fournisseur ne reçût quelque nouvel envoi du cadi de Palerme. La Sicile ne produisait plus alors autant de

1. Salimbene, passage déjà cité.

blé que du temps des Romains; on ne pouvait plus la regarder comme le grenier de l'Empire; mais elle était restée féconde en belles et souples créatures, faites à souhait pour les amours. Ben-Abou-Zeughi moissonnait pour son maître la beauté, comme le préteur antique assistait du haut de son char à la récolte des épis, et, par ses soins intelligents, en bateau, s'étalait par lots bruns ou vermeils, à fond de cale ou sur le pont, Vénus, comme jadis s'était entassée Cérès. Des eunuques gardaient, selon la mode d'Orient, ce troupeau de filles sarrasines, scandale de la chrétienté, et lui, Frédéric, sultan d'Europe, ne différait de ses frères d'Égypte ou d'Asie dans ses façons d'agir avec elles que sur ce point caractéristique: sa volupté occidentale n'admettait point la paresse; — il jetait son mouchoir aux almées, mais ce mouchoir, les almées l'*avaient ourlé*. Chacune de ses femmes recevait chaque matin sa tâche : elles s'occupaient de couture, de piquage, de tapisserie ou de broderie. Ben-Abou-Zeughi distribuait à chacune, non pas seulement l'aiguille et le fil, mais les patrons les plus nouveaux, et, quand l'ouvrage était mal fait, il est probable que, non moins inflexible sur les négligences et les maladresses de l'atelier que sur les gaucheries ou les inexpériences de maintien commises ailleurs, il punissait la lente, la brusque, la brouil-

lonne ou l'étourdie [1]. Les robes des maîtresses du roi des Romains, celles des dames de sa cour sortaient presque toutes de ce gynécée singulièrement bien tenu, où les étoffes ne perdaient rien de leur lustre ni de leur éclat, et, qui sait? les voiles de l'altière Piémontaise Bianca Lancia, qu'aimait à soulever au soleil couchant, à l'ombre embaumée des bosquets de Sorrente, le *galantuomo* du temps, ces voiles furent peut-être brodés au harem. Frédéric avait transporté toutes les sensualités, tous les divertissements de la vie orientale au pied du Vésuve : il conviait à mener comme lui ce genre de vie ses courtisans d'abord, puis les étrangers qu'il recevait avec une bonne grâce sans pareille. Après l'un de ces repas succulents auxquels lui-même touchait à peine, car le *mécréant* était sobre et se contentait de peu d'aliments, — festins arrosés de vins de Grèce ou de Syracuse et que préparait l'illustre Bérard, premier maître-queux, lequel Bérard prétendait avoir retrouvé la recette du fameux *scapece* d'Apicius, — l'empereur

1. Frederick ordered them to employ themselves in spinning or in some other useful work. An Arab of the name of Ben-Abou-Zeughi superintendet the distribution of the robes trimmed with fur, the veils, and the linen raiment, served out to each of the Emperor ladies. — Kington, *History of Frederick the Second, emperor of the Romans*, t. I, p. 476.

menait souvent ses convives sur la *terrasse*, content à l'envi les chroniques. « Là, deux filles mauresques, belles comme le jour, attendaient, les pieds sur quatre boules, l'arrivée de la compagnie. Alors, se livrant à des contorsions sans fin, en avant, en arrière, chantant et se balançant des hanches, frappant des cymbales et agitant des castagnettes, elles variaient leurs poses langoureuses et paraissaient perdre la tête... La plante de leurs pieds ne se détachait cependant jamais des boules... Une musique de petites trompettes d'argent, dont jouaient des musiciens noirs, *pour le plus grand plaisir de l'impératrice*, complétait l'attrait du spectacle [1]... »

D'humeur fantasque et nomade, Frédéric, sans trop s'éloigner de Castellamare et de l'île d'Ischia, changeait toutefois volontiers de demeure et transportait sans cesse de palais en palais, de villa en villa, sa suite, son pompeux attirail et ses équipages. Qu'on essaye de se représenter une cour errante sous des bois d'oliviers et d'orangers; campant un jour à Apricerna, un autre jour à Castel di Monte; traînant partout après elle des fourgons de bateleurs, des mulets chargés de coupes d'or et de vaisselle plate, des

1. Tubœ und tubectœ von Silber. V. *Regest.*, 229-230.— Raumer, *Gesch. der Hohenstaufen*, t. III, p. 431. — Kington, t. I, p. 470.

troupes de pages de noble lignée, de longues files de haquenées trottant l'amble et ployant sous le poids des captives de Ben-Abou-Zeughi[1] ! Pendant une halte survenaient parfois les ambassadeurs du soudan ; ils se croisaient avec les légats du pape : les uns déposaient aux pieds du *mécréant* des colliers de perles ou d'émeraudes, les autres déroulaient des parchemins[2]. Voyez-vous d'ici les rudes évêques teutons coudoyant des astrologues[3], les philosophes

1. Zu so guten Essen und Trinken gehörten schöne Palaste und reichgeschmückte Wohnungen. Diese fänden sich nicht allein in den grösseren Stadten Palermo, Messina... sondern der Keiser legte auch... in den schönsten Gegenden seines Reiches : so z. b. in Apricerna, Garagnone, Andria, Castello di Monte. — Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen.*

« Les fils des nobles se disputaient l'honneur d'entrer à cette école de chevalerie. » Aldimari.

2. Entre autres cadeaux magnifiques, le soudan d'Égypte envoya un jour *à son frère d'Occident,* une tente, au dais de laquelle étaient suspendus une lune et un soleil, en émail. Au moyen d'un mécanisme ingénieux, les deux astres s'éloignaient ou se rapprochaient, et, selon la distance qui les séparait, on pouvait juger approximativement des heures... — Raumer. — « Som clerical... are astounded to find themselnes seated close from the turbaned men of the East. » — Kington.

3. Frédéric croyait aux prédictions des astrologues; il les consultait sans cesse. L'un d'eux, par exemple, lui ayant prédit qu'il *mourrait parmi les fleurs, sub flore marcescere,* il en conclut *subtilement* que la mort l'attendait probablement à Florence. Aussi Frédéric ne mit-il jamais les pieds dans cette ville.

de l'école d'Averroës conseillant la sagesse aux bouillants troubadours d'Aquitaine, l'audace et le gai propos aux larmoyants et trop discrets *Minnesinger* de Souabe ou de Franconie [1] ? Quant à lui, Frédéric, assis sur un tertre de verdure, il reçoit courtoisement les hommages, les présents et les dépêches qu'on lui adresse de toutes les parties du monde. Le *Giaour* parle à chacun sa langue, « soit qu'il se trouve avoir à répondre aux Arabes de Palestine, aux Grecs de la Calabre, aux Italiens de Toscane, aux Français de Lorraine, aux Allemands de Thuringe [2]. » Poëte à ses heures [3],

1. « Zum Bewaise dass neben dem Scherz hier auch das Ernsteste Platz finde, könnten die waisen Söhne Averroës auftreten... » Raumer. — Voir sur les *Minnesinger* (en français, les Chantres ou les Chanteurs d'amour) notre essai littéraire, *les Chevaliers-poëtes d'Allemagne* (Minnesinger), Didier. Paris, 1862.

2. « The Arab of Palestine, the Greeck from Calabria, etc., etc., find that Cesar undestand them all... With Latin of course he is familiar. » — Malespini *ap.* Kington.

3. Voici quelques-uns de ces petits vers galants de Frédéric, *bons à chanter* avec accompagnement de tambour de basque ou de guitare. Kington remarque avec raison que l'orthographe de la langue italienne n'a guère varié depuis six siècles.

. . . .
Per voi son gioioso
Gaio ed amoroso,
Vizo pretioso
D'amore lezioso :
Pregovi Donna mia
Per vostra cortesia
E pregovi che sia,
Quello chel cor desia...

législateur et théologien avec Pierre des Vignes, astronome et naturaliste avec Michel Scot[1], César montre à tous un visage affable et bienveillant; César sait allier la gravité à la gaieté[2]. « Tu *Messer*, » ainsi le nomment d'ordinaire, en se servant de l'antique et familière formule, ses sujets d'Italie, et cette façon de dire le réjouit[3].

L'un des passe-temps favoris de Frédéric Hohenstaufen était la chasse au faucon. Dans un de ses moments de loisir, il a même rédigé par écrit, pour ceux qui comme lui *volaient* avec art, avec méthode et qui se plaisaient à porter sur le poing des faucons de haut parage et de grand prix, les instructions les plus détaillées sur la façon d'élever et de dresser ces délicats animaux. Le *Traité de fauconnerie* de l'empereur Frédéric fait encore autorité, ce semble, pour les rares amateurs modernes de la chasse au vol qui se piquent de connaître un peu leur métier. L'ornithologiste érudit ainsi que l'historiographe des chasses peuvent y glaner encore mille précieux renseignements, des re-

1. Michel Scot traduisit, par ordre de Frédéric II, l'*Histoire des animaux* d'Aristote. V. Jourdain, *Mémoire sur les traductions latines d'Aristote*, p. 130.

2. Frédéric alliait le plus grand sérieux, même la sévérité, à un génie riant et ouvert... « Das Auge drückte in die Regel die freundliche Heiterkeit. » *Gesch. der Hohenstaufen.*

3. V. Kington, *Hist. Fred.*, t. I, p. 473.

marques extrêmement fines sur les migrations et les affections périodiques de la gent ailée, de minutieuses dissertations sur les qualités, les défauts, les infirmités, les penchants déclarés ou secrets, les plumes, les yeux, les mœurs et les habitudes de différentes espèces d'oiseaux de proie. Quelques passages de ce petit livre, non moins sérieux par le ton qui y règne d'un bout à l'autre que léger par son titre, indiquent de la part de l'auteur des intentions presque scientifiques, et ne laissent point que de révéler chez lui des connaissances assez étendues en histoire naturelle. Albert le Grand a, du reste, commenté tout au long le *Traité de fauconnerie;* le docteur s'en est approprié la substance; il a même pris la peine de nous avertir, en toutes lettres, qu'il a mis à profit les notes de Frédéric, car il inscrit en tête d'un de ses chapitres : *Secundum experta Frederici imperatoris* [1]. N'est-ce point à la fois témoigner combien il en appréciait la valeur et inviter à en tourner les feuillets? Sans donner tout à fait suite au dessein qui nous avait d'abord tenté, sans y renoncer tout à fait non plus, on se contentera de présenter ici quelques fragments de ce fameux Traité, non pas recueillis dans le texte origi-

1. De regimine accipitrum et infirmitatibus, *secundum experta Frederici imperatoris*. ALBERTI MAGNI OPERA, édit. Jammy, in-folio. *De Animalibus*, t. VI, lib. 23.

nal, mais dérobés à la version du fils de Dominique. A cette sorte de compromis nous trouvons, en effet, ce double avantage et de ne point prendre congé trop brusquement de l'intelligence ouverte du roi des Romains, et de revenir nous abriter, sans détours, sous la tutélaire égide d'Albert. Pourquoi d'ailleurs ne point saisir la première occasion qui s'offre d'elle-même de nous familiariser avec le style du maître dans une de ses *dissertations* profanes? Peut-être parviendrons-nous aussi, grâce à cette sorte de fugue en plein air et comme qui dirait d'innocentes variations dans l'espace, à effacer ou tout au moins à atténuer l'impression défavorable qu'ont pu produire sur quelques imaginations inquiètes les tableaux un peu libres qui viennent de passer sous les yeux[1].

La place que tient aujourd'hui, dans les cervelles, les conversations, les disputes, les rêves, enfin sur les tablettes des *sportsmen*, le cheval de course de pur sang, le NOBLE FAUCON l'occupait au moyen âge. L'animation, quelquefois réelle, quelquefois fac-

1. La latinité du *Traité de fauconnerie* de l'empereur Frédéric n'a point la prétention de rivaliser avec les modèles de la littérature antique. L'empereur a adopté le langage de la conversation courante, et il a bien fait. Peut-être, s'il eût cherché à imiter Pline ou Sénèque, Frédéric n'eût-il point été compris, *surtout du chasseur rustique.* — DE DIVERSIS MANIERIBUS VOLATUUM, tel est l'*en-tête* d'un de ses livres. Horresco referens!

tice, cette sorte d'*excitation* agréable et élégante, que donne aux réunions de printemps ou d'automne, aux conversations, aux gageures du public joueur, riche, ennuyé ou simplement désœuvré, la présence sur la piste du *favori*, nos pères en ont joui, l'ont recherchée, l'ont savourée à longs traits. Aujourd'hui l'on *court* : jadis on *volait*. Aujourd'hui les regards suivent les péripéties d'une lutte de vitesse sur une prairie : jadis la lutte était sanglante et la victoire se poursuivait sous les nuages. Au lieu d'exposer de grosses sommes sur le galop plus ou moins rapide d'un quadrupède, on les risquait autrefois sur les ailes d'un oiseau : entre les deux divertissements voilà toute la différence. « Qu'importe le flacon pourvu qu'il ait l'ivresse, » a dit le poëte. Les différents genres de *sport*, au moyen âge, ne furent point sans doute les mêmes que les nôtres, mais les rudes amateurs de cette lointaine époque se livraient à leur goût pour la chasse avec non moins de zèle et de conviction que nos plus fougueux disciples de saint Hubert. On se tromperait fort si l'on croyait qu'on attacha moins d'importance, au XIIIe siècle, à la possession d'un parfait, *loyal* et irréprochable *lévrier des airs*, que les éleveurs de France ou d'Angleterre n'en attachent, au XIXe siècle, à la propriété d'un poulain dont la *performance* ou les *moyens* promettent une nouvelle

Éclipse ou bien un second *Gladiateur*. Les égards quasi consulaires dont se voit entouré le vainqueur probable du *Derby*, le faucon sans peur, sans tare et sans reproche, les réclamait, de son temps, à grands cris. Son entraînement, à lui aussi, son *entraînement*, car on l'*entraînait*, était une affaire non moins qu'un plaisir. L'habileté, le jargon, la sagacité, la mode, la tradition, un peu de science, s'en mêlaient : on va, du reste, bientôt en juger d'après quelques phrases détachées du chapitre DE REGIMIME FALCONUM, *secundum experta Frederici imperatoris*, de notre universel Albert.

« Il importe avant tout que le *varlet* n'accoutume point le faucon à manger dans sa main... Le faucon contracterait de la sorte une détestable habitude. *Manger dans la main de l'homme lui enlève à la longue ses instincts fiers et belliqueux...* » Mille exercices préliminaires initiaient le faucon, le préparaient, pour ainsi dire, à la cérémonie décisive et solennelle qui consistait à lui enlever le *chaperon* et à le lancer dans l'espace. Mais avant d'en arriver là, il avait fallu, comme de juste, dresser l'animal à se laisser *coiffer*, et ce n'était point, paraît-il, chose facile. Tout oiseau de proie, pour bien *voler*, doit avoir préalablement perdu la notion du jour et de la nuit. « ... Or voici comment vous dresserez le faucon à porter le chaperon. Rabattez-lui le chaperon sur les yeux, dès

l'aube, avant le lever du soleil... N'ayant point encore pu soupçonner les approches de la lumière, incapable de distinguer désormais s'il fait jour ou nuit, le faucon s'imaginera naturellement que la nuit continue, et il supportera moins impatiemment le chaperon. Une fois le faucon coiffé, que le varlet le pose alors avec précaution sur le poing, et qu'il le promène en plein air jusqu'à la troisième heure, *à jeun*... Qu'il le débarrasse ensuite de son chaperon : on pourra lui donner à ce moment quelque nourriture. Lorsque le faucon aura mangé, le varlet bien avisé le déposera doucement sur une plate-bande gazonnée, et placera à sa portée un vase d'eau claire, peu profond, à seule fin que l'oiseau puisse se baigner et se rafraîchir, s'il lui en prend fantaisie, et sans se blesser. Après qu'il se sera évertué au soleil, rentrez-le et prenez soin de le confiner dans un lieu obscur jusqu'à la tombée du jour. Grâce à cet expédient, en effet, replongé prématurément dans les ténèbres, ayant déjà perdu la notion du matin, il perdra la notion du soir, et il sera complétement *desheuré*. A la nuit close, emparez-vous derechef de l'oiseau, mais délicatement, sans brusquerie; mettez-le sur votre poing, coiffez-le du chaperon et promenez-le sous la feuillée... »

Puisque nous en sommes au chapitre *de falconibus*, constatons, entre autres *curiositez*, qu'Albert, non

moins pertinemment que Frédéric, appuie avec une insistance toute particulière sur cette importante question du *régime* que tout sérieux amateur de *vol* ou de *sport* ne saurait, en effet, trop étudier, trop approfondir. Albert le Grand établit, entre autres, cette loi fondamentale, savoir que, pour que le faucon se porte à souhait, on devra lui donner, autant que possible, en même qualité, en même quantité, la même sorte de nourriture que celle que le noble animal se conquiert de vive force, en liberté, dans les forêts. Que si l'on veut qu'il se maintienne *en état*, sans doute il est nécessaire de ne point contrarier son appétit, il serait à désirer toutefois qu'on ne l'excitât point non plus : *in medio virtus*. « L'aliment qui convient le mieux au faucon, déclare le docteur universel, en se retranchant derrière l'autorité de Frédéric, c'est la chair des petits oiseaux, toute saignante et comme respirant un reste de vie... On remarquera encore que le faucon, pour bien *voler*, ne doit être ni trop maigre ni trop gras. Car, s'il pèche par *sécheresse*, qu'advient-il? Tout le monde a reconnu qu'en ce cas il montre généralement peu d'audace et d'impétuosité : étique, le faucon s'agite vainement autour du poteau ; il tourne au *criard*. S'il est, au contraire, menacé d'embonpoint et surchargé d'humeurs superflues, qu'arrive-il? Indolent et *rechignant*, la pa-

resse s'en empare en même temps que l'obésité... On tâchera donc d'obtenir la juste mesure entre l'insuffisance d'aliments et l'excès du boire et du manger. Que le faucon ait toujours la poche de son estomac ni tout à fait vide ni trop pleine; qu'on ne le laisse jamais manquer de rien, mais, lorsqu'il aura goûté de la chair fraîche, qu'il *reste sur sa faim*... En vous comportant dans cette mesure, vous obtiendrez ce succès de tenir sur votre poing un animal toujours vigoureux, allègre et *glorieux*... *Le bon fauconnier, lorsqu'il enlève son chaperon au faucon, quand il le lance, et craint les approches de l'aigle ou du vautour, ne devra jamais négliger de dire :* VICIT LEO DE TRIBU JUDA, RADIX DAVID, ALLELUIA [1] ! »

Cette formule sacramentelle du *bon fauconnier* à laquelle fait allusion notre prudent Albert, Frédéric Hohenstaufen l'a-t-il bien souvent répétée, lorsque, s'arrachant aux bras des *houris*, il s'en allait insoucieusement *voler*, aux environs de Sorrente ou d'Amalfi? Dans ses expéditions aventureuses, l'inconscient précurseur de Luther a-t-il jamais beaucoup redouté pour lui-même *les approches de l'aigle et du vautour?* Au milieu des passe-temps frivoles, des sensualités tan-

1. V. ALBERTI MAGNI OPERA, édit. Lugd., Jammy.— *De Animalibus,* t. VI, lib. 23, p. 630-633, *passim.* — De regimine accipitrum, secundum experta Frederici imperatoris.

tôt gossières, tantôt exquises, des occupations variées qui tour à tour charmaient, ornaient ou déshonoraient son existence païenne et fantasque, se représente-t-on Frédéric, même *volant*, murmurant à l'ombre des chênes un verset des psaumes? J'avoue ne point me le représenter ainsi, et l'auteur du *Traité de fauconnerie* en chasse, son gerfaut sur le poing, pas plus que l'auteur de l'*appel au peuple*, la Bible ouverte sur ses genoux, — Frédéric n'a, du reste, jamais feuilleté la Bible que pour chercher noise à Grégoire IX, — n'a jamais dû prononcer, ce semble, sans sourire et sans se moquer, la moindre parole tirée des saintes Écritures. Qui sait? Ce fut peut-être le manque de gravité qui le perdit. *Vicit leo de tribu Juda, radix David, alleluia!* Et nous sera-t-il permis, à propos de cette vieille et naïve formule du bon fauconnier, d'adresser une dernière remontrance à l'élégant personnage dont il nous a été donné de pouvoir étudier l'étrange figure sous tous ses aspects? L'humble *villain* qui, craignant l'aigle pour son faucon et Dieu pour le salut de son âme, la répétait dévotement cette pieuse formule d'exorcisme contre le Malin, *prince des ténèbres*, le pauvre *villain* plein d'une foi mal éclairée obéissait évidemment à une religion aveugle : d'accord, le superstitieux varlet avait un chaperon sur les yeux. Mais le grand seigneur de talent qui se

mèle de parler des choses divines sans croire à la vie future, dont l'esprit désuni se précipite sans autre but que la poursuite des intérêts du moment, sans aucune élévation, en un mot, sans la foi en ce qui est éternellement le Beau, le Bien, le Vrai, dans les domaines illimités de la pensée, celui-là ne se montre-t-il pas également frappé de cécité, et, de plus, cet aveuglement volontaire n'est-il point coupable? Que dis-je? Un chaperon de plomb pèse sur son génie. En face de l'empereur d'Allemagne Frédéric, le fastueux triomphateur de Naples ou de Pouzzoles, qu'on se donne un seul instant le spectacle de saint Louis de France, rendant la justice dans le bois de Vincennes : VICIT LEO DE TRIBU JUDA, RADIX DAVID, ALLELUIA! — Frédéric est vaincu.

Un jour, frère Jourdain de Saxe, le second général de l'Ordre de Saint-Dominique, frère Jourdain l'errant, l'infidèle ami de frère Henri, un jour qu'il venait d'accomplir une de ses pérégrinations souveraines dans quelques-uns des pays soumis à l'adversaire du pape Grégoire, sollicita une audience de l'empereur. Le moine venait de parcourir à pied une partie de l'Europe, et chaque nuit sans doute il avait dormi sous le toit d'un de ces innombrables monastères soumis à sa loi, où il se retrouvait *chez lui*. Chemin faisant, il avait entendu énoncer bien des jugements divers sur

la personne de Frédéric ; il s'était soigneusement enquis auprès de tous, auprès des grands comme auprès des petits, de l'état général des esprits dans l'Église ; il avait naturellement été témoin, et souvent, de scènes violentes, de collisions, de disputes accompagnées de voies de fait entre les partisans du roi des Romains et ceux de l'évêque de Rome : partout la haine, la division, des symptômes de crise religieuse imminente dans les diocèses de la chrétienté qui relevaient de l'Empire. Jourdain de Saxe, pénétré de douleur en songeant aux angoisses qui déchiraient le cœur du souverain pontife, son chef, inquiet, ému, — il pressentait vaguement peut-être le *grand déchirement,* — Jourdain résolut de tenter une démarche auprès du pécheur endurci. En se présentant avec son franc parler devant le fauteur présumé de tant de troubles et de discordes, en lui tenant tête, l'héroïque mais trop confiant dominicain se flattait de produire quelque impression sur le tyran qu'il considérait peut-être comme un nouvel Attila. Admis auprès du prince, le prêtre vêtu de blanc demeura d'abord silencieux, immobile, les yeux fixés sur les yeux du *mécréant.* Comme l'ennemi particulier du saint-père ne crut point à propos de baisser la paupière, et attendu que Frédéric, lui non plus, n'ouvrait point la bouche : — « Seigneur, dit enfin frère Jourdain d'une voix haute et

ferme, ma vie se passe à parcourir les provinces de mon Ordre, ainsi qu'en effet cela est mon devoir. Je ne remarque point sans surprise que vous ne m'adressez aucune question et que vous vous montrez fort peu curieux de savoir quels rapports je puis avoir à vous faire sur toutes les contrées que j'ai traversées. — J'ai mes hommes, mes courriers, à moi, dans toutes les cours et dans toutes les provinces, répondit froidement Frédéric, et je n'ignore rien de ce qui arrive dans le monde. — Notre-Seigneur Jésus-Christ, reprit sans se décontenancer le fils de Dominique, savait toutes choses, puisqu'il était Dieu. Il interrogeait nonobstant ses disciples; il leur demandait : *Que disent les hommes du Fils de l'homme?* Vous, Seigneur, vous n'êtes assurément qu'un homme, tout empereur que vous êtes. Vous ignorez donc maintes choses qu'il vous serait profitable de ne point ignorer. Ces choses, on ne les a sûrement point portées à votre connaissance; mais moi, je vais prendre sur moi de vous les apprendre. Écoutez donc ce que l'on dit de vous sur toute l'étendue de l'Empire. On dit que vous opprimez les Églises, que vous faites fi des condamnations prononcées contre vous, que vous ajoutez foi aux aruspices et aux augures, que vous favorisez ouvertement les Juifs et les Sarrasins, enfin que vous ne portez aucun respect

au vicaire de Jésus-Christ, au père de tous les chrétiens, à votre maître selon Dieu. Tels sont les discours que l'on tient sur votre compte et que l'on répète en tout lieu, seigneur; vous n'en êtes assurément point averti ni instruit, et tous ces faits dont on vous accuse, *ces faits ne tournent point à votre gloire.* » Frère Jourdain de Saxe se retira lentement après avoir prononcé ces paroles, et le roi des Romains, toujours souriant et bénévole, tourna les talons [1].

Que si le César germanique ne se fût point senti appuyé dans ses entreprises contre Rome par un puissant parti, ce beau sang-froid, à la longue, ne se fût-il point démenti? Que s'il n'eût réellement eu à opposer aux observations comme aux blâmes de ceux qu'affligeait et qu'indignait tour à tour son refus persistant d'obtempérer aux volontés pontificales que les *non possumus* de son orgueil ou de vains prétextes, Frédéric n'eût-il point perdu, tôt ou tard, cette imperturbable assurance qui ne l'abandonna jamais, et dont son entrevue avec le supérieur général des frères prêcheurs ne nous montre, après tout, qu'un exemple isolé? Mais l'*indocile* se sentait fort; il s'adossait aux piliers de la synagogue et à l'autel de la

1. V. *Acta Sanctorum*, febr. 13, *ap.* Kington, *Hist. Fred.*, t. I, p. 467. — The Preacher like an Old Testament prophet, goes on with his lecture, after this courtly opening. — Kington.

patrie. Jourdain de Saxe, dans l'énumération de ses *on dit,* n'avait point tout dit : le héraut du pape s'était bien gardé d'appuyer sur un fait de notoriété publique que confirmaient chaque jour les dépêches des envoyés de Frédéric. Ce fait considérable, le voici : une part notable du haut clergé d'Allemagne favorisait ouvertement, ou sous main, la cause de l'excommunié et refusait obéissance au saint-siége. « SEMBLABLE AU GRAND DRAGON, confesse en se voilant la face le très-catholique Albert de Béham — et cet irrécusable témoignage est, selon nous, de telle conséquence historique que nous ne saurions trop recommander d'en prendre note — SEMBLABLE AU GRAND DRAGON, L'EMPEREUR A ENTRAÎNÉ A LUI LA MEILLEURE PARTIE DES ÉTOILES... L'empereur a rendu les prélats apostats afin d'induire en tentation les bons et les fidèles, pour profaner le temple du Seigneur et les sacrements de l'Église. *Beaucoup d'entre eux* (les prélats d'Allemagne), *craignant de se voir privés de leurs dignités et de leurs délices temporelles, sont tombés :* ILS ONT MARCHÉ SANS COURAGE DEVANT CELUI QUI LES POUSSE EN AVANT[1]. » Après l'exposé du texte, quelques lignes de commentaire : le texte, ce semble, en vaut la peine, car il ne tend à rien moins,

1. Albert de Béham, *Conceptbuch. ap.* Huillard-Bréholles.

s'il a vraiment toute la portée que nous lui donnons, qu'à modifier profondément les idées généralement reçues sur l'origine et les causes déterminantes de la Réforme. Un peu de mollesse et de paresse, le goût des plaisirs faciles et de la bonne chère, le désir de demeurer en paisible possession de leurs crosses pastorales, leur grossièreté, leur couardise, leur aristocratique indolence, sans compter cette sorte de fascination qu'exerce plus irrésistiblement peut-être sur des imaginations imbues d'avance du principe d'autorité l'appareil imposant du pouvoir civil, peuvent à la rigueur expliquer, mais seulement dans une certaine mesure, la servilité, la défection de quelques membres du haut clergé d'Allemagne, au milieu des circonstances critiques auxquelles nous faisons allusion. Les vices de plusieurs ont dû les faire pencher du côté du GRAND DRAGON, nous en convenons sans peine ; en se ralliant à l'empereur et en se détachant du pape, ceux-là, les fainéants ou les criminels, n'ont évidemment cédé qu'à des considérations personnelles et vulgaires, et comme telles, elles ne méritent seulement point qu'on s'y arrête. — Passons. Mais là, dans les défaillances de ces évêques que va rudement apostropher tout à l'heure, dans son austère langage, le docteur universel, ne doit point se chercher, selon nous, pas plus que dans les astuces,

les libéralités, les menaces, les grâces même de Frédéric Hohenstaufen, la raison du schisme éminemment national qui faillit éclater, dès le milieu du XIIIe siècle, entre l'Église de Rome et les Églises de Germanie. Cette raison, elle ne paraît ni particulière, ni fortuite : encore une fois, pour parler la langue imagée de l'emphatique Albert de Béham, ce n'est point un simple coup de vent qui *a entraîné* loin de la ville aux sept collines *la meilleure partie des étoiles*. Quelque empire, en effet, qu'aient exercé en tout temps sur la direction des affaires humaines la préoccupation des intérêts matériels, la peur, les basses convoitises, les lâches conseils et les sots calculs, on remarquera cependant, — et c'est l'un des enseignements les plus nobles de l'histoire, — que les prostrations de la chair et les imbécillités des courages ne sauraient à aucun moment, en aucune façon, imprimer aucune résolution générale aux esprits; que les faiblesses et les trahisons manquent positivement de la vertu d'initiative; et qu'enfin les grands mouvements qui décident des évolutions et des destinées des peuples ne se produisent point à la suite du désir stérile de bien vivre ou de la passion négative de reposer en paix. En présence des prétentions à l'indépendance vis-à-vis du saint-siége, déjà sensibles en Allemagne à l'époque à laquelle nous transporte

ce récit, loin qu'il nous convienne de répéter, à propos des indices accusateurs d'une prochaine révolution dans l'Église, — on n'a du reste que trop usé de ces banales défaites à propos de cette même révolution accomplie, — vingt formules vagues et consacrées : relâchement des mœurs,... infractions à la discipline,... rébellion de princes inintelligents, orgueilleux et corrompus,... affaissement, égarement passager, fortuit des consciences, nous inclinons à donner le signal, au contraire, à ne voir là que les symptômes d'une sorte de réveil des énergies du peuple. « *Beaucoup d'entre les prélats teutons sont tombés*, constate en gémissant le vieil auteur ; *ils ont marché sans courage devant celui qui les poussait en avant.* » Que plusieurs aient marché *sans courage*, on l'a reconnu déjà ; mais derrière *celui qui les poussait en avant*, je ne sais quelle irrésistible force, celle qui anéantit les légions de Varus, ne les disposait-elle point par surcroît à se séparer violemment de Rome, à secouer le joug, à repousser, sous toutes les formes, la domination latine? Voilà, ce semble, un sujet de méditation assez neuf et devant lequel toute conscience doit chercher à s'éclairer. A quoi bon çà et là laisser, tantôt par scrupule, tantôt par incurie, tantôt encore par déférence pour la placidité béate de la masse des *satisfaits*, telles et telles grosses questions pendantes?

Nous tenons peut-être de nos rapports familiers avec le maître de saint Thomas la résolution et le goût d'aborder de front toutes les difficultés, quelles qu'elles soient, sans avoir hérité toutefois de nos pères en la Scolastique cette confiance immodérée en eux-mêmes qui les enorgueillit, les égara trop souvent. Les scolastiques se persuadaient, en effet, que l'intelligence humaine est en possession constante et régulière de la vérité; ils estimaient, en un mot, que la vérité *s'établit.* Hélas! la vérité, loin d'avoir la moindre tendance à s'établir, la plupart du temps fuit et se dérobe; la vérité ne *s'assoit* pas : elle passe, sourit et disparaît. Heureux qui la saisit, un jour, une heure, à l'improviste! C'est déjà peut-être la méconnaître, hélas! car elle est ailée de sa nature, que de penser qu'en dehors des mathématiques l'intelligence puisse s'en rendre maîtresse absolument.

L'Allemagne du nord et du centre a-t-elle été jamais franchement catholique, c'est-à-dire soumise à l'autorité spirituelle des papes aussi bien que convaincue de la validité de leurs prétentions à la souveraineté temporelle? Pour peu qu'il plaise de réfléchir et de procéder à une enquête historique, il est malaisé de pencher pour l'affirmative, et l'on arrive à cette conclusion singulière : L'ALLEMAGNE, LA VÉRITABLE ALLEMAGNE A TOUJOURS ÉTÉ PROTES-

TANTE. Qu'on jette un coup d'œil sur la Germanie ancienne, celle qu'a dominée Charlemagne; qu'on la considère parvenue à sa seconde manière, sous Léon X, — la Germanie s'appellera alors *Deutschland,* — après l'avoir étudiée et suivie dans les manifestations prime-sautières de son génie pendant le règne de Frédéric II, on constatera que la race d'Hermann *proteste* et s'insurge, à quelque époque qu'on la surprenne et l'interroge, contre toute influence émanant directement ou indirectement de la puissance des successeurs de saint Pierre : opiniâtrément l'Allemagne défie Rome et lui refuse obéissance. A l'extrémité barbare, sous quel signe de ralliement abrite-t-elle d'abord ses inspirations confuses à l'indépendance? Sous la massue de Witikind. Neuf fois abattu par Charlemagne, — l'*empereur à la barbe florie* n'apparaît point, en effet, au Teuton comme un Franc, mais bien comme un mercenaire vengeur des légions de Varus : n'a-t-il point fait bénir ses enseignes à l'ombre du Capitole? — neuf fois abattu par Charlemagne, Witikind, le chef saxon païen, se redresse neuf fois, pleure de rage pendant que coule sur sa face l'onde du baptême, et, dès qu'il ne se sent plus les mains liées, court immoler les chrétiens, embrasser ses chênes et ses dieux. La haine brute de la religion chrétienne, en tant qu'elle se

confond avec l'idée de servitude et supprime les rites antiques, — voilà Witikind. Le héros meurt; avec lui, les dieux s'en vont, soit; on plante la croix en Germanie, soit; saint Boniface achève l'œuvre ébauchée par Charlemagne, et la croix l'emporte après l'épée : *amen.* Mais approchez; regardez de quelle essence de bois elle est faite cette croix *sui generis :* il semble, ô prodige! à peine a-t-elle pris racine en la terre allemande, qu'elle présente les mêmes rugosités que la massue de Witikind, et le symbole de la foi nouvelle va soudain servir de prétexte à la rébellion nouvelle. A ses bras noueux va rattacher l'étendard de la révolte — et cette fois pour reprendre l'avantage contre Rome, pour lui remontrer que l'Allemagne n'a jamais accepté d'elle que le Christ, non le joug — un autre incoercible héros, Luther. Luther fait pendant à Witikind; Luther triomphe en pleine Renaissance, à l'extrémité qui nous touche, tandis que Witikind expire sur les confins de l'âge barbare, à l'extrémité opposée; mais les deux Saxons fraternisent dans une certaine communauté de sentiments et d'instincts, par delà le moyen âge, période de transition. Qui les unit? — Frédéric. Ne voyez-vous pas que Frédéric introduit Luther, que Frédéric procède à son insu de Witikind, que Luther sent couler leur sang mêlé dans ses veines? N'admirez-vous pas,

sous la grossière écorce du chef païen qualifié d'indomptable, sous la pourpre du très-délié César trois fois excommunié, mécréant, raisonneur et maudit, sous la robe noire du réformateur enfin qui, lui, coupe le nœud gordien et voit s'opérer *le grand déchirement* préparé de longue date, l'Allemagne, encore l'Allemagne et toujours l'Allemagne, dont ne se dément point une seule fois le caractère au milieu de ces transformations successives? La farouche mégère renouvelle, au profit de sa nationalité, le combat classique des trois Horaces; elle souffle ses colères à l'âme de chacun de ses fils, et tour à tour elle les pousse contre Rome : le premier tout hérissé, féroce, inculte; le second bardé de fer, mais dejà muni d'arguments; le troisième décidant de la victoire au nom du libre examen. La haine savamment formulée de tout joug spirituel, — voilà Luther. Mais derrière le théologien reparaît le Germain, et, pendant que le théologien revendique les droits sacrés de l'esprit, le Germain ne néglige point, pour faire lever le pain nouveau, de recourir au vieux levain patriotique : Luther traduit la Bible en allemand. Ce qu'a tenté Witikind, en déployant contre les apôtres d'une civilisation qu'il ne soupçonne pas les énergies d'une répulsion aveugle, a échoué, devait nécessairement. fatalement échouer, parce que, dans la prédication

du christianisme, le chef saxon n'a distingué que ces mots : *Courbe-toi devant Rome et Charlemagne,* et qu'il dut être, en effet, à peu près impossible à cet intrépide défenseur du sol natal envahi, entre les haches des soldats qui renversaient ses idoles et décapitaient l'élite de ses guerriers, d'apercevoir et de reconnaître les bienfaisantes, les pacifiques clartés de l'Évangile. Il n'en reste pas moins acquis que Witikind a *protesté*. Ce qu'a tenté Luther, au contraire, a réussi et devait forcément réussir, parce que, tout en déployant la Bible contre la *Babylone empourprée,* comme son aïeul Witikind a levé la massue, au lieu de suivre son exemple et de se refuser à entendre la *bonne nouvelle,* il la commente, il se l'approprie, il s'aventure, il avance, il réclame à haute et intelligible voix la libre interprétation des paroles *du livre de vie*, il ébranle à grands coups les colonnes vermoulues du temple. Concluons : Luther s'appuie sur la croix et le sentiment patriotique pour refuser obéissance au saint-siége : le réformateur tient à la main la Bible. Witikind ne sait pas lire, ne sait pas prier, il n'a point feuilleté la Bible, il n'a point reçu l'initiation du christianisme : le chef païen ne s'est pas moins déclaré contre l'occupation romaine ; il n'est que patriote, mais cela suffit : le *païen* agite en l'air sa cognée. Entre ses deux acolytes

apparaît Frédéric Hohenstaufen, d'un bras inexpérimenté soulevant la Bible, d'un bras ferme portant le glaive. Entre l'arme de Luther et l'arme de Witikind, Frédéric hésite, ou plutôt il se sert indifféremment tantôt du glaive, tantôt de la Bible; et, lui aussi, il s'est séparé de Rome et il a tourné le dos aux successeurs de saint Pierre. Witikind, Frédéric et Luther sont donc *protestants;* tous trois personnifient, à titres divers, l'Allemagne barbare, l'Allemagne du moyen âge, l'Allemagne de la Renaissance, toutes trois protestantes. — L'Allemagne, la véritable Allemagne n'a jamais été catholique, avons-nous hasardé en tête de cet aperçu. La proposition est démontrée, *hoc erat demonstrandum,* n'eût point manqué d'ajouter, après avoir fièrement soutenu sa thèse, quelque brave bachelier du bon vieux temps. Nous ne sommes point, quant à nous, si sûr de notre fait, et, précisément parce que nous avons conscience d'avoir parlé selon la raison, nous ne nous flattons point d'avoir obtenu gain de cause auprès de ceux qui prétendent encore en ce siècle au gouvernement des esprits. Qui travaille, s'agite, produit, se frappe le front, dirige, manie, rudoie la matière, la fait servir à ses desseins, en un mot cherche et propose, à l'heure qu'il est? — Le laïque, l'*homme d'initiative*. Qui se séquestre, se mutile, au contraire,

répugne au mouvement, le repousse, n'élève plus la voix que pour condamner, recourir sans cesse aux vieux textes, répandre, féconder dans la prostration intellectuelle et l'oubli de tout vrai sentiment chrétien le dogme imposé, équivoquer, menacer, s'interposer entre le Christ et nous, pousser de grands cris d'alarme, se voiler la face et frapper? — Le clerc, l'*esclave du convenu*. CUM IN PROFUNDUM VENERIT, CONTEMNIT [1].

1. « Ce monde a besoin d'être gouverné par les idées de l'autre.» a cru bien dire un des nôtres, un Français (Joubert, *Pensées*). Cela est fort bien exprimé et fort bien pensé; seulement, pour que ces idées parviennent à se faire accepter, il faut naturellement qu'elles empruntent une forme, et cette forme est le langage. OR, L'ÉGLISE CATHOLIQUE PARLE LATIN; la France, l'Italie, l'Espagne l'entendent, l'ont toujours entendue à demi-mot; ELLES SONT LATINES. Les idées de Rome peuvent quelquefois nous humilier, nous attrister, nous courroucer; la forme de ces idées ne nous est jamais antipathique. Notre esprit, notre raison nous éloignent de Rome, — notre tempérament nous y ramène. Ses décisions absolues, ses compromis, ses sévérités, ses faiblesses. irritent, persuadent, désolent, exaspèrent et charment tour à tour les fils de Voltaire et de saint Louis, de Dante et de Philippe II. Mais la *voix du sang* crie si fort, et nous surtout, Gallo-Romains, nous nous ressentons si bien de notre origine latine, que les infortunes et les calamités dont se voit périodiquement accablée la papauté, loin de nous détacher d'elle, nous alarment, nous indignent, ou nous touchent, sentiment que n'ont jamais connu les peuples du Nord. INSOLENTE ET PROSPÈRE, ROME NOUS RÉVOLTE; MALHEUREUSE, ELLE NOUS SUBJUGUE ET NOUS ATTENDRIT. Nous la contrarions quand elle triomphe, et nous la jugeons alors avec notre christianisme et notre raison. Nous gémissons au contraire quand elle

Pacifique, sentimentale, pour ainsi dire, la campagne apostolique qu'entreprit Albert le Grand au XIIIe. siècle dans les diocèses de Germanie les plus enclins à se dérober à l'autorité pontificale, l'action qu'il exerça dans les provinces de l'Empire les plus foncièrement, les plus ardemment contraires aux idées d'omnipotence universelle et de souveraineté absolue proclamées les seules vraies et légitimes par la cour de Rome, ses pérégrinations, ses discours, les succès même dont furent çà et là couronnés ses travaux, tout cet ensemble de victoires et de luttes purement morales qui remplirent et caractérisèrent *sa mission,* n'a point laissé, comme de juste, de profondes traces dans les chroniques. L'histoire critique est née d'hier. Il n'y a point si longtemps qu'au brut narré des faits a succédé la théorie des faits. Le système éminemment philosophique, et d'ailleurs assez récent, qui consiste, en face des variations

souffre, notre sang reflue aux tempes, notre cœur saigne, nous l'aimons et le lui témoignons; n'est-elle point, après tout, notre aïeule et notre sœur? Encore une fois, L'ÉGLISE CATHOLIQUE PARLE LATIN. A merveille. Mais remarquons en passant qu'il est un mot latin qu'elle n'a jamais su prononcer, le mot *libertas.* Que Rome le prononce, ce mot, et l'Allemagne, l'Angleterre elles-mêmes l'entendront peut-être. Qu'elle s'obstine encore quelque temps à ne point le prononcer, et nous finirons sûrement nous-mêmes par ne plus l'entendre et ne plus la connaître.

auxquelles sont soumises les choses humaines, à remonter des effets aux causes, à tenir compte, par exemple, dans une juste et saine mesure, bien entendu, — œuvre de finesse, de sagesse et de pondération singulièrement délicate, — de ces deux maîtresses forces, l'influence du climat, l'instinct de la race, ce système commence à peine à prévaloir. On ne devra donc point s'étonner que les marches et contre-marches, les exploits, les retraites de la légion dominicaine n'aient point attiré l'attention de nos très-grossiers et matérialistes conteurs du moyen âge. Pour qu'elle leur parût digne d'exercer leur plume, il eût fallu, sans doute, que sous les sandales des frères prêcheurs le sang à grands flots ait coulé, et qu'au lieu de s'efforcer de ramener les peuples du côté du saint-siége par la prédication, la douceur et les vertus, Albert et ses compagnons eussent tiré le poignard ou tendu leur col au bourreau. Ici, point de champ de bataille, en effet, point de violences, point de meurtres, point de coups : aussi quel profond silence, et sur toute la ligne [1] ! Que si

1. On ne consultera point sans profit, si l'on tient à prendre quelques notes sur la façon dont était écrite et traitée l'histoire au moyen âge, le très-curieux, très-instructif, mais malheureusement un peu confus, assez peu concluant travail de M. Henry-Thomas Buckler, *Histoire de la civilisation en Angleterre*.

l'on considère cependant d'un peu haut la présente tentative de propagande d'Albert et des dominicains en Allemagne, elle demeure, en fin de compte, extrêmement intéressante, dramatique et instructive : intéressante en ce sens qu'elle fut peut-être l'attaque offensive et défensive la plus sérieuse, la mieux conduite, la plus insinuante et hardie qu'ait jamais tentée le génie latin, par delà le Rhin, contre les tendances séparatistes qu'a toujours affectées le génie germanique, — instructive à ce point de vue que, poursuivie de par la volonté de la cour de Rome, avec une arrière-pensée politique, elle fut populaire et l'emporta en tant que croisade religieuse, mais elle échoua en tant que croisade dirigée contre Frédéric Hohenstaufen et l'irréconciliable parti antiromain. Officieusement réactionnaire, elle n'atteignit donc point son but; révolutionnaire à son insu, elle triompha et ne fit peut-être qu'accélérer un mouvement qui ne devait s'arrêter qu'à la Réforme. Quelles instructions reçut Albert le Grand lorsqu'il lui fut enjoint de porter la parole de Dieu dans les diocèses de Germanie? On l'ignore. Il est certain toutefois que ses supérieurs n'attendaient rien moins de ses tournées évangéliques qu'une réaction favorable aux intérêts de la papauté en même temps qu'une vivifiante et salutaire impression pour le salut des fidèles. La

seconde partie du programme reçut son plein et entier accomplissement : Albert vit, en effet, tomber à ses pieds les chrétiens ranimés, les pécheurs, les *libertins* convertis. Ils furent, au contraire, déçus, ceux qui avaient espéré que l'habit de Saint-Dominique imposerait aux fils de Witikind et d'Hermann : l'incorrigible Teuton ne fit point amende honorable entre les mains du champion catholique, et, parce que ses lèvres baisèrent la croix que lui présentait Albert, Hermann ne se crut point délié de son serment de fidélité à l'empereur, Hermann ne s'en sentit pas moins attaché au sol de la patrie. « Toutes les institutions, toutes les forces sociales commencent, dans leur développement, par le bien qu'elles ont à faire, » a dit un homme grave, éloquent, qui croit en Dieu, en lui, et en la liberté et la dignité humaines [1]. — « Il ne faict pas bon d'acharner le peuple, CAR IL EST ASSEZ PREST PLUS QU'ON NE VEULT, » remarque avec non moins d'à-propos, de franchise et de profondeur, un de nos plus frivoles et plus gais deviseurs de choses galantes [2]. On se souvient involontairement de ces deux maximes, on les rapproche instinctivement l'une de l'autre, dès que l'esprit est parvenu à se rendre compte des dispositions remuantes qu'an-

1. M. Guizot.

2. Brantôme.

nonçait déjà l'Allemagne, de la situation tendue, de l'état de malaise et de crise, en un mot, où se trouvait une partie de l'Europe en plein moyen âge. Oui, TOUTES LES INSTITUTIONS, TOUTES LES FORCES SOCIALES COMMENCENT, DANS LEUR DÉVELOPPEMENT, PAR LE BIEN QU'ELLES ONT A FAIRE... Parvenue à l'apogée de sa puissance temporelle sous les Innocent IV et les Grégoire IX, la papauté commençait effectivement, à cette époque, à décliner comme puissance civilisatrice et spirituelle; de toutes façons, elle avait accompli son œuvre; il ne lui restait plus réellement qu'à déchoir. Oui, IL NE FAICT PAS BON D'ACHARNER LE PEUPLE, CAR IL EST ASSEZ PREST PLUS QU'ON NE VEULT... Ce ne furent point seulement, pensons-nous, les tronçons dispersés de la bête foudroyée par le pape qu'Albert le Grand sentit respirer encore et se tordre sous ses pas, lors de ses pérégrinations en Allemagne : les éléments confus qui devaient un jour s'agréger et produire en définitive la Réforme *étaient prêts et plus qu'on ne voulait*. IL NE FAICT PAS BON D'ACHARNER LE PEUPLE [1].

1. Quando l'imperador che sempre regna
Provide alla milizia ch' era in forze.
. . . . A sua sposa soccorse
Cun duo campioni; al cui fare, al cui dire
Lo popol disviato si raccorse.

DANTE, *Paradiso*, c. XII.

Dante reconnaît dans ces vers le péril où se trouvait l'Église

Nous ne saurions juger, à vrai dire, que d'après quelques rares et faibles indices du degré d'irritation auquel en étaient arrivés les partis de l'autre côté du Rhin, lorsque notre héros le traversa. Dans les écrits du docteur universel, d'autre part, quelques lambeaux de ses *Sermones*, deux ou trois phrases seulement indiquent l'attitude qu'il lui convint de prendre ou de garder, lui moine et philosophe, vis-à-vis du peuple et vis-à-vis de Rome. Nous ne nous trouvons point cependant assez à court de preuves et dénué de renseignements pour renoncer à suivre Albert le

catholique au XIIIe siècle, et il avance hardiment que, si le peuple *disviato si raccorse*, l'Église vit s'opérer ce miracle de rapatriement des peuples sous son aile grâce à l'intervention providentielle et quasi miraculeuse des *duo campioni*, saint François et saint Dominique. Si Dante entend désigner par la *sposa* la communauté chrétienne, Dante est dans le vrai : Dominique et François ranimèrent, renouvelèrent, en effet, l'esprit chrétien dans l'Église. Si Dante applique à l'Église de Rome, à la papauté l'épithète de *sposa*, ce qui, du reste, semble peu probable, vu ses tendances impérialistes, Dante n'a point tout à fait tort, mais il n'a plus complétement raison. Les Ordres religieux n'ont point manqué, cela est chose certaine, de favoriser en tout lieu la politique envahissante, absorbante des successeurs de saint Pierre; mais leur zèle — zèle de commande, question de vie ou de mort au début, question d'ignorance, de convoitise, d'amour-propre, de fanatisme ou d'intérêt mal entendu, lors de la période de décadence — n'a point produit partout de grands effets. En Allemagne, en particulier, les *réguliers* se trouvent avoir travaillé en définitive pour un autre roi que pour celui qui trône au Vatican.

Grand sur ce terrain. Moine, il dut nécessairement, on le devine, ne point oublier, ne point paraître négliger tout à fait le côté politique de sa *mission;* philosophe et chrétien, il dut s'imposer une loi stricte, au contraire, celle de ne jamais servir que les intérêts généraux de l'Église et de l'humanité. Mais comment se comporta-t-il en ces extrémités périlleuses, et par quelle singulière bien que sereine et presque olympienne puissance de se contenir ou d'observer a-t-il su demeurer d'aplomb sur ses *lourdes sandales*, tandis que tout s'ébranlait autour de lui? Le rôle, on en conviendra, était difficile à soutenir, et un génie médiocre eût probablement penché tout entier, au mépris flagrant du bon sens et du droit, soit du côté du peuple, soit du côté de Rome. Avec ce calme et cette sûreté de vues qui, à meilleur titre peut-être encore que ses immenses travaux, lui ont mérité, croyons-nous, le surnom de Grand, Albert, loin de se montrer l'humble instrument d'un pouvoir de plus en plus tourné vers les choses terrestres, loin de s'émouvoir à l'aspect de l'Allemagne furibonde exaltée par les émissaires du *mécréant*, Albert se recueillit, ne prit conseil que de ses inspirations personnelles, et, sans se déclarer en aucune sorte l'homme de Grégoire IX ni subir le moins du monde la pression de Frédéric, marcha fièrement et simple-

ment dans la seule voie que son christianisme désintéressé comme sa froide raison lui ouvraient : il déclara la guerre aux vices, aux mollesses, aux torpeurs du clergé en général, et du haut clergé en particulier[1] : « L'ESPRIT IMPUR ATTAQUE, INFECTE SIMULTANÉMENT, CES JOURS-CI (HODIE), ET D'UNE TERRIBLE FAÇON, LE VAISSEAU DE L'ÉGLISE[2], » déclare Albert dans son quatrième sermon après l'Épiphanie. Si nous comprenons bien sa pensée, le fils de Dominique, en répétant de la sorte, deux cents ans après l'an 1000, l'exclamation désespérée de l'apôtre : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* n'entendait point faire allusion aux ennemis du dehors qui harcelaient la barque de saint Pierre, car il les passe complétement sous silence et ne semble seulement point les connaître. « On vit en ce temps, raconte le savant auteur de l'*Histoire diplomatique*, des inconnus parcourir l'Allemagne sans être inquiétés, et prêcher publiquement en chaire qu'aucun homme vivant, fût-il évêque, fût-il pape, n'a le droit d'interdire la célébration des offices divins. Les prêtres souillés de péchés mortels, disaient-

1. On chercherait en vain dans les écrits d'Albert aucune allusion directe ou indirecte à Frédéric, empereur, à Grégoire IX, pape.

2. « ... Diabolus navem sanctæ Ecclesiæ mirabiliter infestat et impugnat. » —ALBERTI MAGNI OPERA, in-fol., édit. Jammy, t. XII, pars secunda, p. 43-45. *Serm. IV post Epiphan.*

ils, sont indignes d'accomplir le mystère de l'Eucharistie; seuls, nous et nos amis, nous venons vous enseigner la vérité et la foi, selon la justice... QU'IL NE SOIT PLUS QUESTION DU PAPE... Priez plutôt pour le seigneur empereur Frédéric et pour son fils Conrad : ceux-là sont les parfaits et les justes [1]. » Imperturbable, paraît-il, au milieu de ces furieuses harangues prononcées par des gens sans aveu, le docteur ne semble point s'être beaucoup inquiété non plus des séditieux propos et des excitations à la révolte émanant du fait des *séculiers*. — *Que le pasteur romain fasse paître ses Italiens!* proclamait, par exemple, pour ne citer qu'une des violentes tirades d'un des ancêtres de Luther, au XIII[e] siècle, l'irrévérent évêque de Freisingen, *que le pasteur romain fasse paître ses Italiens : nous, qui sommes constitués par*

1. Il va sans dire que ces provocations à la révolte trouvaient de l'écho parmi les populations de l'Allemagne au XIII[e] siècle. Dans la ville de Ratisbonne, celle-là même où Albert le Grand revint plus tard comme évêque, les rancunes impérialistes, la haine du pouvoir spirituel et temporel des papes, la conduite scandaleuse des clercs avaient si fort transporté et indisposé contre Rome les nobles et les bourgeois que « nul ne pouvait se montrer dans les rues portant sur ses habits les insignes de la croisade prêchée contre Frédéric, et que celui qui osait le faire était livré aux tourments et à la mort. » — V. Lettre d'Innocent IV, ap. Raynald., *Annal. eccles.* ad ann. X, XII : Huillard-Bréholles, *Vie et correspondance de Pierre des Vignes*, p. 203.

Dieu les gardiens fidèles de ses brebis, nous écarterons de nos troupeaux les loups couverts de peaux d'agneaux [1]. — Un fragment détaché du commentaire d'Albert le Grand sur l'Évangile de saint Luc va nous édifier, du reste, sur ses sentiments, et par la vigueur du style non moins que par la hardiesse de l'idée révéler chez lui l'écrivain, en même temps qu'il offrira à nos méditations l'exemple d'un penseur et d'un penseur religieux, ne craignant point de montrer du doigt, deux siècles avant la Réforme, l'une des causes honteuses du *grand déchirement*, l'appauvrissement de la séve chrétienne au cœur des princes de l'Église. L'impression de souverain mépris que lui inspiraient les désordres, le luxe et la dureté de cœur des prélats allemands, ses compatriotes; la large et saine compréhension des enseignements de Dominique; l'indignation, une douleur austère et contenue; la prévision vague, et comme l'annonce prophétique d'une épuration, si ce n'est prochaine, au moins urgente, dans les mœurs et les rangs de l'épiscopat, on retrouve tout cela dans la matière

1. Alb. de Béham, ap. *Aventin. Annal. Boyor.*, p. 540. — *Vie et correspondance de Pierre des Vignes*, p. 203. — « Sume hunc crepitum ventris et vade Romam, » dira Luther, avec cette grossièreté de langage qui le caractérise. — V. Audin, *Histoire de Luther*.

d'une dizaine de lignes ensevelies, perdues sous six cents pages d'interprétation morale et dogmatique.

Le texte de l'Évangile de saint Luc que le docteur explique est celui-ci : ... *Et il y avait à la porte du riche un certain mendiant nommé Lazare, lequel était couvert d'ulcères. Il eût voulu se rassasier des restes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait. Et les chiens venaient, et ils léchaient ses ulcères...* — ET LES CHIENS VENAIENT ET ILS LÉCHAIENT SES ULCÈRES. — « Cette parole trouve son application naturelle dans ce temps-ci, développe Albert le Grand. Les bons chiens de chasse, ce sont les frères prêcheurs, qui n'attendent point que les misérables et les affamés viennent les querir près du foyer, mais qui vont à eux. Ils lèchent les ulcères de leurs propres péchés; ils aboient la parole de Dieu. *Et Dieu les a suscités, parce que* LES VIEUX CHIENS (CANES ANTIQUI), CE SONT CES PRÉLATS JUGÉS D'AVANCE PAR LE PROPHÈTE ISAÏE, CHIENS MUETS QUI NE SAVENT PAS ABOYER, CHIENS IMPUDENTS ET OBSCÈNES ET QUI NE SE SENTENT JAMAIS REPUS. *Les bons chiens de chasse au contraire ont toujours entre les dents la salutaire rage de mordre et de rétorquer pour le service du Très-Haut*[1]. Aboyez donc et employez la douceur et *reve-*

1. On sait que l'emblème de l'Ordre de Saint-Dominique est un chien portant une torche dans sa gueule. — Jeanne d'Aza rêva

nez vivement au morceau en toute patience et lumière de doctrine... MIEUX VAUT UN CHIEN VIVANT QU'UN LION MORT[1]... » Assez d'occasions se représenteront malheureusement d'elles-mêmes dans la suite de ce récit de *secouer la dépouille du lion mort*, c'est-à-dire de constater parmi les princes de l'Église, au moyen âge, l'avilissement des caractères et la corruption, pour que l'on doive se contenter pour le moment d'avoir relaté l'opinion du docteur universel à cet égard. Quand nous le peindrons plus loin, vers la fin de sa carrière, prenant possession du siége de Ratisbonne et s'installant dans le palais dévasté de son prédécesseur, nous étudierons de près, à loisir, le type courant de l'évêque allemand au XIIIe siècle. Albert de Pottigau, évêque de Ratisbonne, celui-là même dont Albert le Grand ramassa, non sans dégoût, la crosse, et remboursa les gros emprunts faits à certains usuriers juifs, Albert de Pottigau dispute la palme à Conrad de Hochstraden, archevêque de Cologne : tous deux se valent, tous deux sentent *le lion mort*, et aucun des deux n'échappera aux morsures des *chiens vivants*.

lumière sous forme de torche et fidélité sous forme de chien, a-t-il été dit au livre Ier d'ALBERT LE GRAND, *Mouvement religieux*.

1. V. ALBERTI MAGNI OPERA, édit. Jammy, in-fol., t. X. *Comment. in S. Luc.*, cap. XVI, p. 214.

Peut-être, grâce aux sources abondantes auxquelles nous avons été puiser à pleines mains, peut-être est-on parvenu à se former de la lutte de l'empire et de la papauté, aussi bien que de ces personnages dont les figures ne manquent certes point de relief, Frédéric II et Grégoire IX, une imagination plus nette que celle que laissent d'ordinaire une narration sans aperçus, ou des aperçus sans tableaux, et, qui sait? tout en ne songeant qu'à accompagner Albert dans son expédition en Germanie, peut-être avons-nous éclairci, chemin faisant, plusieurs points obscurs en sa docte compagnie. Quoi qu'il en soit, il est temps, ce semble avant de jeter notre bâton de pèlerin sur la route de France, de revenir nous reposer quelques heures, en compagnie de notre héros, dans le paisible monastère de la rue de Stolk, à Cologne, où s'est éteint frère Henri et où professe à présent maître Albert. Le couvent des dominicains de la rue de Stolk vient de recevoir un nouvel hôte, saint Thomas.

Thomas d'Aquin adolescent arrivait alors du fond de l'Italie. Comme le cerf altéré dont il est parlé dans l'Écriture et qui s'élançait avidement à travers bois et vallons vers les profondeurs où ruisselle l'eau fraîche, Thomas était accouru, remontant du midi au nord, attiré par la gloire et la science d'Albert : il venait

s'instruire à son ombre et se pénétrer de sa doctrine. N'est-ce point le moment ou jamais de présenter l'un à l'autre le maître et l'élève? Aussi comptons-nous bien ne point manquer une occasion si naturelle de les mettre tout de suite en rapport. Ne convient-il point en même temps d'indiquer dès leur première entrevue, et, pour ainsi dire, à vol d'oiseau, quels points de contact ont pu exister en apparence, quelle ligne de démarcation fondamentale se traçait en réalité entre deux intelligences supérieures unies seulement en Aristote, et, alors même qu'elles gravitent autour de ce centre commun où se sont rencontrés tant de grands esprits, décrivant des courbes inégales? Mais qu'on ne s'attende point en ce lieu à de minutieux détails, à des digressions parasites sur les tempéraments divers, traits de mœurs et *particularitez* du *maître* et de l'*élève,* dont les vies, sans jamais se mêler, vont d'ailleurs se trouver désormais presque continuellement reliées par des voyages entrepris côte à côte et par les jours difficiles, tantôt remplis d'épreuves, tantôt marqués par des triomphes, qu'ils traverseront bientôt de concert à l'université de Paris. Ce n'est point, à coup sûr, après une station passablement longue en Allemagne, à la veille du départ du docteur universel pour *le plus beau royaume après celui du ciel,* et quand le bourdon de Notre-Dame résonne déjà à

nos oreilles, que nous attarder outre mesure à l'hospice de Sainte-Marie-Madeleine, voire même nous établir sur les bancs de l'école provisoire fondée dans l'étroite rue de Stolk, à Cologne, pourrait avoir encore quelque charme et présenter quelque intérêt. Une courte halte, le temps juste de secouer la poussière de nos souliers et de contempler Albert et Thomas face à face, puis nous reprenons, contre vent et marée, à la grâce de Dieu, le cours de notre odyssée circulaire autour de l'ancienne Europe. Veuillent les astres favorables, Mars et Vénus, que la barque qui porte Albert aborde sans encombre à l'*Isle de la Cité !*

Thomas d'Aquin, lorsqu'il vint chercher les leçons d'Albert le Grand au milieu des neiges et des brumes de cette ville que Pétrarque a sans doute parcourue l'été, puisqu'il la célèbre et ne s'y livre qu'à de joyeux propos, Thomas d'Aquin n'avait pas vingt ans. Son enfance s'était écoulée sur la cime aride du mont Cassin : Thomas avait respiré l'air de l'orgueilleuse abbaye de ce nom. La première école qui lui inspira l'ardeur et le goût passionné de l'argumentation fut l'université de Naples. A Naples, Pierre Martinus lui enseigna les principes de la logique, Pierre d'Hibernie développa devant lui ses idées, probablement assez vagues, assez pauvres et confuses, en

fait de sciences naturelles[1]. Inutile de rappeler que Thomas d'Aquin était de haute naissance et qu'avant de revêtir l'habit de Dominique il eut à lutter contre la tendresse, la raison ou les préjugés de sa famille, question délicate qu'il ne nous appartient point de décider, attendu que le souverain pontife crut de son devoir d'intervenir et de la trancher d'autorité[2]. Jean le Teutonique, le nouveau général de l'Ordre, — n'allions-nous point oublier d'annoncer que Jourdain de Saxe vient de mourir et s'en est allé rejoindre frère Henri? — Jean le Teutonique recueillit avec bienveillance, comme on peut bien le penser, le noble néophyte, encore tout rougissant des embûches contre *la vertu de pureté* que lui avait tendues le démon[3]; le saint homme accepta sans tristesse, sans scrupule aucun, le diamant brut que lui donnait à polir et à façonner le pape Innocent; mais, jugeant sans doute l'ouvrage d'assez grosse conséquence pour n'être confié qu'à un ouvrier d'une adresse ou d'une force ex-

1. V. Rohrbacher, *Hist. de l'Église catholique*, t. XVIII, p. 496.— Dr Sighart, *Albertus Magnus*.

2. V. P. Touron, *Vie de saint Thomas*.

3. Il sera question plus loin de ce merveilleux et très-édifiant combat que soutint Thomas contre une femme de mœurs légères et de grande beauté, avec laquelle on l'avait enfermé par malice et surprise. Le saint jeune homme lui échappa, *admirable preuve de vaillance*, en brandissant en l'air une bûche enflammée.

traordinaire, il tint à le remettre lui-même entre les mains d'Albert le Grand. Jean le Teutonique traversa donc tout exprès, à seule fin d'accomplir ce dessein, les hautes montagnes qui séparent l'Allemagne de l'Italie, et il conduisit Thomas sur les bancs de l'école de la rue de Stolk, au pied de la chaire où trônait avec un éclat non pareil, quand il ne parcourait point d'office le pays teuton, l'illustre commentateur des *Sentences*[1]. Chose singulière, le futur auteur de la *Somme*, le jouvenceau de belle espérance dont on saluait d'avance à Rome la brillante destinée, celui que le saint-siége avait entouré de tant d'hommages et de soins, celui sur le front duquel le saint-père avait écrit : *Tu Marcellus eris*, Thomas enfin, l'ANGE DE L'ÉCOLE[2], soit que le regard profond d'Albert lui imposât, soit que sa façon d'enseigner l'ait dérouté, soit encore qu'il éprouvât une sorte de saisissement et de trouble en présence d'un logicien qui ne cherchait

1. L'Ordre de Saint-Dominique comptait alors trente mille religieux répandus sur la surface de l'Europe. Albert avait assisté aux radieux commencements de l'Ordre ; Thomas survenait en la saison torride, — alors que les épis étaient jaunissants.

2. Tous les théologiens hors ligne reçurent un *nom de guerre* au moyen âge. Thomas d'Aquin fut surnommé l'Ange de l'École, ou bien encore le Docteur angélique, saint Bonaventure le Docteur séraphique, Jean Scot le Docteur subtil, Alexandre de Halès le Docteur irréfragable, Albert le Grand le Docteur universel.

point seulement à appuyer les vérités révélées des armes toutes-puissantes du syllogisme, mais qui les soumettait parfois à un examen préalable, Thomas fit d'abord assez triste figure à Cologne. On l'avait beaucoup vanté, ce qui rend toujours mauvais service, surtout auprès de la gent écolière ; de plus, s'il faut en croire la tradition, ses mouvements étaient singulièrement gauches, sa langue épaisse ; je ne sais quoi de lourd et tout à la fois d'ébahi dans sa personne ne prévenait point en sa faveur ; évidemment le théologien, l'athlète sommeillaient encore en lui ; Thomas ne laissait apercevoir à l'œil nu que des épaules énormes et disproportionnées, une large encolure, peu de muscles. Aussi les bibliers et les sententieux, ses camarades, se prirent-ils un jour à rire ; les jeunes gens s'étaient attendus à une sorte d'éruption de l'Etna ; on la leur avait annoncée : Thomas, au contraire, invariablement morne et taciturne, demeurait immobile, froid et terne, au milieu de l'animation générale. « *Ah! le grand bœuf muet de Sicile,* » murmurèrent-ils un jour en se moquant. — « VOUS APPELEZ THOMAS LE BOEUF MUET, reprit gravement maître Albert qui les entendit : EH BIEN, SACHEZ QUE CE BOEUF POUSSERA DE TELS MUGISSEMENTS DANS LA DOCTRINE, QUE LE MONDE ENTIER S'EN ÉMERVEILLERA [1]. » Albert avait

1. « VOS BOVEM MUTUM ESSE DICITIS : SED TALEM ADHUC IN

prudemment conjecturé que le feu, pour avoir été quelque temps couvé sous la cendre, n'en jetterait plus tard qu'une flamme plus ardente et mieux nourrie; le maître n'eut point à se repentir de sa prédiction; l'oracle tombé de ses lèvres reçut, en effet, confirmation pleine et entière. Mais le second Milon de Crotone, à force de soulever Thomas sur ses épaules, ne lui aurait-il point, par hasard, soufflé quelque peu de sa vigueur, de sa mâle assurance et de son audace auguste? En d'autres termes, Thomas d'Aquin a-t-il subi sérieusement l'influence d'Albert le Grand, et quelle a pu être cette influence? La question ne nous prend point tout à fait au dépourvu, et nous allons essayer d'y répondre, en invoquant toutefois, — invariablement fidèle à notre prudent système, et moins soucieux maintenant que jamais de ne paraître apporter à l'appui de quelques jugements hardis, peut-être neufs, qu'une déposition personnelle, — l'irrécusable témoignage des contemporains.

« ... Dans tous ses écrits, constate le biographe Pierre de Prusse, Albert garde volontiers un juste milieu modeste, et, tandis qu'il s'élève à d'admirables hauteurs, merveilleusement muni des plus puissants arguments tirés de la moelle de l'Écriture sainte et

DOCTRINA DABIT MUGITUM, UT TOTUS MIRABITUR MUNDUS.» *Albertus Magnus.*

des Pères, on observera nonobstant qu'il évite avec soin de porter préjudice dans ses conclusions à n'importe quelle autorité reconnue, aux opinions établies par les autres docteurs. Maître Albert prélude ordinairement ainsi, par des atténuations et des réserves : « Cela dit sous bénéfice d'inventaire... Il semble, tout « en désirant sauvegarder la paix, *salva pace,* qu'on « peut tenir ce discours... Ceci me paraît plus probable « que cela... » Et Pierre de Prusse ajoute : « *On ne trouvera aucun docteur de ce temps qui ait tenu jamais semblable langage.* ALBERT, EN TELS ET TELS SUJETS SCABREUX, AIMAIT MIEUX PARAÎTRE NE POINT SAVOIR QUE DE HASARDER DES DÉFINITIONS TÉMÉRAIRES [1]. » — Prendre acte de cette solennelle déclaration, quelque formelle et catégorique qu'elle soit, pour en tirer de plus graves conséquences qu'elle ne comporte et

1. « In omnibus suis scriptis hunc humilitatis modum servat, ut, cum alta mirabiliter validissimis rationibus sanctæ Scripturæ ac sanctorum auctoritatibus muniens scriptitat, nulli tamen unquam doctori præjudicium in suis opinionibus voluit generare; unde quam sæpe proprias opiniones ponens, præmittit sic inquiens : « Sine « præjudicio loquens... Salva pace sic videtur loquendum... Ita cum « aliis magistris sentio... Hæc opinio videtur mihi probabilior... » *In quo modo scribendi nullus doctorum ipsi similis reperitur...* UNDE MALUIT INSCIUS IN QUIBUSDAM REPUTARI QUAM TEMERARIUS IN PERICULOSIS. » Peter de Prussia, c. v. — Consult. Sighart, *Albertus Magnus.* — Hœrtel, *Thomas von Aquino und seine Zeit.*, Augsbourg, 1846. — Bianco, *Die alte Universität Köln.*

ne contient, en induire, par exemple, — parce qu'il semble avéré qu'Albert a bien pris garde de tomber, impartial et sincère entre tous les docteurs du moyen âge, dans l'écueil de l'assurance aveugle et de l'affirmation intolérante; parce qu'il ne crut point, en effet, se déshonorer ni se diminuer en soupirant, à l'occasion, *que sçay-je?* parce qu'enfin notre placide héros tranche avec majesté par son attitude essentiellement méditative et philosophique au milieu de la tourbe des théologiens plus ou moins orthodoxes, — en conclure qu'il pratiqua le fécond doute de Descartes, insinuer même qu'il l'a connu, cela serait assurément faire preuve d'une imagination quelque peu visionnaire et de cette présomptueuse assurance d'esprit, précisément celle-là contre laquelle l'initiative tempérée du docteur universel a prévalu. Comment ne point tenir compte cependant, alors surtout qu'on oppose à la sienne l'intelligence de Thomas, son disciple, elle si hautaine, si absolue, si cassante, si prompte à décider et à nier, à lier et à délier, comment ne point tenir compte de ce profond respect du Maître pour l'opinion d'autrui, d'une modération si originale et, pour ainsi dire, si osée, si prime-sautière, si héroïque dans la critique et la méthode? Ce sont là, qu'on ne s'y trompe pas, des qualités éclectiques vraiment nouvelles. S'il faut en

croire le vieil auteur, nul homme ne montra jamais tant d'humble résignation devant l'Inconnu, tant de franchise et de netteté en présence de l'Incertain. Ne voyez-vous point déjà s'accuser, peu à peu, grâce à ce trait de lumière, la ligne de démarcation entre LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE? — « *Frère Thomas, frère Thomas,* lui remontra encore, dit-on, un beau matin, en l'arrêtant au milieu de certaine argumentation ardue que le théologien imberbe soutenait avec une outrecuidance marquée, le docteur universel, accoudé sur sa chaire, *Frère Thomas, attention! holà! vous paraissez, en vérité, moins jouer ici le rôle de l'écolier qui répond que celui du maître qui interroge* [1]. » On peut

1. M. Jourdain relève en parfaite connaissance de cause (V. *Philosophie de saint Thomas,* par M. Jourdain, t. I, p. 92) l'erreur commise par le père Touron, lequel soutient que, pendant que Thomas se trouvait à Cologne soumis à la direction d'Albert, Thomas commenta sous ses yeux la *Morale* d'Aristote. M. Jourdain, cette rectification faite, reproduit tels quels les renseignements sommaires fournis par Guillaume de Tocco; il nous apprend que, « pendant qu'Albert expliquait les livres de l'*Éthique,* saint Thomas recueillit soigneusement ses leçons, et il en écrivit une rédaction qui, par la finesse et la profondeur, était *digne d'un si grand maître.* » A ces indications se bornent les révélations de M. Jourdain sur les rapports *du maître* et de l'*élève.* On ne lira peut-être point toutefois sans intérêt le texte latin auquel je fais allusion. « Post hæc autem prædictus magister Albertus cum librum Ethicorum cum quæstionibus legeret, frater Thomas magistri lecturam studiose collegit et redegit in scriptis, opus stylo disertum, subti-

puiser, à la rigueur, dans cette semonce du maître à l'élève une sorte d'indication *a priori* touchant le fond de leur caractère, et, faute de renseignements circonstanciés et plus complets, la critique se trouve dans son droit, ce semble, de s'en emparer d'abord, d'en faire mention, puis son profit. Dès que l'on se met à feuilleter les ouvrages de Thomas et d'Albert, ne voilà-t-il pas que les deux inclinations d'esprit contraires qui ne font que se trahir en ce lieu, loin de s'atténuer ou de s'effacer, se développent, se précisent et éclatent ! Qu'on ne s'étonne donc point qu'à ce propos et malgré la gravité du sujet, nous arrêtions au passage deux ou trois de ces idées qui peuvent aider à conclure et conduire droit au but, tout en nous faisant passer par ce chemin sinueux, que nous avons tous foulé jadis, le chemin des écoliers.

En classe et sur les bancs de l'école, un peu de superbe et de jactance, à la part *du jeune élève*, passe encore. S'obstiner à vouloir briller, s'acharner à vouloir prouver le vrai ou l'absurde à tout prix, aux dépens même du professeur, ledit professeur repré-

litate profundum, sicut a fonte tanti doctoris haurire potuit QUI IN SCIENTIA OMNEM HOMINEM IN SUI TEMPORIS ÆTATE PRÆCESSIT. » — *Vita S. Thomæ, Acta SS. martii,* t. I, p. 663. (V. *Commentaires sur Aristote; Philosophie de saint Thomas,* par M. Jourdain, p. 92.)

senterait-il le bon goût, l'acquit ou la profonde expérience, il ne convient de voir là qu'un incident sans portée, péché véniel, au bout du compte. Le cas échéant, le maître avertit, interrompt le coupable; à un autre plus modeste ou moins *ferré* sur ses auteurs. de prendre la parole à son tour : le coupable s'assoit absous, irrité, confus, et tout est dit. Que si néanmoins la fâcheuse disposition persiste, et si, par malheur, l'irrévérencieux et suffisant écolier se trouve doué, par hasard, de facultés exceptionnelles et que ces facultés extraordinaires croissent avec l'âge, sans que le *glorieux* s'amende ou se corrige, ah ! pour le coup, on aura peut-être raison de s'inquiéter. Dès lors, il est fort à craindre, en effet, que les sorties déplacées, le manque de convenance et de tact, la triste et sotte manie qui consiste à pousser sa pointe envers et contre tous, — légèretés, violences sans conséquence aucune et parfaitement inoffensives chez le jeune homme surveillé, retenu, — il est fort à craindre, pensons-nous, qu'elles n'entraînent, n'abaissent et n'égarent, du moment qu'elles se reproduisent avec aggravation chez l'homme fait, la personnalité tout entière. Ce qui ne fut qu'une simple imperfection chez l'enfant, pourra bien devenir quelque chose comme l'inclination maîtresse et le signe distinctif de l'individu. Viendra le jour où, ne relevant plus que de sa

méthode et de son talent, l'homme se comportera vis-à-vis de la nature ou de la raison comme l'écolier s'est conduit vis-à-vis de son pédagogue. Pourvu qu'il ne lui prenne point fantaisie d'intervertir derechef l'ordre des facteurs, c'est-à-dire, au lieu de recevoir humblement la leçon de la nature et de la raison, nos deux institutrices éternelles, de se poser arrogamment vis-à-vis d'elles comme se trouvant en puissance et en droit de la leur donner ! Cette accusation de lèse-majesté envers la nature, on n'hésitera point à en charger saint Thomas, le type le plus parfait du docteur.

Nous ne prétendons point, sans doute, avancer qu'entraîné par la suffisance et une confiance immodérée en lui-même, l'outrecuidant élève d'Albert ait le moins du monde démérité du bon sens, — saint Thomas d'Aquin s'élève au contraire, çà et là, à des considérations d'une extrême justesse et il déploie communément une force de raisonnement considérable; — nous ne prétendons point non plus lui imputer à crime d'avoir méconnu les lois générales qui président à l'organisation des êtres et aux mouvements de l'univers [1], — nul, sauf Albert, n'a tenté de sou-

1. « Saint Thomas a écrit sur les principes de la nature, sur la nature de la matière, sur le mouvement du cœur, sur la physique mystérieuse; partout sa doctrine consiste essentiellement à

lever le voile qui dérobait sur ce point, comme sur bien d'autres, la vérité vraie aux penseurs du moyen âge; — mais nous garderons toujours rancune à l'Ange de l'École, parce que, selon nous, saint Thomas a contribué plus qu'aucun logicien du moyen âge, tant par ses affirmations intrépides que par son art particulier d'interpréter et de déduire, en s'attachant plus à la lettre qu'en demeurant fidèle à l'esprit, à fortifier, à accréditer cette tendance fatale entre toutes, tendance pernicieuse, antiphilosophique au premier chef, *celle de soumettre à la convention dogmatique les réalités positives de la nature et de la raison.* Ouvrez la *Somme,* la fameuse Somme, au hasard; que vos yeux s'arrêtent, au bas de n'importe quel verso, sur n'importe quel raisonnement suivi : vous remarquerez que Thomas d'Aquin part imperturbablement d'une majeure plus ou moins discutable, puis conclut sans scrupule, en dehors ou bien à côté du vrai, après avoir consciencieusement et triomphalement établi une foule de vérités accessoires, du reste parfaitement indifférentes. Il s'agit de prouver, par

trouver dans les divers aspects des corps célestes les causes de la génération et de la corruption, à représenter toutes les propriétés et facultés des corps terrestres comme les résultats des formes qui leur sont imprimées par les astres *ou par des vertus supérieures aux astres,* PAR DES SUBSTANCES INTELLECTUELLES » V. *Discours sur l'état des lettres,* XIIIe siècle.

exemple, que Dieu donne le mouvement à la volonté. Comment s'y prendra saint Thomas? « Dieu donne le mouvement à la volonté, établit saint Thomas dans sa *Somme*, premièrement parce qu'il est le bien suprême auquel *elle aspire;* secondement, *parce qu'il est la cause de cette puissance de vouloir.* » Or voici par quelle filière d'arguments l'Ange de l'École prétend conduire à la démonstration ces deux propositions mères, dont l'une tout au moins, la seconde, soulève les plus formidables objections. « De même que l'entendement, professe l'élève d'Albert le Grand, est mû par l'objet qu'il comprend et par l'être qui lui a donné la faculté de comprendre, de même la *volonté* est mue par son objet qui est le bien et *par l'être qui lui a donné la puissance de vouloir*. Tout bien, quel qu'il soit, peut mouvoir la volonté; mais il n'y a que Dieu qui la meuve d'une manière suffisante et efficace... En effet, un moteur ne peut mouvoir un mobile que quand sa puissance active surpasse ou du moins égale la puissance passive de l'objet qu'il meut. *La puissance passive de la volonté* s'étend au bien en général, car son objet est le bien universel, de même que l'objet de l'intelligence est l'être universel. Tout bien créé est un bien particulier; Dieu seul est le bien universel; *Dieu donc est le seul objet qui remplisse la volonté et lui donne une impulsion suffisante.* PAREILLEMENT, IL N'Y

a que Dieu qui puisse produire la faculté de vouloir. Car, que signifie ce mot de vouloir, sinon l'inclination de la volonté au bien universel? Or, il appartient au premier moteur de porter la volonté vers le bien universel, *de même que dans les choses humaines il appartient au chef de la nation de diriger tout en vue du bien de la communauté*[1].» Nul besoin de multiplier les citations à l'infini. L'Œuvre de Thomas d'Aquin, considérée dans son ensemble, produit la même impression que les fragments qu'on en distrait, et l'on constatera, en passant, que ses qualités, comme ses défauts, montent d'un degré dès qu'il se trouve en présence de difficultés franchement théologiques[2].

1. V. saint Thomas, *Summa,* quæst. cv, art. 4; ap. Jourdain, *Philosophie de saint Thomas,* t. I, p. 245.— Selon la loi que nous nous sommes imposée, lorsque nous faisons allusion à un texte qui nous déplaît, nous ne nous en fions point à notre traduction, nous avons recours à la traduction d'autrui. Cette traduction est de l'auteur de la *Philosophie de saint Thomas.*

2. La question de l'*origine du mal,* traitée à fond par saint Thomas dans sa *Somme,* montre mieux encore à découvert que la question du *libre arbitre* le tempérament intellectuel de l'Ange de l'École. Nous ne croyons point, du reste, nous trouver ici en désaccord dans notre appréciation avec celle de M. Jourdain, si expert et si savant en ces difficiles matières. « ... Sur tous ces points (Qu'est-ce que le mal? quelle en est la cause? Pourquoi Dieu l'a-t-il permis?), reconnaît l'auteur de la *Philosophie de saint Thomas,* saint Thomas n'est encore que l'écho de la tradition catholique; *il n'invente pas sa doctrine, il la reçoit des mains*

En Thomas pressez donc le philosophe, il en sort le théologien; pressez Albert théologien, vous obtenez le philosophe : tel est, après un long et mûr examen, notre sentiment.

Considérés sous ce point de vue, on avouera que le *maître* et l'*élève* — et nous ne croyons point nous abuser sur leurs situations respectives — ont parfaitement pu s'apprécier l'un l'autre et se saluer seigneurs dans le royaume de l'esprit, voire même se contempler avec une sorte de déférence et de curiosité respectueuse, et demeurer toutefois étrangers l'un à l'autre. Nous ne pensons point, par exemple, que Thomas ait jamais compris Albert qui l'*a lancé*, et cette heureuse inadvertance, *felix culpa*, a sans doute sauvé Thomas qui, s'il eût prétendu suivre Albert le Grand sur le terrain des sciences naturelles, ne possédant point *ad hoc* les aptitudes voulues, n'eût probablement montré qu'une capacité des plus médiocres. Qu'est-ce que Thomas, l'ÉLÈVE, en un mot? —Thomas ne fut qu'un magnifique organe de la tradition servi par le syllogisme. Hors de l'exposition et de la définition, néant. En lui, point d'entrailles; des ailes acérées, toujours tendues. Devant lui, nul

de l'Église, et il se contente de la résumer avec une merveilleuse exactitude.» — V. M. Jourdain, *Théodicée de saint Thomas d'Aquin,* t. I, p. 251.

horizon ; une cime, et une cime de glace. Absorbé par un travail constant, souvent stérile, sur des questions de dogme ou de métaphysique, Thomas s'épuise à rouler le rocher de Sisyphe de l'argumentation orthodoxe au pied du trône pontifical. Qu'est-ce au contraire qu'Albert le Grand, le MAÎTRE? — Albert nous est apparu purement et simplement comme un libre citoyen du monde, VIR LIBER, dans un temps où l'idée de citoyen et l'idée de liberté n'existaient point encore avec le sens qu'on leur prête aujourd'hui. A cette époque de parti pris effréné, nébuleux, le soleil tournait encore autour de la terre, prenons garde d'oublier ce détail, à seule fin de ne point contrarier Josué. Théologien transcendant, *maximus in theologia,* — ainsi l'a salué du moins le moyen âge, — loin de se borner à l'exposition de la doctrine officielle, Albert abandonne au contraire ce soin à Thomas, qui du reste s'en acquitte à souhait, et, quant à lui, s'écartant du chemin battu, au lieu de sans cesse argumenter sur place et de se consumer à rétorquer, à distinguer et à prouver, il s'aventure, il secoue la poudre de l'École, il en franchit hardiment le seuil, il s'ingénie sous la chape de plomb, il *interroge,* il se recueille, et à peine a-t-il résolu quelque question, qu'il cherche au delà. Tout l'intéresse, cet étrange scolastique, tout l'attire, tout éveille chez lui l'atten-

tion, depuis l'insecte qui rampe sous ses pieds jusqu'aux astres du firmament. Ne le voyez-vous point s'arrêter curieusement, ce moine *sui generis,* au sortir d'un débat sur le mystère de la sainte Trinité ou d'une dispute à propos des *universaux,* ne le voyez-vous point s'arrêter en la compagnie de nobles châtelains et de châtelaines, pour étudier tout à son aise le vol et le dressage des faucons? Tandis que Thomas pesamment, le sourcil froncé, chemine, roulant, ruminant quelque abstrait problème à ses côtés, Albert se courbe pour cueillir des fleurs, des plantes rares, ou pour ramasser un minéral. La bible du docteur devient insensiblement un herbier, la cellule du *régulier* s'emplit de collections de coquillages et de débris fossiles. Il paraît certain qu'il fabriqua des automates. Le fils de Dominique prend note à Hildesheim de l'apparition d'une comète; à Venise il examine froidement, au milieu de la stupeur des gens qui l'entourent, certain bloc de marbre aux veines bizarres, lequel représente exactement l'image d'une tête couronnée. Notre placide héros n'y voit point un sinistre présage comme la foule, — car plus d'un bon patriote trembla, raconte-t-on, ce soir-là, pour l'avenir de la sérénissime République; — *sérénissime* lui-même, Albert explique, tant bien que mal, le prodige et ne s'appuie que sur des raisons natu-

relles. Que dis-je? Albert est architecte; il s'occupe de mécanique et de métallurgie; il se connaît en gemmes et en pierres précieuses; bien mieux, le philosophe est alchimiste, et il ajoutera plus loin plusieurs chapitres à l'*Histoire des animaux* d'Aristote. Albert s'est livré avec passion aux recherches zoologiques, et il se plaira, un jour, à décrire une pêche à la baleine dans les mers du Nord, un autre jour à surveiller les palais flottants des castors qui n'avaient point encore *émigré* au XIIIe siècle et n'avaient point encore abandonné les bords du Rhin. Albert pénétra, nous aurons lieu de nous en assurer, — nous le suivrons en ces lointains parages, — jusque dans l'ancienne Prusse idolâtre : au retour de ses excursions hardies dans le nord de l'Europe, il nous fera part de ses observations politiques recueillies au milieu des *païens*. Les élucubrations des Lavater, le système de Gall ne lui apprendraient probablement rien ou peu de chose, s'il revenait parmi les vivants, car on retrouve en germe dans son Œuvre quelques-unes de leurs théories. Albert le Grand fut, en outre, médecin à sa façon, et médecin physiologiste : ce chrétien de haute race ne connaît point les vaines pusillanimités des croyants étroits, malintentionnés ou pudibonds. Pour lui, comme pour le praticien moderne, tout ce qui tient de près ou de loin à la science,

tout cela est déjà sacré. L'austère et pieux religieux ne baisse point les yeux devant l'organisme intérieur de la femme; il n'hésite point, en dépit des exclamations, des rougeurs, des lamentations indécentes des *réguliers* et des *séculiers* ses confrères, à étaler sur l'autel de l'inquisition expérimentale, autel dont il fut peut-être le premier pontife, les chairs décolorées de cette Ève mystérieuse, *source de tout mal*, prétendaient follement ses confrères, *source de la vie*, répondra gravement le docteur. Après avoir commenté l'Évangile de saint Luc ou de saint Jean, notre héros distille; tandis que dorment sur sa table les livres des Prophètes, quitte à les relire, en temps et lieu, tout au long, à loisir, il sacrifie aux choses profanes. Entre Vêpres et Matines, Albert manipule avec dextérité des acides, ou bien encore le voilà qui suit d'un regard profond les aspects *ondoyants et divers* qu'affecte la matière incandescente en fusion dans ses fourneaux. RIEN DE CE QUI EST DIVIN, RIEN DE CE QUI EST HUMAIN, NE LUI FUT, EN SOMME, NI INDIFFÉRENT NI ÉTRANGER. On n'en pourrait point dire autant de saint Thomas d'Aquin. Aussi les désignera-t-on volontiers à l'avenir, comme cela a été déjà fait quelquefois, pour abréger, l'un sous le nom de l'ÉLÈVE, l'autre sous le nom du MAÎTRE. Nous n'admettons point, en effet, entre Albert et Thomas le moindre soupçon d'égalité.

Entre leurs deux génies, non plus, rien de commun, si ce n'est peut-être l'habitude des mêmes procédés en Logique. Mais l'on peut fort bien ne point se ressembler et porter un habit de la même étoffe.

— ALL THE MONKS AND FRIARS REJOICED OVER THE DEATH OF THE GREAT ENEMY, — raconte l'historien anglais qui, moins surchargé de besogne, plus prudent, ou moins ambitieux en ses desseins que l'*estudiant françois* qui écrit ces pages, s'est ménagé assez de loisir pour suivre l'empereur Frédéric II Hohenstaufen, le *Giaour* de Germanie, l'indocile, le mécréant, le maudit, jusqu'au pied de son lit de mort. « DOWN TO HELL HE WENT, cries one, TAKING WITH HIM NOUGHT BUT A BURDEN OF SINS! — GOD, cries another, LOOKED DOWN FROM HIS THRONE, SAW THAT THE BARK OF PETER WAS SHATTERED, AND SNATCHED AWAY THE TYRANT[1]. » Dans nombre de couvents, rapportent encore les chroniques, en signe de victoire et d'allégresse, les cloches sonnèrent à toute volée : Rome célèbra de la sorte la défaite de l'Antechrist... Mais

1. « Tous les moines et frères entrèrent en liesse lorsque survint la mort du *grand ennemi.* »—« Il a été précipité au fond des enfers, s'écria l'un, n'emportant avec lui que son fardeau de péchés. — Dieu, s'écria un autre, regarda à ses pieds, sous son trône, et voyant la barque de saint Pierre en détresse, de ses propres mains, il *enleva* le tyran. » —V. Kington, *Life of Frederic the Second, emperor of the Romans,* t. II, p. 508.

n'anticipons pas sur les événements et revenons humblement prendre notre feuille de route rue de Stolk, dans la maison des frères prêcheurs de Cologne. L'année *de grâce* 1245 vit s'ouvrir aux bords du Rhin le chapitre ordinaire annuel présidé par le nouveau général de l'Ordre, Jean dit le Teutonique. Après avoir fait le recensement de son armée spirituelle et réglé les affaires les plus pressantes, frère Jean ouvrit cet avis, savoir qu'on ne saurait vraiment trop attacher d'importance à tout ce qui regarde la France et Paris, et qu'il convenait de renforcer, et sans plus de retard, ce poste magnifique, point culminant et rayonnant. « *Paris, boulevard des philosophes,* » a hasardé quelque part Albert. L'Université de Paris jetait, en effet, au XIII[e] siècle, un éclat sans pareil : au moyen âge comme aujourd'hui, c'est là seulement, à Paris, que se consacraient les gloires et que s'achevaient les talents. Jean le Teutonique dit à Thomas d'Aquin, l'*élève,* et à Albert le Grand, le *maître :* MES FILS, ALLEZ A PARIS!



Sous quelques-uns de ses aspects, au milieu des vicissitudes de sa vie publique et comme en des sphères distinctes, mais voisines, en Italie, en Allemagne, — c'est en France qu'on va passer à pré-

sent, — nous venons, ce semble, de considérer d'aussi près que possible l'extraordinaire personnage dont l'*ombre lumineuse* — ainsi chantait volontiers l'immortel amant de Béatrix — vers nous aussi, sereine et tutélaire, a daigné s'avancer, s'incliner et nous arracher *aux morsures du lion et de la louve*, NEL MEZZO DEL CAMMIN DI NOSTRA VITA. Par monts et par vaux, au milieu de paysages abrupts, à travers les forêts touffues, *per una silva oscura, selvaggia*, et jusques au bord de certains précipices qu'ont effleurés ses sandales, n'avons-nous point pieusement accompagné maître Albert? Tandis que mugissait à nos pieds l'*infernale tourmente*, tandis que nos regards plongeaient dans les fondrières et le chaos où durant cinq siècles a lutté l'esprit humain, s'est-on un seul instant voilé la face, a-t-on chancelé, cédé au doute, perdu l'espoir? Non, elle ne nous a jamais fait défaut *durant le voyage*, la croyance en des jours meilleurs, et c'est cette foi qui nous a soutenu le long des voies tourmentées, ténébreuses, qui des hauteurs de l'antiquité grecque et romaine conduisent aux riantes avenues de la Renaissance. Grâce au secours que bénévolement nous a prêté le *maître*, trois sphères ont été de la sorte successivement parcourues : la sphère du mouvement religieux, celle du mouvement des écoles, le cycle de l'empire et de la papauté. Et voici

que de ce pas nous allons pénétrer bientôt dans l'enceinte du vieux Paris, dans le temple de l'esprit gaulois... Io NON SO BEN RIDIR COM IO V'INTRAI... *Comment ai-je bien pu tenter l'entreprise?...* en vérité, je ne saurais le dire... Mais à quoi bon ces regards, ces retours en arrière, lorsque l'on se voit si fort avancé? Plus d'une région reste encore à explorer, en la docte compagnie d'Albert : nous n'avons encore accompli, paraît-il, que la moitié de notre course. Il nous reste encore, Dieu merci, à converser avec quelques grandes âmes... — Et quelle est donc, ô mon guide et mon maître, la sphère grandissante qui, chancelante et comme noyée en des vapeurs confuses, se montre là-bas, soutenue, poussée par des génies pâles, au front radieux, sanglant, et avec des chaînes aux mains et aux pieds? Les génies fendent l'air d'un vol lent et cadencé, et ces mots tombent de temps en temps au milieu du crépuscule : *Courage! courage!* EN AVANT! *la lumière est proche!...* N'est-ce point la sphère du mouvement scientifique? — Oui, mon fils. — Et cette autre... et cette troisième, celle-là resplendissante entre toutes? — Il ne suffit point d'aimer ce qui est grand et beau, mon fils; il faut savoir modérer ses ardeurs et son impatience, marcher d'un pas ferme et toujours égal, et surtout ne point se risquer avant l'heure : demeure à ma droite, mon

fils, et ne prends ton élan qu'à bon escient. — Hélas! hélas! maître Albert, comme il est long et périlleux ce *voyage*, et si je me retourne, voilà que je n'aperçois plus que dans le lointain ma jeunesse, et ces nuits sereines où le cœur bat à tout rompre, et ces matins où l'esprit sourit aux idées qui passent, et ces vingt ans que j'avais lorsque vous m'êtes pour la première fois apparu!!... — Eh bien, n'allions-nous point céder à la lourde et sotte envie de nous asseoir à moitié chemin, aux appréhensions vaines, à la mollesse, aux conseils de la prudence vulgaire! Fi donc! Un dernier effort, et EN AVANT!... Peut-être sera-t-il doux plus tard, quand, par-delà les régions nouvelles où le *guide* va nous entraîner, s'offrira la perspective d'un ciel pur, peut-être sera-t-il doux alors de soupirer à l'oreille de la Muse ce vers du sombre compagnon de Virgile :

E quindi uscimmo a riveder le stelle,
Et de là nous sortîmes pour revoir les étoiles.

APPENDICE

APPENDICE

Quelques idées fort simples sur les nouveaux devoirs de l'écrivain ont déjà été présentées, sous une forme vive et *sans apprêt,* dans une note de ce livre de *bonne foy* où l'on s'est, en effet, plus étudié *à persuader sans rebuter, à donner nettement la sensation du vrai,* sans que le lecteur soupçonne ce qu'il en a pu coûter de labeur et de recherches, qu'à faire étalage d'érudition et de savoir... LE PUBLIC SÉRIEUX, avons-nous hasardé, S'EST IMMENSÉMENT ÉLARGI... Une nouvelle *manière* va s'inaugurer... A quoi bon, aujourd'hui, faire parade d'érudition? Impossible, en cette fin de siècle, d'écrire sur n'importe quel sujet élevé sans avoir beaucoup lu et beaucoup pensé... Il ne s'agit plus seulement de plaire à une élite... Il faut s'adresser directement au peuple et faire en sorte d'en être compris... Inutile de s'attacher à l'ingénieux, au clair-obscur, au joli... L'ÈRE DES RÉTICENCES, DES SOUS-ENTENDUS ET DES FINESSES EST CLOSE... IL FAUT ORGANISER LA LITTÉRATURE COMME CARNOT ORGANISA LA VICTOIRE... Nul ne sera surpris qu'ayant conçu notre plan et achevé notre œuvre en présence de ces idées, nous n'ayons point cru nécessaire de nous conformer à tous les *us et coutumes* de nos devanciers et sous l'un de ces deux titres sacramentels —

Introduction, Préface — jugé opportun, par exemple, de faire passer le public au milieu des débris et des échafaudages de ces vastes chantiers de construction d'où ne sort point toujours un palais, mais d'où l'on s'évade malheureusement trop souvent, lorsqu'on a eu l'imprudence de s'y engager, non moins mécontent de soi-même que de l'auteur. L'heure est venue, croyons-nous, de rappeler à notre génération que l'*art d'écrire* n'est point du tout un *métier,* encore moins un *passe-temps,* mais l'art peut-être le plus délicat et le plus difficile, et que nul n'a le droit, sous prétexte qu'il sait tenir une plume, de ne point la tailler.

Cela dit, il ne déplaira peut-être point à quelques solides ou curieux esprits de nous suivre jusqu'au bord de ces carrières d'où nous avons été extraire nos matériaux et où traînent encore, si l'on peut parler ainsi, sur le sol fouillé et remué, quelques blocs abandonnés, les uns entamés, car ils ont fourni leur statue, les autres informes encore et dégrossis à peine. Nous n'y attachons, quant à nous, que fort peu d'importance : aussi nous proposons-nous de les offrir pêle-mêle aux regards, *en gros taz,* séparés seulement les uns des autres par une sorte d'annonce ou d'étiquette. Mais qui sait? Peut-être quelque oisif généreux, indigné, inquiet, en peine de lui-même et se cherchant lui-même, comme on en compte tant parmi cette vaillante jeunesse qu'ont découragée, sans toutefois l'abattre, dix-huit lourdes années de pouvoir absolu, peut-être quelque frère inconnu, *passant par là,* s'arrêtera-t-il devant ces fragments épars, voudra-t-il bien leur prêter quelque vie,

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

PHYSIONOMIE

DU MONDE CHRÉTIEN VERS LA FIN DU XIIe SIÈCLE

1183 - 1193

ÉTAT DES AMES ET DES ESPRITS.

Les années qui précèdent l'avénement au pontificat du pape Innocent III, et qui touchent de près la naissance d'Albert le Grand, présentent sous un aspect particulièrement sombre et désolé la société du moyen âge. Je ne sais quoi d'épouvanté, d'alangui, répandu sur leur rudesse, de décontenancé dans les courages, d'ébranlé dans les croyances, d'indécis, d'irrésolu, supérieur aux plus violents desseins, compose à ces temps lamentables comme un masque aux traits heurtés, voilés sous une uniforme et morne pâleur. Le XIIe siècle, à son déclin, garde bien encore l'expression tragique, mais nulle pure clarté ne perce à travers sa décrépitude, et l'on dirait du vieil Œdipe qui vient de s'arracher les yeux. Dans l'histoire des peuples aussi bien que dans la vie de l'homme, s'interposent ainsi, entre deux âges, quelques scènes d'une monotonie, d'une aridité, d'une anxiété surprenantes. Il est des jours qui du passé ne retiennent que les défaillances, les tristesses et le néant, qui de l'avenir n'entrevoient point le sourire, ne soupçonnent point les richesses; derrière, la nuit; devant, l'inconnu : ces jours-là, à proprement parler, n'existent point, on les dévore. Alors, plus d'élan : une lassitude vague, presque de la stupeur. Plus de passion, plus de foi, plus de mouvements magnanimes : une insurmontable

langueur qu'irritent sans la secouer des accès de fougue maladive. Après l'amour, l'ivresse, les transports inouïs, le malaise, le dédain, le doute, une telle amertume au fond du cœur qu'il se repent d'avoir battu trop fort ou qu'il lui prend la folle envie d'étouffer le peu de misérables énergies qui lui restent. Au lendemain des profusions d'enthousiasme, toutes les sources semblent taries, même celle des larmes. Elle en était arrivée à ce point, à l'instant où il nous a fallu la saisir, la société du moyen âge. Le saint sépulcre avait été conquis : quelle joie! Jérusalem venait d'être reprise par les infidèles; les chrétiens avaient perdu la vraie croix : quelle honte! quel coup [1] ! — *Dieu le veut!* s'étaient écriés naguère des centaines de mille hommes; et les vaillants avaient marché, et les croyants avaient traversé les mers et ils avaient vaincu. Quelques-uns, les lèvres collées sur la pierre d'un tombeau vide, — ainsi qu'il arrive chaque fois que l'on se voit réduit à toucher du doigt son rêve et, après s'être épris de l'idée, condamné à presser la matière, — quelques-uns avaient bien senti tout d'abord, au froid contact de la réalité, comme un vague affaissement se produire au fond d'eux-mêmes. Soustraits par un effet de leur propre triomphe aux régions sereines de l'illusion naïve, un peu blessés d'avance, surpris du moins, eux les purs et les fidèles, en route, d'avoir été dupés par les Grecs [2], débarqués, d'avoir impunément été chargés par les infidèles, sans que les clercs de l'armée sainte eussent pu recueillir sur leurs tablettes la manne inces-

1. Prise de Jérusalem par Saladin. Les chrétiens perdent la vraie croix (1187).

2. V. Rohrbacher, *Histoire de l'Église catholique,* t. XIV, p. 556, 560, 651, 652.

samment prédite du plus petit miracle, agenouillés à cette heure sur les bords du Jourdain, en des lieux transfigurés dans leur âme, après une courte prière, une commotion rapide, ceux-là, ceux qui pensaient ou qui avaient démesurément espéré, durent fatalement succomber à l'épouvantable ennui d'avoir réussi [1]. Mais qu'importe! Les clameurs de la foule noyèrent les gémissements isolés, et, tant que sonnèrent les fanfares d'Occident sur les murs de Jérusalem, *Dieu le veut!* répéta le peuple en armes, *Dieu le veut!* murmurèrent à leur tour les chevaliers et les seigneurs. Ne leur avait-on point persuadé qu'en s'emparant d'un tombeau ils accomplissaient le souhait de Dieu? Quand le saint sépulcre échappa, OU DONC EST DIEU ? DIEU NE VEUT DONC PAS ! ! ! s'exclamèrent avec épouvante nobles et villains, et les Titans de la loi nouvelle songèrent derechef au foyer, et ils regardèrent du côté de Rome en secouant la tête, et ils ne songèrent point d'abord à profiter de leur défaite, tant ils souffrirent : il leur sembla qu'un monde de lumière s'écroulait en eux. De là, chez les humbles, les simples et les pauvres, la foi froissée dans sa fleur et à deux pas du triomphe, la prostration, le désespoir, une lassitude infinie. De là, chez les puissants et les riches, le courroux, l'irritation, l'ébahissement une fois surmontés, un revirement subit et ruineux : les promesses, les bénédictions de saint Pierre bientôt tournées en dérision ; l'idée de croisade se transformant soudain en idée

1. « La terre n'est-elle point bonne pour nous servir de siége quand nous allons rentrer pour si longtemps dans son sein? » remontrait Godefroy de Bouillon aux musulmans ébahis de le voir, lui, le conquérant, le paladin, le chrétien victorieux, s'asseoir ou plutôt se laisser choir, comme un vaincu, comme un blessé, sur le sol. — Guillaume de Tyr.

de conquête ; au pied des oliviers sacrés les goûts de chasse à *courre*, de *vols au faucon* qui renaissent; le besoin de briller, d'opprimer et de paraître auprès du besoin de s'agenouiller. Passe une molle beauté sarrasine, maint chevalier, en la voyant, n'oubliera plus seulement les austères préceptes du Décalogue, mais ses serments; et tel, qui hier portait cilice, ira boire à la cruche de la première Rébecca venue, ou voudra s'initier aux rites de la galanterie orientale. Les natures grossières, et cela est la masse, se consolent d'ailleurs assez vite, et tout désastre entraîne pour elle corruption. Il est d'autres âmes puériles qui, dès qu'elles n'ont point en perspective la récompense, ne se sentent plus soutenues, et qui ne s'élèvent, pour ainsi dire, aux dévouements qu'à force de bras. La prise de Jérusalem par Saladin mit nombre de ces âmes imbéciles en déroute.

Tandis qu'elle demeurait ainsi en proie à la plus singulière atonie morale, résultat des causes religieuses et lointaines que l'on vient d'indiquer, la chrétienté, dans ses pénates, paraît avoir également subi, vers la fin du XIIe siècle, les plus graves échecs, dès que l'on reporte les regards vers les hautes régions de l'esprit. Mécontent de ses jougs comme de ses grossiers passe-temps, impuissant toutefois à trouver mieux, le génie littéraire de cette époque inféconde et malheureuse jette le gant à la Muse, qui le relèvera peut-être, mais point de sitôt : en attendant l'inspiration, il s'interroge, stérile, dans l'obscurité. Deux colonnes lumineuses se sont évanouies. Abélard n'apparaît plus déjà que dans le lointain à la jeunesse des écoles, et du vif mouvement de controverse et de discussion suscité par le maître, quels souvenirs subsistent : — une navrante histoire d'amour, une con-

damnation prononcée par un concile, une prise d'habit, un doute, non point un doute philosophique, mais un doute sur le salut du philosophe [1]. Livrée à ses propres forces, la Scolastique, qui doit sa forme à l'amant d'Héloïse, semble désormais vouloir argumenter dans l'ornière, sans prendre aucunement garde à la roue puissante qui l'a creusée, et, satisfaite d'opposer sans cesse le Réalisme de Guillaume de Champeaux au Nominalisme de Roscelin, elle n'essaye même plus de s'ouvrir des voies nouvelles, ce qu'avait tenté le Conceptualisme [2]. Après l'intelligence du siècle, c'est la vertu qui s'est éclipsée, ou du moins l'un de ses plus nobles représentants sur la terre, *le pape des papes,* saint Bernard. Saint Bernard expire à soixante-

1. Abélard mourut le 11 mai 1142. « Ainsi l'homme qui par son autorité singulière dans la science était connu de presque toute la terre, et illustre partout où il était connu, sut, à l'école de Celui qui a dit : « Apprenez que je suis doux et humble de cœur, » demeurer doux et humble, et, *comme il est juste de le croire,* il est ainsi retourné à lui. » (Petr. Vener. ad Heloïss. — Voir M. de Rémusat, *Vie d'Abélard,* p. 257.)

Guillaume, abbé de Saint-Thierri, dans sa lettre à Geffroi, évêque de Chartres, et à saint Bernard, énumère quelques-unes des hardiesses sur lesquelles il appelle les foudres de l'Église. Il est peut-être à propos d'en rappeler quelques-unes : « Pierre Abélard recommence à enseigner des nouveautés et à en écrire... Fermez les yeux, qui craindra-t-il? et que ne dira-t-il pas, s'il ne craint personne? Voici donc les articles que j'ai tirés de ses ouvrages. Il définit la foi l'estimation des choses que l'on ne voit pas. Il dit qu'en Dieu les noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit sont impropres, et que le Saint-Esprit n'a aucune puissance... Le Saint-Esprit est l'âme du monde... Nous pouvons vouloir le bien et le faire sans le secours de la grâce... Les suggestions du démon se font dans les hommes par les moyens physiques, etc., etc. » (V. *Bibl. cister.,* t. IV, p. 112, *Sancti Bernardi epistolæ.*)

2. On peut consulter sur *Guillaume de Champeaux* le travail de M. Michaud, *Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris au* XIIe *siècle;* Roscelin a été jugé par M. Rousselot, dans son *Histoire de la philosophie;* tout le monde connaît l'œuvre éminente de M. de Rémusat : *Abélard.*

trois ans, au même âge qu'Abélard, rival qu'il traita en ennemi. Ne dirait-on point que la mort s'est plu à briser à la même heure deux talents si différents, peut-être de valeur égale? Ce qui les passionnait tous deux, champions du temps passé, leur survivra du reste et se combattra sans relâche, selon que l'homme se frappera le front ou courbera la tête : l'esprit d'autorité et l'esprit de libre examen. Nous les avons retrouvés souvent aux prises dans cet ouvrage, les deux esprits. La lutte dure encore. L'un a fait des prodiges, l'autre compte aussi ses martyrs. Quelquefois on voudra les unir comme on a cherché la quadrature du cercle. Les essais en ce genre ont échoué jusqu'à présent. Ne s'embrasseront-ils donc jamais qu'au sein de ce Dieu, invoqué sans cesse et dans les camps les plus divers, spectateur mystérieux et toujours en cause de tant d'efforts incertains, tumultueux, vers la vérité et la justice!

DE LA SITUATION MALAISÉE DE LA PAPAUTÉ.

Que si nous pénétrons dans le vif des événements, que voyons-nous? Le pape Lucius III s'enfuit de Rome, poursuivi par son peuple en pleine révolte (1183). On pille ses terres; on brûle ses fermes; on l'a insulté en face. Pour comble de misère, c'est de l'Allemagne, des Hohenstaufen que lui vient le secours, si l'on peut nommer toutefois ainsi l'abaissement devant l'empereur s'imposant comme une nécessité après les humiliations subies à Rome. L'archevêque de Mayence, chancelier de Frédéric Barberousse, accourt protéger le pape contre ses sujets avec une lourde armée teutonne. L'archevêque menace d'écraser les rebelles, mais la sainteté de

l'entreprise ne saurait décidément prévaloir contre la malignité du climat[1]. A peine arrivé devant Tusculum, voilà que le chancelier de Frédéric se couche, tremblant la fièvre, se soulève péniblement sur son séant lorsque le pape approche de son lit et expire après sa visite. Venu tout exprès pour apporter au souverain pontife la paix dans ce monde, le chancelier n'emporte dans l'autre que l'absolution du pape, du pape qu'il venait sauver. Sur ces entrefaites, les Allemands se dispersent, les Romains célèbrent leur facile victoire, et, n'ayant plus rien à craindre, deviennent plus insolents que jamais. Réduit aux derniers expédients, Lucius III adresse alors ses doléances à la cour, aux abbés d'Angleterre, et, par ses légats, envoie de l'autre côté du détroit demander de l'or et de l'argent. Ici se passe une scène assez significative. Surpris, comme on l'est toujours, par la moins rare des demandes, les abbés d'Angleterre froncent le sourcil, donnent à entendre qu'ils ont besoin de réfléchir et en appellent au roi. Le roi rassemble les évêques. Ceux-ci, partagés entre leur devoir de catholiques et leur finesse normande stimulée par ce levain d'indépendance déjà sensible en Grande-Bretagne, adressent au roi ce discours : « Donnez, seigneur, donnez, comme vous le jugerez à propos, tant pour nous qu'en votre nom. Nous aimons mieux vous rendre, si vous le voulez, ce que vous aurez déboursé, *que de souffrir que le pape envoie ses nonces en Angleterre lever sur nous un subside, — ce qui pourrait*

1. « L'Allemagne, du sein des nuages, répandait une pluie de fer sur l'Italie. Rome se défendait par son climat. » — Cornel. Zanfliet.

Roma ferax febrium, necis est uberrima frugum.
Romanæ febres stabili sunt jure fideles.

V. Pierre Damien, *ap.* Michelet, t II, *Hist. de France,* p. 415.

tourner en coutume, au préjudice du royaume[1]. » On peut juger par ce trait, relevé si haut, de l'empressement du clergé anglais à payer le denier de Saint-Pierre. Les fils de Thomas Becket se débarrassent des messagers du pape en murmurant, et, sans bourse délier, font de la politique. Le roi, contristé, prend enfin son parti : il ouvre ses coffres. Les hommes du saint-siége repassent le détroit, chargés de quelques sacs qu'ils vont porter à leur maître. Lucius III répand l'or et l'argent sur Rome qui n'en a jamais refusé, même en l'absence d'un pape, même de sa main. La paix se conclut ainsi entre celui qui donne ce qui ne lui appartient guère et ceux qui reçoivent ce qu'ils ne devraient point accepter. Mais elle ne dure que juste le temps de dépenser ce qu'elle a coûté, et le descendant des apôtres reprend une seconde fois le chemin de l'exil, après avoir subi de nouveaux outrages et avoir été témoin de cruautés atroces[2]. Lucius III, exaspéré, anéanti, lance aussitôt l'anathème sur les coupables et court à Vérone attendre le bon vouloir de Frédéric Barberousse. L'empereur s'avance lentement, comme il convient au pompeux successeur de Charlemagne, fait enfin son entrée à Vérone entouré de ses chevaliers, et là, de la force spirituelle aux abois et de la force matérielle l'arme au bras, naît assez naturellement la première idée

1. Roger Hoveden, *ap.* Baron.

2. Un jour, comme quelques-uns des *clercs* de Lucius III se promenaient hors des murs de Rome, la populace se précipite sur eux, les affuble de mitres par dérision, leur crève les yeux et ne les abandonne qu'après leur avoir fait jurer par serment de se présenter au pape en cet état. — Les détails de ce genre sont à la fois horribles et mesquins, et, quand on les rencontre sur sa route, ils répugnent. Le goût conseille sans doute de les laisser de côté, mais l'amour du vrai commande d'en faire mention. La suprême délicatesse en histoire n'est-ce point la sincérité?

de l'inquisition régulière et générale [1]. L'hérésie des manichéens sert de prétexte. Un concile se réunit, le concile de Vérone, et Lucius III publie la constitution suivante, trop considérable pour être passée sous silence. Quand on relit cette page, que n'a point désavouée l'Église romaine, on hésite entre l'indignation et la douleur. Tout le sang de ses Bienheureux n'efface point cette tache. Tout le miel qu'elle a versé dans les plaies de l'humanité s'aigrit devant ces bûchers qu'elle allume. Cet allié qu'elle se donne, le bourreau, lui ravit d'une seule poignée de main et le droit de se plaindre et celui d'être fière. On ne pourra plus l'aimer, parce que parfois elle est faible, ni se fier à sa douceur, quand elle sera puissante. Et c'est ce même bras séculier qu'elle invoque, l'imprudente, qui viendra lui fermer la bouche certain jour, lorsque, après avoir crié : *Mort!* avec les empereurs, elle aussi, opprimée par revanche, avec les peuples devenus libres, elle viendra crier : *Liberté!*

1. On peut dire que le *code* de l'inquisition très-nettement formulé, avec notes et commentaires, ne date que du moyen âge, mais la menace et le fait d'inquisition existent à partir du moment où les évêques de Rome acceptent ou mendient le secours du pouvoir impérial pour se débarrasser de l'hérésie. *Constantin intervient directement dans la querelle des donatistes.* (V. Fleury, *Hist. ecclés.*, t. X, n°s 10 et suiv.) « Nous craindrions d'accumuler des preuves superflues en citant un grand nombre de passages pour prouver aux orthodoxes que leurs pères dans la foi ont été de zélés inquisiteurs. Saint Augustin est un de ceux qu'on est le plus étonné de trouver au premier rang sur la liste. Après avoir été d'abord un des plus opposés à ces mesures de rigueur, il fut un des plus ardents à les provoquer contre les donatistes. « *Eh quoi!* disait énergiquement Félicien, *le service de Dieu exige peut-être que vous assassiniez de votre main! vous vous trompez, méchants : Dieu n'a point de bourreaux pour ministres!* » Augustin répondait : « *Pourquoi, par le moyen de la puissance établie, l'homme pieux ne chasserait-il point l'impie?* » etc., etc. — V. M. Renan, *Questions contemporaines,* Du libéralisme clérical, p. 452-453.

« Pour abolir les diverses hérésies qui ont commencé à pulluler de notre temps dans la plupart des lieux, la rigueur des ecclésiastiques doit se réveiller, vu principalement qu'elle se trouve appuyée de la puissance impériale. C'est pourquoi, en la présence de notre cher fils, l'empereur Frédéric, de l'avis de nos frères les cardinaux, des patriarches, archevêques et évêques, et de beaucoup de princes assemblés de diverses parties du monde, nous condamnons, de l'autorité apostolique et par la présente constitution, tous les hérétiques, quelque nom qu'ils portent... Et, parce que la sévérité de la discipline ecclésiastique est quelquefois méprisée de ceux qui n'en comprennent pas les vertus, nous ordonnons que ceux qui seront manifestement convaincus des erreurs susdites, s'ils sont clercs ou religieux, soient dépouillés de tout ordre et bénéfice, et abandonnés à la puissance séculière, pour recevoir la punition convenable; si ce n'est que le coupable, sitôt qu'il sera découvert, fasse abjuration entre les mains de l'évêque du lieu. Il en sera de même du laïque, et il sera puni par le juge séculier, s'il ne fait abjuration. Ceux qui seront seulement trouvés suspects seront punis de même, s'ils ne prouvent leur innocence par une purgation convenable; mais ceux qui retomberont après l'abjuration ou la purgation seront laissés au jugement séculier sans être écoutés davantage. Et les biens des clercs condamnés seront appliqués, selon les lois, aux églises qu'ils servaient. Cette excommunication contre tous les hérétiques sera renouvelée par tous les évêques aux grandes solennités...

« Nous ordonnons en plus, par le conseil des évêques, sur la remontrance de l'empereur et des seigneurs de sa cour, que chaque évêque visitera une ou deux fois l'année, par lui-même, par son archidiacre ou par d'autres personnes capables, les lieux de son diocèse où le bruit commun sera que les hérétiques demeurent; et il fera jurer trois ou quatre hommes de bonne réputation, et même, s'il le juge à propos, tout le voisinage, que, s'ils apprennent qu'il y ait là des hérétiques ou des gens qui tiennent des conventicules secrets, ou qui mènent une vie différente de ceux des fidèles, ils les dénonceront à l'évêque ou à l'archidiacre.

« Nous ordonnons de plus que les comtes, les barons, les recteurs et les consuls des villes et des autres lieux, promettent par serment, suivant la monition des évêques, d'aider efficacement l'Église en tout ce que dessus, contre les hérétiques et les com-

plices, quand ils en seront requis, et ils s'appliqueront de bonne foi à exécuter, selon leur pouvoir, ce que l'Église et l'Empire auront statué en cette matière; sinon ils seront dépouillés de leur charge et ne seront admis à aucune autre, outre qu'ils seront excommuniés et leurs terres mises en interdit. La ville qui résistera à ce décret, ou qui, avertie par l'évêque, négligera de punir les contrevenants, sera privée du commerce des autres villes et perdra la dignité épiscopale. Tous les fauteurs d'hérésies seront notés d'infamie perpétuelle, et, comme tels, exclus d'être avocats et témoins, et des autres fonctions publiques [1]. »

QUELLE ATTITUDE PRENAIT LA FRANCE VERS 1190?

Une chronique du bon vieux temps, un peu naïve, nous a légué un récit qui, pour n'être point vraisemblable dans les détails, n'en laisse pas moins une impression juste. L'Angleterre perd du terrain sur le continent: notre patrie grandit.

« Le roi Henri II d'Angleterre et le roi Philippe-Auguste étaient à cheval en plein champ (aux environs de Tours); et, tandis qu'ils s'entretenaient bouche à bouche, il tonna subitement, bien que le ciel fût sans nuage, et la foudre tomba entre eux sans leur faire aucun mal. Ils se séparèrent aussitôt, extrêmement effrayés l'un et

1. V. Labbe, t. X, p. 1737; — Mansi, t. XXII, p. 470, traduction textuelle d'après Rohrbacher, t. XVI, p. 420. — Est-il nécessaire de mettre en regard de ces arrêts du concile de Vérone les décisions identiques du quatrième concile de Latran ? « Les dépositaires du pouvoir politique seront avertis, et, s'il est besoin, contraints par censures de prêter serment de purger leurs terres de tous les hérétiques notés par l'Église. Que si le seigneur temporel, après cet avertissement, reste dans l'inaction, il sera excommunié par les prélats de sa province; et s'il ne satisfait point dans l'année, on le dénoncera au souverain pontife, afin que, dès lors, celui-ci déclare ses vassaux déliés du serment de fidélité, et propose ses domaines aux armes des catholiques qui les posséderont sans aucune contradiction, etc., etc. (Conc. Later. IV, can. 3.)

l'autre, et, après un petit intervalle, ils revinrent de nouveau. Mais un second coup de tonnerre, aussi fort que le premier, se fit entendre presque au même moment. Le roi d'Angleterre fut tellement troublé qu'il abandonna les rênes de son cheval, si bien qu'il serait tombé à terre si ceux qui l'entouraient ne l'eussent soutenu. La conférence fut suspendue; et, comme le roi Henri II se trouva trop malade pour assister à une seconde entrevue, on lui porta à son quartier les conditions de la paix rédigées par écrit, afin qu'il y donnât son consentement formel[1]. »

Sur ces quelques lignes hasardées on composerait aisément un tableau qui le serait moins. Voilà bien le futur vainqueur de Bouvines, grave à vingt ans, ferme sur ses étriers, réfléchi, calme et fin. Un premier coup de foudre l'étonne, un second le rassure. C'est bien lui qui, couronné de la veille, narguait ses puissants vassaux; qui plus tard mettra l'Allemagne à la raison; qui profitera d'une croisade pour revenir chez lui en l'absence du voisin; qui ne négligera pas de faire, en passant, ses dévotions à Rome, entreprise assez adroite, et qui vient enfin de dicter à son épais rival, déshonoré par ses crimes autant que par ses fils, les dures conditions que voici : ... Le roi d'Angleterre s'avouera mon homme lige et se remettra entre mes mains à merci et miséricorde. — Le roi d'Angleterre renonce à toute souveraineté sur les villes du Berri qui anciennement relevaient du duc d'Aquitaine. — Il payera au roi de France vingt mille marcs d'argent pour la restitution de ses conquêtes. — Tous ceux qui se sont attachés au fils contre

1. V. Rohrbacher, *Hist. de l'Église cath.*, t. XVI, p. 450.

le père demeureront vassaux du fils et non du père. — Le roi d'Angleterre recevra son fils Richard en grâce par le baiser de paix. — Ce fils révolté n'est autre que Richard Cœur-de-Lion qui va monter sur le trône (1189), et dont la bouillante valeur faisait sourire Philippe-Auguste, paladin mieux avisé qui ne perdit jamais un coup d'épée et gagna beaucoup de belles et bonnes villes[1].

ALBIGEOIS, COTEREAUX, VAUDOIS.

... Le terrain en France semble nivelé de main de maître : les passions furieuses n'y luttent que mieux. Le roi Philippe-Auguste frappe le blasphème d'une amende : le blasphème lève l'étendard de la révolte. Qu'on se figure des bandes de forcenés se ruant dans les plaines à flots compactes, repoussés hier, plus nombreux demain, enlevés à la glèbe, stimulés sans cesse par les pointes aiguës d'une misère sans nom. Déclarés hérétiques, ils fuyaient le bûcher; serfs ou villains, les dîmes et les coups. J'ai nommé les Albigeois et les Cotereaux. En fait de libertés on ne leur accorda que le choix des supplices. Ils ont *désolé* la France, surtout le Berri. Dans une seule bataille, près de Châteaudun, on passe dix mille Cotereaux au fil de l'épée. Après ce massacre ils se montrent encore. Il fallut bien recourir pour les détruire aux gens du roi. Pendant qu'on extermine ces miséra-

1. « Philippe entre en France à temps (après la croisade) pour partager la Flandre, à la mort de Philippe d'Alsace; il oblige sa fille et son gendre, le comte de Hainaut, d'en laisser une partie comme douaire à sa veuve; mais il garde pour lui-même l'Artois et Saint-Omer en mémoire de sa femme Isabelle de Flandre. Cependant il excite les Aquitains à la révolte, il encourage le frère de Richard à se saisir du trône. » (V. Michelet, *Hist. de France,* t. II p. 359.)

bles, pendant qu'on tue et qu'on brûle, surgissent et se propagent à l'infini les aberrations pacifiques, plus malaisées encore à combattre que les séditions à main armée. Il était réservé à cette fin de siècle de pousser toutes choses à l'excès, non par dépravation, mais par impéritie et démence, et de ne savoir pratiquer pour protester contre un mal qu'un triste expédient, celui de tomber dans un autre. « *Ce que Sarrazins et barbares appeloient iadys proesses, maintenant nous appelons briguanderies et meschancetez,* » a puissamment dit un des maîtres de notre langue. Il est certain que le bien qu'essayèrent gauchement de réaliser les Jérôme Savonarole d'avant 1200, rapproché de la vigoureuse initiative des tentatives ultérieures, mérite à peine d'être salué comme tel, et l'inanité des résultats obtenus ferait presque méconnaître en ce lieu l'obscure générosité des efforts. Il importe cependant d'en prendre note, ne serait-ce qu'à titre d'éclaircissement. Voici que la plus humble des vertus chrétiennes, la pauvreté, se hausse, se carre, et, tout en prétendant demeurer dans le giron de l'Église, lève le poing contre son chef : l'enfant à la mamelle bat sa nourrice et boit son lait. *Rome a condamné les Vaudois.* Ces ascètes en haillons, *aux larges savates,* livrés du reste aux plus dures austérités et dépassant, comme tous les disciples, la pensée de leur maître, Pierre Valdo, ne se mêlèrent-ils pas un jour d'en remontrer au pape, au pape qu'ils trouvaient sans doute trop bien vêtu pour le représentant de la vérité sur la terre[1] ? Ils ne le proclamaient pas moins son représentant officiel, et sous cet étalage

1. On les appelait Vaudois ou *Insabatés,* selon que l'on faisait allusion à leur maître et seigneur *Pierre Valdo,* ou à la forme de leurs chaussures. « *Leur objet ne fut point d'introduire de nouvelles doctrines*

d'orthodoxie ils comptaient bien se faire pardonner leur semblant d'audace. L'observation des Vaudois fut néanmoins jugée peu catholique, et je le conçois. Toute puissance absolue s'accommode plus aisément de la rébellion ouverte que de la critique respectueuse, surtout respectueuse : la première se livre et s'engage, l'autre frappe et se couvre. Le moyen âge fut plus osé qu'on ne le croit communément, même sous la cendre et le cilice. A ceux qui rêvaient ou priaient, venaient sans cesse à l'esprit des idées de réforme qu'ils exprimaient tantôt les mains jointes, tantôt le poing levé. Les mains jointes, ce sont les Ordres bénis, les Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique. On ne voit guère que celles-là. J'ai voulu en montrer d'autres, qu'on a coupées...

DE L'AMOUR AU TEMPS DES COURS D'AMOUR.

Par un contraste inattendu et qui toutefois s'explique, a certainement sa raison d'être, une galanterie pesante prétendait courber sous la règle le seul sentiment qui semble avoir toujours voulu s'en passer, l'Amour. Le sang coule : en face des hérésies qui se propagent, — celles des Albigeois, des Manichéens, des Vaudois, — les bûchers se dressent; les mœurs sont rudes, les convoitises effrénées, la force est reine; l'homme s'égare à mille lieues du vrai, du beau et du bien : je ne m'étonne plus qu'au milieu du désordre général l'une de nos facultés les plus élevées, et par cela même des plus indépendantes, devienne hérétique à sa façon et se soumette à la loi. Une

dans l'Église, mais de réformer le gouvernement ecclésiastique. » (Mosheim.) — Voir Bergier, *Dict. théol.*, art. Vaudois; Bossuet, *Hist. des Variations.*

sorte de jurisprudence immorale rédige une sorte de code qui, sous prétexte de délicatesse, invente à la grossièreté des nuances et divise le cœur en compartiments. *Il est permis de prendre pour quelque temps une autre amante, afin d'éprouver la première... L'époux divorcé peut fort bien devenir l'amant de sa femme mariée à un autre... Le véritable amour ne saurait exister entre époux...* Ces sentences ou ces arrêts, formulés par des dames souveraines, Ermangarde, comtesse de Narbonne, Éléonore de Guienne, la comtesse de Champagne, ont régenté quelque temps une société aïeule de la nôtre, et l'on conçoit à la rigueur qu'ils aient pu être acceptés dans un pays où les allées droites tracées par Le Nôtre ont promené l'uniformité à travers bois et jardins, pendant plus d'un demi-siècle, et imposé les goûts cérémonieux de Versailles à la nature. Nous avons d'ailleurs toujours eu la manie du système en France et nous tracerions volontiers un itinéraire aux nuages. Chez nous, race plus vive que sentimentale, la passion se montre d'ordinaire l'humble servante de l'esprit. Bien mieux, elle est elle-même affaire de mode. Un coup d'État change la façon de soupirer des galants : une pièce de théâtre, un roman, le succès d'un gouvernement absolu, peuvent leur persuader de ne plus soupirer tout haut. Agréable prétexte à somptueuses équipées, inépuisable sujet de conversations oiseuses ou fines, motif à pastorales et à chansons, soit qu'il nous pique, nous ruine ou nous amuse, ce n'est presque jamais l'amour *sans fard et sans apprêt,* qui passe, règne et s'esquive sous notre ciel à la fois mobile et tempéré; c'est l'*enfant espiègle et mutin*. Le souffle de la Renaissance, un moment, rend ses ailes à l'amour; mais à peine les déploie-t-il que le doigt des *mignons* s'en empare et dé-

licatement les torture. Devant le tribunal où siége Éléonore de Guienne, on les lui a rognées; on les lui découpera sur les fauteuils de Rambouillet. L'amour nous distrait, nous autres Gaulois, plus qu'il ne nous émeut; il nous séduit plus qu'il ne nous possède. Son inoffensive inconstance baisse pavillon devant nos variations littéraires ou politiques; il écoute très-docilement les oracles tombés des lèvres de nos hommes de plume ou d'État. On dirait qu'un de ses triomphes est de se *tenir au courant,* et qu'il est triste ou gai selon la *mode.* Que d'autels dressés sous son invocation autour de Paris, en Anjou et en Touraine, sans que jamais les plus magnifiques lui aient sacrifié autre chose que le superflu, quelques rubans ou le bien d'autrui! Aux foyers, l'amour ne s'assoit chez nous qu'à la dérobée, toujours présent à toutes les fêtes : car on l'invite, car il *va partout;* — on ne saurait, en effet, se divertir sans le *prier.* N'est-il point, à tout prendre, d'*aussi bonne maison que les plus vieilles,* et de merveilleuse ressource quand on ne sait que faire? Voilà pourquoi peut-être on *cause* en France. Chacun abandonne tout juste assez de son cœur à la passion pour que cette flamme légère profite à l'esprit. Bien avant nos voisins, plus graves ou plus naïfs, nous avons trouvé la politesse en tournant le dos à l'idéal, et l'élégance aux dépens du devoir ou du bonheur[1].

1. Pierre de Barjac, chevalier et poëte, prend ainsi congé de sa dame qui venait de le remercier : cette strophe ne peut-elle point, à la rigueur, passer pour une *formule?*

« Dame, je viens franchement devant vous prendre congé pour toujours. Grand merci que vous avez daigné me permettre d'être heureux de votre amour aussi longtemps qu'il vous a plu. Maintenant, puisqu'il ne vous plaît plus, il est juste que vous puissiez prendre un autre ami qui vous soit meilleur que moi, *et j'y consens.* » (V. Fauriel, t. I, p. 545.)

QUELQUES DÉTAILS A PROPOS DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Les vacances ne duraient qu'un mois, un mois d'été. En revanche, abondaient les priviléges. Les plus solides paraîtraient aujourd'hui de peu de valeur. Nos étudiants à l'université de Paris n'étaient point à l'abri des corrections corporelles, comme ceux des universités italiennes, — nous avons constaté ce fait lorsqu'il a été question plus haut de l'université de Bologne ; — *mais ils ne pouvaient être excommuniés qu'après plusieurs admonitions réitérées*[1]. Quand on se reporte aux sévérités de ces temps lointains, le privilége ne semble point à dédaigner. On nous permettra d'en citer un autre, qu'apprécierait peut-être encore la jeunesse d'aujourd'hui. Un hôtelier prétendait-il faire payer à un étudiant de Paris un loyer excessif, deux magistrats et deux bourgeois étaient appelés comme experts, et l'hôtelier convaincu d'irrévérence ou d'impolitesse envers un membre de l'Université n'encourait pas moins qu'une excommunication de cinq ans... Les étudiants échappaient à l'autorité séculière : ils étaient en quelque sorte inviolables. De là des voies de fait, des meurtres, des enlèvements de jeunes filles, si bien qu'on finit par leur défendre de porter des armes, ordonnance sans cesse éludée[2]... Travaillait-on beaucoup à l'uni-

1. V. Savigny, t. III, p. 334; — Crevier, t. I, p. 332-367.

2. « Ne seront point tenus pour vrais étudiants ceux qui auraient enlevé des femmes, qui se seraient rendus coupables de meurtre ou de vol ; seront assimilés à ceux-là ceux qui n'auraient point assisté au moins à deux cours par semaine, et qui continueraient à porter des armes après avoir été repréhendés trois fois. » (Bullæus, t. III, p. 240-424.)

versité de Paris? Il faut se souvenir, avant d'essayer de répondre à cette question, que l'armée studieuse qui campa jadis aux bords de la Seine se composait de légions remuantes, formées des éléments les plus divers et accourues de tous côtés pour passer les plus gaies années de la vie dans une ville déjà la plus animée du monde[1]. Bon nombre de désœuvrés et de paresseux se mêlaient sans doute, absolument comme aujourd'hui, à une élite de travailleurs. Bon nombre, selon un mot du temps qui sent bien son terroir, pensaient plus à *Marthe* qu'à *Marc*[2]. Plus d'un jouvenceau accouru des rives du Danube ou du Guadalquivir devait assurément regagner le logis avec une mince provision de savoir et l'escarcelle assez vide[3]. Mais, autant qu'il est possible d'en juger à distance, les étudiants de l'université de Paris, au XIIIe siècle, différaient essentiellement des nôtres par leurs façons et leurs mœurs, assurément plus originales, surtout par le caractère. Ils entouraient la science d'un prodigieux respect, leurs maîtres d'une tendresse ou d'une haine enthousiastes, ravivées sans cesse dans les débats publics. La science, un peu vierge encore, enveloppée de voiles jaloux, théologique, abstraite, solen-

1. « Paris, s'écriait Pierre de Celles, Paris, repaire de tous les vices, flèche de l'enfer, comme tu perces le cœur des insensés ! » (Petr. Cell., t. IV, epist. 10.)

2. V. *De art. prædic.*, CXXXVI, *ap.* Hauréau, *De la phil. scol.*, t. I, p. 25.

3. Manger hin je Paris vert
D' wenik lernet und viel verzehrt
Io hat er doch Paris gesehen.

Plus d'un (jeune homme) court à Paris :
Il y apprend peu de chose et y dépense beaucoup :
C'est égal, il a vu Paris.

(Hugo von Trimberg.)

nelle, imposait aux imaginations comme la religion. Elle aussi recélait des mystères, et la forme syllogistique était son rituel. Quant à leurs professeurs, ces jeunes poursuivants des profonds problèmes se groupaient autour de leur personne et de leur doctrine à la façon des Athéniens de la bonne époque autour du Portique ou de l'Académie, et un sentiment nouveau les liait à eux très-étroitement : le sentiment chevaleresque, qui recruta ses pages jusque sur les bancs de l'École. L'impétuosité dans les allures, leur soif ardente de connaître et de sonder toutes choses, la fougue qu'ils apportaient à la recherche des grands principes qui régissent l'âme et l'univers, leurs audaces, leurs naïvetés subtiles, leur turbulence même, tout cet ensemble de qualités jeunes dans un cadre sévère attire naturellement l'attention sur ces bandes d'écoliers, éparses sur la montagne Sainte-Geneviève et dans la Cité. Pour la société d'alors, maints témoignages l'attestent, les étudiants, fils aînés de l'Église, personnifiaient l'avenir, la foi, le génie. L'Université, c'était le sel de la terre, l'espoir du ciel. Aussi le peuple, spectateur et quelquefois victime de leurs orgies passagères, les vénérait-il en masse, quitte à les rançonner séparément, et plus d'une dévote femme, je l'imagine, en suivant des yeux la foule des clercs engagés dans les ruelles du vieux Paris, dut révérencieusement se signer à la pensée que sur une de ces folles têtes tomberait peut-être un jour la tiare, sur plusieurs la mitre d'évêque, ou, mieux encore, les insignes du cardinalat[1].

1. Les papes Célestin II, Adrien IV, Innocent III ont suivi les cours de l'université de Paris. Abélard, à lui seul, a compté parmi ses élèves vingt futurs cardinaux, et plus de cinquante évêques.

M. Hauréau, dans son mémoire : *De la Philosophie scolastique*, cite

DE L'ITALIE.

Le christianisme a rajeuni l'Italie sans lui ravir les traditions antiques. L'Italie a constitué la *commune*, elle a fondé de florissantes républiques, quand toute l'ambition des bourgeois de France vise à consolider la royauté.

Si l'on veut étudier le caractère de la domination des Hohenstaufen en Italie à la fin du XIIe siècle, se rendre compte de l'esprit belliqueux et du prodigieux ressort des petites républiques italiennes, il faut relire le traité de Constance arraché aux lassitudes de Frédéric Barberousse, après sa défaite à Legnano, sa fuite précipitée, et cette trêve de six années qu'obtint Venise, médiatrice entre la ligue lombarde et l'empereur (1183). Singulier aveu d'impuissance que ce traité dicté par une pensée dynastique! L'empereur impose silence à son orgueil dans l'espoir de conserver le trône à son fils. Désespérant de dissoudre la ligue lombarde et n'osant point cependant s'avouer vaincu, le voici qui lui reconnaît le droit de s'unir pour qu'elle lui laisse celui de gouverner. N'était-ce point là préparer, presque sanctionner

une légende qui fait assez bien comprendre la sorte de vénération encouragée par l'Église qu'inspiraient jadis les étudiants.

« Il y avait dans la ville de Bonn une recluse assez dévote. Une nuit elle aperçut une lumière qui pénétrait par les crevasses de sa cellule. Pensant que c'était le jour et très-effrayée de n'avoir point encore lu ses heures, elle se leva et courut ouvrir sa fenêtre qui regardait le cimetière. Et voilà que sur le tombeau d'un jeune étudiant récemment enseveli, elle vit debout une femme d'une merveilleuse beauté... « Je suis, dit-elle, la mère du Christ, et je suis venue chercher l'âme de cet étudiant qui fut un vrai martyr. » En effet, ajoute le chroniqueur, les étudiants sont de vrais martyrs, quand ils travaillent avec courage.

la révolte ? — « Le traité de Constance maintient les villes dans tous leurs droits réguliers, tant dans l'enceinte de leurs murs que dans l'étendue de leur territoire. Il fait mention expresse de leur droit à lever des soldats, à élever des fortifications, à administrer la justice civile et criminelle... Dans les cités où les consuls se trouvent avoir été choisis par l'évêque, il admet que le fait accompli l'emporte sur la prérogative de l'empereur. Barberousse renonce ainsi en quelque sorte à la souveraineté... Par le traité de Constance, non-seulement la ligue lombarde est reconnue, confirmée, mais encore les villes qui en font partie sont autorisées à renouveler l'alliance quand il leur plaira... Elles devront seulement, *tous les dix ans,* prêter serment de fidélité à l'empereur... » — Quand on songe que ces conditions étaient offertes par l'un des plus puissants, des plus arrogants monarques, à quelques petites républiques, ce n'est plus seulement de l'admiration qu'elles inspirent, c'est de l'étonnement. Ne dirait-on pas que le génie de la Rome antique, indigné d'avoir entendu parler allemand près de lui, s'éveille, invoque Jupiter Capitolin, frappe du pied la terre près des glorieuses ruines de Milan, lève encore des légions et médite une nouvelle jeunesse ?

VENISE.

... Tout réussissait à Venise. Ayant eu, un jour, maille à partir avec Constantinople, elle força les Grecs à lui payer 15,000 livres d'or comme dommages et intérêts, et non-seulement ses priviléges furent maintenus, mais elle obtint des libertés nouvelles. Venise reçut un accrois-

sement de puissance extraordinaire de la fondation d'un empire chrétien à Constantinople : ce fut pour elle une opération commerciale que les croisades. Lorsque l'empire grec s'écroula, elle en recueillit les débris. Des îles de l'Archipel lui furent dévolues en pleine propriété. Enfin, par suite d'un traité conclu avec Michel Paléologue, elle n'eut bientôt plus à redouter Gênes, sa rivale[1]. Quelques chiffres donneront une idée exacte de sa prospérité. Venise, dès l'année 1120, fut en état d'armer cent quarante-deux vaisseaux contre Pise. Elle entretenait vingt-deux mille cavaliers ou fantassins[2]. A la fin du XII[e] siècle, en 1188, la sérénissime République, alors en bons termes avec l'empire grec, s'engagea, pour lui venir en aide, à faire sortir de ses ports cent vaisseaux de guerre, garnis chacun de cent quarante rameurs, ce qui représente un effectif de quatorze mille hommes d'embarquement, les pilotes, les matelots non compris[3]. Dans les annales de Venise, il est fait mention de flottes de deux cents navires. En tenant compte des proportions énoncées plus haut, c'est donc trente mille hommes que Venise, du XIII[e] au XIV[e] siècle, pouvait lancer sur ses galères, sans interrompre pour cela son commerce. Mais n'est il point hors de propos d'appuyer plus longuement sur le passé d'une ville dont nous avons vu les palais, laissant pencher leurs façades crevassées sur le canal, servir d'asile à quelques brocanteurs?... Que si des lagunes nous portons nos regards vers le nord, nous comprendrons mieux quelle dut être la physionomie de Padoue au moyen âge, résultat

1. Tentori, IV, 150; — Marin, IV, 326; — Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen, passim.*

2. Caffar, 254.

3. Marin, III, 210-240.

de deux influences. Milan, détruit en fond en comble, en 1162, par Frédéric Barberousse, n'avait point attendu cinq ans, comme on le sait, pour renaître de ses ruines; le traité de Constance avait sanctionné, reconnu les conquêtes de son heureuse rébellion, et depuis lors la vaillante cité n'avait cessé de tenir haut la bannière de l'indépendance italienne[1]. De 1167 à 1237 la *ligue lombarde* traverse donc son âge d'or, si l'on peut toutefois caractériser ainsi le repos martial d'une nation toujours sous le coup d'une attaque et prête à la repousser. La paix semble faite avec l'Allemagne qui, de son côté, garde la foi promise. L'entrée pacifique d'Othon IV à Milan, quelques années seulement avant le départ d'Albert le Grand pour l'Italie, témoigne de l'apaisement des esprits. « De jeunes garçons et des jeunes filles vêtues en blanc s'avancèrent au-devant du roi, des branches d'olivier à la main, » raconte l'historien des Hohenstaufen[2]. Il est vrai que, tandis qu'Othon IV s'avance triomphalement vers l'église de Saint-Ambroise et sème ses largesses dans Milan, Bologne, moins soumise ou moins redoutée, paye de lourdes contributions de guerre entre les mains de Foulques d'Aquilée, le délégué du prince. Mais dans ces temps de luttes incessantes on s'estime heureux de pouvoir au moins quelquefois *compter les coups;* et malgré les tempêtes que réserve un avenir assez proche, en dépit des querelles particulières vidées çà et là, on peut avancer qu'au moment où Albert le Grand franchit les Alpes pour se rendre à Padoue,

1. Voir notre aperçu sur l'Italie, liv. Ier, *Mouvement religieux.*
2. Raumer, *Hohenst.,* t. III, p. 9.

l'Italie, plus sereine qu'elle ne s'était vue depuis longtemps, attendait, dans un calme relatif, l'essor de sa première renaissance[1].

DE L'ALLEMAGNE.

L'Italie et l'Allemagne se coudoyaient au moyen âge, ainsi qu'elles l'ont fait d'ailleurs jusqu'en ces derniers temps, en se tournant le dos. Il est extraordinaire que deux pays si peu semblables ne soient point parvenus plus tôt à s'affranchir complétement l'un de l'autre. A l'heure matinale où nous surprenons l'Allemagne et l'Italie, jamais contraste ne fut plus frappant. Que si des plaines de la Toscane et de la Lombardie nous remontons au nord, vers l'Allemagne, nous éprouverons l'impression d'un voyageur qui, s'étant endormi sur les marches du Capitole et rêvant à Cornélie, mère des Gracques, se réveillerait au pied d'un chêne, dans une forêt de la Thuringe, en face d'un prince-évêque qui vient de forcer un cerf, et parmi de rudes chevaliers à barbe blonde. Les uns crient à tue-tête combien ils ont brisé de lances au dernier tournoi; les autres comptent sur leurs doigts dans combien d'années ils épouseront leur fian-

1. L'histoire de Padoue se trouve mêlée à tous les fastes de la ligue lombarde. Nous voyons en 1236 les troupes réunies des villes de Padoue, Trévise et Vicence marcher contre Vérone, sous la conduite du marquis d'Este. Lorsque, en 1237, le farouche Ezzelin s'empara de Padoue, il ôta son casque, se haussa sur ses étriers, et, penchant la tête en avant, baisa les portes de Padoue. Les bourgeois de Padoue crurent d'abord à une démonstration d'amitié. Ezzelin les détrompa bien vite en mettant la ville à feu et à sang. « Padoue est le foyer et l'esprit de la révolte, » dit Ezzelin. La voyant prise, Ezzelin avait témoigné de sa joie par ce baiser.

cée. Appuyé contre un bouleau, un chanteur échevelé récite des tirades des Niebelungen. Ici, tout ce qui existe est neuf; point de lambeaux embarrassants du passé contre lesquels puissent s'émousser les ambitions nouvelles de la mitre et de l'épée. Chacun flotte selon ses inclinations et ses goûts entre les deux tyrannies : la féodalité règne ici sans conteste. Ce qu'il y a d'un peu brutal au fond de la nature germanique a servi à l'imposer; ce qu'il y a de douceur vague, de quiétude intérieure, de calme indélébile chez un peuple tranquillement enthousiaste, l'a fait accepter, l'établit, la maintiendra. Par une singulière bonne fortune, nous tombons en Allemagne au milieu d'événements importants qui jettent un jour assez net sur sa physionomie ordinairement incorrecte. Henri le Lion (Henrich der Löwe), chef de l'antique maison Welfe, vient d'être déposé par Frédéric Barberousse, chef de la maison de Hohenstaufen. Henri le Lion est le dernier des princes allemands qui, repoussant des deux mains l'absolutisme menaçant de l'empereur et les prétentions souveraines du haut clergé, ait prétendu maintenir l'indépendance complète des duchés. Henri échoua dans sa lutte contre la couronne, comme les Guises ont échoué en France pour d'autres causes, et sa chute présente même un triste accident : elle fut précipitée par ses pairs. Mais cette pierre d'achoppement brisée, trois grands faits en éclatent aussitôt, faits dont se ressentira la chrétienté. Délivrée du plus dangereux obstacle que rencontraient ses desseins, la race des Hohenstaufen peut désormais prétendre à tout et tout oser : voilà pour l'Europe, qui ne sera rassurée qu'après la bataille de Bouvines. Les électeurs, oublieux de leurs libertés, laissent Frédéric

Barberousse désigner de son vivant son fils Henri comme héritier de la puissance impériale : voilà pour l'Allemagne, dont la constitution s'ébranle. Enfin les évêques parviennent au but qu'ils poursuivaient sans relâche : investis dans leurs diocèses du pouvoir ducal, ils peuvent se considérer désormais comme immédiatisés : voilà pour l'Église, dont le caractère primitif s'altère de plus en plus[1]. Henri le Lion dompté, l'Italie pacifiée par le traité de Constance, l'occasion se présentait belle à l'empereur pour tenir un *Reichstag*. Le *Reichstag* eut, en effet, lieu à Mayence, et ce fut comme une sorte de fête nationale. Peut-être voudra-t-on nous suivre à ce *Reichstag* du moyen âge, pour peu qu'il plaise de se représenter l'Allemagne sous Frédéric Barberousse.

« Mayence ne put contenir dans ses murs l'immense foule qui s'y pressait. Une vaste plaine aux bords du Rhin se couvrit de tentes. Prélats et princes régnants, chevaliers de Bohême, de Hongrie, d'Autriche, de Franconie, de Bavière, de Saxe, toutes les forces et les gloires de l'Empire s'étaient donné rendez-vous. On évalue le nombre des chevaliers présents à soixante-dix mille. Les députés des divers royaumes s'étaient réunis autour de Frédéric triomphant. Tous les nobles étaient hébergés aux frais de l'empereur. Pendant quelques jours, ce ne furent que joutes continuelles et réjouissances de toute sorte. L'empereur lui-même brisa des lances. Quand Frédéric Barberousse prenait ses repas, c'étaient les rois et les margraves qui lui servaient de panetiers et d'échansons. Survint une bourrasque qui renversa la

1. L'histoire d'Allemagne présente mille difficultés lorsque l'on cherche surtout à résumer beaucoup de choses en peu de mots. J'ai beaucoup emprunté à Pfister, t. IV, p. 174, et à Hallam, t. IV, p. 13.

chapelle attenante au palais de l'empereur. Quelques-uns voulurent y voir un signe de mauvais augure ; mais la foule fut d'un autre avis : elle pensa que le diable, furieux d'être délogé d'Allemagne par la paix renaissante, avait témoigné de sa fureur par une malice[1]. »

Un incident plus sérieux faillit troubler le *Reichstag.* Frédéric Barberousse étant entré à l'église pour assister à la messe, le jour de Pâques, tous les princes de l'Empire se rangèrent autour de lui. Philippe, archevêque de Cologne, prit place à la gauche de l'empereur; mais l'abbé de Fulda, lequel, paraît-il, était dans son droit, s'y opposa, revendiquant sa prérogative et l'ancienne coutume. Frédéric Barberousse se pencha alors vers Philippe, archevêque de Cologne, et le pria de céder. « *J'y consens,* réplique l'impétueux prélat, *mais ce n'est point vo· côté gauche que je vais quitter, c'est Mayence.* » L'archevêque se retirait déjà, raconte l'historien des Hohenstaufen, et le duc de Brabant, le comte de Nassau, le pfalzgrave du Rhin, plusieurs autres seigneurs, s'apprêtaient à le suivre. Chacun tremblait en se rappelant que, sous l'empereur Henri IV, une question de préséance à peu près semblable avait fait couler le sang. On se répétait à à voix basse que l'archevêque de Cologne avait amené quatre mille hommes de suite, et que sa colère épiscopale n'était point à dédaigner. Tout à coup, par une inspiration subite, le roi Henri se précipite, jette ses bras autour du cou de l'archevêque, et le supplie de ne point convertir la joie générale en tristesse. « *Pardieu!* s'écrie

1. Diabolus iratus, quod seditio principum per ipsum mota in finem deteriorem non pervenisset.

La plupart des détails qui précèdent et qui suivent sont empruntés à Raumer, *Hohenstaufen,* t. II, p. 292-294.

l'archevêque Philippe en revenant sur ses pas et s'adressant à Frédéric Barberousse, *je n'eusse pas cru qu'en présence de mon prince pareille offense pût m'être faite ! Voyez cette tête : elle a blanchi à votre service. J'ai couru bien des dangers, je n'ai épargné ni mon corps ni mon bien, je me suis mis la conscience à la torture lorsqu'il s'est agi de vous contenter. Et vous voulez maintenant que je m'abaisse devant un moine !* » L'empereur fut touché de la remontrance, l'orgueilleux archevêque reprit sa place; l'abbé de Fulda, blême de fureur, ferma la bouche, et les épées rentrèrent dans le fourreau.

Cette scène dramatique, survenue un jour de Pâques, avec une église pour théâtre, un archevêque de Cologne, un abbé de Fulda comme interlocuteurs, et derrière eux, comme témoins, les preux de l'Allemagne entière présents au *Reichstag*, cette scène m'a semblé propre, mieux que de longs discours, à faire ressortir la pointe rude du caractère teuton et les mœurs altières de l'épiscopat. Les descendants de saint Boniface, au XIIe et au XIIIe siècle, portaient cavalièrement la crosse. Fastueux, grossier, libertin et ignorant, le haut clergé allemand du XIIe et du XIIIe siècle mérite, hélas! toutes les injures que lui prodiguera un jour Luther, que lui adresseront, bien avant la Réforme, et les héros de la guerre de la Wartbourg, et l'empereur Othon IV sur un champ de bataille [1].

1. Un vieil auteur (Brito Philippe) met ces vers latins dans la bouche d'Othon IV. Le prince s'adresse aux prélats d'Allemagne :

Genus hoc pigrum, fruges consumere natum,
Otia quod ducit, tecto quod marcet et umbra;
Qui frustra vivunt, quorum labor omnis in hoc est
Ut Baccho Venerique vacent, quibus inflat obesis
Crapula colla thoris, oneratque abdomine ventres.

Voir, pour ce qui regarde la littérature allemande au moyen âge, notre essai littéraire : *les Chevaliers-poëtes de l'Allemagne* (Minnesinger). Didier, libr. acad., 1862.

LA PALESTINE ET LES ORDRES RELIGIEUX MILITAIRES.

... Cependant la Palestine recevait par delà les mers le contre-coup des discordes qui agitaient la chrétienté. Rien qu'à regarder les flots, les chrétiens d'Orient s'apercevaient bien vite des dissentiments des souverains de l'Europe. Plus de vaisseaux, plus d'armes, plus de secours, dès que là-bas l'harmonie était troublée. On peut dire que le sort des chrétiens d'Orient tenait à un fil, ce fil qu'un de nos rois populaires et galants, Henri IV, eût voulu nouer pour toujours autour de la crémaillère du pauvre paysan, le fil de la paix générale. Les angoisses des chrétiens d'Orient se conçoivent à merveille. Le fil se rompait sans cesse. De là des appels désespérés. Ce qui se comprend moins à première vue, c'est que le royaume de Jérusalem, acheté par tant de prouesses et tant de prières, fût devenu graduellement le moins édifiant des royaumes, et que d'honnêtes gens débarqués tels de l'Ile-de-France, de la Souabe ou du pays de Galles, aient pu devenir malhonnêtes en Terre-Sainte. Placées en ce lieu, aux avant-postes des vertus, de l'honneur et du devoir, les sentinelles perdues montrent trop souvent, hélas! plus mauvais visage encore que l'arrière-garde, et cette particularité trop peu connue jette un jour nouveau sur les caractères au temps des croisades.

A en juger par les grandes et solides choses qu'elle a entreprises, accomplies, et ce qui subsiste d'elle encore dans nos lois, nos mœurs et nos préjugés, en un mot, par ses monuments et par ses ruines, la féodalité semble assurément une des institutions les plus tenaces qui aient

passé sur la terre : mais gardons-nous d'attribuer à ses idées une force de résistance qui n'appartient qu'à ses racines, — elles étreignaient le sol. On ne peut, sans doute, se défendre d'un vif sentiment d'admiration lorsque, détournant la vue de ces temps éloignés pour revenir aux nôtres, et comparant nos ressources matérielles à celles de ces hommes qui pensaient tout renverser quand ils avaient crié : *Dieu le veut!* on mesure l'édifice transporté de toutes pièces, soutenu si longtemps en dépit de l'immensité des mers contre les assauts multipliés, renouvelés sans cesse, du peuple le plus guerroyant du monde à cette époque, les Sarrasins. L'Orient aux couleurs de l'Occident, quelle fantaisie grandiose! Ce rêve a vécu. Ces Raymond de Tripoli, ces Renaud d'Antioche, ces sires de Joppé et d'Ascalon frappent invinciblement l'imagination. Près des lieux où dorment les Pharaons, qu'entends-je? De petits pages murmurent les chansons du pays d'Oïl. Il ne manque plus maintenant sur la cime du rocher que Moïse a frappé de sa baguette qu'un donjon crénelé avec douves et mâchicoulis, et sur le poing des châtelaines mauresques qu'un de ces faucons *sans défauts, au vol loyal,* comme en élèvera Frédéric II. Mélusine se baignait dans un seau d'eau, à Lusignan, en Poitou. Les hasards de la guerre lui tendent un plus beau miroir. La voici qui se mire, avec la couronne des rois de Jérusalem, aux bords du Jourdain. Vive Notre-Dame! Mais l'Orient réagit bientôt sur l'Occident. Jérusalem tombe inopinément au pouvoir des infidèles [1]. Saladin, d'autre part, éblouit, écrase la chevalerie par ses prouesses, ses

1. 3 octobre 1187. Il y avait quatre-vingt-huit ans que Jérusalem avait été prise par Godefroy de Bouillon.

grâces chevaleresques[1]. Nurreddin l'a édifiée[2]. Peu à peu, l'astucieuse influence des Grecs se fait sentir; cette sorte d'indépendance, fille de l'éloignement des chefs, semble amère d'abord, puis douce. On se plaint d'abord d'être abandonné, il plaît ensuite de se sentir la bride sur le cou[3]. Le soleil dardait d'aplomb sur la pesante armure de nos guerriers du Nord. Quand on ôte son cas-

1. « Les mains des rois devraient avoir des trous, » est une de ces paroles attribuées à Saladin. Tant de pauvres écuyers l'ont répétée au moyen âge, qu'elle est devenue proverbe. La façon de donner de Saladin était fastueuse, mais délicate aussi. On sait l'histoire de ce grand maître des Templiers auquel il demanda cent mille besants d'or pour sa rançon. « Je ne pourrai jamais les payer, » dit le grand maître. — Bah! reprend Saladin, tous les honnêtes gens de chez vous voudront se cotiser pour vous rendre ce service! » Le grand maître réplique en souriant : « Puisque vous parlez d'honnêtes gens, permettez-moi, monseigneur, de commencer par vous la quête. » Saladin donne cinquante mille besants d'or; les émirs se cotisent et rassemblent soixante mille besants d'or. Restaient dix mille besants d'or pour les menus plaisirs du grand maître, outre le prix de sa rançon. Saladin ne trouve point encore cependant l'aventure assez galante et lui offre une escorte pour revenir au camp des chrétiens, — onze chrétiens mis en liberté sans rançon. — *Un fatto di Saladino con Ugone di Tiberia,* p. 255. Msc. in-folio nella bibliotheca Laurentiana, catal. V.

2. Nurreddin jeûnait toutes les fois que sa santé le lui permettait, et faisait lire l'Alcoran à ses serviteurs. Ayant vu un jour un petit enfant qui le lisait à son père, il en fut touché jusqu'aux larmes.— V. Michelet, *Hist. de France,* t. II, p. 350.

3. C'est surtout dans les rapports des évêques avec les grands Ordres militaires que la tendance à l'insubordination est manifeste. Les privilèges des uns étaient opposés sans cesse à l'autorité des autres. Les chevaliers en appelaient au pape dans tous les différends. Dans l'intervalle entre la demande et la réponse, ils refusaient net de se soumettre. Quelquefois ils se permettaient vis-à-vis du haut clergé les plus graves inconvenances. «Von den Päpsten Innocenz III., Anastasius IV., und Hadrian IV., hatten die Johanniter allmählich im Wesentlichen Vorrechte erhalten... sie geben, wenn ihre Güter Gott und den Armen geweiht sind, küntftig keine Zehnten... sie liessen vor den Thüren der Auferstehungskirche, gleichsam zum Hohne, ungleich grössere und prächtigere gebäude aufführen, *und läuteten mit allen Glocken* wenn der Patriarch zum Volke reden wollte.» Raumer, *Hohenstaufen,* t. II, p. 347.

que en Palestine, une idée peut traverser le cerveau, celle de prendre le turban[1]. Les peuples sont comme certaines femmes : on pense les mener, ils échappent; les tenir ferme, ils se dérobent avec grâce, violence ou malice. L'Orient, pris en haine et vaincu, soumet, fascine, costume maintenant ses vainqueurs, et Richard Cœur-de-Lion portera à Chypre un manteau parsemé de croissants d'argent (1190)[2].

La papauté n'est point, du reste, la dernière à signaler le scandale; elle ne s'aveugle point sur les mérites de ses enfants d'Asie. Peut-être même, dans sa tristesse, s'en est-elle exagéré les mollesses et les vices, comme une mère ou une amante qui, dès que l'objet de sa tendresse fait un faux pas, l'aperçoit au fond des abîmes. S'il fallait en croire les lamentations d'un Grégoire VIII, le saint sépulcre ne serait entouré que de malfaiteurs, Madeleine n'aurait laissé en Judée que des filles incapables d'imiter son repentir. Il est vrai, telle est du moins l'opinion des historiens du temps, que ce pontife ascète, brisé par les macérations et le jeûne, n'avait point toujours l'esprit

1. Après la défaite de Tibériade, due incontestablement à la mollesse et à l'incapacité des chefs de l'armée chrétienne, à la haine du grand maître des Templiers contre Raymond de Tripoli, et aux félonies de Renaut de Châtillon, car les chrétiens eurent rarement sur pied une armée plus considérable, — elle se composait de douze cents chevaliers et de plus de vingt mille fantassins, — Saladin écrivit à Damas pour ordonner des fêtes en réjouissance de sa victoire. « Ce n'est point nos soldats, ce sont *leurs crimes qui ont préparé leur perte,* mandait le sultan. La croix est tombée dans nos mains, cette croix autour de laquelle ils volaient comme des papillons autour d'un flambeau, etc., etc. » (Guill. de Nangis, *Chron.* de 1189. V. Michaud, *Hist. des croisades.*)

2. A partir de la seconde moitié du XII[e] siècle les chrétiens fraternisent avec Mahomet. Richard Cœur-de-Lion n'a-t-il point voulu marier sa sœur à l'émir Maleck-Adel? Frédéric II s'entendra accuser par un pape d'être plus musulman que chrétien.

lucide et s'inventait des douleurs[1]. C'est là l'écueil où tombent les génies abstraits comme l'excessive piété. A force de penser ou de prier, on s'isole; le monde réel s'évanouit. Les cimes seront toujours la patrie des nuages.

« *Ce ne sont point seulement les hommes de Terre-Sainte qui ont péché,* s'écrie Grégoire VIII dans son manifeste, nous aussi nous sommes coupables. Plus de fidélité aux serments, plus d'affections, plus une parole de Dieu sur la terre, *comme dit l'Écriture. Partout les forfaits les plus atroces, les mensonges, les meurtres, les vols, les adultères, ont pris le dessus.* » (1187).

S'il fallait entendre ces paroles d'un pape à la lettre, la troisième croisade n'eût point eu lieu; bien mieux, le monde chrétien serait le dernier des mondes, et les évêques, sans emploi, pourraient suspendre aux voûtes des cathédrales leur houlette inutile. Il importe d'observer, en passant, que dans leurs litanies et leurs plaintes, qu'on peut à bon droit qualifier de monotones, les successeurs de saint Pierre ne laissent que fort rarement échapper quelques indices propres à nous renseigner exactement sur la physionomie réelle de l'époque qu'ils condamnent et dominent. Ont-ils résolu de gémir, ils recourent volontiers au catalogue des lamentations des prophètes; s'agit-il de verser des larmes, ils regardent complaisamment couler l'urne inépuisable de Jérémie.

... Lorsque Rome institua les grands Ordres religieux militaires, Rome avait peut-être pensé créer une armée de saints Georges toujours prêts, sur un signe, à *s'élancer sur le dragon,* puis, rentrés dans leurs couvents, à

1. Consulter, sur Grégoire VIII, Aldim, 392. — Corner, 177 : *Suis vehemens castigator...* — Pépin, 13 : *Gregorius a minus discretis putatus est cerebro delirare.*

redevenir d'humbles moines chastes et doux. S'ils n'ont jamais manqué de vaillance, on représentera que les chevaliers-moines n'ont jamais daigné ni su obéir. Indépendants du pouvoir séculier qu'ils ne reconnaissaient pas, trop fiers pour s'abaisser jusqu'à répondre aux observations des patriarches, ayant du reste sous leur juridiction particulière des églises et un clergé, soustraits par la distance, les schismes, l'indulgence ou l'ignorance forcées des papes à la seule autorité de laquelle ils consentissent à relever, montrant leur croix aux princes, aux évêques leurs statuts et leurs priviléges, aux souverains pontifes, d'une part, l'étendard des infidèles, de l'autre leurs cuirasses percées de coups, je ne sais s'il exista jamais corporation plus libre que celle des chevaliers du Temple, et surtout celle des chevaliers de Saint-Jean[1]. Élite de la société du moyen âge, leur souverain réel était l'HONNEUR, sentiment contre lequel des vœux de religion s'émoussent, parce qu'il n'est point une passion, mais plutôt la conscience orageuse et délicate de toutes les passions nobles. Ce fougueux grand maître à leur tête, les Ordres religieux militaires ont troublé la Palestine et contribué à sa perte, tout en versant leur sang

1. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem étaient affranchis de toute charge, de tout péage et de tout tribut. On ne peut les citer en justice, « aut ad expeditionem cogere, aut ad opera servilia compellare, aut in partium sine marium aut portarum transitu pedagium accipere. » — *Miraci, Op. diplom.*, t. III, p. 51. Urkunde Friedrichs I, *ap.* Baumer.

Pour montrer jusqu'à quel point les grands maîtres en prenaient à leur aise, nous ne rappellerons qu'un fait, un seul, mais extrêmement significatif et curieux. Gilbert, *dictus* ASSAILLY, quatrième grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, rompt, de concert avec Amaury, roi de Jérusalem, la trêve conclue avec le calife, prend la ville de Belbeïs d'assaut, et, contraint d'évacuer l'Égypte, de dépit donne sa démission en plein chapitre, et, sans plus de façons, s'en retourne au pays.

« Eodem anno Gilbertus, dictus ASSAILLY, *summus Magister Hospi-*

pour la défendre. Leurs exploits à la guerre compensaient à peine le mal qu'ils lui causaient pendant la paix. Profondément jaloux l'un de l'autre, les deux Ordres vidaient leurs querelles les armes à la main, entretenaient des rapports avec les excommuniés, empiétaient sur le territoire des évêques, des églises et des bénéfices, et, divisés sur tout le reste, ne s'entendaient que pour fomenter les troubles et repousser les musulmans [1].

Qu'on juge, d'après les taches sur les vases sacrés, du pavé du temple. Dans les innombrables monastères échelonnés pendant la seconde moitié du XIIe siècle comme autant de stations du Calvaire sur le sol foulé par les pas de Notre-Seigneur, humbles asiles que la foi vive des premiers temps de la conquête avait fait éclore à profusion, l'esprit austère du christianisme n'existe plus. Les revenus des couvents se sont accrus, les aumônes de l'Europe entière les ont enrichis, et la dépravation et la paresse ont fini par recueillir ce que leur a valu le désintéressement d'autrefois. Familiarisés avec les lieux saints que le pauvre pèlerin d'Europe ne traversait qu'à genoux, certains moines, établis comme chez eux près de l'étable

talis Hierusalem, venit in Normaniam ad Henricum regem a quo honorifice susceptus est, et accepta a domino rege licentia transfretandi in Angliam, venit usque *Depé,* et ante festum sancti Michaelis navem quamdam, quæ jam fere per annum in arena maris fracta et dessiccata consederat, et jam aliquantulum dealbata et refecta et in altum deducta fuerat, cum multis tam clericis quam laicis, qui jam longa exspectatione fatigati fuerant, intravit; sed mox navis illa extra portum in altum ducta, velut lapis in profundum descendit, compagibus dissolutis, et ipse *Gilbertus,* et ceteri universi qui in ea erant, præter octo tantum, qui beneficio naviculæ evaserunt, submersi sunt decimo tertio kalendas octobris.» — Roger de Hoveden *sub anno 1183,* in *Henrico secundo,* fol. 622.

1. Le pape Alexandre III s'était efforcé, mais en vain, de remédier à tant d'abus. Voir Lünig. Reichs. archiv. Spic. eccl. von Johanniten. Urk. 2. Raumer. — Vertot, t. I. p. 177.

de Bethléem, ne font plus penser aux pâtres, aux rois mages accourus pour adorer, mais aux troupeaux qui sommeillent ou ruminent, tandis que luit l'étoile[1]. On ne voit plus, à l'heure qu'il est, des poignées d'hommes mettre en déroute des hordes de Sarrasins; les soldats du Christ se laissent vaincre par des ennemis inférieurs en nombre. Une seule ville de la Terre-Sainte entretenait seize mille courtisanes, sans compter, suppute prudemment le vieil auteur, *toutes celles que Dieu seul connaît*[2]. Les chroniques sont unanimes pour flétrir la bassesse des chrétiens d'Asie et leurs appétits grossiers, et *leurs faces de baladins*[3]. Il faut avouer que l'endroit était mal choisi pour contrefaire les mimes et les jongleurs. Les clercs ne se distinguaient en masse, paraît-il, du commun des fidèles que par un excès de cupidité, et les moines, que par l'effronterie de la débauche. Les premiers, les séculiers, suivant en ceci l'ancien usage si violemment stigmatisé par saint Jérôme, captaient les testaments; les autres, les réguliers, traînaient leurs robes de bure

1. « Et clerus et populus in varios luxus effluxerat, totaque terra illa flagitiis et facinoribus sordescebat. Sed et qui religionis habitum prætendebant, moderantiæ fines turpiter excesserant regularis. Raro enim in monasterio, rariusque in sæculo, quem non morbus luxuriæ vel avaritiæ infecisset. » — Guill. de Nangis. *Vitæ Pontif. roman.*, L. 77.

« Die Mönche drängten sich, ungebührlich ihre Zellen verlassend, zu einträglichen geistlichen Verrichtungen; *ja sie scheuten sich nicht mit öffentlichen Hüren öffentliche Badehäuser zu besuchen.* » — V. Raumer, *Hohenstaufen*, t. II, p. 389-390, *passim*.

2. « Dixit enim patriarcha, et verum fuit, quod suo tempore inventa sunt et descripta sedecim millia meretricum in sola civitate Aconensi, præter alias et occultas et similes in matrimonio constitutas, quarum statum solus novit Deus. » — *Descript. Terr. sanct.* Manuscr. de Berne.

3. « Facinorosi, luxuriosi, mimi, histriones, etc., terram obscenis moribus et actibus inquinabant. » — Guill. de Tyr, 583. — Math. Pâris, 98. — Vitriac. *Histor. Hierusal.*, 1054, 1087, 1097.

au seuil des bains publics, et, ayant perdu en entrant toute pudeur, ignoraient en sortant la honte[1]. Héraclius, patriarche de Jérusalem, vivait publiquement avec la femme d'un marchand nommé Riweri. Elle était connue en tout lieu sous le nom de *la Patriarche*. Ce même prélat n'avouait pas qu'il eût tenté d'empoisonner Guillaume de Tyr, qui l'avait dénoncé à Rome, mais il se reconnaissait une fille. Terminons par un trait caractéristique l'énumération de tant de turpitudes. Dans une assemblée solennelle des seigneurs de Palestine à laquelle assistait ledit patriarche dans toute la splendeur de ses ornements pontificaux, un personnage de piètre mine se glisse jusqu'à lui et lui annonce que la femme du marchand Riweri vient d'accoucher. Pour cette bonne nouvelle annoncée tout haut, ce personnage tendit la main[2].

« J'ai vu peu d'hommes, que dis-je? je n'en ai point vu, affirme un contemporain, revenir meilleurs du voyage d'outre-mer[3]. » A ceux auxquels cette parole peut sembler étrange, nous rappellerons la réflexion d'un autre contemporain. « Dès qu'en Espagne, en France, en Allemagne, en Italie, en n'importe quelle part de la chrétienté, un homme a été convaincu d'être un malfaiteur, un meurtrier, un voleur, coupable d'inceste, d'adultère ou de fornication et qu'il redoute une peine égale à son

1. « Kranken-Besuche übernahmen sie, nicht aus christlichen Besinnungen, sondern Vermächtnisse zu erpressen. » — Raumer, t. II, p. 390. — « Sie scheuten sich nicht mit Hüren Badehäuser zu besuchen. » Passage déjà cité.

2. « Heraclius, ich hoffe auf schönen Lohn für die Botschaft dass dein Kebsweib eine Tochter geboren hat. » 72 id., p. 391, t. II. *Der Patriarch. Heraclius.*

3. « Vix aliquos vidi, imo nunquam, qui redierint meliores, vel de transmarinis partibus, vel de sanctorum liminibus. » — Albert Stad., 168.

crime, *il fuit et passe en Terre-Sainte.* » Et l'honnête historien ajoute éloquemment : « *Comme si au contact de ce sol tout forfait allait s'évanouir et qu'en changeant de place on changeait d'âme* [1]. » C'est ce préjugé si fortement enraciné au moyen âge qui a peuplé le voisinage du berceau du Sauveur de bandits et de fainéants. Les papes y avaient envoyé, en effet, les pécheurs du monde entier y purger leurs crimes et y porter leurs fanges. Tant de souillures, hélas! sont tombées dans la fontaine, qu'à peine un pèlerin de bonne foi peut-il espérer, à la fin du XIIe siècle, s'y laver les mains sans péril : on peut y gagner la lèpre. Ce n'est point chose singulière, du reste, qu'à la longue les rives sacrées de la Judée, traversées par des caravanes de deux sortes, les unes composées de pieux fidèles accourus pour baiser la trace des pas de Jésus-Christ, les autres de vauriens plus ou moins repentants, aient fini par s'imprégner du mal dont elles étaient devenues le refuge, le port de salut et le perpétuel lieu de transit. Le fait n'en est pas moins triste et lamentable. DES TROIS CROIX DU GOLGOTHA UNE SEULE SEMBLE ABÎMÉE DANS L'OMBRE A LA FIN DU XIIe SIÈCLE, CELLE DU MILIEU [2].

1. « Quando aliquis in Hispania, Gallia, Germania, Italia aut aliis christianis nationibus, malefactor deprehensus fuerit utpote homicida, latro, etc..., fugit et transfretat in Terram sanctam, *quasi per hoc contractum aboliturus malum, et quum illuc venerit, non locum, sed animum mutavit.* » — Broccardus, *in Descript. Terræ sanctæ.*

2. Prise de Jérusalem par les Sarrasins. Les chrétiens perdent la vraie croix (1187).

FIN DE L'APPENDICE ET DU TOME PREMIER.

TABLE

LIVRE TROISIÈME.

L'EMPIRE ET LA PAPAUTÉ. — 1229-1245.

ERRATA.

Page 114, au lieu de : *ils n'étaient que désintéressement,* lisez : *ils n'étalent.*
Page 167, au lieu de : *forme uniforme,* lisez : *caractère uniforme.*
Page 239, au lieu de : *dont ne se soient frappés,* lisez : *dont ne soient.*

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7. — [1752]